J. Chr. Decoppet

A 4264408
02/2002

BIBLIOTHÈQUE IMPARTIALE,

Pour les Mois de

JUILLET ET AOÛT,

MDCCLI. [1751]

TOME IV.

PRÉMIÈRE PARTIE.

A LEIDE,

DE L'IMP. D'ELIE LUZAC, FILS.

MDCCLI. [1751]

Axa 22^4

BIBLIOTHÈQUE IMPARTIALE,

Pour les Mois de JUILLET & AOÛT.

M D C C L I.

ARTICLE I.

* INTRODUCTION *à une Théorie du Globe Terrestre, par* Mr. JEAN LULOFS.

SECOND EXTRAIT.

Dans la Partie précédente nous avons rendu compte des trois prémiers Chapitres de l'Ouvrage de Mr. LULOFS, qui traitent de la figure, de la grandeur, & du mouvement annuel & diurne de notre Sphère: nous passons maintenant au quatrième, dans lequel notre Auteur nous présente la Théorie de la Lune considérée comme Satellite de la Terre.

La Lune, ainsi que toutes les autres Planètes, est un corps dense & opaque. Elle emprunte sa lumière du Soleil. Les Téles-

copes nous font découvrir ſur ſa ſuperficie des montagnes qui ſurpaſſent les plus hautes de celles de notre Sphère; des profondeurs, dont les bords jettent des ombres qui ſont ſouvent viſibles ; des tâches noires, que les uns ont priſes pour des Mers, & d'autres, avec plus de fondement, pour des profondeurs, qui refléchiſſent moins de lumière que les autres : du moins notre Auteur a-t-il fait voir plus d'une fois à ſes Disciples, au moyen d'un Télescope Newtonien de 8. piés, qu'il ſe trouve partout ſur ces tâches noires des inégalités & des veines ou traits, qui ſont moins obſcurs que le reſte. La figure, la grandeur & la ſituation mêmes de ces tâches ſont à préſent pour le moins auſſi bien connues que le ſont de certains Géographes les diverſes contrées de notre Terre.

La Lune, en conſéquence des loix du mouvement, qui exigent que les Planètes ſecondaires ſoient plus petites que les prémières, eſt moins grande que notre Globe : Tycho la fait 42. fois plus petite, & Riccioli 55. fois. Whiſton fixe ſon diamètre à celui de la Terre comme 2171 à 7970; & ſuivant lui celle-ci contient 39. fois plus de matière que la Lune.

Ce Satellite, qui accompagne notre Globe, ſe meut de l'Occident vers l'Orient, en décrivant une Ellipſe, dont la Terre occupe un des foyers. Il y met 27 jours, 7. h. 43. m. & ce tems eſt nommé Mois périodique ; mais pour ſe retrouver en conjonction avec le Soleil & la Terre il lui faut 29. jours, 12 heures, 14'. 3''. 11'''.

Le cours de la Lune formant une Ellipse, il paroit que son diamètre apparent ne doit pas être toujours d'une égale grandeur. Le plus grand est de 33'. 30". le plus petit de 29'. 30", de sorte que la plus grande distance de la Lune à la Terre est à la plus petite comme 201 à 177.

Toutes les Planètes ont une gravité ou attraction mutuelle les unes vers les autres, & en même tems une attraction reciproque avec le Soleil. De là il resulte, que ce n'est pas, à parler exactement, la Terre qui fait le cours annuel qu'on lui attribue, mais le centre commun de gravité de la Lune & de la Terre. La différence pourtant de ce centre à celui de notre Globe ne peut aller qu'à $1\frac{20}{41}$ du demi diamètre de la Terre; quantité trop petite pour pouvoir influër sur les observations, & qui pour cet effet peut être regardée comme nulle. Par une semblable raison (c'est-à-dire, à cause d'une différence trop peu sensible) on peut considérer la Lune formant son cours autour du centre de la Terre, quoique, dans un sens mathématique, ce soit proprement autour du centre commun de gravité de la Lune & de la Terre que la Lune décrit son orbite.

Ces principes mênent naturellement au principal but de l'Auteur, qui est d'expliquer l'influence reciproque de ces deux grands corps. D'abord il nous expose les variations que l'action du Soleil & de la Terre sur la Lune produisent dans le cours de celle-ci. La Lune se

trouvant dans un de ſes quartiers, l'action du Soleil ſur elle augmente ſa gravité vers le centre de la Terre; & cette augmentation eſt à la gravité de la Terre vers le Soleil comme la diſtance de la Terre à la Lune à celle de la Terre au Soleil. La diſtance du Soleil à la Lune étant la même, cette gravité augmente ou diminue à proportion que la Lune eſt plus ou moins proche de la Terre; & la diſtance de la Lune à la Terre ne changeant point, elle augmente ou diminue à meſure que celle de la Terre au Soleil accroît ou décroît. Ces conſidérations font voir que l'augmentation de gravité de la Lune vers la Terre, produite par l'action du Soleil, eſt en raiſon directe de ſa diſtance de la Terre & en raiſon inverſe & cubique de la diſtance de la Terre au Soleil; d'où l'on déduit, que cette augmentation eſt à toute la gravité de la Lune vers la Terre comme 1. à 187, 727. L'action du Soleil diminue au-contraire la gravité de la Lune vers la Terre quand elle ſe trouve en conjonction ou en oppoſition avec cet Aſtre; & cette diminution, qui eſt deux fois plus grande que n'eſt l'augmentation dans les quartiers, eſt à peu près égale dans les cas de conjonction & d'oppoſition, parce que dans le prémier cas l'action du Soleil éloigne la Lune de la Terre avec une force presque égale à celle qu'il exerce dans le ſecond cas pour éloigner la Terre de la Lune.

Le cours de la Lune autour de la Terre, pendant qu'elle l'accompagne dans ſon cours au-

autour du Soleil, fait naître les différens Phénomènes, que nous appellons la nouvelle, la pleine Lune &c. C'est presque toujours la même face qu'elle présente à la Terre, ainsi elle fait un tour sur son axe précisément dans le même tems qu'elle met à décrire son orbite autour de la Terre, & le Soleil jette toujours ses rayons sur des faces différentes. Le plan de l'orbite de la Lune coupe celui du Zodiaque par une ligne droite qui traverse le centre de la Terre. L'inclinaison de ces deux plans forme un Angle de cinq dégrés plus ou moins, étant sujette à des variations. La Ligne qui représente la coupe de ces deux plans change continuellement de situation ; & tournant de l'Orient vers l'Occident, elle se retrouve dans sa direction après environ 19. ans.

Les Eclypses Solaires & Lunaires naissent de la situation de la Terre & de la Lune entre-elles : quand la Terre se trouve entre le Soleil & la Lune & qu'elle empêche les rayons de celui-là de donner sur celle-ci, on la nomme Lunaire ; & quand la Lune produit un pareil effet par raport à la Terre, on la nomme Solaire. Ces Eclypses n'ont lieu que lorsqu'au tems de la nouvelle ou de la pleine Lune, ce Satellite de la Terre se trouve aux noeuds, ou proche des noeuds de son orbite & du Zodiaque ; cette distance plus ou moins grande rend l'Eclypse plus ou moins totale.

Telle est relativement à la Lune la Théorie de la Terre, à laquelle Monsr. LULOFS fait succéder celle de la Terre ferme, & de sa di-

division générale, qui font le sujet du cinquième Chapitre. La superficie de notre Globe se divise en terre & en eau; la Terre ferme en Monde ancien & nouveau, en Terre australe & méridionale, en Terres connues & inconnues: la prémière de ses divisions paroit la plus naturelle. Monsr. LULOFS nous marque les Mers qui entourent l'ancien Monde; sa longueur & sa largeur: ensuite il indique les Mers & les Terres qui séparent l'Europe, l'Asie, & l'Afrique du nouveau Monde. Selon les cartes les plus récentes, ces trois parties, qui forment l'ancien Monde, ont 203. dég. de longueur sur 110. de largeur. La longueur de l'Europe est de 55. dég. sa largeur d'environ 37. La longueur de l'Asie de $154\frac{1}{2}$, sa largeur d'environ 76. La longueur de l'Afrique de 72, sa largeur de 72. L'Amérique, qui porte communement le nom de nouveau Monde, est au moins six fois plus grande que l'Europe. Elle se divise en australe & méridionale; la prémière étant fort inconnue encore, on ne peut déterminer toute sa largeur; en la prennant du détroit de Magellan jusques aux parties les plus australes, elle seroit de 132 dég. La longueur de l'Amérique septentrionale va au de-là de 90 dég. celle de la méridionale à 53 dég. Au reste, ce nouveau Monde a la Mer du Nord au Levant, le Détroit de Magellan au Midi, & la Mer du Sud au Couchant.

Mr. LULOFS, après avoir remarqué qu'une division politique, à laquelle quelques Géographes se sont attachés, ne convient pas

à celui qui traite cette matière physiquement, nous fait celle des Terres polaires. Il y ajoute toutes les particularités, qui ont raport à ce sujet & qui sont en trop grand nombre pour pouvoir être indiquées dans un extrait. Il passe ensuite aux Iles & aux presqu'Iles qui font le sujet du 6e. Chapitre.

Les Physiciens ne s'accordent pas entre-eux sur l'origine des Iles & des presqu'Iles. Burnet croit qu'elles ont été formées pour la plupart par le Déluge, qui ayant fendu la Terre, jusques alors d'une superficie unie, a séparé ces parties du Continent. L'opinion de Woodward approche de celle-là. Selon lui, la Terre ayant été dissoute par le Déluge en une espèce de boue mince, les Iles & les Montagnes, qui existoient alors ont disparu & fait place à d'autres, qui se sont successivement produites. Monti est d'accord avec Woodward pour le fond de cette idée. Toutes ces conjectures pourtant n'offrent rien qui puisse porter atteinte à l'opinion vulgaire, selon laquelle les Iles ont été en grande partie produites lorsque le Créateur sépara la Terre des eaux; & les moins considérables l'ont été par des causes secondes, auxquelles on ne peut guères attribuër la naissance des plus grandes. Notre Auteur indique ici les Iles, qu'on prétend avoir été jointes au Continent & s'en être ensuite séparées: celles qu'on prétend s'être élevées, soit par des tremblemens de Terre, des vents souterrains, ou d'autres causes secondes, celles que les mêmes causes ont fait disparoitre:

Il nous apprend leur diviſion en grandes, moyennes & petites; donne une énumération de toutes ſelon la claſſe à laquelle elles appartiennent; & ajoute à cette énumération leur hiſtoire naturelle. L'Aſie eſt la partie de la Terre qui a le plus d'Iles. L'Afrique en a le moins. On en trouve dans les Rivières; il y en a de flottantes, &c.

Outre les Iles il y a des presqu'Iles. Celles-ci ne ſont pas entièrement entourées d'eau: elles tiennent au Continent par une langue de Terre. On les diviſe en rondes & ovales. Mr. LULOFS donne la liſte des unes & des autres & en raporte toutes les particularités intéreſſantes.

Les Montagnes ſont le ſujet du ſeptième Chapitre. Les conjectures ſur leur origine ſont peu certaines. La plus probable c'eſt qu'il s'en eſt produit par les mêmes cauſes qui donnent lieu aux tremblemens de Terre, & que la plus grande partie a été, ainſi que les Iles, formée lors de la Création. On trouve ici les différentes cauſes qui peuvent les avoir produites & fait disparoitre.

Le Chap. huitième traite de la ſituation & de l'arrangement des Montagnes. Il en contient une hiſtoire phyſique, dans laquelle Mr. LULOFS ne laiſſe rien échaper de ce qui peut intéreſſer un Lecteur curieux.

La hauteur des Montagnes eſt le ſujet du 9e. Chap. Nous y trouvons les différentes manières dont en s'eſt ſervi pour la meſurer, tant celles que la Géométrie fournit, lesquelles

ſont

ſont ſimples & connues, que celles dont on fait uſage avec les Baromètres; l'équation que Mr. Bernouilli a donnée pour trouver la hauteur des Montagnes par celle du mercure; la règle qui en reſulte; combien elle s'accorde mieux avec les obſervations que ne le font les Tables de Halley, Mariotte, Caſſini & Feuillée: Enfin Mr. LULOFS y donne des Tables qu'il a conſtruites de la hauteur du mercure, & de la correspondante au-deſſus de la ſuperficie de la mer. Quoique les Tables, conſtruites ſur la règle de Mr. Bernouili, répondent le mieux aux obſervations, elles ne ſont pas pourtant, à cauſe de l'inconſtance de la preſſion de l'Atmosphère, ſusceptibles d'une exactitude telle qu'on la déſireroit ici. On pourroit, par des obſervations reitérées, trouver des règles & former des Tables qui fixaſſent avec plus de précifion ces hauteurs; mais on ne parviendra pas par cette route à une juſte & préciſe détermination.

En paſſant en revue les différentes hauteurs qu'on nous a données des Montagnes, on trouve des erreurs ſi conſidérables, qu'il n'y a pas moyen de s'y fier: il eſt même très-vraiſemblable, qu'il y a au Perou des Montagnes qui ſurpaſſent le Pic de Teneriffe, qu'on regarde comme la plus élevée. Meſſ. de Bouguer & de la Condamine y étant en 1736. ſur la Montagne Pichincha, ils en meſurèrent la hauteur & la trouvèrent d'environ 13800 piés de Paris, hauteur qui ſurpaſſe celle du Pic de Teneriffe de 522. piés pour le moins. Si l'on com-

compare cette hauteur à l'axe de la Terre, on voit combien peu elles peuvent alterer sa rotondité, & celle de l'ombre dans les Eclipses; & par conséquent combien peu on doit être versé dans la connoissance de notre Globe, pour les alléguer comme démentant la sphéricité de la Terre.

Après avoir considéré ce que les Montagnes nous offrent d'intéressant pour le dehors, Mr Lulofs passe au 10e. Chap. qui traite de l'Intérieur des Montagnes. Il nous raporte d'abord la comparaison que Mr. Scheuchzer fait des Montagnes de la Suisse à de grands corps animaux, dont la peau supérieure consiste en une bonne terre noire très-fertile, dont les ossemens sont des rochers élévés & solides, qui percent la peau & se font voir à découvert. Cependant toutes les Montagnes de ce Pays ne sont pas couvertes d'une terre noire & fertile, non plus que toutes celles qui se trouvent dans les autres contrées de notre Sphère. Cette écorce terreuse consiste en diverses couches, qui sont rarement situées horizontalement les unes sur les autres: elles font des courbures & des sinuosités, inclinent vers certaines plages, changent de direction & sont sujettes à d'autres variétés, dont notre Auteur fait le détail.

Ce sont les Antres qui peuvent le mieux nous faire connoitre l'intérieur des Montagnes. Il nous font voir des diversités & des jeux de la Nature, qu'on ne peut assez admirer, & dont Mr. Lulofs donne une description

tion également ſuccinte & curieuſe. La ſuite de ſes contemplations le mêne enſuite aux Volcans, dont il fait le ſujet du Chap. 11^{e}.

Parmi les Volcans de l'Europe l'Etna eſt celui qui mérite la prémière place. Après le mont Etna ſuit le mont Veſuve, ſitué vis-à-vis l'Etna, qui eſt très-fertile & garni de vignes vers l'Orient. C'eſt lui qui fournit les vins délicieux, connus ſous les noms de *Lachrima Chriſti*, de *Greco*, de *Malateſta* : enſuite le mont Solfatara, qui n'eſt pas fort éloigné de Pouzzole. Ces Volcans ſont en Italie : il y en a encore deux autres, dont l'un ſe trouve ſur l'Ile Strombyle. A moitié chemin de Boulogne à Florence, à 5 lieues de Fierenzola, il y a un endroit que Bianchini a nommé le feu de Pietra-mala: cet endroit jette continuellement des flammes: il y en a un pareil dans le Dauphiné. Quoique ce ne ſoient point des monts, notre Auteur a cru cependant ne pas devoir laiſſer échaper l'occaſion qui ſe préſentoit naturellement ici d'en parler.

Il y a en Iſlande le Volcan Hecla: Selon Zetus, il y en a un en Groenlande. Il s'en trouve pluſieurs en Aſie: Il y a le mont Albours en Perſe, entre Yesd & Conheſtan : dans la Moſcovie il y a un Volcan à l'Eſt de Jekutskoi: il y en a deux en Tartarie, entre les Rivières Chatanga & Lena; deux autres en Kamtſchatka, dont l'un porte le nom de Volcan Oriental & l'autre celui de Volcan Occidental. Il ſe trouve pluſieurs Volcans

en

en différens endroits du Japon; il y en a un dans l'Ile de St. Paul, entre le Cap de bonne esperance & le Zuidland. Le Volcan Balaluanus ou Balalvanas est dans l'Ile Sumatra. L'Ile de Java en a un près de Panaruca & un autre entre Cheribon & Samarang : on en ajoute à ceux-ci encore vingt cinq autres.

Les Iles Molucques en offrent plusieurs. Guillaume Schouten en vit un en 1616. dans une Ile proche de la nouvelle Guinée, & selon le raport de Kircher, les Hollandois en auroient vu plusieurs dans la nouvelle Guinée même où Dampier en a vu un en 1699. Dans l'Ile Philippine, près du Cap du St. Esprit, il s'en trouve quelques petits. Kircher raporte, que dans les Iles Philippines & sur-tout dans celles qui apartiennent à l'Archipel de St. Lazare, il y a par-tout des endroits qui jettent du feu, de manière qu'il n'y en a presque point où il n'y aît des Montagnes, des Champs, & des Antres qui en vomissent. Il nous dit aussi que l'Indostan, Tibet, Camboia, & même la Chine, en offrent presque par-tout. Dans le pays de Kiangsi, il y a le mont Lingfung, qui, quand il a plu le jour, jette toujours la nuit une grande flamme.

On n'est pas si bien au fait du nombre des Volcans en Afrique ni de leurs particularités. Kircher nous dit qu'il y en a huit: savoir deux au Monomopata, quatre en Angola, Congo & la Guinée, un dans la Lybie, un en Abyssinie, sans en compter plusieurs autres

tres

tres & les Fosses sulfurées. Kircher, ainsi que quelques autres Ecrivains, met & non sans raison le Pic de Teneriffe au nombre des Volcans. A quatre on cinq lieuës de cette Montagne, il s'en trouve d'autres qui portent le nom de Malpèses, & qui ont brulé autrefois. L'Ile de Feu, qui se trouve au centre de l'Ile del Fuego, jette continuellement des flammes.

Si l'on pouvoit se fier aux raports qu'on nous fait de l'Amérique, cette partie du Monde surpasseroit les autres pour le nombre des Volcans. La côte du Mexique en contiendroit seule 14. Struick y en ajoute 4. André Perez en pose trois sur les côtes de Californie. Struick en compte dix-neuf dans l'Amérique méridionale, & Varenius & Kircher font mention de quelques autres.

Mr. Lulofs, que nous venons de suivre dans l'énumération qu'il fait des Volcans, principalement pour donner une idée de la précision avec laquelle il en parle, l'accompagne des particularités qui s'offrent naturellement à un esprit curieux : telles sont le tems qu'ils ont commencé à bruler, les changemens que cela leur a fait subir, les dégats qu'ils ont occasionnés, leur situation, enfin tout ce qui peut attacher un Lecteur & qu'on ne trouveroit qu'avec beaucoup de peine dans le grand nombre d'Ouvrages qu'il nous cite & qu'il a dû lire. Il finit ce Chapitre par la recherche des causes de ces inflammations & de leurs utilités. En faisant attention

tion aux productions de la Chymie, on voit qu'il ne faut que le mélange de certaines matières, telles que sont l'acier avec le souffre & l'eau, celui de deux liqueurs froides, & d'autres mélanges encore, pour produire l'effet que nous observons; & ce mélange étant consumé, rien de plus naturel que d'en voir cesser les effets. Mais qu'est-ce qui les produit de nouveau? Il est plus difficile de répondre à cette question. Mr. Lulofs, qui ne se rend qu'à des démonstrations, se contente d'indiquer ici deux conjectures assez vraisemblables, qu'il ne donne que pour cela. L'une attribue aux métaux une végétation, qui feroit renaître les causes; l'autre fait renaître les effets des effets-mêmes.

Ces Effets, bien loin d'être des marques de la colère de Dieu, prouvent au-contraire sa bonté & sa sagesse, puisque ces différens Volcans servent en guise de cheminées à la Terre, pour faire sortir des exhalaisons, qui, renfermées & pressées dans son sein, ne pourroient que produire des effets bien plus funestes.

Voilà ce que la Terre ferme nous offre. La Mer n'est pas moins riche en phénomènes. C'est à nous les faire connoitre que Mr. Lulofs destine le 12e. Chapitre.

L'Ocean, cette grande-masse fluïde, couvre les deux tiers de la superficie de la Terre: elle s'y étend de manière que toutes ses parties ont communication ensemble. On la divise en Mers, Golphes & Détroits. Les Mers pro-

proprement dites ſont ces parties de l'Ocean, qui ne ſont point enfermées par des terres, & qui ne communiquent pas aux autres parties de l'Ocean par des canaux étroits: dans ce ſens-là il y a quatre Mers ſur la ſuperficie de notre Globe, l'Atlantique, la Mer du Sud, la Mer Indienne, & la quatrième eſt celle qui mouille les terres du Pole Arctique. Les Golphes ſont des parties de l'Ocean, qui ont pénétré dans la Terre ferme, par laquelle elles ſont bornées par plus d'un endroit. On les diviſe communement en longs & en larges. La Méditerranée eſt des longs le plus conſidérable; & les principaux de ceux qui ſe trouvent dans celui-ci ſont le Golphe de Veniſe & la Mer noire. Mr. Lulofs entre ici dans le détail des particularités remarquables, que la Mer Méditerranée nous offre: il indique les Mers avec leſquelles elle communique, les Rivières qui s'y déchargent; les différentes opinions des cauſes qui lui font conſerver la même quantité d'eau. Le ſecond des Golphes longs eſt la Mer Baltique: Ce Golphe eſt ſur-tout notable par la grande quantité d'ambre que portent ſes rivages & qui ſe trouve principalement aux côtes de Pruſſe. Le troiſième eſt la Mer rouge, célèbre par la grande quantité de ſable rouge, de rochers, de petites Iles & par l'abondance de corail qu'elle renferme. Le quatrième eſt le Golphe de Perſe; le cinquième la Mer blanche: le Golphe de Californie eſt le ſixième. On pourroit ranger encore parmi les

Golphes longs: celui qui ſe trouve dans la Partie Occidentale de la Tartarie Moscovite, & que les Ruſſes nomment Obskaia Guba.

Les Golphes qui portent à juſte titre le nom de larges ſont 1°. le Golphe du Mexique, 2°. celui de Honduras ſitué proche du prémier, 3°. celui de Bengale, 4°. celui de Siam, 5°. celui de Conchinchina, 6°. celui de Kamſchatka. On trouve encore au Pole Arctique les bayes de Baffin, Hudſon, Cumberland; & entre la nouvelle Guinée & la nouvelle Hollande la plupart des cartes indiquent un Golphe d'une grandeur conſidérable. Notre Auteur s'étend un peu plus ſur ce qui regarde la Mer Caſpienne, que les uns ont priſe pour un Golphe improprement dit, d'autres pour un Lac qui ne communique point avec l'Ocean. Cette Mer, qui eſt ſituée entre la Perſe & la Moscovie, n'a point de communication viſible avec l'Ocean, deſorte qu'on ne peut proprement la mettre au nombre des Golphes; mais la queſtion eſt de ſavoir ſi elle n'en a point avec d'autres Mers par des conduits ou des canaux ſouterrains. Mr. Lulofs raporte tout ce qu'on peut alléguer pour & contre cette opinion.

Les Détroits ſont des parties de l'Ocean qui forment leur cours à travers un paſſage étroit qui ſe trouve entre deux côtes, & par lequel deux parties de l'Ocean communiquent enſemble. L'Europe fournit. 1°. Le Détroit de Gibraltar. 2°. Le Sond. 3°, Le grand & le

le petit Belt. 4°. Les Dardanelles. 5°. Le Détroit de Conſtantinople. 6°. La Manche. Les principaux Détroits de l'Aſie ſont 1°. le Détroit de Malacca, 2°. le Sunda, 3°. le Détroit de Macaſſer. Celui de Babelmandel & le Bazora ſont ſi larges qu'on ne les peut, ſelon quelques-uns, compter qu'avec peine parmi les Détroits. L'Afrique n'en a point, à moins qu'on ne veuille donner ce nom au Canal de Mozambique. Le Détroit de Magellan eſt dans l'Amérique méridionale. On en trouve pluſieurs conſidérables dans l'Amérique ſeptentrionale & aux environs du Pole Arctique. Tels ſont le Détroit de Davis, le Détroit de Hudſon, celui de Weygatz. Ce ſont là les diverſes parties de l'Ocean: ſa nature, ſes qualités, ſes mouvemens, ſa ſituation, & ſes autres attributs, méritent un examen plus particulier; mais avant que d'y paſſer, notre Auteur s'arrête aux Reſervoirs dans leſquels ces eaux ſont contenues, & en fait un objet de ſes recherches. On trouve, au moyen de la Sonde, qu'à meſure que la Mer s'éloigne du rivage elle devient plus profonde, & que ſa profondeur eſt même en raiſon de la hauteur des Côtes. Le fond de la Mer eſt d'ailleurs très-inégal. On y voit des rochers, des montagnes, des colines, & d'autres irrégularités: ſa ſubſtance conſiſte en diverſes couches de bithume & de ſel mêlées avec d'autres couches: ces couches formées de différentes matières naiſſent & croiſſent inſenſiblement, deviennent dures & ſe changent en pierres, qui

ſouvent préſentent une diverſité ſurprénante de couleurs & d'autres ſingularités. La Chymie en a tiré des matières en tout pareilles à celles des Plantes marines, deſorte qu'il eſt à préſumer que ces plantes, ou du moins les matières qui les ont produites, ſervent à former ces croutes pierreuſes.

L'eau de la Mer eſt ſalée, amère & dégoutante: les obſervations de Marſigli & de Hales nous apprennent, qu'elle eſt plus ſalée à meſure qu'elle eſt plus profonde, & détruiſent par-là les conjectures d'Ariſtote, qui attribuë la ſaleure de la Mer aux matières ſalines que les vapeurs de la Terre emportent avec elles & font retomber dans la Mer, & à la chaleur du Soleil, qui feroit pour ainſi dire bouillir la Mer. Mr. LULOFS aime mieux croire, avec les principaux Phyſiciens modernes, que le Créateur a mêlé aux eaux de la Mer une quantité ſuffiſante de ſel: les rivières leur en apportent; & il eſt aſſez vraiſemblable qu'au fond de la Mer ſe trouvent des rochers & des montagnes de ſel, qui lui bonifient les pertes que peuvent occaſionner les Fontaines ſalées, qui tirent d'elle leur origine. La Mer d'ailleurs n'en prend de ces rochers qu'autant qu'il lui en faut pour ſe ſaturer, & par-là n'en fait fondre qu'une certaine partie.

C'eſt à une ſorte de bithume qu'il faut attribuër le goût amer des eaux marines: il leur viendroit d'une ſorte de chardons, que Marſigli prend pour un ſuc bitumineux & coagulé.

Les

Les Phyſiciens ſe ſont employés depuis longtems à la rendre potable : on a inventé pour cet effet différens moyens que notre Auteur nous indique. Mr. Gautier a trouvé celui de la rendre auſſi douce & même plus legère que l'eau de Fontaine: mais Mr. Hales eſt celui qui a le mieux réüſſi à la rendre à tous égards propre à ſervir de boiſſon, Notre Auteur, afin de prévenir les raiſonnemens de ceux qui ſont aſſez préſomptueux pour critiquer les productions de l'Etre ſuprême, nous expoſe ici la néceſſité & l'utilité de cette conſtitution de la Mer. 1°. Le Sel empêche l'eau de ſe corrompre, 2°. la rend plus propre à porter des Vaiſſeaux. 3°. Elle ne ſe gèle pas ſi facilement, & devient par-là plus utile à la navigation. 4°. Elle contient nombre de poiſſons qui meurent en eau douce. 5°. Il eſt très-probable qu'elle fournit tous les Sels qui font ſubſiſter la Nature.

Ceux qui ont quelque idée de la Théorie des couleurs jugeront bien, que la Mer doit en faire voir de différentes ſelon la différence des choſes qu'elle contient & de l'arrangement des particules dont elle eſt formée. Un autre phénomène intéreſſant, que nous offre la Mer eſt, qu'elle étincelle & jette des flammes : ſi elle ne faiſoit qu'étinceler, on pourroit attribuër ce phénomène à une friction des parties ſalines ; mais comme elle donne des flammes, & que la Mer paroit quelque-fois toute en feu dans un tems ſerein, cette raiſon n'eſt pas ſuffiſante. Mr.

LULOFS aime mieux croire, que l'eau de la Mer doit être considérée comme un phosphore, peut-être de la même nature que celui qu'on tire du mercure ; un phosphore qui donne de la lumière mais qui ne prend pas feu. Il avoue qu'il ne pourroit point répondre à celui qui lui demanderoit, quelle est proprement la matière qui donne lieu à ce Phénomène. Seroit-ce plus qu'un certain arrangement de particules, qui mises en mouvement affectent notre vuë ou nos sens d'une manière qui nous est inconnuë, comme toutes celles par lesquelles nous sentons : Peut-être faut-il ranger ce Phénomène parmi les électriques, qui ne cessent d'occuper les Philosophes & d'amuser le public, & qui pourroient bien aussi n'être qu'un certain mouvement, communiqué aux particules des corps, lequel affecte nos sens.

ARTICLE II.

Der Königlichen Schwedischen Academie der Wissenschafften Abhandlungen, &c.

c'est-à-dire,

MÉMOIRES DE L'ACADÉMIE ROYALE DE SUÈDE *concernant la Physique, l'Oeconomie & la Méchanique pour les années* 1739 & 1740. *Traduits du Suèdois.*

A

A' Hambourg *chez* Grund, *& à* Leipsig *chez* Holle. grand in octavo. avec figures. *Tome* I. 1749. pp. 316. *sans la Préface. Tome* II. *pour l'année* 1740. 1749. pp. 272. *Tome* III. *pour l'année* 1741. 1750. pp. 320. *Tome* IV. *pour l'année* 1742. pp. 332.

La belle Traduction, que M. *Kaestner*, Professeur de Mathématiques & Assesseur de la Faculté de Philosophie à Leipsig, Membre de l'Académie Royale de Berlin, de l'Institut de Bologne, & des Sociétés Allemandes de Leipsig & de Jena, publie successivement des Mémoires de l'Académie Royale de Suède, nous met en état de rendre compte à la République des Lettres des travaux d'une Compagnie illustre, qui a tourné toutes ses recherches vers le bien public, & qui semble consacrée à l'avantage de la Société. Nous donnerons donc dans ce Journal une suite d'Extraits des quatre Volumes qui paroissent actuellement, & de ceux qui les suivront. Celui-ci roulera principalement sur la Préface intéressante que M. *Kaestner* a mise à la tête du prémier.

Quelque cultivée que soit aujourd'hui la Physique, il semble qu'on n'en fasse pas encore tout le cas qu'elle mérite, & qu'on n'en tire pas tout le parti qu'on pourroit en tirer. La plupart ne la regardent que comme un simple amusement, qui est plus propre à oc-

cuper les sens & les facultés inférieures de l'Ame, qu'à perfectionner l'Entendement. Le neuf, le rare, l'inouï est tout ce qui frappe, sans qu'on se donne bien la peine de voir à quoi il peut mener. Peut-être que c'est un peu la faute des Physiciens. Ils se sont plû à donner à leur Science un apparat extérieur, & à s'attirer les regards par l'espèce de pompe d'un Cours experimental. S'ils ont voulu fixer par ce moyen l'attention de bien des gens, que la Physique n'auroit jamais instruit si elle n'avoit commencé par les récréer, ils ont bien fait. Mais ils doivent se souvenir, que ce piège innocent ne remplit pas toute leur destination; & que s'ils prétendent mériter le nom de Physiciens, ils doivent plus souvent chercher & étudier les merveilles de la Nature dans les objets les plus simples & les plus communs, que dans ces prétenduës Curiosités, qui ne sont presque à la Physique que ce que la bordure est à un Tableau.

Un homme ordinaire est frappé en entrant dans un Cabinet, qui renferme quelque nombreuse & brillante collection des divers Règnes de la Nature, arrangée avec art & avec élégance: il se récrie sur le goût & l'habileté du possesseur d'un semblable Trésor. S'il passe de là dans le réduit de quelque vrai Physicien, actuellement appliqué au travail, & qui décomposant quelque Insecte commun, mêlant quelques terres, quelques sels, ou faisant quelque autre opération aussi peu imposante, n'ait & ne dise rien de frappant, il se hâ-

hâtera d'en ſortir comme d'un lieu où il perd ſa peine & ſon tems. C'étoit pourtant là où il y avoit à voir & à apprendre, s'il eut ſçu en profiter.

Leibnitz a fait une remarque digne de ſon génie; c'eſt que les Philoſophes ne ſe diſtinguent pas tant du reſte des hommes, parce qu'ils apperçoient d'autres choſes, que parce qu'ils les apperçoivent autrement. *Philoſophi plebeiis non ſemper in eo præſtant, quod alias res ſentiant, ſed quod ſentiant alio modo, id eſt oculo mentis, & cum reflexione ſeu attentione, & rerum cum aliis comparatione* (*). C'eſt effectivement par un défaut de cette attention philoſophique qu'on eſt avide de nouveautés & de merveilleuſes découvertes, comme ſi les objets communs étoient uſés & épuiſés. On ſe ferme par ce caprice l'accès aux connoiſſances les plus utiles que la Phyſique ſoit en état de procurer, à celles qui concernent les uſages des choſes que la Nature a répanduës avec le plus d'abondance autour de nous, parce qu'elles ſe raportent à nos véritables & continuels beſoins. Les objets rares, par une ſuite de leur rareté, ne ſe laiſſent qu'entrevoir, & ne permettent guères une ſuite complette d'Obſervations, de ſorte que nous ne pouvons jamais bâtir à leur égard de théorie fort aſſurée. Les objets communs ſe prêtent à toutes nos tentatives, & ne nous dérobent que ce que la Na-

(*) In Præf. ad Nizolii Antibarbarum, Edit. Francof. 1674. p. 15.

Nature a formellement refusé à nos sens & à notre industrie. Qu'ont produit jusqu'ici tant d'Experiences sur l'Electricité? une Machine, que les Savoyards portent avec leur Lanterne Magique, & qui après avoir pendant quelque tems réveillé la curiosité, ira bientôt de pair avec les autres amusemens de la Populace.

On voit avec étonnement une femme affronter les périls de la Navigation, & s'embarquer pour un autre Hémisphère, afin d'en connoitre les Papillons & les divers Insectes. Son pinceau nous les représente si bien, que la vuë en est réjouïe pour quelques momens. Mais après avoir parcouru tout son Récueil, trouve-t-on que la peine qu'elle a prise ait eu un succès le moins du monde à comparer avec ce qu'a fait Mr. *Trembley*, en regardant seulement de près un des plus vils Insectes des Marais de Hollande?

Il faut donc en revenir à la maxime générale du bon sens, que les choses ne doivent être estimées qu'à proportion de leur valeur intrinsèque & réelle; & que, comme on seroit fort à plaindre, si en trouvant le sécret de faire de l'or on perdoit celui de faire du pain, il n'y a de connoissances solides & importantes en Physique, que celles qui nous apprennent à jouïr plus commodement & plus abondamment des dons de la Providence. On met alors une liaison étroite entre ses travaux & ceux des personnes qui travaillent immédiatement pour la Société dans les Arts & dans

les

les Professions ; & en les dirigeant on acquiert une considération plus réelle de beaucoup que toute celle qui peut revenir d'occupations difficiles, & pénibles tant que vous voudrez, mais malheureusement steriles.

C'est ainsi que l'homme parviendroit à exercer son domaine sur la Nature, dont il se vante d'être le Seigneur. La saine Physique, aidée des Mathématiques, est l'instrument le plus propre à étendre & à affermir son Empire. Par le secours de ces Sciences, il s'assujettit les Astres les plus éloignés, & qui étoient même invisibles, comme les Satellites de Jupiter, & s'en sert pour marquer avec plus de précision les diverses parties du Globe qu'il habite, & rendre moins périlleuse la route qui lui fait fendre les eaux pour aller des unes aux autres. Par elles le Feu, l'Air, l'Eau, les Animaux, toutes les forces & tous les mouvemens des Corps, sont à sa disposition: la surface & les entrailles de la Terre multiplient ou découvrent leurs immenses richesses: un Désert en un mot devient une espèce de Paradis.

La Physique ne se borne donc point à ces Notions générales, à ces prémières vérités sur la Nature & les propriétés des Corps qu'on a coutume d'enseigner sous ce nom. Il y a une sorte d'utilité dans ces spéculations ; elles nous apprennent à mettre de l'ordre dans nos idées, à poser des principes, à tirer des conséquences ; mais après tout elles nous font plus de mal que de bien, dès que nous

nous

nous en entêtons au point de vouloir les trouver dans tous les détails, que l'experience nous fournit, & que nous n'étudions la Nature que pour l'attacher au char de quelque Systême. Voilà pourtant presque tout ce qu'on a gagné en sortant de la barbarie scholastique, en abjurant le fatras de ses termes & de ses qualités occultes: la Physique n'en est pas devenuë une Science plus familière, plus amie de l'homme, & ses avenuës sont encore plus rédoutables par les calculs dont elle est hérissée, & par l'abîme de l'Infini qu'on a creusé, pour ainsi dire, tout-autour d'elle. Cela ne fait assurément pas des Citoyens, tels que le célèbre *Bacon* dépeint ceux de son *Atlantis*.

L'Académie Royale de Suède est de toutes celles de l'Europe celle qui paroit avoir le mieux compris la véritable destination de la Physique, & travaillé avec le plus de zèle & de succès à l'y ramener. M. le Baron *de Höpken*, dans la Préface qu'il a mise à la tête de l'Edition de ces Mémoires en langue originale, & dont nous parlerons tout à l'heure, découvre fort bien les nobles & généreuses vuës de cette illustre Compagnie, qui méprisant la gloire chimérique des spéculations, dont la profondeur n'est qu'une vaine subtilité, a été droit au solide, à la perfection des connoissances utiles à la société. Des experiences faites avec exactitude, & d'où l'on ne tire que les conclusions qui en découlent nécessairement, sont toute l'occupation des Académi-

miciens de Stockholm. On voit avec un plaisir ſingulier au nombre de ces Académiciens, non ſeulement des Savans de profeſſion, très-verſés dans les divers genres d'étude qui conviennent aux vuës de l'Académie, mais encore des Seigneurs d'un rang diſtingué, qui n'y ſont point comme ailleurs à titre d'Honoraires, c'eſt-à-dire, d'*Oiſeux*, mais qui, auſſi laborieux que les autres, ſont encore plus utiles par les dépenſes qu'ils ſont en état de faire dans les entrepriſes qui en demandent. Cette Liſte préſente un coup d'oeil aſſez curieux pour la placer ici. Elle repréſente l'état de l'Académie en 1739. lorsqu'elle commença la publication de ſes Mémoires. D'ailleurs il paroit juſte de tirer de l'oubli, autant qu'il eſt poſſible, les noms de tant de perſonnages recommandables; car, quoique la gloire paroiſſe à peine entrer dans le but de leurs actions, elle doit en être d'autant plus l'effet naturel & la ſuite néceſſaire. Voici donc la Liſte de ces Académiciens, dont l'ordre eſt réglé ſur celui de leur entrée à l'Académie.

LISTE

Des Membres de l'Académie Royale de Suède, en 1739.

Mr. *Jonas Ahlſtröm*, Conſeiller de Commerce (*).

Mr.

(*) On a rendu le mieux qu'il a été poſſible les

Mr. le Baron *Etienne-Charles Bielke*, Chambellan & Assesseur du Tribunal Royal de Justice à *Abo*.

Mr. *Martin Triewald*, Capitaine employé dans l'Architecture Militaire & dans les Ouvrages de Méchanique, Membre de la Société Royale de *Londres* & de celle d'*Upsal*.

Mr. le Baron *Charles-Guillaume Cederhielm*.

Mr. le Baron *Nils Reuterholm*, Intendant de Province à *Oerebro*.

Mr. le Comte *Charles Jean-Cronstedt*, Intendant de la Cour, Membre de la Société des Sciences de *Paris*, & de l'Académie de Peinture & de Dessein à *Florence*.

Mr. *Auguste Ehrensweerd*, Capitaine Ingénieur.

Mr. *André-Jean Nordenberg*, Ingénieur & Capitaine des Fortifications dans les Gardes du Roi.

Mr. *Christophle Polhem*, Conseiller de Commerce, & Directeur des Ouvrages de Méchanique.

M. *André Celsius*, Professeur d'Astronomie à *Upsal*, Membre de l'Académie Impériale, de celle de *France*, de la Société Royale de *Londres*, de l'Institut de *Bologne*, & Sécrétaire de la Société Royale des Sciences d'*Upsal*.

Mr.

les titres des Charges de ces Messieurs : il y reste peut-être pourtant quelque inexactitude, chaque Pays ayant certaines qualifications d'Emplois ignorées ailleurs.

Mr. *Daniel Tilas*, Vice-Notaire dans le Collége Royal des Mines.

Mr. *Olof Sandberg*, Conſeiller de Régence.

Mr. *Ewald Ribe*, Docteur en Médecine, Médecin du Corps de S. M. & Membre du Collége Royal de Médecine.

Mr. *Jules Sahlberg*, Apoticaire de l'Amirauté à *Stockholm*.

Mr. *Jacques Faggot*, Surintendant de la Chambre Royale d'Arpentage.

Mr. *Lorent-Chriſtian Stobée*, Général-Major, & Directeur des Fortifications.

Mr. *G. Scheldon*, Architecte de Marine à la Flotte Royale de *Carlſcroon*.

Mr. *Lorent Roberg*, Docteur & Profeſſeur en Médecine à *Upſal*.

Mr. *Samuël Klingenſtierna*, Profeſſeur d'Arpentage à *Upſal*, & Membre de la Société Royale de cette Ville.

Mr. *Charles-Frideric Nordenberg*, Lieutenant dans les Fortifications.

Mr. *Elias Pilgren*, Major.

Mr. *Nicolas Brelin*, Magiſter en Philoſophie & en Théologie.

Mr. *Olaus Celſius*, Docteur en Théologie, prémier Profeſſeur & Prevôt du Dome à *Upſal*, Membre de la Société Royale de cette Ville.

Mr. *Nils Wallerius*, Magiſter & Ajoint de la Faculté de Philoſophie à *Upſal*.

Mr. *Jean Moraeus*, Docteur en Médecine, Aſſeſſeur du Collége Royal de Médecine, & Phyſicien de la Ville & des Mines de *Thalun*.

Mr.

Mr. *Pierre Elvius.*

Mr. *George Brandt*, Docteur en Médecine.

Mr. *Gabriel Polhem*, Méchanicien.

Mr. *André Rosenstein*, Major.

Mr. *Hans Tourloen*, Supercargo de la Compagnie Suédoise des Indes Orientales.

Mr. *Thomas Plomsgren*, Marchand.

Mr. *Jean Mellercreutz*, Conducteur des Ouvrages dans les Fortifications Royales.

Mr. *Nils Rosen*, Docteur en Médecine, Ajoint à *Upsal* & Médecin du Corps.

Mr. *Martin Strömer*, Magister enseignant à *Upsal.*

Mr. *André de Drake*, Sous-Gouverneur de la Ville de *Stockholm.*

Mr. *Charles de Geer.*

Mr. *Bernard Cederholm*, Chancelier de Justice.

Mr. *Claes Grill*, Marchand.

Mr. *Jean Roman*, Maître de la Chapelle de Sa Majesté.

Mr. *Lars Benzelstierna*, Assesseur du Collége Royal des Mines.

Mr. *Ahlöf*, Assesseur.

Mr. *Eric Stockenström*, Maître des Mines.

Mr. *Erich Benzelius*, Evêque de *Lincoping*, & Membre de la Société d'*Upsal.*

Mr. *Daniel Tiselius*, Pasteur à *Hammar.*

Mr. *Olof Malmer.*

Revenons aux Mémoires. Ils ont commencé à paroitre en Suédois en 1739. & l'Académie continuë à les publier dans cette Langue,

gue, la ſeule dont les Académiciens aient cru devoir ſe ſervir pour la compoſition de leurs Mémoires. Il ſemble que ce ſoit en effet une espèce d'honneur qu'une Académie doit à la Langue du Pays, où elle exiſte, quoique dans certains cas il puiſſe y avoir de bonnes raiſons d'en choiſir une autre. Mais aumoins les Académiciens Suédois, qui ne penſent qu'à bonifier, pour ainſi dire, leur terre natale, étoient-ils plus obligés à en parler la Langue que ceux de toute autre contrée.

L'importance de ces Mémoires a fait naître l'idée d'en enrichir l'Allemagne; & ſans doute la France & l'Angleterre ſuivront cet exemple. Les deux prémiers Volumes de la Traduction Allemande ſont de Mr. *Holtzbecher*, que Mr. *Kaeſtner* avoit d'abord pris pour un ſavant Suédois, mais qu'il a depuis reconnu pour être ſon compatriote. Les Tomes 3 & 4. ſont traduits par Mr. *Kaeſtner*-même, qui a appris le Suédois dans ce ſeul deſſein, raportant fort agréablement à cette occaſion ce que St. *Evremont* diſoit; que D. Quixotte valoit ſeul la peine qu'on apprît l'Espagnol.

Il n'étoit pas beſoin de cette nouvelle preuve, pour convaincre de l'importance des ſervices que les Savans du Nord ont rendu de tout tems à la Philoſophie. On peut dire qu'ils vont de pair à cet égard avec les Héros du Nord en fait de valeur. Il y a un petit Traité imprimé à *Kiel* en 1724. qui en fournit les preuves, & en allègue les exemples; Il eſt

de M. *Hane*, & a pour titre; *Commentatio de ingeniis gentium borealium Philosophicis.*

Mais on pourroit être arrêté ici par un doute sur l'importance de ces Mémoires. Il seroit fondé sur l'idée que se raportant uniquement à la Suède, ils n'intéressent guères les autres Nations. La liste, que nous allons donner des Pièces qui composent ce prémier Volume, fera foi du contraire, aussi bien que celles des autres Volumes, à mesure que nous les donnerons. On y verra des matières de tout genre soumises à l'examen: on en trouvera d'autres, qui sont plus particulières à la vérité, mais qui, en les dégageant de certaines restrictions ou modifications, peuvent être appliquées à d'autres conjonctures & à d'autres lieux; & enfin s'il en reste qui n'aient d'autre usage que d'instruire de l'Histoire naturelle de Suède, elles ne sont rien moins qu'à rejetter pour cela, puisqu'on lit tous les jours avec avidité dans les Voyageurs des Relations & des Descriptions de choses beaucoup plus éloignées, & infiniment moins liées à nos idées familières.

Tout ce qu'on a lu jusqu'ici se raporte à la Préface générale de M. *Kaestner*. Elle est suivie de celle de M. le Baron *de Höpken*, qui faisoit la fonction de Sécrétaire de l'Académie, dans le tems de la publication du prémier Volume des Mémoires. C'est un Ecrit si bien fait, & où règne tant de noblesse & de précision, que nous le mettrons ici tout entier.

„ Un Amour pur pour le bien public, a-

„ vec

„ vec une attention prudente à tout ce qui „ peut procurer l'avantage des Particuliers, „ ont dicté une entreprise, dont voici le prémier essai, que nous soumettons au jugement & à l'examen des Lecteurs.

„ Le prémier de ces motifs a formé l'association de diverses personnes, qui se sont proposé de réünir leurs forces, & d'agir de concert, pour remplir les devoirs auxquels elles se croyent tenuës envers la Patrie & leurs Concitoyens.

„ Le second leur a mis devant les yeux ce qu'elles se devoient à elles-mêmes; c'est-à-dire, de tirer des forces & des facultés, dont Dieu a enrichi leurs ames, le meilleur usage dont elles sont susceptibles; & de consacrer tout le tems que leur laissent l'état & les circonstances de chacune d'entre-elles, de manière à éviter le reproche d'une lâche & molle oisiveté, par laquelle, en se rendant inutile aux autres, on devient à charge à soi-même.

„ Ce sont donc ces personnes, qui, sous l'assistance & avec la bénédiction du Très-Haut, ont mis la main à l'œuvre avec des intentions aussi droites, & ont uni leurs travaux pour le service de la Patrie, & pour montrer qu'elles étoient de dignes & véritables Suédois.

„ Elles ont cherché, pour ainsi dire, l'étoffe de leurs occupations purement dans les Sciences & dans les Arts qui concernent l'utilité publique; & se tenant ferme-

„ ment attachées à cet objet, elles ont ſoi-
„ gneuſement écarté tout ce qui lui eſt étran-
„ ger, ſoit qu'il procède des conceptions
„ d'une Imagination échauffée, ſoit qu'il
„ prenne ſa ſource dans quelque Tradition
„ ancienne & fabuleuſe, ſoit enfin qu'il ne
„ tende qu'à des choſes de ſimple curioſité,
„ & qui ne peuvent cauſer que le plaiſir d'un
„ amuſement frivole.

„ A' la place de tout cela, elles ont ſubſti-
„ tué une obſervation aſſiduë & réïtérée des
„ voies que la Nature ſuit dans ſes différen-
„ tes opérations, & en particulier dans les
„ générations & productions de tous les êtres
„ qui ſervent à nos beſoins, & qui contri-
„ buent à l'entretien, à la ſureté, & à la
„ prolongation de notre vie.

„ Elles ſe ſont occupées principalement de
„ tout ce qui peut favoriſer l'accroiſſement &
„ la perfection des Arts, des Mêtiers, &
„ des autres Inventions, qui facilitent les tra-
„ vaux auxquels l'homme eſt aſſujetti. C'eſt
„ à quoi ſe raportent leurs recherches ſur la
„ péſanteur des Corps, leurs dimenſions,
„ leurs proportions & autres relations. C'eſt
„ ce qui leur a fourni, par exemple, l'idée
„ des moyens propres à garantir des tempê-
„ tes & des orages; de ne point s'égarer & ſe
„ perdre au milieu des vagues de la Mer irri-
„ tée, ou des rédoutables écueils dont elle
„ eſt remplie; mais de trouver en quelque
„ ſorte un azyle & un port aſſuré dans l'ar-
„ rangement des Conſtellations; de ſe préſer-

„ ver

„ ver de dangers non moins terribles, ce ſont „ ceux de la Guerre, en augmentant la force „ des Murs & des Ouvrages, derrière lesquels „ on brave la furie de l'Ennemi; d'embellir „ les Demeures des Grands & des Petits en „ perfectionnant l'Architecture, & de les af- „ fermir en donnant plus de conſiſtance & de „ durée aux matériaux qui y ſont employés; „ en un mot de mettre à profit tous les dons „ que la Nature nous fait avec tant de libé- „ ralité, en les appropriant de plus en plus à „ notre uſage & à celui des autres. Ce ſont „ là ſans contredit les Sciences qui peuvent „ le plus contribuër non ſeulement au repos „ & à la tranquillité, mais encore à la ſplen- „ deur & à la puiſſance des Etats.

„ Un ſoin, qui convient encore à un Peu- „ ple libre, c'eſt de délivrer ſa Langue, en „ la repurgeant de tous les mots étrangers „ qui s'y ſont gliſſés, & de lui rendre ſa „ prémière grace & ſa pureté originale. Ses „ diverſes cataſtrophes ont empêché l'exé- „ cution de ce projet, il eſt toujours tems „ de le reprendre. Quand les conjonctures „ le permettent, un bon Suédois doit ſe „ montrer tel dans l'art de parler & d'écri- „ re, comme il ſe l'eſt montré jusqu'à pré- „ ſent & le fera dans tous les tems en Ver- „ tu, en Science, & en Valeur.

„ Les grandes utilités, qui découlent na- „ turellement des Sciences & des Arts aux- „ quels nous donnons notre application, „ nous donnent droit d'esperer avec certitu-

 „ de

„ de, que nos peines ne demeureront point „ infructueuſes : la multitude des objets, qui „ entrent dans notre plan, ne nous laiſſent „ pas craindre de manquer jamais de matiè„ re : enfin la réſolution, que nous avons pri„ ſe de faire paroitre tous les trois mois de „ nouvelles preuves des ſoins infatigables „ que nous conſacrerons à l'avantage de la „ Suède, procède d'un zèle & d'une ardeur „ qui ne ſe rallentiront point.

„ Nous ſommes puiſſamment encouragés „ par les Statuts de notre Société, qui ſont „ les plus propres à entretenir l'union, la „ confiance & l'activité, en faiſant régner „ l'ordre, en procurant tous les moyens qui „ peuvent faciliter le travail, & en accor„ dant tous les ſecours propres à en hâter le „ ſuccès.

„ Nous avons pris le titre d'*Académie des* „ *Sciences*, dans le ſens où ce terme eſt em„ ployé en France, où il ne déſigne pas un „ certain nombre de Savans choiſis & payés „ pour l'Inſtruction de la Jeuneſſe, comme „ ſont ceux de nos Ecoles, Collèges & U„ niverſités ; mais par où l'on entend une „ Société, qui a pour but de faire de nouvel„ les Expériences, des Découvertes, de fixer „ les idées & de répandre du jour ſur les „ Sciences, en les débarraſſant ſur-tout de „ toutes ces opinions précaires, qui les ty„ranniſent, & en communiquant au genre „ humain des choſes utiles dont il pourroit „ arriver qu'il demeurât privé, ſi elles étoient

„ en-

„ ensévelies dans le Cabinet de quelques Par-
„ ticuliers. Toutes les Académies, qui ont
„ été fondées dans de semblables vuës, &
„ qui ne s'écartent point du but de leur Insti-
„ tution, ne peuvent cesser d'être une sour-
„ ce de biens & de commodités pour la So-
„ ciété.

„ Il n'y a jusques à présent aucune Aca-
„ démie, aucune Société savante en Euro-
„ pe, qui n'ait des Lettres Patentes & de
„ puissans Protecteurs. Nous croyons pou-
„ voir nous passer de ces appuis. Sous le
„ Gouvernement d'un Chef aussi gracieux
„ que l'est notre Souverain, au milieu d'une
„ Nation aussi bien intentionnée pour les
„ Sciences, nos arrangemens paroissent avoir
„ toute la consistance nécessaire. Nous ne
„ manquerons jamais de protection & d'en-
„ couragement, s'il nous arrive d'en avoir
„ besoin, puisque l'unique but de nos démar-
„ ches, & le seul gain auquel nous aspirions,
„ c'est la félicité de notre Patrie".

ANDRE' JEAN DE HÖPKEN,
Sécrétaire de l'Académie
des Sciences.

Nous avons promis la Liste des Mémoires; & il est nécessaire de dégager notre parole, afin d'achever la conviction de ce que nous avons dit jusqu'ici des vuës auxquelles les Académiciens de Stockholm raportent leurs études.

Ce Tome prémier comprend trois Parties

 de

de trois mois chacune, depuis Juillet 1739. jusqu'en Mars 1740. La prémière Partie est de XIII. Mémoires, la seconde de X. & la troisième de XV. Ils roulent sur les matières suivantes.

JUILLET, AOÛT & SEPTEMBRE, 1739.

I. *Sur la culture des Plantes, & comment elle doit être fondée sur la Nature.*

II. *Sur des Couches, qui reçoivent leur chaleur de bas en haut.*

III. *Relation des Fours dans lesquels on fait éclorre les Poulets au Caire en Egypte.*

IV. *De l'extension des Perches de bois dans le froid.*

V. *Comparaison entre la Poudre à canon de Suède, & celle des autres Pays.*

VI. *Observations sur les effets d'une Plante venimeuse, nommée* blaue Sturmhut. C'est une des espèces d'*Aconit.*

VII. *De l'usage & de l'efficace des Elémens dans la Méchanique.*

VIII. *Des forces, ou de la force réünie des Cordes, ou Cordages, quand on les file de la manière communement employée.*

IX. *Confirmation de ce qui a été avancé au sujet des Cordes dans le Mémoire précédent.*

X. *Comment un homme a été délivré de la Cataracte par l'usage d'un vomitif.*

XI. *Des Fourneaux, & de la manière de les construire.*

XII.

XII. *Comment l'on peut préserver les toits de fer blanc de la rouille, où l'on fait voir clairement, que c'est un abus de les faire peindre en rouge dans cette vuë, comme on le fait communement*

XIII. *Découverte tendant à perfectionner les Clavecins & les Epinettes.*

OCTOBRE, NOVEMBRE & DE'CEMBRE, 1739.

I. *Réflexions sur l'Agriculture, avec une idée des soins que l'Académie se donne pour la faciliter.*

II. *Des causes pour lesquelles les Arbres gêlent dans les grands Hyvers, & des moyens de les en garantir.*

III. *De tout ce qui est requis pour la connoissance des Charbons de terre.*

IV. *De la terre grasse qu'on employe pour enduire les briques.*

V. *Des trous que les Taons font dans la peau des Rennes de Laponie.*

VI. Des remèdes contre la maladie des Rennes, qui porte le nom de Curbina.

VII. *De la structure des Maisons.*

VIII. *Du bois, qui ayant été auparavant imbu de* Sel fixe, *est propre à des Ouvrages que le feu ne sauroit allumer.*

IX. *Comment on peut empêcher le bois de Charpente d'éclater.*

X. *Comment les Houblonnières doivent être cultivées en Suède.*

JANVIER, FÉVRIER & MARS 1740.

I. *Réflexions ſur la Méchanique.*

II. *Comment l'on doit s'y prendre pour chercher les Métaux dans les Mines.*

III. *Hiſtoire Minérale d'*Osmundsberg *&* d'Oſterdaale.

IV. *Idées ſur l'amélioration des Fours à chaux.*

V. *Remarques ſur la manière de planter les Arbres fruitiers & autres en Suède.*

VI. *Comparaiſon entre le Pied de Suède, & la même meſure dans quelques autres Pays.*

VII. *Deſcription d'une terre graſſe que l'eau ne délaye point.*

VIII. *Remarque ſur la terre graſſe de Laponie.*

IX. *Deſcription d'un nouvel Oiſeau, nommé* Picus pedibus tridactylis.

X. *Continuation du Mémoire ſur la connoiſſance des Charbons de pierre.*

XI. *De la manière de découvrir ces Charbons dans une Campagne qui n'eſt pas remuée.*

XII. *Manière commode de mettre de nouveaux fondemens à une Maiſon qui menace de tomber en ruïne.*

XIII. *Deſcription d'un* Salis Natron *qui ſe trouve en Suède.*

XIV. *Comparaiſon des Armes à feu de la Fabrique du Pays avec celles des Fabriques étrangères.*

XV. *Réflexions ſur la manière d'obſerver la dif-*

différence des Vents, ou Observations Metéorologiques.

Comme l'Agriculture est, pour ainsi dire, la Mère Nourrice du genre humain, & qu'on paroit d'ailleurs y faire plus d'attention dans ce siècle que dans les précédens, nous allons finir cet Extrait par les réflexions de M. *Faggot* sur ce sujet, qui occupent le prémier Mémoire du second Trimestre.

La Terre est destinée à nourrir l'homme, mais ce n'est qu'à force de travail, & tout travail n'est pas égal. Il resulte donc de là, que l'Agriculture est une Science utile & même nécessaire à l'homme, & que, comme toutes les autres, elle est susceptible d'accroissemens qui l'approchent de plus en plus de la perfection.

M. *Faggot* commence par remarquer, que la Suède, si ses terres étoient mises en valeur, rendroit non seulement dequoi nourrir, mais encore dequoi enrichir ses habitans. Aucontraire, on est obligé d'acheter tous les ans une quantité considérable de grain. En la mettant à 200000. Tonnes, il seroit facile de la réduire à rien. Que le nombre des Laboureurs, dans la Suède & les Etats qui en dépendent, soit de 80000. chacun d'eux n'auroit qu'à travailler ses terres, de manière qu'elles rendissent $2\frac{1}{2}$. Tonnes de plus; & si l'on examine ces terres, on verra que la prétention est fort modérée, & qu'on pousseroit leur raport fort au delà, si l'on prennoit des mesures efficaces pour y réüssir. Or c'est

un

un point capital pour la ſureté & la proſpérité d'une Nation que de manger ſon propre pain, & de ne pas dépendre de ſecours étrangers, par la ſouſtraction deſquels on peut l'affamer.

Il y a un inconvenient dans la multiplication des Blés, qu'on ne doit pas diſſimuler. Dès qu'elle arrive, & que les Magazins regorgent, le prix du grain baiſſe, & le pauvre Laboureur, bien loin d'être récompenſé de ſes peines, & d'avoir part à la bénédiction du Ciel, eſt le ſeul léſé, & y perd conſidérablement. Cela paroit ſuffiſant pour le décourager de toute entrepriſe propre à faire naître l'abondance. Auſſi faut-il que le Gouvernement y apporte des remèdes efficaces, en réglant & en aſſurant la vente des blés, de manière que le trop ne puiſſe jamais être un mal. Ces détails ſont du reſſort de la Police, & méritent toute ſon attention.

Notre Académicien prévient enſuite l'objection priſe de ce que la Suède en général ne paroit pas un Pays fertile. Qu'en ſait-on, demande-t-il, tant qu'on ne l'a pas eſſayé? On n'eſt en droit de porter une pareille déciſion, qu'après avoir mis en œuvre tous les ſécrets, toutes les reſſources de l'Agriculture; & à peine en eſt-on aux élémens de cet Art. Tant qu'on n'aura pas des faits & des expériences à produire, il faut reconnoitre que l'amélioration du terroir de Suède ne peut être déclarée impoſſible. „ N'y a-t-il „ pas dans le monde, & ſous nos yeux, dit

„ Mr.

„ Mr. *Faggot*, un Peuple, qui s'entendoit ſi
„ mal autrefois à cultiver les terres, qu'il é-
„ toit obligé, comme nous, d'aller chercher
„ ſon pain chez ſes Voiſins? Cependant ce
„ Peuple, par ſon induſtrie, ſes tentatives &
„ ſes travaux, en eſt venu au point non ſeu-
„ lement de tirer de ſon propre fonds tout
„ ce qui eſt néceſſaire à ſa ſubſiſtance, mais
„ encore de faire un transport conſidérable
„ de grains, & de ſe procurer par-là de gran-
„ des richeſſes. Quel exemple pour nous,
„ & à quoi tient-il que nous ne l'imitions"?

Rien de plus vrai que tout ce qui vient d'être dit, mais en même tems rien de plus judicieux que ce qui ſuit immédiatement, c'eſt qu'un Particulier ne ſauroit tirer avantage de ces idées, & qu'on ne peut ſe promettre de ſuccès que du concours de tous les Membres de la Société. En effet un Particulier ira-t-il donner ſes ſueurs & ſon ſang à des eſſais pénibles & couteux qui peut-être échouëront entre ſes mains? Le produit ordinaire de ſa terre le nourrit lui & les ſiens: avec quelque mediocrité qu'il ſoit nourri, il ſeroit un inſenſé de hazarder ſon néceſſaire pour arriver à une abondance, qui peut fort bien ſe refuſer à ſes déſirs. Il en ſeroit comme de tant de biens réduits en cendre & en fumée pour trouver la Pierre Philoſophale. Auſſi ne voit-on guères de têtes ſenſées qui aillent au de-là des moyens que fournit une ſage Oeconomie, & qui courent après des ſécrets équivoques. Il faut donc animer le

Corps

Corps entier, ſi l'on veut intéreſſer tous ſes membres.

Que cent perſonnes, par exemple, à leur aiſe & intelligentes, habituées dans les différentes parties d'un Etat étendu, s'aſſocient entre-elles pour la perfection de l'Agriculture; que chacune, ſuivant ſes vuës & ſes lumières, faſſent des épreuves convenables à la nature du terrain qu'elle poſſède; qu'elles ſe rendent un compte exact de ces épreuves; qu'elles les comparent entre-elles; que chacune propoſe ſes avis & ſes remarques, afin que les années ſuivantes on profite des ouvertures qui paroitront le mériter: il eſt impoſſible, que de cette methode, ſoutenuë pendant un certain tems, il ne reſulte tout le bien imaginable. Qu'arrive-t-il au-contraire des entrepriſes d'un Particulier? Ou bien il manque de ſens & de jugement dans le projet, ou il n'a pas les reins aſſez forts pour l'exécution, ou enfin il eſt même traverſé par l'envie & la jalouſie: écueils auxquels une Société ne ſeroit point expoſée.

On pourroit s'imaginer qu'une pareille Société n'eſt qu'une belle idée: mais elle a déjà ſa réalité. Cette Société, dit M. *Faggot*, ce ſera l'Académie. Convaincuë qu'elle ſe doit prémièrement & principalement à la Patrie, elle ſe conſacrera à faire de ſemblables eſſais, les réïtérant & les multipliant jusqu'à ce qu'ils aient produit l'effet déſiré. Ses généreux efforts ne peuvent manquer d'exciter l'émulation, & on ſait que, quand les hommes ſont

une

une fois en train d'imiter, ſoit le bien, ſoit le mal, ils ne s'arrêtent pas aiſément en chemin.

Comme on n'avance guères, quand on s'en tient aux généralités, notre zélé Académicien & Patriote réduit enſuite à divers chefs les principaux points qui concernent l'Agriculture, & en forme autant de Queſtions, ou Problèmes, qu'il propoſe à réſoudre. Il paſſe de cette manière en revuë les prairies, les terres labourables, les inſtrumens du labourage, les manières de fumer la terre, les espèces de ſemences, & les ſaiſons des ſémailles. On ne ſait ce qu'on doit le plus admirer ici, des talens de l'esprit ou des qualités du cœur. Ce qu'il y a de vrai, c'eſt que, ſi les talens font le Savant, il n'importe guères qu'il y ait des Savans, quand ils pèchent par le cœur, & ne ſe prévalent de leur Science que pour être plus inſolens, & plus dangereux dans la Société.

ARTICLE III.

HISTOIRE DES RE'VOLUTIONS DE GE'NES *depuis ſon établiſſement jusqu'à la concluſion de la Paix de* 1748. *à* Paris, *chez* Nyon *&* Robuſtel, 1750. in octavo. *Tome* I. pp. 384. *ſans la Préface &* *les*

les Sommaires qui en ont XXXIV. *Tome* II. pp. 390. *Tome* III. pp. 374.

On est généralement prévenu contre les Ouvrages Historiques que leurs Auteurs produisent à l'occasion de certains évènemens d'éclat, & dans le tems que l'attention publique est tournée du côté des matières qu'ils traitent. On les soupçonne de travailler à la hâte, d'être de simples compilateurs, le plus souvent très-indigestes, & de vouloir suppléer aux défauts de leur Livre par l'intérêt qui naît des conjonctures. L'Histoire de Gènes n'est pas dans ce cas; & elle nous a même paru digne que nous retournions aux productions de l'année précédente, dans laquelle nous avions négligé d'en faire mention, pour lui accorder un article dans notre Journal. En effet, elle est écrite avec beaucoup d'ordre & de netteté, les meilleures sources ont été consultées avec intelligence, & le style a les qualités qui lui conviennent. Voyons plus particulièrement ce qu'elle offre au Lecteur.

Le Titre n'annonce que *les Révolutions de Gènes*; mais, comme elles ont été très-fréquentes, & que l'Auteur les a liées par le fil de l'Histoire, cet Ouvrage peut au fonds tenir lieu d'Histoire complette des Génois, au-moins pour ceux, qui ne se souciant pas des moindres détails, n'aiment à s'arrêter qu'aux objets intéressans, & aux Epoques les plus considérables.

L'E-

L'Etat de Gènes, dans le plus haut période de sa puissance, contenoit toute la Ligurie, & s'étendoit le long de la Méditerranée, depuis le Var jusqu'au Magra. L'Ile de Corse fut une des prémières conquêtes des Génois. Ils s'emparèrent aussi des Iles de Chypre, de Metelin & de Scio; ils furent maîtres de Caffa & de Pera : ils firent des conquêtes dans la Sardaigne & dans la Sicile; mais ils n'ont conservé de leurs anciennes possessions que la Ligurie & la Corse; encore n'ont-ils pas aujourd'hui dans la Ligurie tout ce qu'ils y ont autrefois possédé. Les Comtés de Nice & de Maro, les Principautés d'Oneille & de Monaco ne reconnoissent plus leur domination.

Le détail de ces démembremens n'entre point dans le plan de cette Histoire; on ne les y a marqués qu'autant qu'ils sont liés aux révolutions qui en font l'objet. Les Fastes des dix prémiers siècles de Gènes fournissent peu de matière, non par la disette des évènemens, mais par celle des détails. On y voit cette Ville détruite par les Carthaginois, rétablie par les Romains, conquise par les Goths, passant ensuite successivement aux Romains, aux Lombards, à Charlemagne, gouvernée tantôt pas des Ducs, tantôt par des Comtes. Ces révolutions multipliées ouvriroient le plus vaste champ, si ceux des anciens Ecrivains, qui sont parvenus jusqu'à nous, ne s'étoient pas bornés à en conserver les seules dates.

Les évènemens des siècles suivans sont mieux connus, & ils ne sont pas moins con-

ſidérables. Gènes miſe en liberté par l'extinction des Deſcendans de Charlemagne en Italie, ſe choiſit des Conſuls vers la fin du IX. ſiècle. Elle fut ſaccagée par les Sarraſins environ cinquante ans après. La Corſe conquiſe ſur ces peuples dès l'an 806. fut le ſujet des prémières guerres des Génois contre les Piſans. Ces guerres ſouvent renouvellées durant deux ſiècles entiers ébranlèrent les deux Etats. L'acharnement de Rome & de Carthage eut plus de ſuites, mais ne fut pas plus grand que celui de Gènes & de Piſe.

Dès le commencement de ces guerres, on vit germer chez les Génois les ſemences des diviſions inteſtines, qui furent longtems des ſources intariſſables de révolutions de toute espèce. Les guerres contre les Venitiens, commencées avant que celles de Piſe fuſſent terminées, durèrent longtems après, & ne furent pas moins terribles. Veniſe y penſa ſuccomber. Cependant des occupations ſi ſérieuſes au-dehors pouvoient à peine ſuſpendre quelquefois les troubles domeſtiques qui renaiſſoient toujours. En vain les Génois changèrent-ils la forme de leur Gouvernement, & mirent à la tête de leur République un Magiſtrat étranger ſous le nom de *Podeſtat*, ſur la fin du XII. ſiècle. Vers le milieu du XIII. ils lui ſubſtituèrent les Capitaines du Peuple, choiſis parmi leurs Concitoyens. Ils eſſayèrent enſuite de ſe faire gouverner par un Conſeil compoſé de douze perſonnes : mais cette for-

forme de Gouvernement fut une de celles qui dura le moins ; & tous ces changemens ne rendant point les Génois plus heureux, ni plus tranquilles, las d'une liberté qui leur pésoit, ils choisirent l'Empereur Henri VII. pour leur Souverain dans les prémières années du XIV. siècle.

Bientôt rendus à eux-mêmes par la mort de ce Prince, on les vit gouvernés successivement, en moins de trente ans, par des Capitaines d'Etat, par un Podestat, par un Conseil de vingt quatre personnes, par des Capitaines du Peuple; ensuite recourir de nouveau a la domination étrangère, & se donner à Robert, Roi de Naples, & au Pape Jean XXII. Mais peu après se repentant du joug qu'ils avoient choisi, ils retournèrent aux Capitaines du Peuple, se revoltèrent aussi-tôt contre eux, & donnèrent naissance au Gouvernement des Doges.

Ce nouveau plan ne servit qu'à rendre les révolutions plus fréquentes. Les Doges élus & dépossédés à chaque instant, se chassoient les uns les autres, & appelloient tour à tour les Puissances étrangères à la Souveraineté de Gènes. Les Génois furent alternativement soumis à Jean Visconti, à Charles VI. Roi de France, au Marquis de Montferrat, & à Jean-Marie Visconti. Les Doges remplissoient les intervalles entre ces divers Maîtres. Gènes recourut encore à la France sous Charles VII. Les Sforces la gouvernèrent à plusieurs reprises, & furent dépossédés par Louïs

 XII.

XII. qui dans l'espace de deux mois ſoumit huit fois les Génois. Les révolutions s'accumulèrent; les factions ſe multiplièrent. Tout fut dans le trouble & dans le desordre; les Doges, l'Empire, la France, ſe disputoient Gènes, & la déchiroient. L'Armée Impériale prit cette Ville d'aſſaut en 1522. & elle ſe rendit aux François qui l'aſſiégeoient en 1526. Il eſt aiſé de juger, qu'un Hiſtorien eſt comme accablé par le nombre & la rapidité de ces changemens, & qu'il a beſoin de beaucoup d'art pour éviter la confuſion des faits, l'uniformité des retours, & la péſanteur des détails. On a ſujet d'être content du nôtre à tous ces égards.

La ſuite de l'Hiſtoire de Gènes offre une carrière plus agréable & plus aiſée à parcourir. Un Génois, touché des maux de ſa Patrie, lui rend non ſeulement la liberté, mais lui procure un avantage plus précieux que la liberté-même; un ſage Gouvernement. L'illuſtre *André Doria* commence & achève ce grand Ouvrage en 1528. Et la forme de Gouvernement qu'il établit eſt la même qui ſubſiſte encore aujourd'hui.

Les Génois jouïrent enfin d'un calme qu'ils connoiſſoient peu. Si quelques étincelles des anciennes diviſions ſe rallumèrent parmi eux en 1574. elles furent étouffées preſque auſſitôt. Mais leur repos fut de tems en tems troublé, ou par des conjurations, ou par des guerres étrangères. La conſpiration du célèbre Comte de Fiesque en 1547. fut ſuivie

l'an-

l'année d'après des deux revoltes de l'Ile de Corse, excitées par le fameux *San-Piero d'Ornano*. Les commencemens du XVII. siècle sont marqués par la guerre qui s'éleva entre le Duc de Savoie & les Génois, à l'occasion du Marquisat de *Zuccarello*, & qui fut liée avec la conjuration de *Vachero*. Celle de *la Torré*, environ quarante ans après, commença une nouvelle guerre entre Gènes & la Savoie Il en coûta davantage aux Génois pour s'être brouillés avec la France. Leur Ville entière fut bouleversée par le bombardement de 1684.

Plus politiques, ou plus heureux, ils ne furent point enveloppés dans les longues & violentes guerres, qui desolèrent l'Europe durant le reste de ce siècle & les prémières années du siècle suivant. Leur tranquillité ne fut altérée que par les troubles de Corse, qui commencèrent à éclater en 1729. Ces troubles plusieurs fois assoupis, toujours réveillés, durent encore : des maux plus pressans s'y sont joints. Gènes s'est trouvée malgré elle entraînée dans une guerre cruelle, & en a éprouvée toutes les horreurs. Son courage, aidé de la protection d'Alliés puissans, a écarté les ennemis de ses murs. Ses craintes, qui subsistoient encore, & ses malheurs ont pris fin par la Paix qui a rendu le calme à l'Europe.

Tel est le plan de cet Ouvrage, & le riche fonds sur lequel l'Auteur a travaillé. Ses principaux guides ont été *Justiniano*, *Folietta*,

Bonfadio & *Bisarro*, qui l'ont conduit jusqu'au XVI. siècle. Il a consulté divers Ecrits sur la conjuration du Comte de Fiesque, mais il s'en est tenu sur-tout au rapport de *Bonfadio*, témoin oculaire, & qui, en qualité de Sénateur, eut part à toutes les délibérations du Sénat sur cette affaire. A' l'égard des anciens troubles de Corse, il a fait moins d'usage de l'Histoire de *Filippini*, que de celle que *Merello* a publiée des révolutions que *San-Piero d'Ornano* excita dans cette Ile. Mais comme cette partie de l'Histoire de Corse est traitée par *Merello* avec beaucoup d'étenduë, notre Auteur a supprimé quantité de détails peu importans en eux-mêmes, & que l'éloignement des tems rend encore moins intéressans.

Aux Historiens de Gènes il a joint les Ecrivains d'Histoires générales, *Sigonius*, *Guichardin*, *Capriata*, *de Thou*, &c. & les Historiens particuliers des Etats avec lesquels les Génois ont eu des différens, comme sont ceux de Pise, de Venise, de Savoie, d'Espagne, de France, &c. en tâchant de concilier leurs récits, lorsqu'il a été possible de le faire; ou dans les cas d'une entière opposition, en donnant la préférence à celui dont le sentiment paroissoit le mieux fondé. En ne s'épargnant aucune de ces discussions, l'Auteur a pris soin de n'en pas faire partager la fatigue à ses Lecteurs.

Quantité de morceaux particuliers, publiés en différens tems, & plusieurs Mémoires manuscrits, ont fourni les évènemens du dernier

nier ſiècle, & du ſiècle préſent. Notre Historien avoit esperé de trouver bien des lumières & des ſecours dans deux Ouvrages en notre Langue ; l'un eſt l'*Hiſtoire de la République de Gènes*, par le Chevalier *de Mailly*, & l'autre les *Révolutions de Corſe*; mais leur lecture l'a détrompé.

Le prémier de ces Livres porte tous les caractères de la précipitation, avec laquelle il fut composé. Diffus, plein de négligences, de redites, de mépriſes, de contradictions, il étoit peu digne des éloges qu'il reçut quand il parut (à Paris, en 1697. 3. volumes in 12.) & qui furent ſans doute plutôt donnés à la naiſſance diſtinguée & au mérite perſonel de l'Auteur qu'à ſon Livre. Cette Critique, qui paroit un peu ſévère, ne ſauroit être le langage de la rivalité. Le plan du Chevalier *de Mailly* eſt différent de celui de l'Auteur ; le prémier a écrit l'Hiſtoire de Gènes ; l'autre s'eſt borné aux Révolutions ; le prémier ne s'étend pas jusqu'à la fin du dernier ſiècle ; l'autre embraſſe jusqu'aux évènemens préſens. Ainſi le Livre du Chevalier *de Mailly* pourroit être excellent, ſans faire tort à l'Ouvrage dont nous rendons compte.

Quels que ſoient les défauts de l'Hiſtoire du Chevalier *de Mailly*, elle eſt pourtant bien ſupérieure à celle des *Révolutions de Corſe*, qui parut à la Haye 1738. en un petit in 12. Celle-ci n'eſt qu'un abrégé informe de l'Histoire de Corſe de *Filippini*, auquel on a couſu des lambeaux de Gazettes, & dont le ſtyle

même n'eſt pas ſupportable. Mais on doit faire plus de cas d'un petit Livre intitulé, *Deſcription de la Corſe, & Relation de la dernière guerre*, Brochure in 12. de 166. pages, qui parut à Paris en 1743. C'eſt dommage qu'il ne contienne pas plus de faits.

Les trois Ouvrages, dont on vient de parler, ſont à peu près tout ce que nous avons dans notre Langue ſur l'Hiſtoire de l'Etat de Gènes; & celui, dont il s'agit dans cet Article, a l'avantage de ne pouvoir en bien des choſes être ſuppléé jusqu'ici par aucun autre.

„ J'ai indiqué en général, dit l'Auteur en „ finiſſant ſa Préface, les ſources principales „ où j'ai puiſé. J'en pourrois donner en dé- „ tail une longue Liſte. Mais ſans ce faſ- „ tueux étalage, quelquefois ſuſpect au Pu- „ blic, je me contenterai d'aſſurer, que j'ai „ raſſemblé le plus de matériaux qu'il m'a „ été poſſible, & que j'ai tâché d'avoir ſur les „ derniers évènemens des Mémoires exacts.

„ Plus jaloux de la vérité que du frivole „ honneur de débiter ſur les affaires recentes des „ Anecdotes toujours hazardées, je n'annon- „ ce, ni ſécrets d'Etat dévinés, ni reſſorts „ de politique découverts. Ces myſtères, „ cachés par ceux à qui les Princes les révè- „ lent, impénétrables aux autres, ſont un „ tréſor ſacré pour nous, auquel il ne ſera „ permis qu'à nos Deſcendans de toucher. „ Les conjectures même ſont indiscrettes; & „ l'Auteur contemporain doit ſe borner aux „ faits publics. Ces faits ſont l'objet naturel

„ de

„ de l'Histoire, le bien commun dont tout
„ Ecrivain a droit de disposer. Le mérite de
„ l'Historien est de les ranger dans un bel
„ ordre, d'en former des tableaux vrais & in-
„ téressans, de les mettre en oeuvre de la fa-
„ çon la plus convenable. C'est à quoi je
„ me suis appliqué.

„ Après avoir rassemblé les faits & les a-
„ voir vérifié, autant que je l'ai pu, j'ai cher-
„ ché à leur donner cet enchaînement si es-
„ sentiel à l'Histoire, & qui la distingue des
„ Annales; à les présenter sous le jour le
„ plus propre à former des Images agréables
„ & distinctes; à procurer à ma narration cet
„ ordre, cette netteté qui éclairent; & cette
„ liaison, cette rapidité qui attachent. Tel est
„ le plan que je me suis proposé en écrivant.
„ Je sens combien je suis éloigné de l'avoir
„ rempli. Je m'estimerai heureux, si l'on s'ap-
„ perçoit au-moins de mes efforts.

ARTICLE IV.

OBSERVATIONS *sur les Romains par M. l'Abbé* DE MABLY. *à* Genève, *par la Compagnie des Libraires*, 1751. *in* 8vo. *Tom.* I. pp. 294. *sans l'Avertiss. Tom.* II. pp. 294.

Rien ne fait plus d'honneur à un Auteur que de se traiter soi-même avec plus de sévérité qu'il n'est traité par le Public. Il y

a quelque chose de si séduisant, non seulement dans les éloges décidés, mais même dans les approbations les plus vagues, qu'on se hâte d'en prendre, pour ainsi dire, acte, & de se mettre à côté des Auteurs, dont les succès ont été couronnés par des suffrages irrévocables.

M. L'Abbé *de Mably* fait paroitre ici des dispositions tout opposées, & l'exemple est assez rare pour copier ses propres expressions. „ Il y a dix ans, dit-il, que je fis imprimer „ des Réflexions sur l'Histoire Romaine & „ sur l'Histoire de France, sous le titre de „ *Parallèle des Romains & des François*. Le „ Public, qui se plait quelquefois à encourager „ les jeunes Ecrivains, fit à mon Ouvrage „ un accueil favorable ; mais je ne fus pas „ longtems à m'appercevoir que ce que je „ prennois pour une justice de sa part, n'étoit „ qu'une grace. Quelques personnes, dont „ je respecte infiniment les lumières, me fi„ rent l'honneur de me croire digne de leurs „ critiques, & quand avec ce secours je vins „ à revoir mon Ouvrage de sang froid, je „ trouvai qu'un plan, que j'avois jugé très-ju„ dicieux, n'étoit en aucune façon raisonna„ ble. Nul ordre, nulle liaison dans les i„ dées, des répétitions sans nombre, des ob„ jets présentés sous un faux jour ; ce n'é„ toient pas là les seuls défauts, où m'avoit „ fait tomber la manie du Parallèle. Je m'é„ tois vu forcé à passer sous silence plusieurs „ choses nécessaires pour faire connoitre les

„ Peu-

„ Peuples dont j'examinois l'Hiſtoire, &, ce
„ qui eſt un bien plus grand mal, d'en dire
„ pluſieurs que je n'aurois pas dû penſer. Au
„ lieu de vouloir corriger mon Parallèle
„ incorrigible, pour en faire une nouvelle
„ Edi-tion, j'ai cru qu'il falloit compoſer
„ deux Ouvrages tout nouveaux. Je don-
„ ne aujourd'hui ce qui regarde les Ro-
„ mains; heureux ſi, en voulant réparer une
„ prémière faute, je n'en fais pas une ſe-
„ conde!

On a beaucoup écrit ſur les Romains, & d'excellentes plumes ont déjà pris à tâche, les unes de repréſenter avec beaucoup de netteté le fil des évènemens qui forment l'Hiſtoire de ce Peuple le plus fameux de tous, les autres d'approfondir les cauſes de ſes progrès, de ſa décadence, & de toutes les différentes révolutions, par leſquelles il a paſſé. Cela n'empêche pas qu'on ne ſoit toujours prévenu en faveur des Ouvrages qui roulent ſur ces matières; & celui de M. l'Abbé *de Mably* ne diminuëra point ce préjugé avantageux.

Il eſt diviſé en deux Tomes, ou Parties, qui contiennent ſix Livres; & l'Auteur y examine les matières ſuivantes. Dans le prémier il repréſente Romulus jettant les fondemens de Rome, & parcourt l'Hiſtoire du Gouvernement ſous lui & ſes ſucceſſeurs. Il dévelope enſuite comment le Gouvernement de la République s'eſt formé & perfectionné, ce qui en altéra les principes, & quel-

les

les étoient les cauſes qui devoient ruïner la liberté.

Le ſecond Livre commence par les affaires des Gracques, de Marius & de Sylla. Cela mêne au prémier Triumvirat, & de-là à la guerre civile de Ceſar. On montre enſuite la ſituation & la conduite de la République, après que les Conjurés eurent arraché à Ceſar l'Empire avec la vie. Il ſe forme un ſecond Triumvirat; & Auguſte, le plus habile, ou le plus heureux des trois Collègues, s'empare de toute l'autorité publique.

Il s'agit dans le troiſième Livre du Gouvernement des Empereurs, & l'on établit évidemment qu'il ne pouvoit être que deſpotique. Mais ce deſpotiſme paſſa des mains du Chef dans celle des Armées, qui ayant affecté l'indépendance en vinrent au point de diſpoſer de l'Empire. L'excès, auquel elles portèrent cet abus, le fit ceſſer; les Troupes perdirent leur pouvoir, & Diocletien introduiſit une nouvelle forme de Gouvernement.

Dans les trois Livres, qui compoſent la ſeconde Partie, M. l'Abbé *de Mably* retourne ſur ſes pas, ſe propoſant de déveloper *ex profeſſo* la politique de la République Romaine, de faire connoitre ſes ennemis, & de démêler les cauſes de ſon aggrandiſſement. Pour cet effet, le quatrième Livre expoſe d'abord le Génie militaire des Romains, & leur diſcipline: on y joint le récit abrégé de leurs guerres contre les peuples d'Italie, en expliquant la politique admirable avec laquelle la Républi-

blique mettoit ſes victoires à profit, & les moyens à l'aide desquels elle pouvoit ſuffire à une guerre continuelle. Ce Livre finit par des réflexions ſur les progrès des Généraux Romains dans la Science des Armes.

Le ſuivant parle de Carthage, & de ſes guerres contre les Romains. On y trouve un Tableau intéreſſant de la ſituation des différentes Puiſſances après la ſeconde guerre Punique. Il n'y a point de reſſorts que la Politique de ces deux Villes Rivales ne fit joüer pour s'asſervir réciproquement; mais l'étoile de Rome l'emporta. Antiochus paroit ſur la Scène à la fin de ce Livre.

Enfin les Romains, abuſant de leur puiſſance, travaillèrent eux-mêmes à ſa ruïne. Leur énorme avarice produiſit des vexations, qui leur firent perdre par dégrés tout ce qui avoit fait la ſureté & la grandeur de la République. L'état de l'Empire parut ſe relever ſous Conſtantin, mais le partage en deux Monarchies, l'Empire d'Occident, & l'Empire d'Orient, acheva d'affoiblir ce Corps que ſa ſeule maſſe rendoit encore reſpectable. On ſait par quels périodes ces deux Empires ſont arrivés au terme fatal de toutes les grandeurs humaines.

La Diſcipline militaire eſt aujourd'hui, comme alors, un des principaux inſtrumens de la force des Monarchies, & quoiqu'elle ſoit arrivée à un dégré éminent de perfection, on ne laiſſe pas de s'appliquer avec une ardeur infatigable à la pouſſer toujours plus loin:

loin : c'eſt pourquoi nous nous bornerons, après avoir donné ce raccourci des Obſervations de M. l'Abbé de *Mably*, à en détâcher à préſent le morceau qui concerne cette partie du Syſtème de la grandeur Romaine.

C'eſt à l'ordre merveilleux que les Romains établirent dans leurs Armées, que *Vegèce* attribuë la conquête de l'Univers. „ Ce n'eſt, „ dit-il, ni la multitude de Soldats, ni même le „ courage, qui donne la victoire, mais l'art „ & l'exercice, & c'eſt par leur Diſcipline „ que les Romains diſſipèrent les nombreuſes „ Armées des Gaulois, qu'ils vainquirent les „ Eſpagnols, dont le tempérament eſt plus „ propre à la guerre, que celui des Peuples „ d'Italie, ſoumirent les Africains, auxquels „ ils furent toujours inférieurs en ruſes & „ en richeſſes, & les Grecs-mêmes, dont les „ lumières étoient bien ſupérieures aux leurs". *Vegèce* auroit dû ajouter, que c'eſt à cette même Diſcipline, que la République fut redevable de faire quelquefois des fautes impunément, parce que la Victoire les réparoit toutes; & de conſerver dans les revers cette confiance qui ne lui permit jamais de conſentir à une paix honteuſe.

La Diſcipline militaire des Romains mérite donc toute l'attention des Politiques : elle eſt ſi ſage, & même ſi Philoſophique, qu'il ſuffit d'entrer dans quelque détail ſur la methode que la République Romaine employoit à ſe former des Soldats, pour voir d'un coup d'œil

tout

tout ce qu'on peut imaginer de plus parfait ſur cette matière.

Quelque preſſant que fut l'intérêt, qui portoit chaque Citoyen à ſe ſacrifier au bien public, la République ne s'en réposa point ſur ces motifs généraux, qui, pour être remarqués, demandent des réfléxions qu'un danger éminent peut faire perdre de vuë. Il ne ſuffiſoit pas d'être Citoyen Romain pour avoir l'honneur d'être Soldat. Ceux qui n'avoient pas quatre cent dragmes de bien, & que pour cette raiſon on nommoit *capite cenſi*, qui ne faiſoient que nombre dans le Cens, ne ſervoient que dans les extrêmes néceſſités. On les employa ſur mer l'an 489. de Rome, où la République commença à avoir des flottes. Quand le luxe eut avili la profeſſion de Soldat, on remplit les Armées de ces Citoyens: Marius en donna l'exemple en allant faire la guerre à Jugurtha.

Il étoit expreſſément ordonné au Soldat de vaincre ou de mourir; ſans qu'il lui fut poſſible d'éluder la force de cette Loi. Un lâche, qui fuit & qui perd ſes armes, ne craint que la mort; & c'eſt par la crainte d'une mort certaine & honteuſe qu'il faut le forcer à ne pas craindre une mort glorieuſe: en le réduiſant ainſi au déſespoir, on l'accoûtume à ne trouver ſon ſalut que dans les efforts d'un grand courage. Cependant, comme il ſeroit inſenſé de vouloir tirer des ſons juſtes & harmonieux d'un inſtrument qui n'eſt pas accordé, la République Romaine n'établit cet ordre

dre févère dans fes Armées qu'après y avoir préparé fes Citoyens, & leur avoir rendu facile l'exécution de fes Loix.

Deftinés tous aux armes dès leur naiffance, leurs pères les formoient dès le berceau aux qualités qui font le Soldat, & fans lesquelles on ne pouvoit même parvenir aux Magiftratures les plus fubalternes. La frugalité, la tempérance & les travaux continuels leur formoient un tempérament fain & robufte. La dureté de la vie domeftique les préparoit aux fatigues de la guerre. Les délaffemens & les plaifirs de la paix étoient des Jeux Militaires. Tout le monde connoit les exercices du Champ de Mars. On s'y exerçoit au Saut, à la Courfe, au Pugilat. On s'y accoutumoit à porter des fardeaux, on s'y formoit à l'Escrime & à lancer un javelot; & les jeunes Romains, couverts de fueur, fe délaffoient de leurs fatigues en traverfant deux ou trois fois le Tibre à la nage. Tout refpiroit la guerre à Rome pendant la paix; on n'y étoit Citoyen que pour être Soldat. On formoit les jeunes gens à faire vingt quatre miles en cinq heures; & fi l'on mettoit une différence entre la paix & la guerre, ce n'étoit que pour faire trouver le tems de celle-ci plus doux. Auffi les Romains faifoient-ils dans la paix leurs exercices militaires avec des armes une fois plus péfantes que celles dont ils fe fervoient à la guerre.

Avec de pareils Citoyens, il femble que la République auroit pu fans examen compofer

fes

ſes Armées des prémiers Volontaires qui s'y ſeroient préſentés; mais elle voulut que l'honneur d'être choiſi pour la milice fût une récompenſe des talens qu'on avoit montrés dans le Champ de Mars; que le Soldat eût une réputation à conſerver; & que l'eſtime qu'on lui témoignoit fût un gage de ſon zèle & de ſa fidélité à remplir ſes devoirs.

Tous les ans dès que les Conſuls étoient créés, ils nommoient vingt quatre Tribuns Militaires, dont les uns devoient avoir ſervi aumoins cinq ans, & les autres onze. Après qu'ils avoient partagé entre-eux le commandement des quatre Légions qu'on alloit former, les Conſuls convoquoient au Capitole ou au Champ de Mars tous les Citoyens qui par leur âge étoient obligés de porter les armes. Cet âge commençoit à 17 ans, & finiſſoit à 45. Après qu'on avoit fait quinze Campagnes, on étoit Vétéran, c'eſt-à-dire, qu'on n'étoit obligé de prendre les armes que pour la défenſe de la Ville, & dans les dangers de la République.

Les Citoyens convoqués ſe rangeoient par Tribus, & on tiroit au ſort l'ordre dans lequel chaque Tribu préſenteroit ſes Soldats. Celle qui ſe trouvoit la prémière en rang, choiſiſſoit elle-même les quatre Citoyens qu'elle croyoit les plus propres à la guerre; & les ſix Tribuns, qui dévoient commander la prémière Légion, prennoient de ces quatre Soldats celui qu'ils eſtimoient davantage. Les Tribuns de la ſeconde & de la troiſième Lé-

gion faiſoient ſucceſſivement leur choix ; & le Citoyen, qui n'avoit pas été préféré à ſes Compagnons, entroit dans la quatrième Légion. Une nouvelle Tribu préſentoit quatre Soldats, la ſeconde Légion choiſiſſoit la prémière. La troiſième & la quatrième Légions avoient le même avantage à leur tour ; & jusqu'à ce que les Légions fuſſent complettes (*), chaque Tribu nommoit ſucceſſivement quatre Soldats. On procedoit enſuite à la création des Officiers ſubalternes, & les Tribuns les choiſiſſoient eux-mêmes parmi les Soldats qui avoient le plus de réputation.

Après avoir mis tant de ſoin à former ſes Armées, la République Romaine fut en état d'établir la Discipline la plus auſtère. Pour être ſervie, elle n'eut pas beſoin de ces lâches condescendances qui ont perdu tant d'Etats. Trouvant dans ſes Citoyens des Soldats tout exercés, elle ne ſe relâcha ſur aucune des précautions qu'elle jugeoit néceſſaires à leur ſalut. Qu'on liſe dans les Hiſtoriens le détail des fonctions auxquelles le Soldat Romain étoit aſſujetti, & l'on verra que la République regarda conſtamment le repos & l'oiſiveté comme ſes plus rédoutables

(*) Le nombre des Soldats d'une Légion a varié même dans le tems de la République. Il a été, ſuivant les circonſtances, de 3. de 4. de 5. & même de 6. mille hommes. Sous les Empereurs la Légion alloit de 10. à 11. mille hommes.

bles Ennemis. Les Consuls ne préparoient les Légions à la Victoire qu'en les rendant infatigables; & plutôt que de les laisser sans agir, ils leur auroient fait entreprendre des Ouvrages inutiles, comme Marius, qui, pour occuper son Armée, détourna une rivière, & lui fit creuser un nouveau lit.

En effet, c'est l'exercice continuël qui fait les bons Soldats; parce qu'il les remplit d'idées relatives à leur mêtier, & leur apprend à mépriser les dangers en les familiarisant avec la peine. Le passage de la fatigue au repos les énerve; il offre des objets de comparaison qu'il est difficile de rapprocher sans que la paresse, cette passion si puissante & si commune dans les hommes, leur apprenne à murmurer, & amollisse l'ame, après avoir amolli le corps.

Ces précautions ne suffisoient pas encore. Comme les hommes ne sont braves que par art, vouloir qu'ils se fassent un jeu insensé de courir à la mort, ce seroit aller au de-là du but que doit se proposer la Politique, ou n'exciter qu'un courage d'enthousiasme qui ne peut durer. Loin de songer à détruire cet éloignement que la Nature inspire pour le danger & la douleur, la République Romaine sembloit le respecter. C'est en donnant à ses Soldats d'excellentes épées, & en les mettant, pour ainsi dire, en sureté sous leur bouclier, leur casque & leur cuirasse, qu'elle animoit leur confiance contre des Ennemis moins précautionnés qu'eux. Le bouclier du

Soldat Romain étoit haut de quatre piés. Le casque & la cuiraſſe étoient à l'épreuve de l'épée, du javelot & de la pique. La République fourniſſoit ces armes ; & quiconque, ſous prétexte de bravoure, auroit négligé de ſe munir de quelqu'une d'elles, ſe ſeroit deshonoré. Dès-lors il étoit plus aiſé d'unir & d'échauffer dans le cœur de ces guerriers toutes les paſſions qui entrent, pour ainſi dire, dans la compoſition du courage.

Les Romains y intéreſſoient la Religion ; & le ferment, que chaque Soldat prêtoit entre les mains du Conſul, avant que les Légions ſortiſſent de Rome, de ne point fuir, de ne point abandonner ſes armes, & d'obéïr à tous les ordres de ſes Supérieurs, ajoutoit à l'infamie de la lâcheté le ſceau de l'impiété.

La République prodiguoit les recompenſes, mais avec discernement. Elles n'étoient point arbitraires ; c'eût été les rendre mépriſables. La Loi même recompenſoit, & l'on n'avoit point à ſoupçonner l'indulgence des Généraux, ni à craindre leurs caprices. Ce n'étoit point par des largeſſes en argent, ou par une diſtribution plus abondante en vivres qu'on recompenſoit le Soldat ; c'eût été exciter ſon avarice & ſon intempérance, &, pour animer le courage, réveiller des paſſions qui doivent l'amortir. Le Soldat, qui avoit ſauvé dans le Combat un Citoyen prêt à périr, obtenoit une autre Couronne que celui qui étoit monté le prémier ſur le mur d'une Ville aſſiégée, ou qui avoit forcé le prémier le Camp des En-

Ennemis. Les lances, les boucliers, les harnois, les coupes, les colliers, étoient autant de prix différens pour différentes actions. Chaque genre de combat & d'expédition avoit le sien, & le Soldat Romain, toujours excité par un nouvel objet, ne pouvoit jamais se relâcher.

Ceux qui avoient été honorés de quelque marque de valeur, assistoient aux Jeux & aux Spectacles avec un habit particulier, & exposoient dans leurs maisons, avec les dépouilles qu'ils avoient remportées sur les Ennemis, les prix que les Consuls leur avoient donnés. Ces espèces de monumens domestiques nourrissoient une noble émulation entre tous les Citoyens; & les Fils, élevés au milieu des témoignages de la gloire de leurs Pères, apprenoient promtement ce que la République attendoit d'eux.

La gloire des recompenses étoit soutenuë par la honte attachée aux châtimens. Il y avoit peu de cas pour lesquels le Consul, qui avoit seul droit de punir de mort, en décernât la peine; mais les Tribuns condamnoient à la bastonnade, & ils prononçoient leur jugement en touchant d'un bâton le coupable. Alors tous les Soldats le frappoient, & souvent il en mouroit. On subissoit ce châtiment, non-seulement pour avoir manqué à quelque fonction militaire, mais pour s'être attribué la gloire d'une action, dont un autre étoit Auteur, pour avoir abandonné, ou perdu ses armes, ou fait quelque larcin.

Le Soldat, qui avoit subi ce châtiment, étoit en-

enſuite chaſſé de l'Armée, & n'oſoit retourner à Rome, où un parent eût cru partager ſon infamie en lui ouvrant ſa maiſon. Les Romains ignoroient la methode pernicieuſe de réhabiliter un coupable, en le faiſant paſſer ſous le drapeau ; l'esperance du pardon rend négligent ſur les devoirs, ſi elle n'invite même à les mépriſer ; & la honte, dont on eſt lavé par une ſimple cérémonie, n'eſt point un affront. On diroit que les Peuples modernes ne ſongent qu'à avoir beaucoup de Soldats ; les Romains n'en vouloient que de parfaits. Si toute une Cohorte étoit coupable, on la décimoit, ou bien on la faiſoit camper hors des retranchemens ; elle n'étoit nourrie que d'orge, & c'étoit à elle à ſe réhabiliter par quelque action éclatante.

Il n'eſt pas ſurprenant, qu'à la tête de pareils Soldats, les Conſuls aient fait ſouvent des fautes impunément : Sylla avoüoit que le courage ſeul & l'intelligence de ſon Armée l'avoient quelquefois fait vaincre dans des occaſions où il n'oſoit presque esperer de n'être pas défait. Combien de fois n'arrive-t-il point de nos jours qu'un Général payeroit moins chèrement un moment de diſtraction, & tireroit même un parti avantageux d'une mépriſe, s'il avoit eu ſous ſes ordres ces Légions, que les marches les plus longues & les plus précipitées ne fatiguoient point, qui pouvoient ſe ſuffire à elles-mêmes, qu'aucun obſtacle n'arrêtoit, & qui, pendant l'abondance & le calme de la Paix, s'étoient endurcies contre

la

la faim, la soif & l'intempérie des saisons ? Les vertus des Soldats Romains inspiroient à leurs Consuls cette confiance qui étend les vuës, & qui fait entreprendre de grandes choses. Le génie des Généraux modernes est au-contraire retréci par l'impuissance où sont leurs Armées de rien exécuter de difficile ; notre luxe, nos mauvaises mœurs en un mot sont des entraves pour eux.

Aujourd'hui que les milices, par une suite nécessaire du Gouvernement établi en Europe, sont composées de la partie la plus vile des Citoyens, on auroit plus besoin que jamais de l'art de la République Romaine pour donner à nos Soldats les sentimens qui étoient comme naturels aux siens. Les Modernes ont en quelque sorte laissé dégrader la Nature, sous prétexte que depuis l'invention des Armes à feu, le Soldat a moins besoin de force & d'agilité. On n'a pas fait attention que les qualités, qui accompagnent ces dispositions du corps, & qu'on ne trouve qu'avec elles, servent de ressort à l'ame, & sont toujours également nécessaires. Comme nos Soldats recrutés dans les Villes, & que la débauche, ou leur profession (*) ont souvent amollis, ne

(*) *Piscatores, Aucupes, Dulciarios, Linteones, omnesque qui aliquid tractasse videbuntur ad Gynecea pertinens, longe arbitror pellendos a castris. Fabros ferrarios, Carpentarios, Macellarios, & Cervorum Aprorumque Venatores convenit sociare militiæ.* Veget. L. I. Cap. 7.

ne pourroient ni porter tout l'équipage d'un Soldat Romain, ni faire les mêmes exercices, ils ne doivent avoir, ni les qualités de l'ame, ni celles du corps qu'exige toujours la guerre; aussi arrive-t-il tous les jours qu'une Armée se trouve ruïnée, sans avoir reçu d'échec; ou si elle se comporte vaillamment dans un jour de combat, qu'elle ne sait dumoins pas l'attendre avec patience.

C'est en ne se départant jamais des maximes qu'on vient de lire, que la République Romaine assura ses triomphes. Après les pertes les plus considérables, elle redoubla de sévérité. Les Soldats, que Pyrrhus avoit fait prisonniers, descendirent dans un ordre inférieur; les Chevaliers servirent dans l'Infanterie; les Légionnaires passèrent au rang des Velites, & chacun d'eux n'eut d'autre voie, pour remonter à son prémier grade, que de tuër deux ennemis, & de s'emparer de leurs dépouilles.

La République, plus épuisée encore après la journée de Cannes, exila en Sicile ceux qui avoient fui, Elle étoit obligée d'avoir sur pié vingt trois Légions; & quoiqu'elle n'eût plus de Citoyens, & se vît presque abandonnée de tous ses Alliés, elle ne voulut point traiter du rachapt des Soldats qui s'étoient rendus prisonniers. On pourroit objecter que les Romains n'ignoroient pas qu'Annibal en étoit embarrassé, & avoit d'ailleurs un extrême besoin d'argent; mais le reste de leur conduite démontre, que c'est par un au-

tre

tre ſentiment qu'ils furent inflexibles. Rome dans les malheurs ne fut pas capable de déroger aux règlemens qu'elle avoit cru néceſſaires pour les prévenir; au contraire, elle en ſentit davantage l'utilité. Elle jugea avec raiſon, qu'après cette prémière grace les priſonniers d'Annibal pourroient eſperer qu'une ſeconde lâcheté ſeroit une ſeconde fois pardonnée. Elle aima mieux armer ſes Eſclaves, que cet exemple de ſévérité, le don de la liberté, & le décret qu'elle fit de vaincre ou de mourir, devoient rendre invincibles.

Les Romains, dit Salluſte, punirent plus ſouvent des excès de valeur que des lâchetés, & la République pendant longtems dut plutot ſes victoires à cette rigidité auſtère qu'à l'intelligence de ſes Conſuls. Si elle y perdit quelques avantages particuliers, elle y gagna d'établir dans ſes Armées une ſubordination extrême, & plus précieuſe encore par les maux qu'elle fit éviter que par les biens qu'elle produiſit. La rigueur de Manlius, qui punit de mort la Victoire de ſon propre fils, fut auſſi utile à la conſervation de la Diſcipline Militaire, que la vertu farouche du prémier Brutus l'avoit été à l'etabliſſement du Gouvernement politique.

Après pluſieurs ſuccès, il ſe forma naturellement dans l'eſprit des Soldats Romains une certaine confiance qui leur perſuada, que la Victoire leur appartenoit, & que les Augures & la Religion ne leur promettoient pas en vain l'Empire du Monde. Ce ſenti-

ment élevé de l'ame eſt la diſpoſition la plus eſſentielle à la guerre: il donne l'ardeur propre à attaquer, ou la fermété néceſſaire pour ſoutenir un choc; & il eſt ſuivi dans la défaite d'un dépit, qui rallie avec courage des Soldats qu'une force ſupérieure avoit ébranlés.

En comparant toutes ces Obſervations avec l'Hiſtoire, on verra que Rome tira toute ſa grandeur des ſages règlemens qu'elle avoit établis dans ſes Armées, & que la ruïne de cette grandeur vint principalement de l'inobſervation de la Diſcipline Militaire.

ARTICLE V.

OEUVRES *de Monſieur* DE FONTENELLE, *des Académies*, *Françoiſe*, *des Sciences & des Belles Lettres*, *& de la Société Royale de Londres.* à Paris, chez *Brunet*, 1751. *in octavo.* Tome VII. pp. 458. ſans la Préface qui en a XLIV. Tome VIII. pp. 388.

Jamais Ouvrages ne ſe ſont annoncés au Public avec un paſſeport, pour ainſi dire, plus ſingulier que celui qui accompagne ces deux derniers Volumes des Oeuvres du Neſtor de la République des Lettres. Ce vénérable Auteur déclare, qu'il les avoit deſti-

ſtinés à être poſthumes, mais qu'il s'eſt laſſé d'attendre, & de les garder ſous la clef auſſi longtems qu'il l'avoit déjà fait. *La foibleſſe naturelle d'Auteur*, dit-il, *a prévalu*; & il doit être perſuadé, que tout le monde applaudira à cete heureuſe foibleſſe, & qu'après avoir admiré, il y a environ trois quarts de ſiècle, l'Auteur des Mondes prennant ſon vol comme un jeune Aiglon vers le plus haut de l'Empirée, on reconnoitra & on reſpectera encore en lui la vieilleſſe de ce Roi des Oiſeaux. Aſſurément, ſi quelque Citoyen de la République des Lettres a jouï de toutes les douceurs & de tous les honneurs, que peuvent procurer la beauté du génie & l'étenduë des talens, c'eſt M. *de Fontenelle*; & ce qui doit achever de le combler de joie & de conſolation dans ce dernier période d'une ſi belle carrière, c'eſt que la décence de ſes Mœurs & de ſes Ecrits ont toujours fait admirer en lui l'honnête homme, mille fois plus eſtimable aux yeux des Juges, dont le ſuffrage eſt de quelque prix, que l'homme à talens, qui les deshonore par la fougue de ſon caractère, & par les deſordres de ſa conduite.

Ces deux Volumes ſont composés de ſix Pièces de Théatre, une Tragédie & ſix Comédies, à la fin deſquelles on a placé quelques petites pièces fugitives en Vers & en Proſe. M. *de Fontenelle* raconte ſi agréablement, comment il s'eſt trouvé engagé à ces amuſemens Dramatiques, qu'on l'écoutera

avec

avec beaucoup plus de plaiſir que ſi nous rendions ſes idées en d'autres termes.

„ J'étois, dit-il, déjà engagé dans une „ carrière-très-pénible, qui m'a occupé pen- „ dant quarante trois ans, & me tenoit fort „ éloigné du Parnaſſe, lorsqu'un jour, je ne „ ſai par quel hazard, il me vint dans l'e- „ ſprit un ſujet de Tragédie que je ne cher- „ chois nullement. Je me flatte que je n'y „ aurois fait aucune-attention, s'il ne ſe fut „ préſenté dans un moment parfaitement „ vuide, & ſi d'ailleurs ſa nouveauté ne lui „ avoit pas fait un mérite particulier qui a „ bien ſon prix. Je ſuis toujours étonné que „ cette idée, qui me vint, ſoit aſſez ſingulière „ pour avoir échapé à tant de bons eſprits, „ qui depuis ſi longtems ont fureté dans tous „ les coins & recoins du Dramatique. Le „ Lecteur en jugera, quand il aura vu *Ida-* „ *lie*. . . .

„ Je goûtois alors une douceur qu'appa- „ remment les Auteurs qui ſe deſtinent au Pu- „ blic n'ont jamais ſentie. Je n'avois point tou- „ jours devant les yeux ce formidable, cet „ impitoyable, ce barbare Public. Je ne me „ demandois point ſans ceſſe avec une cruel- „ le inquiétude, *Entendra-t-on bien ceci? Goû-* „ *tera-t-on bien cela? Ne ſerai-je point trop* „ *long, trop court*, &c. Je n'écrivois que „ pour moi ſeul, & en ce cas-là un Auteur „ eſt à ſon aiſe, & aiſément content. L'Ou- „ vrage ne ſe fit qu'à diverſes repriſes, mais „ aſſez promtement à les mettre bout à bout.

„ Je

„ Je ne crois pas l'avoir montré alors à plus „ de trois ou quatre perſonnes à qui je me „ fiois : après-quoi, il fut condamné à de- „ meurer abſolument renfermé. Je ne crain- „ drois de n'être pas crû, ſi je diſois jusqu'où „ cela alla.

„ En 1719. car je commence à une date „ préciſe, M. l'Abbé Geneſt, de l'Acadé- „ mie Françoiſe, mourut. On trouva dans „ ſes papiers une Comédie fort ſingulière, „ dont le ſujet étoit tiré de Phlegon, Au- „ teur ancien. . . . Phlegon racontoit l'hi- „ ſtoire d'une jeune morte, qui revenoit tou- „ tes les nuits trouver un jeune homme dans „ ſa chambre. M. l'Abbé Geneſt avoit pris „ le fait comme vrai à la lettre ; & pour le „ rendre plus vraiſemblable, il l'avoit trans- „ porté dans le pays des Génies élémentaires : „ moyennant quoi la morte, autant qu'il „ m'en ſouvient, étoit devenuë une Silphide. „ Tout étoit dans ce goût-là, comme de „ raiſon, tout en prennoit la teinture".

M. *de Fontenelle* continuë à raconter, qu'ayant été conſulté par feu Madame la Ducheſſe du Maine ſur le mérite de cette pièce, il ne put ſe prêter à tout ce merveilleux des Génies ; mais qu'il lui vint une idée qu'il ne cherchoit point, un moyen de traiter le même ſujet en le dénaturant entièrement, & le faiſant rentrer dans le plan ordinaire des choſes, enfin un plan de Comédie presque tout arrangé, presque coupé naturellement en ſes cinq Actes, & ne demandant que très-peu de

temѕ

tems pour l'exécution en Proſe, mais la demandant abſolument & ſans remiſe. „ J'o-
„ béïs, pourſuit-il, tant le tout s'offrit vi-
„ vement à moi, & en effet j'en fus quitte
„ au bout de huit jours que par bonheur j'eus
„ alors entièrement libres. Je ne manquai
„ pas d'être aſſez content de moi pour con-
„ fier cette legère production à quelques per-
„ ſonnes choiſies. J'oſai même la montrer
„ à la Princeſſe, qui en avoit été la prémière
„ occaſion, bien entendu que je lui fis valoir
„ toutes les circonſtances qui m'étoient favo-
„ rables. Il eſt arrivé quelquefois qu'on m'a
„ dit avec aſſez d'apparence de ſincérité, que
„ cette petite pièce pourroit ſoutenir la repré-
„ ſentation; mais je puis aſſurer ſans vanité
„ que je ne l'ai pas cru. D'ailleurs, ni mon
„ occupation principale, ni mon âge déjà
„ fort avancé, ne me permettoient pas de
„ penſer au Théatre.

„ Quelque tems après cependant, trop flat-
„ té peut-être du ſuccès, quoique très-peu
„ éclatant de la petite Comédie, je ne pus
„ m'empêcher d'en faire une autre ſur un ſu-
„ jet qui ſe préſenta encore à moi inopiné-
„ ment, (elle eſt intitulée *le Tyran*) & qui
„ prit ſur moi autant d'empire que le prémier
„ pour ſe faire exécuter. Je n'y employai
„ guères plus de tems.

„ Pour les quatre pièces ſuivantes, (elles
„ ont pour titre *Abdolonyme* Roi de Sidon,
„ *le Teſtament*, *Henriette* & *Lyſianaſſe*,) j'a-
„ vouë que je les ai faites, parce que j'ai eu

„ in-

„ intention de les faire, j'y avois pris goût; „ j'ai cherché des ſujets, ou en ai inventé, „ mais dans des heures perduës, ou tout-à-„ fait à mon loiſir : j'ai fait même les mêmes „ diſpoſitions à différentes repriſes, ſans me „ preſcrire d'avoir bientôt fini, & n'ai pris la „ plume que quand tout a été bien ordonné „ dans ma tête; mais il eſt vrai que j'ai du-„ moins écrit avec une aſſez grande rapidité : „ car ce n'étoit guères que ce tems-là que „ je comptois avoir donné à ces Ouvrages, „ auxquels je l'épargnois beaucoup.

„ Ils n'ont tous que leur prémière façon, „ mais abſolument la prémière. A peine y „ a-t-il eu quelques mots, quelques phra-„ ſes changées par-ci par-là. Peut-être avec „ plus de tems & de nouveaux efforts n'au-„ rois-je pas mieux fait; mais je me ſerois „ rendu témoignage d'avoir fait de mon „ mieux, & je ne me ſuis jamais livré au Pu-„ blic qu'avec une confiance bien nette ſur „ ce point". Et c'eſt ici que M. *de Fontenelle* dit, qu'après avoir deſtiné ces pièces à être poſthumes, il s'eſt ennuyé d'attendre.

A ces détails il joint dans le reſte de ſa Préface l'examen d'une Queſtion qui a été plus d'une fois agitée; c'eſt de ſavoir, ſi la Comédie peut faire pleurer, ſans ſortir de ſa nature, & ſans bleſſer la raiſon? On ſe ſouvient que ce genre de Comique, que ſes Adverſaires ont nommé *le Comique larmoyant*, a produit de très-beaux Ouvrages dans ce ſiècle : on a pleuré à la Comédie, on

y

y a pleuré avec plaisir, mais a-t-on pleuré dans les règles? On pourroit répondre tout d'un coup, que si les règles n'existoient pas, il n'y a qu'à les faire; car pourquoi les hommes, lorsqu'il s'ouvre à leurs yeux une source de beautés & d'agrémens, refuseroient-ils d'y puiser, sous prétexte que personne ne l'a fait encore. Il faudroit du-moins prouver qu'elle a des qualités vicieuses, c'est-à-dire, dans le cas dont il s'agit ici qu'une Comédie attendrissante répugne à la Nature & à la Raison. Or bien loin de-là, elle est tout aussi naturelle & raisonnable que la Comédie enjoüée; & notre illustre Auteur met cette vérité dans un jour très-lumineux. Donnons le précis de ses raisonnemens.

Une pièce de Théatre est une représentation de quelque évènement, de quelque action de la vie humaine; & cette représentation doit être telle qu'elle plaise.

La vie humaine, rélativement au sujet en question, ne peut se partager qu'en deux branches, celle des Grands & principalement des Rois, & celle des Particuliers.

Il n'y a que deux manières de plaire, il faut, ou attacher jusqu'à un certain point, ou émouvoir assez sensiblement. On attache par le grand, par le noble, par le rare, par l'imprévu: on émeut par le terrible ou l'affreux, par le pitoyable, par le tendre, par le plaisant ou ridicule.

Si l'on veut imaginer deux espèces de représentations on spectacles, dont l'une soit plus

plus noble que l'autre, il n'y aura pas lieu d'héſiter entre les actions des Rois, & celles des Particuliers, les unes s'appelleront Tragédies, les autres Comédies.

Le noble, qui ſera donc eſſentiel à la Tragédie, emportera néceſſairement qu'elle ſoit toute ſérieuſe, & en exclurra abſolument le plaiſant & le ridicule, & même n'y ſouffrira pas le familier, quoique ſérieux. Au-contraire le terrible, tel que le repas, qu'Atrée donne à ſon frère, y ſera fort à ſa place, ou plutot y tiendra une place qu'il ne peut avoir ailleurs.

A ces deux égards la Comédie lui eſt parfaitement oppoſée; elle exclut le terrible, & demande le plaiſant.

Mais il y a d'autres choſes qu'elles peuvent également admettre toutes deux; le rare, le pitoyable, le tendre. Un cas ſingulier du hazard peut auſſi bien arriver à un Payſan qu'à un Prince. Deux Amans d'une condition ordinaire n'en ont pas un amour moins vif, & n'en ſont pas moins à plaindre, quand on les arrache l'un à l'autre. Seulement la Tragédie & la Comédie modifieront un peu différemment ces ſituations qui leur ſont communes à toutes deux; & ces modifications ſont du nombre de ces ſortes de choſes qui ſe font preſque ſans qu'on y penſe.

Selon cet arrangement, les deux extrêmes du Dramatique ſont le terrible & le plaiſant; & ils ſont ſéparés par une eſpèce d'échelle, dont on peut comparer les dégrés à la ſuite

des couleurs du Prisme. Cette ſuite eſt rouge, jaune, vert, bleu, violet; de même dans le dramatique, terrible, grand, pitoyable, tendre, plaiſant, ridicule; cela eſt dégradé par nuances, depuis la plus ſérieuſe des impreſſions, que peut faire le Théatre jusqu'à la plus réjouïſſante. C'eſt ce que M. de Fontenelle juſtifie par des exemples tirés des principales pièces qui ont brillé au Théatre.

Il reſulte de-là que, parmi les pièces de Théatre, il y en aura qui ne ſeront, ni parfaitement Tragédies, ni parfaitement Comédies, mais qui tiendront de l'un ou de l'autre genre, & plus ou moins de l'un que de l'autre; comme un vert, qui eſt certainement un compoſé du jaune & du bleu, eſt différent d'un autre vert, parce qu'il entre plus ou moins de jaune ou de bleu dans ſa compoſition. On donnera à ces pièces-là un nouveau nom, ſi l'on veut: mais, ſi la Langue n'a que ces deux noms de Tragédie & de Comédie, certainement la Tragédie aura dans ſon partage le terrible & le grand, la Comédie le plaiſant & le ridicule; & il reſtera entre les deux un eſpace, qui doit être rempli, s'il peut l'être. Or il le ſera, ſi d'un côté la Tragédie, & de l'autre la Comédie, peuvent employer le pitoyable & le tendre. Il ſe formera deux eſpèces mixtes, auxquelles on donnera, ſi l'on veut, des noms particuliers.

Mais il ſe préſente une difficulté fort ſpécieuſe. Le pitoyable & le tendre pourront-ils s'unir avec le plaiſant & le ridicule, auſſi bien qu'a-

qu'avec le terrible & le grand. Il eſt ſûr qu'au prémier coup d'œil l'un de ces deux mêlanges paroit beaucoup plus naturel & plus facile que l'autre. Quand j'aurai verſé des larmes pour Thyeſte, Amant malheureux, ſi l'on veut, je n'en ſerai que plus diſpoſé à frémir d'horreur, à la vuë des têtes de ſes deux Enfans, dont Atrée lui a fait manger la chair. Les deux impreſſions, que je recevrai, ſeront toutes deux du même ton, l'une ſeulement plus foible que l'autre. Mais comment ce même ſujet, qui me fera rire, me fera-t-il auſſi pleurer? Le paſſage brusque d'une impreſſion à une autre toute oppoſée ne ſera-t-il pas fort deſagréable? Comment m'intéreſſerai-je tendrement un moment après m'être diverti d'un ridicule bien attrapé?

Telle eſt la difficulté dans toute ſa force. Avant que d'y répondre, M. de Fontenelle rapporte le petit fait que voici. „ Il me ſouvient, dit-il, avoir vu une Scène Italienne entre Lelio & Arlequin, où j'étois attendri à tout ce que diſoit Lelio, & je riois à toutes les repriſes d'Arlequin, ſans que cette ſingulière alternative manquât jamais. J'en fus encore plus étonné que diverti, & je remarquai bien ce phénomène théatral, qui me parut unique. Cela s'appelle faire un mêlange *per intima*, par les plus petites parties, comme diſent les Chimiſtes".

En partant de cette idée, il ne faudroit pas prétendre à la vérité qu'on en fît autant dans toutes les Comédies dont il s'agit, le cas

 n'ar-

n'arriveroit que rarement, & seroit même toujours un peu dangereux; mais il sera toujours possible de tenir le plaisant & le tendre en gros pelotons assez séparés, & même, si l'on veut, on y pourra ménager des nuances intermédiaires.

Il ne paroit pas néanmoins, que le plaisant puisse aller jusqu'au bouffon. Celui-ci sera l'extrême de la Comédie, le plus bas dégré de l'échelle, opposé au terrible qui est à l'autre bout, & notre Comédie mixte ne peut être qu'une espèce moyenne: mais le plaisant, dont on retranchera le bouffon, aura bien encore assez d'étenduë, puisqu'il lui restera tout le ridicule des mœurs & du caractère, & même d'une infinité de situations & d'évènemens.

D'un autre côté, le pitoyable & le tendre auront tout leur jeu sans aucune contrainte; car il est bien sûr, par exemple, qu'une Mère, qui voudra faire la jeune, n'empêchera pas que sa fille ne soit aussi passionnée pour un Amant qu'une Princesse. Si Ariane n'étoit qu'une simple Demoiselle enlevée, & ensuite abandonnée, le sujet ne perdroit rien de sa beauté essentielle. D'ailleurs le pitoyable & le tendre sont ce qui cause les plus fortes impressions du Théatre, & en même tems celles qu'on aime le mieux ressentir. Ainsi, & pour conclurre, notre Comédie, placée au milieu du dramatique, y prendra justement tout ce qu'il y a de plus touchant & de plus agréable dans le sérieux, & tout ce qu'il y

a

a de plus piquant & de plus fin dans le plaiſant.

En voilà aſſez pour donner une idée de la théorie de M. de Fontenelle, & quant à l'exécution, on peut bien s'en fier à lui, perſonne n'ayant jamais été plus habile à allier tous les genres enſemble, & à placer les ornemens ſuivant les règles de la plus judicieuſe diſtribution. Nous oſons aſſurer, que quiconque lira les pièces que contiennent ces deux Volumes, éprouvera effectivement un genre mixte & nouveau de plaiſir, qui ne ſera, ni cet enthouſiasme où jette le Tragique, ni ces éclats de joie cauſés par le Comique, mais qui entretiendra l'ame dans un état doux, riant, & dont elle ſouhaitera la continuation; c'eſt à-dire, que ces pièces ont toutes les beautés néceſſaires pour exciter l'attention & la ſoutenir. Nous ne ferons point l'Analyſe des ſujets, ni l'expoſition de quantité de beautés de détail répanduës dans les Scènes. Mais, afin qu'on juge de l'art du Dialogue qui y règne, & qui nous y paroit porté à une perfection, dont M. de Fontenelle a fait voir ailleurs, combien il étoit capable, nous allons rapporter une Scène tout-à fait agréable de la Comédie, intitulée *le Tyran*. Pour en faciliter l'intelligence, il ſuffit de dire qu'*Argaleon*, Tyran de Meſſène, vivoit dans les inquiétudes ordinaires à ſes ſemblables, & craignoit tout ce qui l'approchoit, dans la penſée qu'on en vouloit toujours à ſa vie; lorsqu'un jour un Meſſénien

de baſſe condition lui ayant fait demander une audience ſécrette, & ayant eu des peines infinies à l'obtenir, il fut enfin introduit; & voici ce qui ſe paſſa entre ces deux perſonnages.

SCE'NE.

ARGALEON, LISIPPE.

LISIPPE.

Seigneur, ſans prétendre entrer dans le ſécret de vos penſées, je vous crois bien fatigué de conjurations: je viens vous apporter un ſécret infaillible pour empêcher qu'il ne s'en faſſe jamais contre vous.

ARGALEON.

Vas, mon ami, tu es fou, retires-toi. Naturellement je crains les fous.

LISIPPE.

Il eſt vrai que ce que j'ai l'honneur de vous propoſer eſt ſingulier & extraordinaire; mais ſur ma tête il n'eſt nullement extravagant. Ne connois-je pas bien le grand génie du Seigneur Argaleon, & voudrois-je lui propoſer des chimères? Mon ſécret. . . . . .

ARGALEON.

Ne t'approches pas de moi, je ſai ton ſécret auſſi-bien que toi-même; c'eſt que je renonce à la domination, mais par tous les Dieux, je n'y renoncerai pas, & je vous ferai bien tous ſoutenir. . .

LI-

LISIPPE.

Mon sécret n'est point ce que vous pensez, vous conserverez votre domination. Tout ce qu'il faut faire. . . . .

ARGALEON.

Encore un coup ne t'approches pas de moi; il a quelque chose d'égaré dans tes yeux.

LISIPPE.

Je vous dirai donc, Seigneur, d'aussi loin que vous voudrez, que vous n'avez qu'à me faire compter tout-à-l'heure par votre Trésorier 600000 Francs. . . . . .

ARGALEON.

600000 Francs! Voilà une plaisante folie! Elle ne peut aller qu'à faire rire.

LISIPPE.

Ouï, Seigneur, 600000 Francs. Vous direz que je vous aurai appris un sécret pour découvrir toutes les conjurations, on le croira, & on n'osera plus en faire.

ARGALEON.

Attens, attens, que je débrouille ce galimathias-là. Il me semble que j'y entrevois quelque chose.

LISIPPE.

Seigneur, il est impossible que vous ne voyez le tout du prémier coup d'œil. Vous aurez

rez la bonté de dire : Lisippe m'a donné un sécret pour découvrir toutes les conjurations, & je lui ai donné pour recompense 600000. Francs. Moi, je montrerai les 600000. Francs, & tout Messène dira : Ce sécret est donc admirable ; car Argaleon est trop habile & trop sage pour jetter inutilement 600000. Francs, même pour les hazarder : Argaleon nous découvrira donc dès que nous songerons à conjurer contre lui ; & alors, ma foi, je ne crois pas qu'on ait envie de s'y joüer.

ARGALEON.

Il y a quelque chose de bon à ce que tu dis ; mais dans le fond tu ne me donnes pourtant rien.

LISIPPE.

Quoi ! Seigneur, n'est-ce rien qu'une opinion que tout Messène prendra à la fois ? Tous ceux qui gouvernent les Etats seroient trop heureux s'ils avoient chacun leur Lisippe qui leur apprît l'art d'établir des opinions à leur gré.

ARGALEON.

Ces Lisippes-là les ruïneroient bien vîte. Ils sont de trop grande dépense. Que Diable ! Donner 600000 Francs pour rien, car enfin ce n'est rien ; je ne tiens rien, cela me paroit ridicule, & tu serois le prémier à te moquer de moi, si je le faisois.

LISIPPE.

Seigneur, je n'ai plus rien à vous dire, j'ai tout dit, mon sécret est fort simple, & c'en est le beau.

ARGALEON.

Il n'est point-du-tout simple de donner 600000. Francs, à moins que simple ne veuille dire sot. 600000. Francs! Je ne les ai pas prémièrement, il s'en faut bien: où les aurois-je pris?

LISIPPE.

Si vous voulez bien me le permettre, je vous donnerai un expédient. Vous les amasserez de vos épargnes: pendant ce tems vous aurez la bonté de ne point parler de mon sécret: de mon côté je ne dirai rien, je me tiendrai clos & couvert; & quand vous aurez la somme, ou plutot quand je l'aurai, vous ferez éclatter le sécret.

ARGALEON.

Mais pendant ce tems-là on conjurera.

LISIPPE.

Ce ne sera pas ma faute.

ARGALEON.

Ce sera ta faute & je m'en prendrai à toi, afin que tu le saches; car tu n'aurois eu qu'à m'en quitter à meilleur marché. Tu sais bien qu'il ne fait pas bon tomber sous ma

patte. Mais ton ſécret a je ne ſai quoi d'ingénieux, je veux l'eſſayer. Je te donnerai d'abord quelque choſe, & nous verrons comment cela fera.

LISIPPE.

Cela ne fera rien du tout. Mon ſécret eſt indiviſible. Il faut un grand coup pour n'y plus revenir.

ARGALEON.

Et bien, frappons le grand coup. Je te donne 50000. Francs.

LISIPPE.

J'ai trop de conſcience pour les prendre, vous perdriez votre argent.

ARGALEON.

Eſt-ce qu'on ne ſeroit pas aſſez étonné que je t'euſſe donné 50000. Francs?

LISIPPE.

Non: qu'eſt-ce qu'on peut avoir pour 50000. Francs? Ils diroient tous que le ſécret ne ſeroit rien qui vaille, & il ne leur feroit point de peur.

ARGALEON.

Mais ils diſent que je ſuis ſi avare; car je ſai tous vos diſcours à vous autres.

LISIPPE.

Ils ne le disent pas tant que vous pensez ; & puis quand il s'agit d'assurer votre domination, ils vous croient assez habile pour ne rien épargner. Après tout, de quoi s'agit-il pour vous ? N'est-ce pas de gouverner en paix ? Combien l'argent que vous me donnerez ne vous en sauvera-t-il pas ?

ARGALEON.

Je me rens à tes raisons, je ne barguigne plus ; va, je te donne 100000. Francs.

LISIPPE.

Tout ce que vous voudrez, Seigneur, je ne suis point intéressé. Je ne songe qu'à votre sureté & à votre conservation. Si je pouvois vous donner mon sécret pour rien, oh ! que je le ferois volontiers ! Mais il est d'une certaine nature bisarre & particulière qui ne me le permet pas : il est d'autant meilleur qu'il est mieux payé. Gratis, ou à peu près gratis, il ne vaut rien. Moi je n'en puis mais.

ARGALEON.

Voilà un impertinent sécret : où Diable l'as-tu pêché ?

LISIPPE.

Je l'ai trouvé en me tourmentant l'esprit pour tâcher de vous être utile. Il m'est bien venu quelques autres idées, mais qui manquoient

quoient toutes par des endroits essentiels, il n'y a eu que celle-là qui m'ait satisfait; je l'ai tourné & retourné de tous les sens, je n'y puis trouver rien à dire.

ARGALEON.

Or ça finissons. 200000. Francs.

LISIPPE.

Encore une fois, Seigneur, tout ce qu'il vous plaira. Vous jugez bien que 200000. Francs font une fortune exorbitante à un homme comme moi. Je m'en contente de reste. Je n'aurois pas imaginé même en songe de pouvoir jamais être si riche. C'est à vous à voir si le sécret fera son effet pour 200000. Francs. Comme c'est peu de chose pour vous, le succès sera peut-être médiocre; & en ce cas-là votre argent seroit perdu, dont je serois très-fâché. Enfin il est certain, que plus vous en mettrez, moins vous hazarderez de le perdre.

ARGALEON.

Tu es bien butté à tes 600000. Francs! Et pourquoi cette somme-là plutôt qu'une moindre?

LISIPPE.

Je vous dirai en honneur que je ne songeois d'abord qu'à 50000; car je faisois l'estimation sur le plus bas pié qu'il fut possible, j'en avois du scrupule; mais je disois en moi-même, le Seigneur Argaleon y saura bien a-

jou-

jouter ce qu'il jugera à propos, c'eſt ſon intérêt, & il eſt ſans comparaiſon plus habile que moi. Depuis cela, il m'eſt ſurvenu un petit beſoin de 100000. Francs, je les ai ajoutés, & j'ai cru bien faire pour vous-même.

ARGALEON.

Je ne tâte point de tous les tours que tu prens-là, je ne ſuis point ta dupe. Malheureux, tu me rançonnes, tu me tiens le pié ſur la gorge.

LISIPPE.

Helas, Seigneur, point-du-tout, il n'en ſera que ce que vous voudrez. Renvoyez-moi, il y a aſſez d'autres Seigneurs dans la Grèce, j'en trouverai bien quelqu'un qui s'accommodera de mon ſécret. Je vous demande ſeulement une grace, qui ne vous coutera rien; c'eſt de ne point parler de mon ſécret, vous me nuiriez inutilement. Je me retire, Seigneur, en vous ſouhaitant toutes ſortes de proſpérités.

ARGALEON.

Demeures, il me vient une penſée, je te donnerai plus que tes 600000. Francs; mais je dis beaucoup plus, & je te ferai une fortune beaucoup au-deſſus de ce que tu eſperois: Je m'expliquerai bien-tôt davantage; ne ſors pas de mon Palais, ſur ta tête ne parle de ce qui s'eſt paſſé entre nous à qui que ce ſoit, pas même à Darés. Vas, tu ſeras bien content de moi.

LISIPPE.

Seigneur, l'argent comptant. . . . . .

ARGALEON.

Vas, te dis-je, & ne repliques pas.

LISIPPE *en s'en allant.*

Que Diable eſt-ce que ceci? Auroit-il trouvé quelque moyen de m'attraper?

Cet expédient, c'eſt qu'il veut lui donner ſa fille unique en mariage, avec l'eſperance de lui ſuccéder, pourvu qu'il ne ſoit pas obligé pour le préſent de délier ſa bourſe. Et comme il avoit déjà accordé ſa fille à un Prétendant digne d'elle, l'intrigue de la pièce roule là-deſſus, & le denoüement conſiſte en ce que l'Amant ayant fait un héritage conſidérable, paye à Liſippe la ſomme qu'il demande pour ſon ſécret, & obtient l'objet de ſes feux.

Les pièces, qui ſe trouvent dans le ſecond Volume après les Ouvrages Dramatiques, ſont un petit Traité ſur la Poëſie en général, un Discours lu dans l'Aſſemblée publique du 25 Août 1749. une Réponſe au Discours de M. l'Evêque de Rennes, le jour de ſa reception 25 Septembre 1749. & l'Hiſtoire du Romieu de Provence; après-quoi, cinq petits morceaux de Poëſie font la clôture. La prémière a déjà ſeptante trois ans d'ancienneté. Elle eſt addreſſée à Louïs XIV. & c'eſt l'Académie Royale de Muſique qui par-

parle, en offrant à ce Monarque les paroles d'un Opera représenté en 1678 On ne sera peut-être pas fâché que nous finissions notre Extrait en la transcrivant.

GRAND ROI, quand l'Univers apprend avec surprise
Qu'à tes ordres par-tout la Victoire est soumise,
Que sur les bords tremblans du Rhin & de l'Escaut,
Les Forts les mieux munis ne coutent qu'un assaut;
On a lieu de penser que la France occupée
A s'étendre plus loin par le droit de l'épée,
Pour cueillir les Lauriers dûs à tes grands exploits,
Néglige des beaux Arts les pénibles Emplois.
Mais quand on voit d'aileurs que les plaisirs tranquilles
Règnent avec éclat au milieu de nos Villes;
Pendant ces doux loisirs qui n'assureroit pas
Que la France ne peut accroître ses Etats?
Il est vrai cependant que malgré ses Conquêtes,
Elle suffit encore à préparer des Fêtes.
Il est vrai que malgré mille plaisirs offerts
Elle suffit encore à dompter l'Univers.
Il semble que de Mars les rudes exercices
Ne sont qu'un jeu pour nous sous tes heureux auspices;
Et que vaincre où tu fais voler tes Etendarts,
C'est la suite des soins que tu prens des beaux Arts.
Gand, ce superbe Gand, qui donna la naissance
Au plus fier ennemi qu'ait jamais eu la France,
Ce redoutable Gand, qui pour être assiégé
Demande un Peuple entier sur ses fossés rangé,
T'a soumis son orgueil, au moment que l'Espagne,
Sûre de ce côté, trembloit pour l'Allemagne.

Ypres te voit paroitre, il reconnoit tes Loix,
Et rien ne se refuse à l'Empire François.
Quel trouble pour l'Europe? Et combien d'épouvante
Jette dans tous les cœurs ta valeur triomphante!
Ces Peuples, contre nous ardens à se liguer,
Attendent le moment, qui les va subjuguer.
Nous seuls goûtons la paix que tes exploits nous donnent,
Et tandis qu'en tous lieux les trompettes résonnent,
Que leur bruit menaçant fait retentir les airs,
Paris ne les entend que dans nos seuls concerts.

ARTICLE VI.

AMADIS DES GAULES. *Avec Figures. A'* Amsterdam, *chez Jean-François Jolly* 1750. *en quatre Volumes* in octavo. (*c'est une Edition de Paris*).

A' la lecture de ce Titre, on ne s'attend pas à un Extrait. Aussi n'est-ce pas notre dessein; mais la Préface, qui précède cet Ouvrage, est si bien faite, & contient des détails de Littérature si intéressans, que nous croyons faire plaisir à ceux de nos Lecteurs qui n'ont pas eu occasion de la lire, en la plaçant ici sans aucun changement.

LES AMADIS, (comme on appelle l'ancien Roman que nous publions,) sont de ces livres souvent cités, peu lus, & moins connus encore de la plupart de ceux qui en parlent. On sait vaguement que c'est un Roman

man de Chevalerie, on en connoit par nos Operas quelques perſonnages : mais peu de gens ont eu le courage d'en entreprendre la lecture. En effet, il faut convenir que la prolixité, le gothisme, & les mœurs de ce vieux Roman, ne ſont pas fort attrayans aujourd'hui. On l'eſtime cependant, & les Curieux lui donnent un rang diſtingué dans leur cabinet. Il mérite donc d'être connu, & à pluſieurs titres : car outre que c'eſt le prémier Roman qui a donné le cours aux autres, & perfectionné ce genre d'ouvrage, il répandit & entretint long-tems en Espagne le goût de la *Chevalerie errante*. Or à le conſidérer par cet endroit ſeul, quel doit être un livre capable de produire un renverſement général chez une Nation remplie de ſageſſe, & de deranger tant de têtes ! Quelle idée des effets auſſi ſurprenans doivent-ils nous donner de la ſingularité d'*Amadis* !

Rien ne ſeroit mieux placé ſans doute à la tête de cet ouvrage, qu'un beau morceau d'érudition ſur l'origine, les progrès & l'extinction de la Chevalerie ; & il y a lieu de s'étonner qu'un ſujet de Littérature & d'Hiſtoire, auſſi intéreſſant, auſſi neuf, & susceptible d'agrémens, n'invite aucun de nos Savans à défricher cette matière.

Mais un monument de ce genre a-t-il beſoin de tant d'appareil, & n'a-t-il pas dans ſon propre fonds de quoi piquer vivement notre curioſité ?

Les Romans de Chevalerie, dit l'Auteur de

l'Esprit des Loix (*), *donnèrent à une partie de l'Europe cet esprit de galanterie peu connu par les Anciens.*

C'est donc dans les Romans de Chevalerie qu'on trouve la source de nos mœurs, & de cette politesse nationale que nous devons constamment à la galanterie.

Madame *de Sévigné*, qui nous fait l'aveu *qu'elle aimoit les grands coups d'épée*, n'avoit lu & relu Amadis que dans cet esprit. Ce n'est pourtant pas le seul fruit qu'on puisse tirer de cette lecture.

AMADIS est proprement la clef du Roman que nous lisons le plus. Il est difficile de bien goûter *Don-Quichotte*, & même de l'entendre parfaitement, sans avoir au-moins quelques notions de la Chevalerie errante : eh qu'il est curieux de rapprocher deux Romans, dont l'un a renversé autrefois les meilleurs cerveaux de l'Espagne, & l'autre les a rétablis ! *Don-Quichotte* est la parodie *d'Amadis*. Or pour bien juger du mérite de la Satyre, il faut connoitre l'original dont elle copie les ridicules. Quel jour d'ailleurs Amadis ne répand-t-il point sur une multitude d'anciens usages & sur notre Histoire? Mais, à n'envisager que l'amusement, qui est tout ce que l'on cherche aujourd'hui dans ces sortes d'ouvrages, enchaînement de faits plus surprenans les uns que les autres, avantures multipliées, intérêt, situation, grands coups de *Théatre*, Fée-

(*) Tom. 2. p. 325. de l'Edition in 4°.

Féerie & merveilleux de toute espèce, on trouve dans le seul Amadis tout ce qui fait la matière des autres Romans ; ensorte qu'on peut dire, sans rien outrer, qu'Amadis est pour nos *Fatistes* ce que l'Iliade est pour les Poëtes, le fond du merveilleux Romanesque, comme l'Iliade l'est de la Fable. J'ai trop de respect pour l'Antiquité pour vouloir les mettre en parallèles, mais si, sans irrévérence, il m'étoit permis d'hazarder une réflexion, je trouve un avantage évident dans Amadis sur l'Iliade. Ciceron, parlant d'Homère, dit quelque part: *Qu'il a transporté aux Dieux les foiblesses humaines, & qu'il voudroit qu'au-contraire ce Poëte eût transporté aux hommes les perfections divines* (*). L'auteur d'Amadis, quel qu'il soit, m'a bien l'air de n'avoir jamais lu Ciceron, cependant il a rempli son idée. A l'intervention des Dieux, il a substitué des Fées, des Magiciens, des Géants: mais, si on lui passe quelques armes enchantées, quelques tours de féerie, de magie noire, la valeur, la force, l'addresse, enfin toutes les vertus humaines, & jusqu'aux talens amoureux, égalent ses Hèros aux Divinités.

Avec tout le bien qu'on a dit & qu'on peut dire encore d'Amadis, il ne faut pas dissimuler le mal qu'il a fait. On ne peut sans doute lui pardonner d'avoir fait courir les champs à tout ce que l'Espagne avoit de plus brave, & d'a-

(*) *Humana ad Deos transtulit, divina mallem ad nos.*

d'avoir introduit en France la fureur des Duels. Car cette folie meurtrière eſt un ſymptôme, un accident, & une ſuite de la Chevalerie errante; ce qui fait avancer à *la Nouë* dans un de ſes discours politiques: *Que la lecture d'Amadis n'eſt pas moins pernicieuſe aux jeunes gens, que celle de Machiavel l'eſt aux Vieillards.* La cenſure de ce brave homme, qui peut-être en avoit fait l'expérience, étoit juſte pour le tems où il écrivoit, mais n'a plus lieu, grace à nos mœurs. Il n'y a point à craindre aujourd'hui, que la lecture d'Amadis faſſe des impreſſions ſi funeſtes, & prenne rien ſur le bon ſens.

La rareté des Amadis, & la difficulté de les completter, en faiſoient déſirer la réimpreſſion. Mais qui auroit oſé l'entreprendre, en faveur du petit nombre de Curieux qui ont le goût de nos vieux Romans? Il s'offroit un tempérament: c'étoit de faire ſur Amadis ce que l'on fait ſur les *Mémoires de Sulli*, & c'eſt le parti qu'on a cru le plus propre à concilier le goût général. Mais en ſe réduiſant à cette refonte, il étoit à craindre qu'une main peu ſûre ne fît ſubir à l'Amant d'Oriane le ſort que les Filles de Pélias firent éprouver à leur Père: or quand l'idée de r'habiller ce Roman eſt venuë, l'opération étoit déja faite. Une perſonne diſtinguée par l'esprit, & dont la plume eſt exercée, avoit rajeuni Amadis. Ce qu'elle n'avoit fait que pour ſon amuſement paſſa ſous les yeux de quelques gens de lettres, qui en jugèrent plus favorablement

ment que l'Auteur, & qui l'engagèrent à le laisser publier. C'est l'ouvrage de cette rivale des *Daunois* & des *Villedieu*, que l'on met au jour, & nous allons rendre compte de son travail.

L'auteur du *nouvel Amadis* ne s'est pas proposé seulement d'en changer le langage & de le polir : c'étoit ne faire qu'une traduction, & risquer *d'ennuyer son monde avec* un peu plus *d'esprit* & plus *d'art.* On s'est rendu maître de sa matière, sans toucher ni au plan de l'ouvrage, ni au fond du récit, ni aux caractères. On a suivi pié-à-pié l'original, & l'on n'a fait que retrancher les redites, les circonstances inutiles, & les superfluïtés de détail, comme un Voyageur écarte, en chemin faisant, tout ce qui peut ralentir ses pas. Dans ce retranchement ne sont point compris ces précieux traits de simplicité, qui peignent les mœurs de nos prémiers âges, à l'exception pourtant de ceux qui pouvoient blesser la pudeur & l'honnêteté.

On a fait quelques légères transpositions aux endroits où il a paru nécessaire de lier la suite d'un récit, dont une interruption déplacée affoiblissoit sensiblement l'intérêt.

On a cru devoir encore abréger des combats peu intéressans, ou dont l'uniformité produisoit des répétitions fatigantes, & quelquefois de la confusion. De ce nombre est celui de l'Ecuyer d'Amadis, qui a été entièrement retranché : on a seulement conservé l'incident qui donna lieu à ce combat, & qui

lui fait rencontrer Amadis dans l'Ile où ce Prince étoit descendu.

Ce seroit retomber dans l'ennui qu'on a voulu éviter, que d'articuler tous les endroits qu'on a supprimés, changés, abrégés.

Pour ramener les diverses Epoques des faits contenus dans ce Roman à l'exactitude Chronologique, il auroit fallu se jetter dans des discussions peu utiles, & qu'on a cru devoir s'épargner. L'Historien d'Amadis suppose, que ces évènemens sont arrivés peu de tems après la mort de Jésus-Christ : ce qui doit être sous le règne ou de Tibère ou de Néron ; & dans ce tems il fait régner à Rome des personnages qui n'ont jamais été Empereurs. Une ignorance si profonde revolteroit dans tout autre livre : ici c'est le caractéristique du siècle: on dénatureroit un antique dont on voudroit retoucher le coin.

On ne s'est donc permis aucun changement qui pût alterer le fonds de l'ouvrage, & faire déroger l'Historien à sa simplicité Gauloise. Deux fois seulement le nouvel Auteur a été obligé de vaincre ses scrupules, pour réparer d'une part une omission évidente, & sauver de l'autre une tâche qui défiguroit une de ses Héroïnes.

Briolanie, remise sur le trône par Amadis, fait assembler les Princes de sa Cour, pour délibérer si, pour le bien de ses peuples, il n'est pas expédient qu'elle abdique. L'Historien s'en tient là, & sans nous apprendre le résultat de la délibération, il passe à un ré-

récit étranger qui la fait perdre entièrement de vuë. Il y a bien de l'apparence que l'avis du Conſeil fut de garder le ſceptre, puiſque dans la ſuite on voit *Briolanie* partager ſa Couronne avec *Galaor*, ſecond frère d'Amadis. Ainſi on n'a point héſité à marquer le fait : & voilà l'omiſſion rétablie.

Après le couronnement d'*Eliſène*, que *Périon*, Roi des Gaules a reconnu pour ſon Epouſe légitime, ce Prince, dans un entretien qu'il a avec elle, lui demande, ſi elle n'a pas eu un fruit de leur amour, & ce qu'eſt devenu cet enfant. *Eliſène*, dans l'ancien Amadis, fait une réponſe négative & contraire à la vérité : la crainte d'affliger le Roi ſon Epoux eſt le motif de ce déguiſement. Mais on auroit cru bleſſer la bienſéance, en laiſſant ſubſiſter un menſonge dans une bouche auſſi pure que celle d'*Eliſène* : d'ailleurs ce menſonge ne mêne à rien. L'Auteur du nouvel Amadis fait donc avouër à la Princeſſe, avec une ingénuïté digne d'elle, la néceſſité cruelle où elle fût d'abandonner ſon fils à la merci des flots, pour ſauver ſon honneur & ſa vie, parce que le Roi ſon Père n'avoit point donné ſon conſentement au mariage qu'elle avoit ſécrettement contracté avec *Périon*. Ce trait de franchiſe, qui certainement eſt dans le caractère d'*Eliſène*, s'accorde de plus à merveille avec la reconnoiſſance d'Amadis ; car dans cet incident critique, il ne paroit pas qu'elle eût jamais câché au Roi ſon Epoux

la naiſſance & l'expoſition de ce fils. Ils en parlent au-contraire enſemble comme d'un fait bien connu de tous les deux : ce qui peut faire préſumer que, dans leur prémier entretien, *Eliſène* avoit inſtruit *Périon* d'une vérité importante, qu'il étoit également dangereux & criminel de déguiſer.

On a été long-tems indécis ſur certains actes de piété, qui précèdent, accompagnent, & ſuivent les combats des Chevaliers & leurs réceptions. Mais quoiqu'ils ſoient un peu burlesques, comme ils ſont dans la vérité des mœurs, & qu'ils ſervent à caractériſer l'innocence de ces tems-là, on a jugé à propos de les conſerver. Il n'en eſt pas de même des ſignes de croix, que font les Princeſſes en mille circonſtances profanes, quoiqu'en elles-mêmes innocentes ; comme lorsque *Graſſinde* veut diſputer le prix de la beauté avec *Oriane*, en franchiſſant les perrons du Palais d'*Apollidon*. On les a ſupprimés pour ôter tout prétexte de dériſion à ceux, qui confondent l'eſprit de plus ſaintes pratiques avec leurs abus.

Au reſte, ce goût de devotion, qui vient ſe mêler ici dans les actions de la vie les moins *ſpirituelles*, & que les Poëtes Italiens ont conſervé ſi long-tems, n'eſt pas la bizarrerie qui ſurprend le plus dans Amadis.

La prémière & la plus grande ſingularité de ce vieux Roman, c'eſt que l'Auteur en ſoit ignoré, & qu'on ne puiſſe avec certitude l'attribuër ni à un Eſpagnol, ni à un François. Quelques recherches qu'on ait faites, ce

ce qu'elles ont produit de plus constant, c'est que cet ouvrage a été traduit du François en Castillan, & de l'Espagnol en François.

Nicolas Herberay, Sieur *des Essarts*, un des Traducteurs d'Amadis, dit dans son Epitre à Mr. d'Angoulême, les avoir lus en Castillan: il prétend en avoir trouvé quelques morceaux écrits en langage Picard; & il paroit persuadé que c'est sur un original de cette espèce, (apparamment plus complet alors, que quand il tomba entre ses mains,) que fut faite la Traduction Castillane. Il conjecture que l'Auteur de cette version s'étoit donné la liberté d'en omettre plusieurs endroits, & d'en augmenter d'autres. Il étoit sans doute plus facile au Sieur *des Essarts*, qu'à ceux qui sont venus après lui, d'éclaircir des faits aussi intéressans pour la Littérature Françoise.

On ne tire pas plus de lumière du Traducteur Espagnol. Il convient bien d'avoir augmenté ou retranché, selon son goût, plusieurs endroits: mais, suivant le génie de sa Nation, au lieu de rechercher simplement l'origine de l'ouvrage qu'il donne en sa langue, il se livre au merveilleux, & s'arrête à débiter gravement des Fables sur la suite des Amadis, c'est-à-dire, les faits d'*Esplandian*, dont l'Auteur est encore plus obscur que le prémier.

On trouve dans quelques Manuscrits, que les Amadis sont crûs, mais sans preuve, de VASCO-LOBEIRA, Portugais, qui vêcut sur la fin du douzième siècle, depuis 1290, jusqu'en 1325: qu'ils furent mis en

meilleur ſtyle par *Garcias Ordognez de Montalvo*, & imprimés à Salamanque en 1575. Une lettre de *Meyans*, dont l'extrait ſe trouve dans les *Obſervations ſur les Ecrits Modernes* (let. 25. p. 357) dit qu'Amadis, le plus ancien des Romans, eſt de ce *Vasco Lobeira*, *Portugais*; & Colomiez, *dans ſes Mêlanges Hiſtoriques*, dit ſimplement que les Portugais l'attribuent au même *Vasco*.

Pluſieurs perſonnes penſent encore aujourd'hui, ſans le moindre fondement & ſans aucune preuve, qu'une grande Sainte, auſſi célèbre par ſes écrits que par l'éclat de ſa vertu, a composé les Amadis : il eſt aiſé de démontrer leur erreur. SAINTE THÉRÈSE nâquit à Avila en 1515, & ſe conſacra à Dieu en 1536, âgée pour lors de 21. ans. Elle n'a donc pu faire ce Roman depuis ſa retraite, & elle dit elle-même, qu'avant, elle étoit d'une diſſipation extraordinaire : comment auroit-elle entrepris un ouvrage de ſi longue haleine? Elle aimoit à la vérité les Romans, & de ſon propre aveu en liſoit beaucoup; elle ſe reproche même ce goût frivole avec une extrême amertume. Ne ſe seroit-elle pas bien plus reproché d'en avoir écrit? Cependant elle n'en dit pas un mot. Ce n'eſt donc, que parce qu'on a cru cet ouvrage originairement Espagnol, & qu'on y trouve beaucoup d'esprit, qu'on le donne à Sainte Thérèſe. Mais cette opinion tombe d'elle-même, par les notions qu'on a, que l'Auteur eſt ou Espagnol ou Picard. D'ailleurs, cette Sainte

Sainte, qui étoit d'une naissance distinguée, paroît avoir eu une éducation peu commune. Or quelle apparence y a-t-il qu'elle eut ignoré les prémiers Elémens de l'Histoire Romaine ? En un mot, Sainte Thérèse a fait un si grand usage & de si profondes Méditations sur l'Evangile, qu'il ne faut que lire sa vie, pour être convaincu qu'elle ne pouvoit se tromper aussi lourdement, qu'a fait l'Auteur des Amadis, sur les prémiers tems de l'Ere Chrétienne, & sur les Empereurs de Rome.

Quel que soit l'Auteur des Amadis, il a eu bien des Traducteurs en France, mais tous aussi connus qu'il l'est peu. La Croix du Maine, (dans sa Bibliothèque Françoise) met de ce nombre *Claude Collet*, ce qui lui est disputé par Gilles Boileau, *Darinel de Tivel*, surnommé *Pasteur des Amadis*, *François d'Amboise*, Avocat au Parlement, *Gabriel Chappuys*, *Guillaume Aubert*, Avocat-Général, *Jacques Gohorri*, Parisien, surnommé *le Solitaire*, & *Nicolas Herberay*, Gentilhomme Picard. Chacun d'eux avoit traduit quelques livres des Amadis, & le dernier en traduisit les huit prémiers livres de l'Espagnol. Il faut leur joindre *Nicolas de Montreux*, qui, à l'âge de 15. à 16. ans, composa le seizième livre d'Amadis.

Du Verdier (dans sa Bibliothèque) cite parmi ces Traducteurs, le même *Nicolas de Montreux*, *Antoine Tiron*, *Gilles Boileau de Buillion*, *Jean Boiron*, & plusieurs autres Anonymes.

A R-

ARTICLE VII.

* LA MONOGAMIE, *ou l'unité dans le mariage. Ouvrage dans lequel on entreprend d'établir, contre le préjugé commun, l'exacte & parfaite conformité des trois Loix; de la Nature, de Moyse, & de Jésus-Christ, sur ce sujet. Par Monsieur* DE PRÉMONTVAL, Tome Prémier. *à* la Haye, *aux frais de l'Auteur, & se trouve chez* Pierre van Cleef 1751.

Cet ouvrage, qui contiendra quatre volumes, a été proposé au public par souscription: le prémier tome qui paroit contient dix-sept Lettres écrites entre Ariste & Eudoxe. Le prémier personnage, pressé par les objections d'un esprit philosophe, s'efforce de disculper la Religion Chrétienne du reproche qu'on lui fait de tendre à dépeupler l'Univers par l'abolition de la Poligamie. C'est un homme simple qui croit sans approfondir, & qui, persuadé d'ailleurs par la conduite des Patriarches, que l'ancienne loi autorisoit la Poligamie, prétend que la nouvelle ne lui est point défavorable. Il fouille dans les Epitres à Timothée, à Tite, aux Corinthiens, & fait valoir sur-tout ce passage fameux, où l'Apôtre compte, parmi les perfections de l'Evêque, celle *de*

n'être le mari que d'une seule femme. Ici & dans les huit prémières Lettres, l'Auteur met les objections dans toute leur force, tant celles que l'on prend de l'Ecriture, que celles qui se tirent de l'avantage qui en resulteroit dans la Société, du dommage qu'en ont souffert les pays du Nord, & des obstacles que la Religion trouve en Turquie, à la Chine, au Japon, pour y répandre les lumières de la Foi. On diroit que l'Auteur a voulu prêter des armes contre lui, mais ces objections ne servent qu'à donner un nouvel éclat à la vérité. Eudoxe paroit, qui dessille les yeux de son crédule ami, & dissipe les argumens du Philosophe: il regarde la Poligamie, *non comme un usage utile, ou seulement même indifférent, mais comme infiniment préjudiciable à la Société, contraire à la nature, au bon sens, à l'équité, à la propagation de l'espèce,* il fait voir, *que l'ancien Testament ne l'autorise point, que la Loi de Moyse ne l'a jamais ni permise, ni tolérée, & que bien loin de-là, ce législateur l'a interdite d'une façon plus positive, & plus expresse que Jésus-Christ, ni ses Apôtres.*

Dans la douzième Lettre, Eudoxe donne le vrai sens de ce passage, *celui qui renvoie sa femme, & qui en épouse une autre, commet adultère*, il montre l'injustice du Poligame, qui peut *se défaire des femmes qu'il a, les mettre en vente, les prêter, les troquer, les maltraiter, les égorger, s'il lui en vient fantaisie.* Ensuite, il prouve par un calcul exact, que le nombre des individus étant égal dans les deux sexes, celui

lui qui a vingt femmes bleſſe vingt hommes dans leurs droits naturels, en s'apropriant celles, que chacun d'eux pourroit ſe choiſir pour compagne; & que de-là ſans doute eſt venuë cette mutilation, qui fait rougir l'humanité; uſage honteux, & qui ne ſert qu'à donner aux Turcs des Argus qui aſſurent leurs plaiſirs, aux Italiens des Chantres qui flattent leurs oreilles.

Le ſtile de l'Auteur eſt pur & aiſé: l'ouvrage eſt rempli de penſées neuves; enrichi d'expreſſions nobles, & ſoutenu par une éloquence mâle. Cette matière, qui d'abord ne préſente aux yeux qu'une certaine ſechereſſe, devient féconde & ſuſceptible d'agrémens entre les mains de Monſieur de Prémontval. La façon, dont-il manie les paſſages de l'Ecriture Sainte, marque une connoiſſance profonde des livres ſacrés; & l'interprétation naturelle qu'il leur donne avoit échappé à toute la ſubtilité de nos Théologiens: nouveau ſujet d'éloge, puiſqu'en cela, Monſieur de Prémontval rend un vrai ſervice à la Religion, tandis qu'il nous montre ce que nous devons eſperer de ſes occupations, & de celles de ſon épouſe, qui partage ſon travail, tant dans l'étude des livres ſaints que dans celle des mathématiques. Les trois volumes, qui doivent ſuivre de deux mois en deux mois, ſeront encore plus intéreſſans; & je crois qu'il n'eſt perſonne qui ne doive y prendre part, à moins que ce ne ſoit ces Cenſeurs, ces Savans, qui vivent de l'honorable mêtier de diffamer & d'épiloguer.

ARTICLE VIII.

SUITE *des Lettres Anecdotes de* Mr. DE LEIBNITZ (*).

LETTRE VII.

MONSIEUR,

J'AI été trompé dans l'esperance de vous voir ici: c'est ce qui me fait écrire celle-ci à tout hazard pour vous dire, qu'on m'a assuré de Leipzig de vouloir rendre justice à Mr. *Rabner*, qui est un personnage d'un mérite extraordinaire, suivant ce que vous m'en mandez, Monsieur.

Pour ce qui est de votre instrument pour les Secondes, que vous avez fait faire avec lui, je ne sai si vous vous êtes servi d'un Volant ou Courseur, lequel, appliqué au quart du Cercle, marque, par ses divisions, les sousdivisions de ce quart. C'est un artifice, par lequel on peut appliquer les Secondes à une Horloge, qui n'est que pour les Minutes, sans rien changer au dedans. Il est vrai que cet artifice n'est pas encore tout-à-fait vulgaire: il est pourtant connu des Géomètres; & j'ai pris plaisir autre-fois d'y méditer, & j'en trouvai le fondement. D'autres se servent

(*) Voyez le Tome III. P. II. p. 286. de la Biblioth. Impart.

vent des Transverſales, lesquelles à la vérité ne ſont pas ſi exactes pour les diviſions circulaires, comme pour les diviſions d'une Ligne droite: néanmoins l'erreur n'eſt guères ſenſible. On ſe peut ſervir encore d'une Vis, laquelle étant bien faite, & n'avançant que peu pour un Circuit notable, ſert encore à des diviſions ſubtiles; & il me ſemble que Mr. *Hevelius* s'en eſt ſervi. Toutes ces voiës peuvent être pouſſées à toute la préciſion qu'on peut ſouhaiter dans la pratique; & en les joignant enſemble l'une ſert de preuve à l'autre. Mais je ne prétends pas pour cela d'avoir deviné votre methode; & je reconnois qu'on peut encore inventer d'autres façons, entre-autres, j'eſtime fort l'uſage des Pinnules Dioptriques, ſur-tout pour niveller; *item* l'uſage de la Cunetille.

L'exemplaire du dernier ouvrage de Mr. *Begerus*, joint à celui de Mr. *Beckius*, ſera un ſurcroît des obligations que j'ai à Son Excellence Mr. *de Dankelman*, & à vous auſſi. Je vous ſupplie de me faire ſavoir quand on vous doit attendre, & en tout cas à qui je dois donner votre fragment de la Grammaire Tartare; & en attendant que je puiſſe avoir l'honneur de vous voir, je ſuis avec zèle,

MONSIEUR,

Hanover, 19. Juillet 1696.

LET-

LETTRE VIII.

MONSIEUR,

J'espère que votre voyage aura été heureux. Je répète mes remercimens très-humbles pour vos préſens, vous ſuppliant de témoigner ma devotion & ma reconnoiſſance chez Monſieur le Prémier Miniſtre, pour le livre que Son Excellence m'a fait envoyer, dont le contenu donne un échantillon de la grandeur du maître de ce tréſor Royal. On m'a envoyé de Hollande un Catalogue des Manuſcrits Orientaux que le célèbre *Golius* a apportés autre-fois du Levant, qui doivent être vendus à Leide au plus offrant le $\frac{6}{16}$. Octobre: j'en ſuis ſurpris, car je croyois que ces Manuſcrits appartenoient à l'Univerſité de Leide. Quoiqu'il en ſoit, je trouve fort étrange, qu'on veut diſſiper de ſi belles choſes, qui ſont excellentes en elles-mêmes, & qui ſont encore plus excellentes par la collection. La poſtérité ſe plaindra un jour de ceux qui les laiſſent vendre de cette façon. Cela ne ſe peut excuſer que par néceſſité inſurmontable, ce ſont *fructus belli*. Je ſuis aſſuré, que ſans cette guerre (dont je ne ſai ſi la fin eſt aſſez proche) votre Grand Electeur & ſon Prémier Miniſtre préviendroient cette diſſipation. Car ces Manuſcrits ſont ſi beaux & ſi conſidérables, qu'ils

ſont capables tous ſeuls de faire un des plus grands ornemens de la meilleure Bibliothèque du monde; & il n'y en a guères en Europe ſans doute qui aient de plus belles pièces en ce genre, & en plus grand nombre. Quoiqu'il en ſoit, j'ai cru qu'il ſeroit à propos de vous en donner avis; quoique je m'imagine que vous en ſoyez averti d'ailleurs. Je ſuis &c.

MONSIEUR,

Hanover, 13. Août 1696.

LETTRE IX.

MONSIEUR,

Je profite de l'occaſion pour vous envoyer trois médailles frappées ici, quoiqu'il y en ait une de Madame votre Electrice, parce que le coin de cette médaille étant ici, je la regarde comme une des nôtres : elles ne ſont qu'un petit témoignage de mes obligations. J'ai bien de l'obligation à Mr. *Reiher*, & je vous ſupplie, *Monſieur*, de le lui témoigner. Mr. *Winnius* ayant la direction des poſtes & par conſéquent des correſpondances, pourra aiſément fournir des connoiſſances touchant les nations & langues. Mr. *Isbrand*, que les

Czars avoient envoyé à la Chine, pourra donner quelques lumières; mais il y a de l'apparence, qu'il ne sera pas assez attaché à éplucher les espèces de langues. Ainsi je m'imagine qu'on sera obligé d'implorer le secours de ceux qui sont sur les lieux, ou qui y ont relation. Cependant la petite description du voyage de Mr. *Isbrand* donne déjà quelques secours, & on a lieu d'en esperer d'avantage. Le reste de la lettre des Jésuites, & la Grammaire Tartare, nous viendront assez à tems après le retour de Mr. *Reiher*.

Je vous supplie aussi de faire mes baisemains à Mr. *Cramer*, dont le mérite se connoit assez par son ouvrage, quoique cet ouvrage n'ait été qu'un amusement. Mais quand nous n'aurions aucun ouvrage de lui, le choix, qu'on en a fait pour l'information du Prince Electoral, fait tout.

Il y a plusieurs années que je fis un petit discours en François sur l'éducation d'un jeune Prince, à la prière d'un ami, qui m'avoit donné ses remarques sur ce sujet, & à qui je rendis les miennes en échange. Mais elles n'ont été depuis qu'en brouillon, & contiennent peut-être des choses qu'il est plus aisé de souhaiter que d'exécuter.

Les vers de Mr. *Besser* ont fait du bruit, mais, comme je ne les ai vu que chez un ami, sans avoir le tems de les lire entièrement, je serai ravi de les recevoir. Il seroit

difficile d'outrer les choſes en parlant du mérite de Mr. *de Dankelman.* Je ſuis avec conſidération

MONSIEUR,

Hanover, 28. Août 1696.

LETTRE X.

MONSIEUR,

Ayant appris avec regret que vous étes déjà paſſé, ſans que j'aie pu avoir l'honneur de faire mon devoir, je me ſers de cette occaſion pour vous envoyer votre fragment de la Grammaire Tartare, en vous remerciant très-humblement. Nous avons été bien-aiſes d'apprendre hier par les lettres de Paris, que tous ces bruits étrangers de la mort de la Reine d'Eſpagne ſe ſont trouvés faux. Dieu veuille que ceux qu'on fait courir d'une eſperance de la paix ſoient plus aſſurés. Je crains toujours encore un peu, ſur-tout voyant l'empreſſement de la France pour la paix particulière d'Italie.

Vous aurez reçu celle que j'ai pris la liberté de vous envoyer à Clève: j'eſpère que vous me conſerverez l'honneur de votre ſouvenir, auſſi bien que Mr. *Reiher*, qui, d'autant que vous m'avez fait eſperer, penſera encore aux

aux langues. Vos ingénieurs, qui se trouvent dans la Tartarie, pourroient nous procurer des lumières sur les langues de ces peuples; & on souhaiteroit des *Pater noster* avec le nom & situation du peuple, & une version interlinéaire pour chaque *Pater noster*. On pourroit aussi apprendre s'il se trouve encore des peuples dans la Crimée, & dans la presqu' Ile de la Taurique, qui parlent une langue demi Allemande, puisqu'il y en avoit du tems de *Busbequius*. Je vous supplie, *Monsieur*, de faire en sorte qu'on profite de l'occasion propre à avoir ces informations, & je serai toujours avec zèle,

MONSIEUR,

Hanover, 12. Sept. 1696.

LETTRE XI.

MONSIEUR,

Je vous ai bien de l'obligation de la connoissance que vous m'avez donné d'un Savant, dont le mérite est aussi grand que celui de Mr. le Conseiller *Rabner*: je trouve que c'est grand dommage que le public ait été presque privé jusqu'ici du fruit de ses travaux. Ainsi il seroit à souhaiter, que vous le puissiez pousser, *Monsieur*, à nous en faire quelque part au-moins *per saturam*, & sans s'attacher à

faire un ouvrage regulier qui le gêneroit.

Je suis fâché de n'avoir point su qu'on pense, particulièrement chez vous, pour la Bibliothèque Electorale en ce qui regarde la langue Chinoise; autrement je vous aurois parlé d'abord de ce qu'il y en avoit parmi les MS. de *Golius*. Je ne sais si, dans toute l'Europe, on trouvera des pièces plus curieuses sur ce sujet que celles qui étoient parmi ces MS. J'estimerois sur-tout les quatre Dictionaires qui expliquent les caractères, le prémier en Latin & en flamand & dans la langue même des Mandarins: le second, qui est de dix mille caractères, les explique en Espagnol: le troisième est un Vocabulaire qui les exprime en lettres Latines & les explique en Portugais. Le quatrième enfin est un *Vocabularium Hispanico-Sinicum cum annotationibus ipsius Golii*. Ces livres méritent qu'on sache ce qu'ils sont devenus & qu'on les rachette si cela se peut aisément.

J'Espère que, par le moyen de vos Ingénieurs, on pourra avoir des échantillons des langues de l'Empire de Moscovie & des voisines, & le public vous en aura de l'obligation aussi bien qu'à Mr. *Reiher*.

Votre instrument pour les dégrés mériteroit une description exacte pour être placée dans quelque Journal. Les Pinnules Dioptriques ont été amplement traitées dans un Discours exprès de Mr. *Hook*, qui veut qu'on applique les Lunettes aux instrumens: il n'est pourtant pas le prémier qui s'en soit avisé; & on

le

le fait effectivement en France & en Angleterre.

La Cannetille n'eſt autre choſe que l'or ou l'argent tiré par la filière, lequel étant parfaitement égal par-tout & entortillé à l'entour d'un Cylindre ou autre corps, donne un moyen fort ſimple pour diviſer un inſtrument. Ce fut feu Mr. *Tevenot* qui le propoſa.

Monſieur le Marquis *de l'Hopital* a fait un livre exprès, imprimé cette année à Paris, pour expliquer ma nouvelle Analyſe: il y reconnoit avec beaucoup de ſincérité, qu'elle va bien au de-là de celle de Mr. *des Cartes*, quoique d'autres François aient tâché de le diſſimuler. Et ce ſuccès ſervant à encourager les eſprits (puisqu'ils voient par-là, que cet Auteur, tout grand homme qu'il étoit, a été bien éloigné d'épuiſer la matière, comme des diſciples & pluſieurs autres ſe ſont perſuadés mal-à-propos,) j'ai fait copier la Préface de ce livre de Mr. le Marquis *de l'Hopital*, pour l'envoyer à Mr. *Chauvin*, qui s'eſt chargé dans ſon Journal de donner part au public des nouveaux ouvrages.

Je vois que l'Hiſtoire du Roi *Charles Guſtave* par feu Mr. *de Puffendorf*, outre ſes propres ornemens, a encore celui de deſſeins très-bons & très-utiles: c'eſt grand dommage, qu'on n'a pas eu la même penſée lorsqu'on a eu celle de faire faire la Vie de *Frederic-Guillaume le Grand*. Il eſt vrai, que c'eſt comme par accident que ces deſſeins ont été joints à cette Hiſtoire du feu Roi de Suède. Car Monſieur

le Comte *de Dalberg* les avoit faits pour sa propre satisfaction; & je me souviens, que feu Mr. *Hubberus* m'en parla quand il étoit encore au service de Suède. Je suis avec zèle

MONSIEUR,

Hanover, 18. Décembre, 1696.

LETTRE XII.

MONSIEUR,

En m'écrivant, avant que d'aller en Prusse, vous avez voulu faire comme les gens qui vont dans l'autre monde, & qui s'acquittent auparavant de tout ce qu'on leur pourroit demander. Il est vrai cependant, que vos occupations très-grandes vous en dispensent assez, & qu'il n'y avoit rien qui pressât. C'est plutôt une obligation singulière que je vous ai de ce que vous ne m'avez point oublié, & que vous me continuez vos bontés, quoique ma reconnoissance vous soit bien inutile. Je vous remercie aussi de la continuation de la connoissance de Mr. *Rabner*; & je vous prie de vous joindre à conserver ses belles méditations, & à les mettre en état de paroitre.

Quant aux Manuscrits Chinois de feu Mr. *Golius*, personne n'en pourra mieux faire la recherche que Mr. le Dr. *Menzelius*, qui excelle dans la connoissance de ce qui les regarde: ceux qui vendent les livres à l'encan gardent

dent ſouvent la connoiſſance de ceux à qui ils les ont vendus, ſur-tout lorsque ce ſont des Manuſcrits.

La Cannetille n'étant autre choſe que l'or ou l'argent tiré par la filière, il s'enſuit qu'il eſt également épais par-tout. Ainſi ce fil étant entortillé autour d'un baton, par exemple, en ſorte qu'il n'y ait point d'intervalle auprès de l'autre, ſans mettre l'un ſur l'autre, la longueur du baton eſt diviſée en autant de parties égales, qu'il y a de fils. Et comme ces fils ſont auſſi ſubtils que la pointe d'un compas, on ne ſauroit avoir aiſément des diviſions effectives plus petites: on pourroit avoir une diſtinction ou marque pour avoir le 10^{me}. 100^{me}. 1000^{me}. fil. Un tel baton, ou règle peut être encore joint ou enchaſſé dans un autre; & quand il ne ſeroit point droit, mais courbé en Arc de Cercle, ce ſeroit toujours la meme choſe, & alors on auroit la diviſion des dégrés. Ainſi vous voyez bien, *Monſieur*, qu'il n'y a point de fineſſe.

On me dit qu'une Grammaire Tartare a été imprimée depuis peu dans un Recueil poſthume de feu Mr. *Tevenot*. Je ne ſai ſi c'eſt la même avec celle que vous m'avez communiqué; mais quand cela ſeroit, je ne vous ſerois pas moins obligé de la communication de ce que vous avez en Manuſcrit. J'ai appris encore, que le Père *Vertieſt* lui-même a été Auteur de la Grammaire Tartare: c'eſt ce Père, comme vous ſavez, qui avoit

ſuccédé au Père *Adam Schall*, & dont le Succeſſeur eſt maintenant le Père *Grimaldi*, de qui j'attens des lettres de la Chine-même, en conſéquence de celle qu'il m'a écrite de Goa.

Le Père *le Comte*, Jéſuite François revenu de la Chine depuis peu, vient de publier un livre ſous le titre de *Mémoires de la Chine*, que je viens de recevoir de Paris : il y a de bonnes choſes. Il a apporté un *Herbarium Sinenſe* où il y a les figures, les noms, & les vertus de quantité de plantes. Ce livre ſera bientôt donné au public & ſera inſtructif ſans doute. Il raconte amplement comment enfin le Monarque de la Chine a réſolu d'accorder publiquement & dans les formes l'exercice libre de la Religion Chrétienne; de ſorte qu'on s'en promet de grands ſuccès. Le Pape, la France & les Jéſuites y envoient maintenant Miſſionaires ſur Miſſionaires. J'ai peur que leur ardeur n'aille trop loin, & qu'il ne leur arrive un revers pareil à celui du Japon, s'ils donnent quelque ſoupçon.

Cependant c'eſt grand dommage que les Proteſtans n'y prennent auſſi quelque part ; d'autant que leurs converſions & inſtructions ſeroient plus ſolides, non ſeulement à cauſe de la pureté de leur doctrine, mais auſſi à cauſe de ſon innocence & de ſon éloignement de la cabale; au lieu que les converſions papiſtes deviendront ſuſpectes à meſure qu'elles ſeront nombreuſes. Mais le peu de liaiſon qu'on remarque entre les Proteſtans, dans les ma-

matières Ecclésiastiques, les empêche de faire des progrès. C'est un très-savant homme de votre parti qui a souhaité qu'on pensât aux matières Iréniques: j'ai répondu, que je reconnoissois que la chose est raisonnable, & qu'on pourroit peut-être faire quelques pas si on s'y prennoit bien; mais qu'à mon avis, il falloit l'attendre de votre Cour, & de celle d'Angleterre, & qu'il falloit aller par dégrés, & non pas s'imaginer, qu'on pût tout emporter du prémier coup.

Quand vous verrez Mr. *Reiher*, vous aurez la bonté, *Monsieur*, de lui faire mes baisemains. Je ne sai si on apprendra quelque chose de la langue des *Libes*, ou anciens Livonnois: il est vrai que je m'imagine, qu'elle ne diffèrera de celle des *Estiens* ou de celles des *Lettes*, que comme un dialecte qui diffère de l'autre; & ma principale curiosité seroit, à l'égard de ces choses, d'obtenir des échantillons des langues Scythiques des peuples qui sont sous les Moscovites ou qui en sont connus. Si on ne peut pas avoir aisément les *Pater noster* en forme, on pourroit toujours demander les mots qui y entrent; comme *père*, *ciel*, *sanctifier*, *nom*, *volonté*, *terre*, *pain*, *donner*, *remettre*, *dette*, *induire*, *tentation*, *delivrer*, *mal*; item les mots des sens & de leur usage, comme *œil*, *oreille*, &c. *voir*, *ouïr*; item quelques mots de la nourriture, des vêtemens, des armes & utensils nécessaires, des bêtes, des consanguinités ou proximités, comme *fils*, *frère*, *femme*, *enfant*;

ſant ; des élemens pour ſervir d'échantillon. Particulièrement je déſirerois quelque choſe des langues des *Kalmuckes*, des *Mogalles*, des *Basquiriens*, des *Usbecs*, &c. & je ne doute point qu'il ne fût très-aiſé à ceux qui ſont dans la ville de *Moſcow*, ou dans les Armées, ou dans quelque place frontière ou de commerce, comme *Aſtracan* & comme *Tobolsko* en *Sibérie*, de trouver occaſion de s'inſtruire là-deſſus, & on auroit pu en charger quelqu'un de vos Ingénieurs, qui ont paſſé en Moscovie, ſi on avoit jugé qu'une information, qui ſerviroit à perfectionner la Géographie & la connoiſſance des nations, valoit cette petite peine. Je ne vous parle encore de ces choſes, *Monſieur*, que parce que je crois que le ſéjour de la Pruſſe, & la préſence de Mr. *Reiher* pourroient ſervir.

Je ſuis bien fâché de la mort de Mr. *Magirus*, qui m'a paru très-habile : il n'y a qu'une ſemaine ou deux qui j'ai reçu une lettre de lui, à laquelle j'étois ſur le point de répondre ; & ſans la vôtre, il me ſeroit arrivé à ſon égard ce qui m'eſt arrivé avec Mr. *de Seckendorf*, & avec Mr. *Peliſſon*, que la mort a empêché ou de recevoir mes lettres ou d'y répondre. Il étoit non ſeulement habile, mais encore obligeant ; & j'eſperois encore quelque choſe de lui avec la permiſſion du Grand Préſident. Mais il faut ceſſer de vous détourner de vos affaires, je ſuis avec zèle,

MONSIEUR,

Hanover, 24. Février 1697.

LET-

LETTRE XIII.

MONSIEUR,

Je vous ſuis bien obligé des particularités que vous me mandez de l'arrivée du *Czar* de Moscovie. C'eſt aſſurément quelque choſe de bien nouveau qu'un tel Voyageur. Après cela j'espère, que nous verrons bientôt en ce pays le fils du Roi de la Chine, puisque le Père *Kochanski* me mande qu'il apprend quelque choſe de nos langues d'Europe. Je ne ſai ſi ce ſera la langue Calviniſte ou la Papiſte pour parler avec le Czar. Et quand tous ces Princes de notre globe ſeront paſſés, peut-être que l'Empereur de la Lune viendra nous rendre viſite : j'ai peur en effet, que ſa copie ne nous vienne trouver, c'eſt-à-dire, Harlequin Empereur de la Lune du Théatre Italien, depuis que le Roi de France a caſſé par devotion la troupe Italienne; ce qui pourroit bien porter ces Italiens à vous rendre une viſite à Berlin, après qu'il nous auront vu en paſſant. Mais pour parler ſérieuſement, la viſite du *Czar* me paroit être de conſéquence; car c'eſt un grand Monarque, dont les bonnes intentions peuvent avoir un grand poids. J'ai vu une grande relation poſtérieure tant ſoit peu à votre lettre, qui nous apprend, que le *Czar* a trouvé incognito S. A. E. & qu'elle lui a rendu la viſite quelques jours après. On ajoute, que ce Prince a donné auſſi à

l'E-

l'Electeur le titre de *Czar*. Vous savez, *Monsieur*, que cela veut dire Roi chez les Moscovites, car ils disent *Czar David*, *Czar Salomon*. Il a eu raison, car il n'y a que le nom de Roi, qui manque à sa Sérénité Electorale, la réalité s'y trouvant toute entière.

Te Regem, Elector, dicit Czar Moschicus ultro,
Vix potuit major, vel mage vera loqui.

Je voudrois qu'on fît une taille douce de cette entrevuë & qu'on mît dessous des vers dont le sens eût quelque rapport au distique ci-joint : elle mériteroit au-moins d'être peinte au vrai, pour entrer un jour dans l'histoire de l'Electeur.

A votre retour à Berlin, vous trouverez ce que j'ai fait imprimer des dernières nouvelles de la Chine sur mes petites correspondances. Et j'ai même ajouté quelque chose des lettres des Jésuites, que vous m'aviez communiquées sans dire pourtant, que les Moscovites les avoient interceptées, & sans toucher les choses dont la publication pouvoit déplaire aux Jésuites. Car je menage encore ces Messieurs-là, puisqu'ils m'apprennent souvent quelque chose de curieux. Mais j'ai dit dans la Préface, que je vous en ai de l'obligation, aussi bien qu'à Mr. *Reiher*, que je vous supplie de remercier de ma part, de ce qu'il a bien voulu communiquer mon Mémoire à votre Ingénieur : peut-être que la présence de tant de Moscovites

aura

aura pu déjà fournir quelque chose, pourvu qu'on ait eu des interprêtes pour parler avec eux. Les Anglois & les Hollandois pourroient être portés par de vuës de commerce à obliger le Monarque de la Chine, qui affectionne tant les Sciences d'Europe, & pourroient prendre part en même tems aux avantages qu'il accorde aux Chrétiens Mais souvent les véritables intérêts de l'Etat ne sont pas moins négligés que ceux de la Religion.

Pous empêcher la Cannetille de se briser ou fausser, on la tourne à l'entour de quelque chose de ferme, & le tout est enchassé, ensorte que rien ne heurte contre.

Pour ce qui est des Dioptres armées de verres, la manière est de placer des filets déliés dans le tuyau optique à l'endroit du foyer commun du verre oculaire & objectif, par ce moyen on peut mesurer la grandeur apparente des objets, selon qu'elle tombe entre deux filets, qu'on peut faire approcher ou éloigner l'un de l'autre comme on veut, avec une vis par dehors. J'ai eu la pensée, que cela pourroit servir souvent à mesurer d'une seule station la distance entre l'objet & nous, supposant que la grandeur véritable de l'objet nous soit connuë à peu près. Car en effet, les hommes jugent naturellement à l'œil d'une seule station de la distance des choses par la grandeur apparente; mais ce qui se fait un peu confusément à l'œil, se pourroit faire bien plus exactement par ce moyen. L'instrument, qui sert à mesurer la grandeur apparente (comme

je

je viens de dire) s'appelle chez les Anglois un *Micromètre*.

Je suis bien aise que vous poussez Mr. *Rabner* à ne vous pas priver entièrement du fruit de tant de belles méditations & connoissances singulières qu'il a.

Ayez la bonté, *Monsieur*, de me conserver dans les bonnes graces de votre grand Ministre, où je me flatte toujours d'avoir quelque part encore, depuis que son Excellence voulut bien m'accorder la permission de les esperer, lorsque j'eus l'honneur de lui faire la révérence. En lui marquant ma vénération, je prétends que ce soit sans l'importuner le moins du monde. Je suis au reste avec passion

MONSIEUR,

Hanover, 21. *May* 1697.

LETTRE XIV.

MONSIEUR,

JE prends la liberté de vous envoyer quelques exemplaires de la bagatelle que voici : j'y ai profité de l'honneur de votre correspondance : le public profitera par mon ministère ; & il apprendra en même tems ce qu'il doit à vous, à Mr. *Reiher* & à votre Cour sur ce sujet. Vous aurez la bonté, *Monsieur*, d'en

d'en faire part à Mr. *Reiher*, en lui faisant mes complimens. J'ai insinué dans ma Préface le but que j'ai eu en publiant ces pièces, mais je n'ai pas voulu toucher cette corde trop ouvertement, pour ne me pas ériger en donneur d'avis, ni mettre martel en tête aux Jésuites. Mon but seroit d'animer les Protestans à prendre part à cette ample moisson des ames, de porter dans ce pays-là le Christianisme tel qu'il est dans sa pureté, & de ne se pas laisser enlever par d'autres toute la gloire, & tout le mérite d'une mission si importante. Car il faut avouër que l'Empire de la Chine est presque aussi considérable que l'Empire Romain l'étoit dans sa plus grande splendeur; & si le Christianisme y pouvoit prendre racine, ce seroit une des plus grandes choses du monde. Je considère encore, que le Monarque de ce grand Empire n'a honoré proprement dans ses édits en faveur des missionaires que les Sciences de l'Europe; & comme les Protestans y surpassent ou égalent dumoins les C. R. dans les Sciences, ils y feroient pour le moins autant qu'eux. Les Moscovites leur donneroient plutôt passage par terre qu'aux Jésuites. Et comme les Protestans sont les principaux maîtres de la navigation des Indes en Orient, ils ont tout l'avantage de leur côté. Mais j'ai peur, qu'on ne néglige toutes ces belles occasions & qu'on ne chante *surdis fabulam*. Cependant il seroit de l'honneur du parti de refuter, par des effets, ceux qui croient faussement que nous ne

nous écartons point de la propagation de la foi. Pour moi, comme tous mes travaux butent au bien public, je me contente d'y avoir contribué en ce qui dépend de moi ; & je laiſſe aux perſonnes plus puiſſantes & plus éclairées le ſoin d'y faire les reflexions qu'ils jugeront à propos. Au reſte, je me rapporte à ma précédente, en vous ſouhaitant un heureux voyage en cas qu'on vous envoye celle-ci. Je ſuis avec conſidération,

MONSIEUR,

Hanover, 26. *Juin* 1697.

ARTICLE IX.

DEUX LETTRES *de* Mrs. DE L'ISLE & BOUGUER *à* Mr. BOSE, *pour ſervir de ſuite à l'Art.* 3. *de la ſeconde Partie du* Tome III. *de cette Bibliothèque.*

à Paris le 30. *Mars* 1751.

MONSIEUR,

Il y a 13. jours que Mr. de Reaumur me remit à l'Académie votre lettre du 22. Févr. mais ce n'eſt que depuis 4. jours que j'ai eu communication de celle que vous lui a-

avez écrite le 31. Janvier, dans laquelle (n'ayant point encore reçu l'avis imprimé de Mr. de la Caille, & me croyant en Suède; & Mr. Bouguer en Brétagne, pour faire les observations correspondantes), vous priez Mr. de Reaumur de vous instruire de ce que vous avez à faire de votre côté pour correspondre à un si utile projet, en s'addressant pour cela à quelqu'autre Astronome de l'Académie. Mr. Bouguer m'a aussi montré la lettre que vous lui avez écrite, à laquelle il va faire réponse. Enfin j'ai reçu communication des dernières observations, que vous avez envoyées à l'Académie par Mr. de Reaumur, qui consistent . .

Vous ne recevrez pas d'autres éclaircissemens sur vos demandes à Mr. de Reaumur dans votre lettre du 31. Janv. que ce que je vais vous en écrire, & ce que Mr. Bouguer répondra à quelques-unes des demandes que vous lui avez faites en particulier: ainsi vous voyez que ce sera sur nous que roulera toute la correspondance que l'Académie aura avec vous, au sujet des observations correspondantes à celles de Mr. de la Caille.

J'ai été bien-aise d'apprendre le détail de vos instrumens: il n'y a que vos deux Lunettes de 6, & $8\frac{1}{2}$ piés qui puissent servir à déterminer les différences de déclinaison des bords de la Lune, & des Etoiles prescrites par Mr. de la Caille, avec la précision que nous désirons; mais il faudroit que ces deux Lunettes eussent chacune un Micromètre, dans lequel il y eût un fil mobile par le moyen

d'une Vis. Vous me mandez, que chacune de ces deux Lunettes a un Micromètre fort bien travaillé, que vous m'avez montré lorsque j'avois le plaisir d'être chez vous en Août 1747. Je ne me souviens pas s'il y a dans ces Micromètres un fil mobile, par le moyen d'une Vis (*) pour mesurer les diamètres apparents des Astres, ou prendre les différences de déclinaison, soit dans le Méridien, ou hors du Méridien, en laissant la Lunette fixe après avoir disposé un des fils fixes (parallèle au mobile) dans une telle situation, que le bord de la Lune, ou l'Etoile, le parcoure exactement, & attendant le moment que l'autre Astre vienne à traverser la Lunette; dans lequel tems, sans remuër la Lunette aucunement, il faudra mouvoir le fil mobile, jusqu'à ce qu'il soit dans le parallèle du second Astre, qui passera par la Lunette; & de cette manière, la Lunette restant entièrement fixe pendant l'intervalle de tems, (plus ou moins grand) que la Lune & l'Etoile viendront à la traverser l'une après l'autre, l'on pourra avoir immédiatement la différence de déclinaison entre l'Etoile & le bord de la Lune le plus voisin de son parallèle, & cela en parties du Micromètre; sans y employer la mesure du tems, si ce n'est pour savoir le tems, que chacun des Astres passera par la Lunette, & rasera le paral-

(*) Chacun de mes Micromètres est pourvu d'un tel fil, mobile à l'aide d'une Vis. *Note de M. Bose.*

rallèle, parce que la déclinaiſon de la Lune change continuellement. Pour ſavoir plus exactement ce tems, il ſeroit bon qu'il y eût dans la Lunete, outre les fils parallèles, tant fixes que mobile, un Transverſal ou Perpendiculaire aux ſus-dits (*), & que l'on marquât les momens, que l'un des bords de la Lune, (le précédent ou le ſuivant) & l'Etoile, paſſeroient par ce fil transverſal. Vous voyez par-là, Mr. qu'il n'eſt pas néceſſaire que l'obſervation ſe faſſe au Méridien, quoiqu'il fût avantageux qu'elle ſe fît le plus près du Méridien qu'il ſeroit poſſible : mais qu'il ſuffit, qu'à quelque diſtance que ce ſoit du Méridien, vous diſpoſiez bien exactement l'un des fils parallèles de votre Micromètre ſuivant le parallèle apparent de la Lune ou de l'Etoile, (de celui qui paſſe le prémier), & qu'enſuite affermiſſant aſſez bien la Lunette dans cette ſituation, pour que vous ne ſoupçonniez pas, qu'elle ſoit ſujette à aucun ébranlement, vous attendiez que l'autre Aſtre vienne à paſſer, pour diriger le fil mobile ſuivant ſon parallèle, ſans appuyer trop fort ſur la Vis, qui fait

(*) Chacun de mes Micromètres a un fil horizontal, parallèle, ou diurne; deux fils obliques; & neuf fils perpendiculaires, horaires, verticaux, ou de déclinaiſon, immobiles, & un dixième mobile à l'aide de la ſus-dite Vis. On voit qu'en tournant les Micromètres de 90°, je puis avoir neuf fils horizontaux fixes, & le dixième mobile. *Note de* M. Boſe.

fait mouvoir le fil mobile, de crainte de déranger la Lunette le moins du monde.

Voilà ce qui regarde les obſervations des différences de déclinaiſon de la Lune & des Etoiles les plus voiſines de ſon parallèle, ce qui vous ſera aiſé de prévoir par le moyen d'une Ephémèride. Pour ce qui eſt des autres obſervations, dont je parle dans ma lettre circulaire manuſcrite, elles conſiſtent dans les différences d'ascenſion droite en tems, entre les bords de la Lune & l'Etoile: ces différences d'ascenſion droite doivent être obſervées le plus ſouvent qu'il ſera poſſible tant aux environs du Méridien, que fort loin, c'eſt-à-dire, plus de 6. heures devant, ou 6. heures après le paſſage de la Lune au Méridien; & même au voiſinage de l'Horiſon lorsque la Lune aura une grande déclinaiſon ſeptentrionale. Vous voyez bien que, pour obſerver immédiatement ces différences d'ascenſion droite, il faut 1°. que la Lune & l'Etoile aient à peu près la même déclinaiſon, pour qu'elles puiſſent paſſer ſucceſſivement l'une après l'autre dans le champ de la Lunette, que je ſuppoſe entièrement fixe pendant l'intervalle de tems que ces deux Aſtres emploieront à la traverſer l'un après l'autre. 2°. Il faut que ces fils ſoient exactement dirigés ſuivant le parallèle de la Lune, ou de l'Etoile, & qu'il y ait un, ou pluſieurs fils perpendiculaires à ce parallèle: ce ſera par ces fils perpendiculaires au parallèles, ou fils horaires, que l'on obſervera les momens des paſſages des bords de la Lu-

ne,

ne, (le précédent ou le suivant) & l'Etoile. 3°. comme la mesure du tems fait beaucoup perdre de précision, ce ne sera que par bien des passages réïterés, ou par bien des fils multipliés, que l'on pourra s'assurer des véritables différences d'ascension droite en différens tems, & pour cela il faudra que chaque passage soit observé avec la plus grande précision qu'il est possible, au de-là même de celle d'une seconde, jusqu'à la précision d'une demi-seconde, ou d'un quart de seconde de tems: ce qui ne seroit pas impossible, si l'on avoit la Pendule à côté de soi, pour en pouvoir entendre & compter soi-même les vibrations. Car au travers d'une Lunette de 6. à 8. piés le mouvement de la Lune & des Etoiles paroit si promt, que l'on peut aisément estimer la seconde, ou la demi-seconde, & quelquefois le quart de seconde, que les bords de la Lune & les Etoiles passent par des fils horaires, ou perpendiculaires au parallèle du mouvement diurne.

L'on pourroit à la vérité déduire, des observations des différences de passage de la Lune & de l'Etoile par le fil vertical & horisontal, d'un quart de Cercle leurs différences d'ascension droite de la manière que je l'ai proposé, & que vous l'avez pratiqué dans le passage de ☿ sur le ☉; mais le calcul en seroit trop long pour la ☾. Ainsi je ne vois pas que votre quart de Cercle vous puisse servir à autre chose, qu'à observer le plus souvent qu'il vous sera possible des hauteurs cor-

respondantes du Soleil, pour connoitre toujours l'état de votre Pendule, & à obſerver les hauteurs méridiennes apparentes de l'un des bords de la Lune, comme auſſi celles du Soleil & de quelques Etoiles de tems en tems; afin de vous aſſurer de plus en plus de votre hauteur du Pole, & de ſavoir chaque jour (des obſervations, correspondantes à celles de Mr. de la Caille) la hauteur méridienne apparente de la Lune, au-deſſus de votre Horiſon.

Je crois vous avoir aſſez expliqué tout ce qui regarde les obſervations que vous pouvez faire avec les inſtrumens que vous avez, ſi ce n'eſt que je n'ai pas parlé des diamètres apparens de la Lune, dont Mr. de la Caille recommande les obſervations à ceux qui en ſeront capables, étant fournis d'inſtrumens propres à les donner avec exactitude. Vos Lunettes de 6. & 8 piés ½ ſont bonnes pour ce deſſein; mais vous devez pour cela être bien aſſuré du nombre de min. & ſec. d'un grand Cercle qui répondent aux tours du Vis & à leurs parties dans votre Micromètre: ce qui eſt auſſi néceſſaire pour déterminer exactement par vos Micromètres les différences de déclinaiſon de la Lune & des Etoiles. Mais je ne ſai pas de quelle methode vous vous êtes ſervi pour connoitre le rapport exact des parties de vos Micromètres avec les minutes & ſecondes d'un grand Cercle: le moyen le plus expéditif, & aſſez ſûr eſt de le faire par le moyen des diamètres apparens du Soleil, ob-

ſer-

ſervés avec les mêmes Micromètres (*) en ſuppoſant ces diamètres connus, & tels qu'on les trouve dans les meilleures Tables.

Mr. de la Caille ſera informé, par les occaſions que nous aurons de lui écrire, de ce que vous ferez en correspondance à ſes obſervations. . . .

Je compte bien que les obſervations que l'on fera, correspondantes à celles de Mr. de la Caille, pourront ſervir à la détermination de la figure de la Terre, ou à la confirmation de celle qu'on lui attribuë, pourvu que ces obſervations ſoient faites avec une grande exactitude, & dans bien des lieux différens; au moins ſera-t-il indiſpenſablement néceſſaire d'avoir égard à cette figure, pour conclure de toutes les obſervations que l'on fera la quantité & la diverſité des parallaxes de la Lune pour les différens uſages de l'Aſtronomie. C'eſt de quoi j'eſpère que vous ſerez convaincu par la lecture de 3. petites lettres que je fais imprimer ici ſur cette matière, & dont je vous enverrai un exemplaire auſſi-tôt qu'elles ſeront achevées. . . . vous ſavez avec quels ſentimens je ſuis,

De l'Iſle.

MONSIEUR,

J'ai reçu avec un extrême plaiſir la lettre que

(*) C'eſt juſtement la methode que j'ai ſuivie. *Note de* M. Boſe.

que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 19 de Février dernier, & presque dans le même tems, Mr. de Reaumur m'a remis votre écrit du 31. Janvier, que j'ai eu le soin de communiquer à Mr. de l'Isle. . . Je viens maintenant Mr. aux observations correspondantes de celles de l'Abbé de la Caille. Vous êtes muni d'instrumens à merveilles pour entreprendre ce travail. Nous avons besoin des différences, non pas de hauteurs, mais de déclinaisons de la Lune, & de plusieurs Etoiles, sur le parallèle desquelles la Planette se trouvera. Une Lunette de 4. ou 5. piés, ou plus longue, pointée sur l'Etoile, de manière que l'Etoile suive le fil, suffit. Il n'y a qu'à fixer la Lunette, attendre que la Lune passe à son tour, & voir avec le Micromètre de combien le bord de la Lune est plus septentrional ou méridional que l'Etoile; & observer aussi l'intervalle entre les deux passages. Il me paroit que les Cercles horaires les plus voisins du Méridien du Cap de bonne Esperance sont les meilleurs; mais, après tout, rien ne vous gêne: si vous ne pouvez pas observer la Lune dans un Cercle horaire, il n'y a point d'inconvénient à l'observer dans un autre, pourvu que la Lunette conserve bien exactement la même situation dans l'observation de la Lune & de l'Etoile, afin qu'on ait exactement, & la différence de déclinaison des deux Astres, & la différence d'ascensions droites. Quant au tems des observations, il faut aussi l'avoir: mais il n'est pas nécessaire d'être extrêmement scrupuleux sur

cet

cet article : votre Pendule ne peut pas vous tromper de beaucoup. Si l'on se servoit d'une Lunette plus courte, on pourroit avoir un plus grand champ, & comparer la Lune à un plus grand nombre d'Etoiles. Mais le Micromètre cesse d'être d'un usage exact, aussitôt qu'on lui fait mesurer de trop grands intervalles. C'est pourquoi, on doit préférer les Lunettes un peu plus longues, quoiqu'elles aient moins de champ. Il faut toujours que les objets, que l'on compare, soient à peu de distance du Centre, afin d'éviter le mauvais effet, que doit produire le bord de l'oculaire sur les rayons qui le traversent obliquement.

Je reviens à l'exactitude de la Pendule. Il est vrai que, lorsqu'il s'agit de certaines observations, il est bon de régler l'Horloge, ou de s'assurer de son état par des hauteurs correspondantes : mais on peut se servir avec succès d'un Gnomon dans une infinité de rencontres : on trace une Méridienne par un assemblage de cheveux qu'on tend, lorsqu'on veut observer le midi. On reçoit un rayon du Soleil par un très-petit trou dans un endroit obscur. Ce rayon est reçu sur une carte, ou sur un morceau de papier, qu'on met au-dessous du fil ou des cheveux tendus ; & on a très-exactement l'instant du midi, pourvu que la Méridienne ait été bien tracée. C'est une peine qu'il faut prendre une fois, mais dont on est bien dédommagé dans la suite. On tend l'assemblage de cheveux sur quelques petits crampons, & on détend ces cheveux lorsque

que l'obſervation du midi eſt faite. . . . . .
Recevez les aſſurances des ſentimens avec lesquels je ſuis &c.

BOUGUER.

Paris, 1. *Avril* 1751.

ARTICLE X.

EXTRAIT *d'une Lettre à l'Auteur de la* Bibliothèque Impartiale.

. . . . Je lis toujours, Monſieur, votre Journal avec plaiſir. Je vous avertis d'une inadvertance qui ſe trouve dans un Article de vos Nouvelles Litteraires. Vous y dites: *On nous prépare une Hiſtoire des Chartreux, dont voici l'annonce:* Centifolium Camaldulenſe. Les *Chartreux* & les *Camaldules* ſont deux Ordres très-diſtincts.

On vous a attaqué d'une manière fort malhonnête, ſur ce que dans votre I. Vol vous n'aviez pas parlé aſſez avantageuſement de Rouſſeau. On ne peut rien de mieux que votre Apologie là-deſſus. Je lis actuellement le IV. & V. Vol. des Lettres de Rouſſeau imprimées à Paris, mais ſous le faux titre de Genève. On y voit quantité de Lettres de ce Poëte addreſſées à Mr. de Crouſaz. Elles ſont la plupart de 1712, & écrites de chez

chez le Comte du Luc, Ambaſſadeur de France en Suiſſe. Elles ſont fort travaillées, & les meilleures de tout le Recueil. Elles ont cependant un grand défaut, ce ſont des flatteries outrées ſur toutes les productions du Profeſſeur de Lauſane. Il y a fort long-tems que je les avois vuës en MS. Ceux qui n'avoient pas vu le deſſous des Cartes, étoient fort ſurpris de ce commerce étroit entre deux hommes de Lettres de caractères & de mœurs ſi différents. On ne comprenoit pas, qu'un Miniſtre de la réputation de Mr. de Crouſaz ſe livrât ainſi à un Poëte fort décrié pour les mœurs, & qui venoit d'être flêtri en France. Mais voyez le motif ſécret. Rouſſeau, malgré ſon exil, étoit parfaitement bien dans l'esprit du Comte du Luc; & il s'agiſſoit de ménager à Mr. de Crouſaz la protection de ce Seigneur, pour lui faire obtenir une Place à l'Académie des Sciences, qu'il lui procura effectivement dans la ſuite.

Pour les motifs de Rouſſeau, en ſe liant ſi étroitement avec Mr. de C. ils ne ſont pas difficiles à deviner. Son commerce avec un homme de ce caractère ſembloit le réhabiliter un peu du côté des mœurs; mais il avoit une vuë encore plus particulière, c'eſt de tirer de Mr. de C. des preuves bien conſtatées des mauvaiſes actions de Saurin pendant qu'il étoit Miniſtre en Suiſſe. Il eut par ſon moyen trois ou quatre Lettres originales de Saurin, dans lesquelles il avoüoit ſes crimes. Rouſſeau les montra à Mr. l'Abbé d'Olivet quand

quand il paſſa à Bruxelles en 1730. Voyez là-deſſus la *Bibliothèque Raiſonnée*, T. XXVI. pag. 342.

Il me ſemble que les Lettres inſérées dans la belle Edition des Oeuvres de Rouſſeau *in* 4to. ſont fort inférieures à celles de ce dernier Recueil.

Voici le jugement que l'on nous a envoyé de Paris ſur ce Recueil des Lettres de Rouſſeau

„ On trouve dans ces Lettres des jugemens
„ bien rendus, des détails de Littérature aſſez
„ curieux, mais qui auroient fait plus de
„ plaiſir il y a 30. ans, de l'aigreur contre
„ ſes ennemis, des *Jérémiades* perpétuelles
„ ſur ſes malheurs, une partialité viſible con-
„ tre les gens qui penſoient autrement que
„ lui ſur des matières de bel esprit, un ſtile
„ qui ne peut pas paſſer pour leger. Rous-
„ ſeau, ſi admirable dans ſes Poëſies, eſt au
„ rang des médiocres pour la Proſe. On
„ a remarqué le contraire ſur la Motte. Il
„ excelle en Proſe, & il eſt foible dans ſes
„ Vers.

Malgré la mauvaiſe humeur de l'Anonyme, qui ſe plaint de la manière dont vous avez parlé de Rouſſeau dans votre Journal, on doit, Monſieur, vous rendre la juſtice que vous y avez apporté beaucoup de modération, & que vous n'avez point démenti le titre de votre Bibliothèque.

Pour faire auſſi mes preuves d'impartialité je vous avouërai, que j'ai trouvé que Rousſeau ſe diſculpe aſſez bien ſur la Moïſade.

„ La

„ La Moïſade, dit-il, n'eſt pas de moi, &
„ ne ſauroit en être, puisque je n'avois pas
„ 13. ans quand on me la communiqua. Je
„ pourrois prouver que je l'ai recitée en
„ 1686., à des gens qui ſont encore en vie.
„ Un nommé *Lourdet*, qui étudioit en Philo-
„ ſophie dans le même Collége où je faiſois
„ ma Rhétorique, me la donna". *Tome* IV.
p. 202.

Pour les infames Couplets qui furent l'occaſion de ſon exil, on dit auſſi qu'à Paris bien des gens ſont revenus de la penſée qu'il en ſoit l'Auteur. Mr. le Profeſſeur *Cramer*, qui étoit à Paris il y a deux ans, m'a écrit que presque tout Paris avoit changé de ſentiment, non ſeulement le Public, mais les principaux intéreſſés; qu'en particulier *Boindin*, qui étoit un des plus maltraités, & qui d'abord avoit jetté feu & flamme contre Rouſſeau, lui avoit dit, à lui Mr. *Cramer*, qu'il n'attribuoit plus les Couplets à ce Poëte, & qu'ils devoient être de quelque autre.

L'Editeur du Recueil des Lettres de Rouſſeau dit dans une petite Préface, qu'il a entre les mains les originaux de celles qu'il a addreſſées à Mr. de Crouſaz. Il y a beaucoup d'apparence que ce ſera Mr. le Cheſeaux, petit-fils de Mr. de Crouſaz, & habile Aſtronome, qui les aura envoyées.

Afin de vous prouver que les vuës ſécrettes, que j'ai prêtées à Mr de Crouſaz quand il lia ſon commerce avec Rouſſeau, ne ſont pas des chimères, je vais joindre ici la Copie

pie d'une Lettre de recommandation de Mr. le Comte du Luc en faveur de Mr. de C. pour une Place vacante dans l'Académie.

LETTRE *du Comte* DU LUC *à* Mr. DE MALEZIEU. *de Vienne le 6 Janv.* 1717.

Je reviens de l'autre monde, Monsieur, & ce n'est pas pour vous demander des prières, mais pour vous en faire une en faveur d'un Homme que j'aime tendrement, & à qui je n'ai encore pu rendre aucun service, quelque envie que j'en aie toujours euë. Il s'appelle Mr. de Crousaz, *& vous le connoissez sans doute mieux que moi par ses Ouvrages, mais vous ne le connoissez peut-être pas si bien par la probité, la douceur, la modestie, & le zèle dont il fait profession pour la France, dans un Pays où l'on ne fait guère fortune par cette dernière vertu. Il est d'une famille distinguée à Lausane, & il n'est pas moins distingué par son savoir, & par son attachement pour la Nation, dont j'ai été témoin pendant tout le cours de mon Ambassade en Suisse. J'apprens, qu'il est question de remplir une Place, vacante à votre Académie par la mort de* Mr. Leibnitz, *& il est persuadé, comme moi, que ce Sanctuaire des Muses le mettroit à l'abri de plusieurs petits chagrins que son cœur François lui attire de tems en tems dans son Canton. Il envisage de plus l'honneur d'etre associé aux illustres de votre Corps, comme le* non plus ultra *de la fortune d'un Savant. Je vous demande votre*

tre amitié, & votre protection pour lui, Monsieur, & les effets qu'il en ressentira seront un des plus grands services que je puisse recevoir d'un ami, sur qui je prens la liberté de compter comme sur moi-même *Je suis* &c.

L'Ambassadeur, qui étoit encore languissant, fit vraisemblablement composer cette Lettre à Rousseau. Elle produisit son effet. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que *Saurin*, dont la femme étoit proche Parente de Mr. de Crousaz, & qui ne pouvoit pas soupçonner que c'étoit à ses dépens que le Professeur de Lausane avoit acheté la protection du Comte du Luc, s'intéressa aussi vivement de son côté pour son Parent. Vous trouverez sans doute, que ce manége ne fait point-du-tout honneur aux Savans, & que Saurin joue un meilleur rôle que Mr. de C.

ARTICLE XI.

NOUVELLES LITTERAIRES.

ITALIE.

Venise.

On a imprimé ici chez *Pierre Bassaglia* deux Pièces en deux Feuilles *in octavo*, intitulée: *Dissertazione del Signor* Luigi Salvi, *e Parere del Signor Conte* Jacobo Antonio Sanvitale. L'une & l'autre roulent sur l'usage de la Mythologie dans la Poësie moderne. M. *Salvi* le rejette non seulement comme contraire à la Religion, mais encore aux

lumières dont notre Raison jouït actuellement. M. *Sanvitale* soutient la cause contraire, mais avec moins d'habileté.

C'est aussi dans cette ville, quoique sans nom de lieu, ni d'Imprimeur, qu'a paru un ouvrage plus considérable, de deux Alphabets in quarto. C'est la Uranide o siano, *i sette Dialoghi del Conte* Giovanni de Cataneo, *Storiografeo e Consigliere di Sua Maestà Prussiana, e già suo Ministro presso la Serenissima Republica di Venezia, dedicati alla Santità di Papa Benedetto* XIV. On trouve d'abord une Lettre à un Ami Protestant, dans laquelle l'Auteur se propose de répondre à diverses objections faites dans la *Bibliothèque Raisonnée*, contre le Dogme de la Présence réelle. Viennent ensuite sept Dialogues, fort bien écrits, & où l'Art de la Méthode Socratique est mis en œuvre avec succès: ils roulent sur divers points de Religion, & sont destinés à ramener les Errans & les Incrédules. Enfin il y a trois Dissertations sur la Prière, sur les afflictions des Justes & la prospérité des Méchans, & sur la Résurrection des Morts, & deux Lettres sur des matières du même ordre.

La Vie de *Jaques Foscarini*, qui vers la fin du XVI. siècle a rendu des services considérables à sa Patrie, tant à la Guerre que dans les Ambassades, a paru chez les Frères *Pinelli*, en un Volume *in quarto*, de 17 feuilles: *Vita di* Giacopo Foscarini, *Cavaliere e Procuratore di San Marco, tradotta per* Bartholomeo Ridolfi Sforza D.

On a imprimé successivement ici quelques Dialogues du *P. Giovancarlo Ignaci*, qui font ensemble 16 feuilles in 4°. Le prémier a pour titre, *Alessifarmaco par la corrente Epidemie degl' Animali : e Preservativo per le conseguenti Epidemie:* le second, *il Lucianino*; & le troisieme *l'Idiota.* Il y en a ensuite trois autres plus courts, qui renferment une Critique du Systême de M. *Bouiller* sur l'Ame des Bêtes.

Florence.

On a imprimé ici un petit Ecrit de Médecine de 8. feuilles *in quarto*, qui est d'une main fort habile, & où l'on trouve des choses importantes au sujet des Fièvres *mesenteriques*, qui règnent communement à Rome & aux environs.

Verone.

L'Imprimerie du Séminaire de cette ville a mis au jour. *De futuro impiorum statu Libri tres, ubi adversus Deistas, nuperos Origenistas, Socinianos, aliosque Novatores Ecclesiæ Catholicæ, doctrina de poenarum inferni veritate, qualitate & æternitate, asseritur & illustratur. Autore* P. T. Jo. Vincentio Patuzzi, *Ord. Præd. Sacræ Theol. Lectore.* Grand *in quarto*, de 2 Alph. & 10 f. C'est en voulant réfuter le systême de *Swinden*, Auteur Anglois, qui a mis l'Enfer dans le Soleil, que le P. *Patuzzi* a rassemblé les réflexions qui composent ce gros ouvrage.

ANGLETERRE.

Londres.

M. *Clement* a entrepris ici un Ouvrage périodique, sous le titre de *Nouvelles*

Litteraires, qui eſt écrit avec beaucoup de feu & de legèreté, & où il règne une grande variété.

On a imprimé chez *Nourſe*, en deux Volumes, *in* 12. 1751. *l'Hiſtoire de la Jamaïque, traduite de l'Anglois, par M***. ancien Officier de Dragons*. C'eſt un Livre bien fait & intéreſſant.

M. *Durand*, Miniſtre & Membre de la Société Royale, Auteur de divers ouvrages eſtimés, travaille à une nouvelle Edition de *Boyer*, *in quarto*, quoiqu'il n'y ait qu'un an qu'il en avoit donné une avec une Diſſertation ſur la Proſodie, & des Additions ſans nombre dans le corps de l'ouvrage. Cette Edition étant déjà enlevée, on en prépare une autre, pour laquelle M. *Durand* fait un grand uſage du *Dictionnaire Etymologique de Menage*, qui parut l'année paſſée chez *Briaſſon* Voici un fragment d'une Lettre de M. *Durand* à M. F. . . . . qui eſt aſſez intéreſſant pour le placer ici.

„ Il me paroit que dans vos Additions vous „ n'avez point fait uſage des *Cent nouvelles-Nouvelles*. Vous ſavez qu'on en a fait „ quelques Editions en Hollande & à Paris ; „ mais elles ſont toutes fautives, & ſouvent „ inintelligibles. Par bonheur j'ai recouvré „ ici je ne ſai comment la prémière Edition. „ Elle eſt de Paris *in quarto*, Lettre à demi „ Gothique, ſans accens, avec des figures en „ bois, qui n'ont aucun rapport au ſujet, & „ un Frontiſpice à la tête auſſi en bois, où „ le Roi de France, (Louïs XI.) eſt repréſenté ſéant ſur ſon Trone, la Couronne ſur la tête & le Sceptre en main, qui

„ re-

„ reçoit des mains d'un Religieux à genoux
„ le gaillard Volume en question, armé de
„ deux crochets, comme un *Flos Sanctorum*
„ de famille. A' droite & à gauche sont les
„ Pairs de France, *stantes*, mais tous le cha-
„ peau sur la tête; ce qui est assez notable.
„ A' la faveur de cette Edition on peut cor-
„ riger toutes les autres. On dit que le
„ Régent donna de cette prémière Edition
„ jusqu'a vingt pistoles; mais il faut qu'un
„ pauvre Critique ait présidé à la Copie.
„ C'est dommage que le Livre soit si obscè-
„ ne; car d'ailleurs on y trouve toute la naï-
„ veté du siècle d'alors, qui étoit grande, &
„ même des arrangemens de construction
„ qui font plaisir, & qui affectent tout autre-
„ ment que la marche directe & uniforme
„ qu'on lui a substituée. J'en tirerai quelques
„ tours & quelques expressions honnêtes, pour
„ enrichir ce que vous avez déjà si bien mis
„ en œuvre; mais ce sera à part, & la fin du
„ Boyer, dans un nouvel Alphabet", &c.

FRANCE.

Paris.

C'est ici, quoique le titre porte à la Haie, qu'on a imprimé in 12. 1751. *Dialogue entre le siècle de Louis XIV. & le siècle de Louis* XV. On y trouve un parallèle des hommes illustres des deux Règnes.

L'Académie des Belles Lettres de Montauban à donné en un volume *in octavo* 1751. à *Montauban*, chez *Teulières*, & à *Paris* chez

Chaubert, des *Mêlanges de Poësie, de Litterature & d'Histoire, pour les années* 1744. 1745. & 1746. On trouve à la tête l'Histoire de l'Académie. Il y a de très-beaux morceaux en tout genre dans ce Recueil.

On goûte le petit ouvrage que M. *Marin*, Avocat au Parlement de Paris, a fait imprimer chez *Prault*, fils, sous le titre de *L'Homme aimable, avec des réflexions & des pensées sur divers sujets.*

M. *Gaultier*, connu par son Art d'imprimer les Tableaux, attaque le Systême de Newton dans un ouvrage intitulé, *Chroagénésie, ou génération des couleurs*. en deux vol. *in* 12. 1751.

M. l'Abbé S***. a dédié à Mesdames de France, Madame Victoire, Madame Sophie, & Madame Louïse, des *Poësies Sacrées*, parmi lesquelles il y a des Pièces dignes d'attention.

Voici deux Traductions de l'Anglois. La première, c'est le *Nouveau Voyage de Guinée, contenant une description exacte des coutumes, des manières, du terrain, du climat, des habillemens, des bâtimens, de l'éducation, des Arts manuels, de l'agriculture, du commerce, des emplois, des langages, des rangs de distinction, des habitations, des divertissemens, des mariages, & généralement de tout ce qu'il y a de remarquable parmi les Habitans. Traduit de l'Anglois de* Guillaume Smith, chez *Durand & Pissot*, 1751. *in* 12. deux volumes. C'est sur-tout un Livre d'instruction.

La seconde Traduction, dont nous voulons de parler, ce sont les *Recherches Critiques sur l'é-*

tat

tat présent de la Chirurgie, traduites de l'Anglois de M. Samuel Sharp, *Membre de la Société Royale, & Chirurgien de l'Hôpital de S. Guy à Londres. Par* M. A. T. Jault, *Docteur en Médecine & Professeur au Collége Royal.* Chez *Nyon & Guillyn, in* 12. 1751.

Le titre suivant est propre à réveiller la curiosité : *Traité Historique & Dogmatique sur les Apparitions, les Visions & les Révélations particulières, avec des Observations sur les Dissertations du R. P.* Don Augustin Calmet *touchant les Apparitions & les Revenans, par M. l'Abbé* Lenglet du Fresnoy, *in* 12. 1751. 2 volumes, chez *le Loup*.

M. *du Port de Tertre* a donné un *Abrégé Chronologique de l'Histoire d'Angleterre, depuis le commencement de la Monarchie jusqu'au Règne du Roi qui est actuellement sur le Trone, avec des Anecdotes curieuses, une description des principales villes des trois Royaumes, & un Article à part sur l'établissement & le pouvoir du Parlement de la Grande Bretagne*; chez la Veuve *Cailleau* 1751. en 3 volumes *in* 12.

* On trouve encore les nouveautés suivantes.

I. *Elemens de Chymie Théorique*, par M. *Macquer*, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, & de l'Académie Royale des Sciences, à *Paris* 1749. in 12. avec fig.

II. *Elemens de Chymie Pratique contenant la description des opérations fondamentales de la Chymie, avec des explications & des remarques sur chaque opération.* Par M. *Macquer*, de l'Académie Royale des Sciences, & Docteur-Régent

 de

de la Faculté de Médecine de Paris, à *Paris*. 1751. 2 vol. in 12. [Le 1er. vol. traite des opérations qui se font sur le règne minéral; le 2. des opérations qui ce font sur le règne végétal, ensuite qui se font sur le règne animal.]

III. *Chymie médicinale, contenant la manière de préparer les Remèdes les plus utiles, & la méthode de les employer pour la guérison des maladies*, par M. *Maloüin*, de l'Académie Royale des Sciences, Docteur, & ancien Professeur de Pharmacie à la Faculté de Médecine de Paris, & Censeur-Royal, à *Paris* 1750. 2 vol. in 12.

IV. *Consultations choisies de plusieurs célèbres Médecins de l'Université de Montpellier, sur les maladies aigues & chroniques*, à *Paris*, 1748. & 1750 8 *vol.*

- V. *Le Manuël de la charité*, ou *Formule des médicamens faciles à préparer, dressée en faveur des personnes charitables, avec des Remarques utiles. On y traite aussi de la Saignée*, &c. à *Paris* 1751. 1 vol. in 12. nouvelle Edit. augmentée.

VI. *Essai sur le Méchanisme des Passions en général*, par M. *Lallemand*, Docteur-Régent de la Faculté de Médicine & Université de Paris, à *Paris*, chez Pierre Abram le Prieur, 1751.

VII. *Suite de la Matière médicale de M. Geoffroi*, par M. . . . Docteur en Médicine, avec *un Traité des Plantes de notre pays*, à *Paris*, 1750. 3 vol. in 12. [La matière médicale de M. Geoffroi a paru en Latin il y a quelques années en 2. vol. in octavo. Les Libraires ont fait traduire cet ouvrage qui contient 7 vol. dont

dont les trois derniers sont un supplement à ce qui manquoit à l'ouvrage de M. Geoffroi].

VIII. *Tablettes Historiques, Généalogiques, & Chronologiques*, 4. parties *contenant les terres du Royaume briguées en titre de* Marquisat, *de* Comté, *de* Vicomté, & de Baronie, *avec deux Tables alphabétiques, l'une des noms des Familles, l'autre des noms des terres*, à *Paris* 1751. 1 vol. petit in 12. 448 pages. [Les trois prémières parties, qui contiennent la généalogie des Princes de l'Europe, des anciens Souverains des provinces de France, & des Ducs & autres grands Seigneurs du Royaume, ont paru en 1748. & 1749. en 3 vol. petit in 12.]

IX. *Aëdologie*, ou *Traité du Rossignol, qui contient la maniére de le prendre au filet, de le nourrir facilement en cage, & d'en avoir le chant pendant toute l'année*: ouvrage accompagné de Remarques utiles & curieuses sur la nature de cet oiseau, avec figures, à *Paris*, 1751. petit vol. in 12. de 156 pages.

X. *Essai sur l'histoire des Nations en général, & de l'Homme en particulier, où l'on traite de l'homme d'esprit, de la folie de l'homme, &c.* 1749. 1 vol. in 12.

XI. *Systême du Philosophe chrétien*, par Mr. *Gamache*, Chanoine - Regulier de St. Croix de la Bretoirie. Paris, 1751.

XII. *L'esprit des Loix quintessencié*. 3^{me}. part.

XIII. *Mémoires de Mathématique & de Physique, présentés à l'Académie Royale des Sciences par divers Savans, & qui ont été lus dans les Assemblées*, 1750. 4.

ALLEMAGNE.

Leipsig.

M. *Gellert*, qui s'est fait beaucoup de reputation par ses Fables & ses ouvrages Dramatiques, vient de donner des *Lettres*, dans lesquelles il donne des préceptes & des modèles pour le bon goût dans l'Art Epistolaire. C'est un volume *in octavo* de vingt feuilles, qui sera d'un très grand usage pour sa Nation.

Il a paru en deux volumes, grand *in octavo*, en Allemand, un Recueil d'Ecrits satiriques marqués au bon coin, L'Auteur se nomme M. *Rabener*.

Berlin.

L'Académie Royale des Sciences & Belles Lettres vient de publier un nouveau volume de ses Mémoires, pour l'année 1749. C'est le cinquième. Comme il ne sauroit être encore fort répandu, on sera peut-être bien aise de trouver ici la notice des Pièces qu'il renferme.

CLASSE DE PHILOSOPHIE EXPÉRIMENTALE. 1. *Recherches sur la fertilité de la Terre en général*, *par* M. Eller. 2. *Nouvelle manière de rendre l'argent très-fin par l'acide du sel commun*, *ou moyen de faire la réduction de l'argent cornu sans perte*, *par* M. Marggraaf. 3. *Expérience concernant la génération des Champignons*, *par* M. Gleditsch. 4. *Manière de construire une Echelle de Baromètre*, *qui indique directement la véritable pression de l'air*, *& qui corrige les défauts causés par les altérations que la chaleur de l'air fait éprouver au Mer-*

Mercure, *par* M. C. T. Ludolff. 5. *Obſervations ſur l'Huile qu'on peut exprimer des Fourmis, avec quelques Eſſais ſur l'acide des mêmes Inſectes, par* M. Marggraaf. 6. *Relation concernant un Eſſain prodigieux de Fourmis, qui reſſembloit à une Aurore Boréale, par* M. Gleditſch. 7. *Mémoire concernant certaines pierres, qui par la ſtratification avec les Charbons & la calcination, parviennent à un état & acquièrent une force, par laquelle étant expoſées un peu de tems à la lumière, elles brillent enſuite dans un lieu obſcur, par* M. Marggraaf. 8. *Mémoire ſur l'Art de couver les œufs ouverts, par* M. Beguelin. 9. *Obſervation Anatomique ſur un nœud, ou* Ganglion, *du ſecond rameau de la cinquième paire des nerfs du cerveau, nouvellement découvert; avec l'Examen Phyſiologique du véritable uſage des nœuds, ou ganglions des nerfs, par* M. Meckel. 10. *Eſſai d'une fécondation artificielle, fait ſur l'eſpèce de Palmier qu'on nomme*, Palma dactylifera folio flabelliformi, *par* M. Gleditſch. 11. *Syſtème des Plantes fondé ſur la ſituation & la liaiſon des Etamines, par* M. Gleditſch.

CLASSE DE MATHEMATIQUE. 1. *De la Controverſe entre* M. Leibnitz & Bernoulli, *ſur les Logarithmes des nombres négatifs & imaginaires, par* M. Euler. 2. *Mémoire ſur la véritable raiſon du défaut de la règle de* Cardan *dans le cas irréductible des équations du troiſième dégré, & de ſa bonté dans les autres, par* M. Kœnig. 3. *Rapport de quelques Obſervations celeſtes faites à l'Obſervatoire Royal, par* M. Kies. 4. *Sur le point de rebrouſſement de la ſe-*

seconde espèce de M. le Marquis de l'Hopital, par M. Euler. 5. *Recherches sur les Racines imaginaires des Equations, par* M. Euler. 6. *Recherches sur la précession des Equinoxes & sur la nutation de l'Axe de la Terre, par* M. Euler. 7. *De la Parallaxe de la Lune, tant par rapport à sa hauteur qu'à son azimuth, dans l'Hypothèse de la Terre spheroidique, par* M. Euler. 8. *De la situation la plus avantageuse des Planettes pour découvrir les irrégularités de leurs mouvemens, par* M. Kies. 9. *Sur les Eclipses des Etoiles fixes par la Lune, par* M. Kies. 10. *Mémoire dans lequel on examine, si l'on peut esperer la même précision dans la détermination des Longitudes, des Observations des occultations des Etoiles fixes par la Lune, ou des distances de cette Planette aux Etoiles fixes, que des Eclipses des Satellites de Jupiter, par* M. Cassini de Thury. 11. *Description d'un Instrument qui se trouve à l'Observatoire de Berlin.* 12. *Extrait d'une Lettre de* M. d'Alembert à M. de Maupertuis.

CLASSE DE PHILOSOPHIE SPECULATIVE. 1. *Dissertation sur les raisons d'établir ou d'abroger les Loix.* 2. *Examen de l'usure suivant les Principes du Droit Naturel, par* M. Formey. 3. *Mémoire sur l'apperception de sa propre existence, par* M. Merian. 4. *Mémoire sur l'apperception considérée relativement aux Idées, ou sur l'existence des Idées dans l'Ame, par* M. Merian. 5. *Réflexions sur l'origine du plaisir, où l'on tâche de prouver l'idée de Des Cartes: Qu'il naît toujours du sentiment de la perfection de nous-mêmes, par* M. Kæstner.

CLAS-

CLASSE DE BELLES LETTRES. 1. *Dissertation sur un passage des Commentaires de Jules Cesar*, de Bello Gallico, Liv. VI. ch. 21. par M. Pelloutier. 2. *Dissertation sur l'origine du Peuple Prussien*, par M. de Francheville.

PRIX *PROPOSE'* *PAR* L'ACADEMIE ROYALE DE PRUSSE.

Pour l'Année 1753.

Le Prix de Philosophie spéculative de l'année 1751. sur les Evènemens fortuits, & les devoirs qui en resultent, a été remporté par *M. Kæstner*, Professeur de Mathématiques à Leipzig, Membre de l'Académie Royale des Sciences & Belles Lettres, de l'Institut de Bologne, & de la Société Royale de Göttingen.

Le Sujet du Prix de l'année 1753 sera la Question suivante, proposée par la Classe de Physique;

Comme par la cessation subite du mouvement qu'on observe, lorsqu'on détruit la branche du nerf, qui s'insère dans les fibres de quelque muscle, il paroit que le mouvement des muscles & des parties musculeuses dépend principalement de la liaison, qui existe entre le cerveau & les muscles par le moyen des nerfs, on demande;

1. *Si cette Communication entre le Cerveau & les Muscles, par l'entremise des Nerfs, s'exécute par une matière fluïde, qui fait gonfler le Muscle dans son Action?*

2. *Quelle est la Nature, & quelles sont les Propriétés de ce fluïde?*

3. *Enfin de quelle manière, il peut produire dans les Muscles cette action si surprenante, par laquelle nous voyons le mouvement & le repos se succéder réciproquement, presque dans un même instant?*

On invite les Savans de tout Pays, excepté les Membres ordinaires de l'Académie, à travailler sur cette Question. Le Prix, qui consiste en une Médaille d'or, du poids de cinquante Ducats, sera donné à celui qui, au jugement de l'Académie, aura le mieux réüssi. Les Pièces, écrites d'un caractère lisible, seront addressées à M. le Professeur *Formey*, Sécrétaire perpetuel de l'Académie.

Le terme pour les recevoir est fixé jusqu'au 1 Janvier 1753. après quoi, on n'en recevra absolument aucune, quelque raison de retardement qui puisse être alléguée en sa faveur.

On prie aussi les Auteurs de ne point se nommer, mais de mettre simplement une Dévise, à laquelle ils joindront un Billet cacheté, qui contiendra avec la Dévise leur nom & leur demeure.

Le Jugement de l'Académie sera publié dans l'Assemblée publique du 31 Mai 1753.

* * * * * * * * * * * * *

On a été averti par le Programme de l'Année précédente que les Pièces, qui ont concouru pour le Prix de l'Année 1750. *Sur la Théorie de la resistance que souffrent les Corps solides dans leur mouvement, en passant par un flui-*

fluïde, n'ayant pas ſatisfait aux conditions ſous lesquelles la Queſtion a été propoſée, l'Académie a jugé à propos de ne donner ce Prix qu'en 1752. & qu'elle ſouhaite de ceux qui ont travaillé ſur cette Queſtion, auſſi bien que de ceux qui s'y appliqueront de nouveau, qu'ils apportent plus de ſoin à accorder leurs Théories avec l'Expérience, en prouvant que la quantité de reſiſtance qu'ils auront trouvée, tant par rapport à la figure, que par rapport à la viteſſe du Corps qui ſe meut dans un fluïde, eſt préciſement la même qu'on obſerve.

On recevra de nouvelles Pièces ſur cette Queſtion jusqu'au prémier Janvier 1752. & le même terme eſt fixé pour celles qui concernent le ſujet que la Claſſe de Belles Lettres a propoſé auſſi pour l'Année 1752. & dont nous allons remettre ici l'énoncé.

On demande;

1. *Dans quel tems les Peuples* Allemands *ſont rentrés dans la poſſeſſion des* Marches, *qui ſont entre l'*Elbe *&* l'Oder, *auſſi bien que de la* Nouvelle Marche *& de la* Poméranie?

2. *D'où l'on tira les* Colonies Allemandes, *que l'on établit dans ces Contrées; & en même tems, comment & ſous quelles conditions elles y furent établies?*

3. *Quelles furent les meſures & les précautions que les* Allemands *prirent pour ſe maintenir, & pour affoiblir les* Venèdes *qu'ils trouvèrent dans le Pays?*

4. *Comme il eſt conſtant que les Peuples* Allemands, *qui s'établirent dans les* Gaules, *en* Eſpagne, *& en* Italie, *adoptèrent inſenſiblement*

ment la Langue des Peuples qu'ils avoient soumis, au-lieu que la Langue des Venèdes *s'est entièrement perduë dans les Marches; Quelle est la raison de cette différence, & dans quel tems la Langue des* Venédes *a t-elle cessé d'être en usage dans ces Contrées?*

TABLE DES ARTICLES.

I. INTRODUCTION *à une Théorie du Globe Terrestre*, par M. JEAN LULOFS. SECOND EXTRAIT. Pag. 3

II. MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE DE SUEDE. 22

III. HISTOIRE DES RÉVOLUTIONS DE GÊNES *depuis son établissement jusqu'à la conclusion de la Paix de* 1748. 47

IV. OBSERVATIONS SUR LES ROMAINS, par M. L'ABBÉ DE MABLY. 57

V. OEUVRES DE M. DE FONTENELLE. 74

VI. AMADIS DES GAULES. 96

VII. LA MONOGAMIE, *ou l'unité dans le mariage.* 108

VIII. SUITE DES LETTRES ANECDOTES DE M. DE LEIBNITZ. 111

IX. DEUX LETTRES DE Mrs. DE L'ISLE ET BOUGUER À Mr. BOSE. 130

X. EXTRAIT *d'une* LETTRE *à* L'AUTEUR *de la* BIBLIOTHEQUE IMPARTIALE. 140

XI. NOUVELLES LITTERAIRES. 145

BIBLIOTHÈQUE IMPARTIALE,

Pour les Mois de

SEPTEMB. ET OCTOBRE,

MDCCLI.

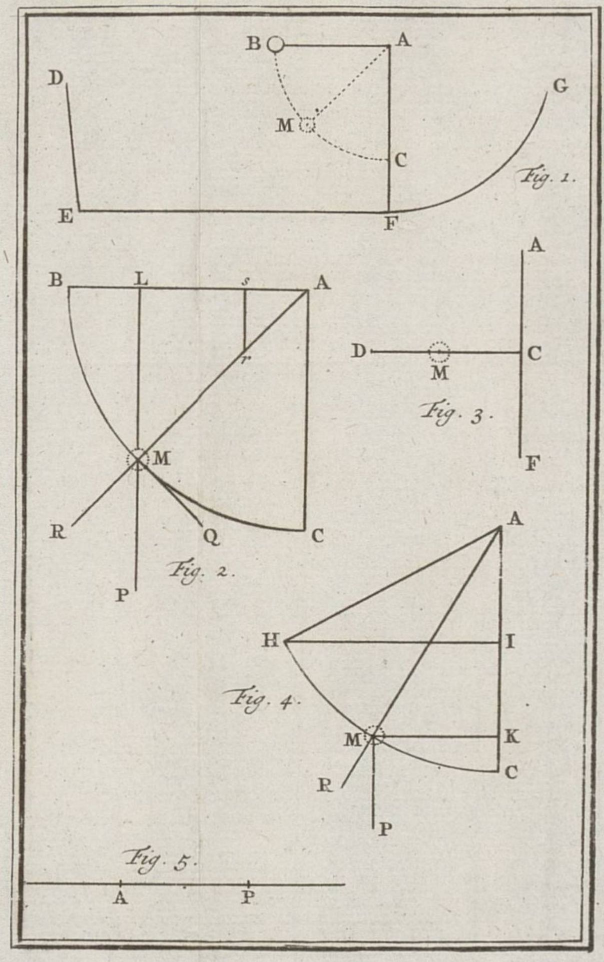
TOME IV.

SECONDE PARTIE.

A LEIDE,

DE L'IMP. D'ELIE LUZAC, FILS.

MDCCLI.


B
A
D
G
M
C
Fig. 1.
E
F
B
L
s
A
r
M
R
Q
C
Fig. 2.
P
A
D
C
M
Fig. 3.
F
A
H
I
Fig. 4.
M
K
C
R
P
Fig. 5.
A
P

BIBLIOTHÈQUE IMPARTIALE,

Pour les Mois de SEPTEMBRE & OCTOBRE.

M D C C L I.

ARTICLE I.

MÉMOIRES *de l'Académie Royale de Suède.*

SECOND EXTRAIT. (*)

Le second volume de la Traduction, dont nous rendons compte, offre une plus grande variété de sujets que le prémier, & renferme outre cela plus de matières d'un usage général, propres à réveiller l'attention des Lecteurs de tout pays. Mrs. *Linnaeus*, & *Celsius*, & quelques autres, y déployent l'étenduë de leurs connoissances, & la force de leur génie, dans plusieurs Mémoires, qui vont de

(*) V. Bibl. Imp. T. IV. P. I.

de pair avec tout ce que les autres Académies produisent de meilleur. Nous avons promis de donner la liste des pièces contenuës dans chaque volume: commençons par là.

AVRIL, MAI & JUIN. 17 0.

I. *Réflexions sur les remèdes domestiques.*

II. *Continuation des remarques sur la structure des Maisons.*

III. *Description de l'Insecte*, Acarus avium, pedibus tertii paris mole monstrosis.

IV. *Description d'une Machine, nommée* Atcuccio.

V. *Des moyens de multiplier la semence jusqu'au quarantième grain.*

VI. *Manière de faire des tuiles non vernissées, aussi bonnes que les vernissées.*

VII *Précautions qu'il faut prendre avec le bon seigle, afin qu'il ne perde rien de sa bonté.*

VIII. *Du tems & de la manière de semer.*

IX. *Description du* Passer Alpino-Lapponicus nivalis, *en Allemand*, Schnee Sperling.

X. *De l'utilité de la saignée & des laxatifs dans les diverses espèces de rougeole des enfans.*

XI. *Continuation des remarques sur la connoissance des Charbons de terre.*

XII. *De la déclinaison de l'Eguille Magnétique.*

XIII. *Sur les espèces de voiles inventées pour couvrir les aîles de Moulin à vent,*

XIV. *Description des Poissons nommés en Allemand* Gold & Silber-fisch ; *en Latin*, Cyprinus pinna ani duplici, caudæ trifurcæ.

OC-

OCTOBRE, NOVEMBRE & DECEMBRE 1740.

I. *Réflexions sur les principes fondamentaux de l'Oeconomie.*

II. *Des changemens que le froid ou la chaleur de l'air font éprouver à certains métaux, & à quelques espèces d'arbres.*

III. *Jugement sur l'ouvrage de* Mr. Whiston, *qui concerne les Longitudes.*

IV. *Nouvelles inventions pour perfectionner la fabrique des Monnoies.*

V. *Moyens de corriger quelques défauts dans la charpente des édifices de bois.*

VI *Description de tous les moyens par lesquels on peut entretenir un renouvellement d'air bon & suffisant dans les Mines d'où l'on tire les Charbons de pierre.*

VII. *Description d'un Poisson à cinq doigts, apporté de la Chine.*

VIII. *Des moyens de nourrir & élever à moins de fraix les chevaux, & autre bétail.*

IX. *Description de la mouche*, Ichneumon ater, *antennis ramosis.*

X. *Essai pour l'avancement de l'Agriculture.*

XI. *Eloge du Major* André Rosenstein.

Nous croyons qu'il est plus utile en soi, & qu'il doit être plus agréable à nos Lecteurs, que nous suivions le fil des idées de quelque Mémoire important, que de détacher des fragmens de plusieurs. Dans cette pensée, nous allons remplir cet Extrait des Réflexions de

M. *Linnaeus* ſur les principes fondamentaux de l'Oeconomie, tirés de la ſcience naturelle & de la Phyſique.

On peut diſtinguer tout ce qui conſtitue le Globe que nous habitons en deux claſſes d'Etres, les *Elémens*, & les *Compoſés*. La Phyſique générale traite des prémiers, l'Hiſtoire naturelle, ou la ſcience de la Nature, a pour objet les ſeconds.

Les Compoſés ſe diviſent de nouveau en trois claſſes qu'on appelle les trois Règnes de la Nature, & qui ſont le fondement des trois ſciences dites, *Mineralogie*, *Botanique* & *Zoologie*.

Tout ce qui peut ſubvenir aux beſoins de l'homme doit ſe trouver parmi les choſes ſusdites, tant élémentaires que compoſées. Les Elémens ne ſauroient fournir aux hommes la nourriture & les vêtemens; mais ils ſervent à préparer les Compoſés que la Nature a deſtinés à ces uſages, & qu'elle nous livre dans une espèce de crudité, afin que nous nous occupions du travail de leur préparation.

L'Oeconomie eſt la ſcience d'appliquer à nos uſages les choſes compoſées, les productions naturelles, par le ſecours des Elémens propres à cet effet. Ainſi le prémier fondement de l'Oeconomie, c'eſt la connoiſſance des productions compoſées de la Nature; & le ſecond, la connoiſſance de l'efficace avec laquelle on peut employer les Elémens, pour faire ſervir à nos beſoins les choſes naturelles. Donc, ſuivant Mr. *Linnaeus*,

l'Oe-

l'Oeconomie repose sur ces deux colomnes, la *Physique*, & la *Science naturelle*.

C'est sans aucune prévention qu'on peut affirmer qu'il n'y a point de science, parmi celles qui se raportent à la vie présente & au maintien de la société, qui soit plus importante que l'Oeconomie, & qui mérite d'être cultivée plus soigneusement. Ses trois branches sont l'Oeconomie des Minéraux, ou la *Metallurgie*, l'Oeconomie des Végétaux, ou l'*Agriculture*, & l'Oeconomie des Animaux, ou la *Vie rustique*. Chacune d'elle a ses prérogatives, dont voici une idée abrégée.

Le Règne Minéral, quoique le plus bas par sa situation, ne l'est pas par son utilité. Le prix, que les hommes ont attaché aux Métaux précieux, est à la vérité arbitraire : mais n'est-il pas bien visible, que l'intention de la Providence a été qu'ils acquissent ce prix, & qu'ils devinssent le lien de la société, en faisant la base du commerce ? Ce sont de pures déclamations que tout ce qu'on dit de cette bouë jaunie ou blanchie, que le Sage doit regarder comme le reste du limon. A' moins que le Sage ne soit un bloc de marbre, qui n'a besoin d'aucunes commodités dans la vie, il doit convenir, que c'est à la circulation des espèces qu'il en est redevable, & que là où elle manque la misère & la barbarie ne tardent pas à manifester leurs horreurs.

Quand on s'obstineroit dans le mépris de l'or & de l'argent, le fer conserveroit toujours son prix, fondé sur la nécessité indis-

pensable des services qu'il ne cesse de rendre. En vain les bois seroient plantés dans les forets ; si le fer ne les abattoit & ne les tailloit, nous ne pourrions, ni en construire, ni en chauffer nos demeures. C'est le fer qui se fait jour à travers les plus dures pierres : c'est lui qui tire du sein d'autres pierres, la vie de la Nature, le feu.

Qu'y a-t-il de plus fort que le Salpètre, puisque c'est de lui que la redoutable & meurtrière Poudre à canon tire sa force ? C'est donc par lui que les plus gros Vaisseaux sautent en l'air, que les plus solides Forteresses se dissipent en éclats, & que les plus vaillans hommes périssent, sans pouvoir faire plus de résistance que de foibles enfans. On peut dire que rien n'est à l'abri de son pouvoir.

Ne sont-ce pas les pierres qui nous fournissent la matière de ces Verres admirables, par lesquels nous appercevons les tâches du Soleil & les yeux des Mites ?

Le Sel nous est si nécessaire que Pline a dit ; *Sale & Sole nil utilius.*

La seule Pierre d'Aiman est capable de nous conduire d'un Hémisphère à l'autre, & de nous guider surement, lorsque nous ne voyons plus, ni ciel, ni terre, qui puissent diriger notre route.

L'Arsenic est un poison qui donne la mort à tout Etre vivant.

Le Diamant est ce qu'il y a de plus précieux sur notre Globe ; il renferme dans le

plus petit espace la valeur de Provinces entières.

L'Inventaire des richesses, que la Terre porte dans son sein, ne finiroit jamais: mais une utilité générale de ces richesses, c'est qu'elles fournissent à l'occupation & à la subsistance d'un très-grand nombre de personnes, qui sont employées à les chercher dans les lieux où elles sont en dépôt, & à les accommoder ensuite aux usages de la société. En effet, outre les Mineurs & Travailleurs, combien de professions qui s'exercent sur les matières dont on vient de parler? Combien de Potiers & de Forgerons de toute espèce pour toutes les sortes de terres & de métaux, d'Ouvriers en pierres communes & précieuses, &c.? Ainsi le climat le plus aride & le plus dépouillé de toute production extérieure peut n'en être que plus riche & plus fécond, quand on sait percer l'écorce & arriver aux magazins de la Nature. Et c'est le cas de la Suède.

Mais il faut bien se garder de laisser au hazard la découverte de ces dépôts: il y contribuëroit fort peu. On pourroit fouler toute sa vie aux piés des mines plus riches que celles du Potosi, sans en avoir le moindre soupçon. Aussi arrive-t-il tous les jours que le paysan Suédois a autour de sa cabane non seulement ce qu'il va chercher bien loin pour ses usages, mais encore de quoi l'enrichir, s'il savoit le découvrir.

On ne fera jamais aucunes découvertes sur les lieux qui recèlent les métaux, si l'on ne

connoit en général & avec exactitude tout ce qui caractérise l'existence des Mines. C'est par la mère qu'on arrive au fruit. Il y a une Mine d'or en Smalande, dans un lieu où plusieurs centaines de personnes ont été sans la soupçonner le moins du monde ; & un Directeur de Mines, qui fut au même endroit, n'auroit pas fait la découverte plutôt que les autres, s'il n'avoit eu des principes assurés sur la connoissance des Mines. Quelquefois la plus petite pierre, qu'un homme peu attentif, ou peu éclairé, ne daigneroit pas regarder, frappe un homme intelligent & experimenté, & lui indique une veine qu'il suit, & par où il arrive au centre désiré. Tel laboure péniblement une terre ingrate, qui se refuse à ses soins, dont le travail, s'il creusoit plus bas, lui fourniroit de quoi construire un Palais magnifique, & y faire régner l'abondance pour le reste de ses jours. M. *Linnaeus* propose donc ces motifs, & les presse, pour engager ses Compatriotes à pousser aussi loin qu'il est possible, un genre d'étude & d'application, dont le succès est plus assuré en Suède que dans la plupart des autres Royaumes.

Il passe de là au Règne Végétal, & quoique toutes les contrées de la Nature lui soient familières, on peut dire que c'est ici où il établit le siége d'une espèce de domination, qui le fait regarder actuellement comme le Prince des Botanistes de ce siècle, si non sans contradiction, du moins à la grande pluralité des suffrages.

Les

Les Plantes ſont encore plus néceſſaires à l'homme que l'or & l'argent. Elles nourriſſent tous les Animaux, dont la chair n'eſt, pour ainſi dire, qu'un ſuc de Plantes artiſtement préparé. Notre Académicien paroitroit pencher à ramener les dogmes de Pythagore & des Gymnoſophiſtes, & engageroit volontiers les hommes à ſe dépouiller de la barbarie avec laquelle ils égorgent les Animaux, pour ne tirer leurs alimens que du Règne Végétal. On y trouve en effet de quoi flatter innocemment tous les ſens & tous les goûts. La variété des herbes, des racines, des légumes & des fruits eſt innombrable. On en trouve ici une petite liſte pour ſervir d'échantillon.

Mais le bois des Plantes n'eſt-il pas d'un uſage auſſi indiſpenſable que les alimens qu'elles portent? Nos maiſons, la plupart de nos utenciles, ces énormes maſſes qui fendent les Mers, & portent par-tout le commerce, n'en ſont-t-elles pas faites? Avec quoi préparerions-nous les choſes néceſſaires à la vie, avec quoi nous garantirions-nous des frimats, ſi le feu étoit privé du bois, ſon principal ſoutien?

Il y a des Plantes particulières qui rendent des ſervices ineſtimables. Il ſuffit, par exemple, de nommer le Lin pour rappeller l'idée de tout ce qu'on en fait. La préparation de bien des choſes dans les arts & les métiers ne peut s'exécuter ſans l'uſage de diverſes Plantes.

C'eſt

C'est encore le Règne Végétal qui fournit aux hommes le vin, le thé, le caffé & le tabac, desquels, ajoute M. *Linnæus*, on ne sauroit dire si Dieu les a donnés au genre humain dans sa bonté, ou dans sa colère.

Il est bien décidé du moins que toutes les différentes espèces de fleurs, qui sont les délices de la vuë & de l'odorat, ne peuvent avoir été produites que par un excès de bienveillance pour le genre humain, dont l'Etre Suprême a voulu rendre l'habitation douce & riante. Le passage de notre Auteur, où il fait l'énumération des Plantes les plus singulières, en donnant à chacune son épithète, ne pourroit que figurer fort bien dans cet endroit, si nous nous sentions assez habiles pour bien rendre l'énergie de ces épithètes. „ Ici, „ dit-il, on voit l'admirable *Mirabilis*, la „ sensible *Mimosa*, la dormeuse *Hymenée*, la „ couchée *Tamarinde*, l'étonnante *Nepenthes*, „ &c.

Chaque contrée a ses productions propres, qui ne viennent point dans d'autres, & qui, lorsqu'on les transplante, ne font tout-au-plus que languir. Il y auroit peut-être pourtant certains sécrets de culture qui feroient réüssir bien des choses, dont on desespère actuellement. Il paroit du moins, que c'est dans cette supposition que les Hollandois sont si jaloux des Epiceries, qui font une des principales branches de leur commerce, & qu'ils ont défendu sous peine de la vie le transport des semences en état de fructifier. L'exemple du

du Caffé doit inſpirer de la vigilance à cet égard. Tant que l'arbre, qui le produit, a été propre à l'Arabie Heureuſe, il falloit y porter tout l'argent qu'on deſtinoit à en acquerir; mais depuis qu'il en croît dans l'Amérique, l'Arabie Heureuſe a perdu cette partie de ſon bonheur.

L'une des principales cauſes de la dernière guerre entre l'Angleterre & l'Eſpagne étoit le bois de Breſil. Les Eſpagnols ne vouloient point abſolument que les Anglois le vinſſent chercher en Amérique, & regardoient comme de bonne priſe tous les Vaiſſeaux où il s'en trouvoit.

Mais combien de connoiſſances ne ſont pas néceſſaires pour tirer du Règne Végétal le parti dont il eſt ſuſceptible? Que ſert-il de préparer la terre, & de l'enſemencer, ſi on lui confie des ſemences qu'elle ne veut point nourrir, ou qu'elle ne nourrit qu'à la faveur d'une certaine culture? Comment mettre à profit les inégalités d'un terrain, ſi l'on ne ſait quelles ſont les Plantes qui réüſſiſſent dans les lieux élevés, ou dans les fonds? En vain manderoit-on des contrées étrangères diverſes productions végétatives, ſi à leur arrivée on ne les reçoit pas convenablement, & qu'on les faſſe périr d'abondance ou de diſette, d'humidité ou de ſécherelle, de chaud ou de froid

La multiplication des Plantes dépend ſurtout de moyens particuliers & déterminés pour chaque eſpèce, qui demandent le concours

cours de la Théorie & de la Pratique. Il faut se régler sur des analogies qui ne se découvrent qu'aux yeux de ceux qui ont un bon système de Plantes exactement rangé dans leur cerveau ; & après avoir reconnu ces analogies, il faut encore trouver les modifications convenables aux tems & aux lieux. Tout cela suppose autant de réflexion que d'usage ; & c'est ce qu'on ne sauroit se promettre des personnes qui s'addonnent pour l'ordinaire à l'Agriculture.

Le succès de certaines tentatives devroit pourtant avoir ouvert les yeux sur la possibilité de quantité d'autres. Le Tabac, après avoir pris naissance dans la Floride, est venu se domicilier en Europe jusques dans les parties septentrionales avec le même dégré de réüssite que les Plantes indigènes de ces contrées. Qu'est-ce qui empêche qu'il n'en soit de même du Thé, & pourquoi la Chine en conserve-t-elle la possession. C'est, suivant M. *Linnaeus*, parce qu'on n'a essayé jusqu'à présent d'en apporter les racines ou la semence en Europe que par mer, ensorte que la chaleur excessive les dessèche au point de ne plus permettre qu'on en tire usage. Mais si on introduisoit ces racines ou cette semence par la route de la Russie, notre Auteur ne doute pas que le Thé ne vint aussi bien en Italie, & même en Suède qu'à la Chine. Et combien d'argent n'épargneroit-on pas, si cela arrivoit ?

Il n'y a rien à mépriser dans l'étude de la Bo-

Botanique : les plus petits détails peuvent être des ſources d'inſtruction & de découvertes. Les choſes les plus viles & les plus inutiles dans certains endroits ſont quelquefois d'un uſage très-conſidérable dans d'autres. On s'étonne, par exemple, que la Mouſſe puiſſe être un objet d'étude. Et cette Mouſſe eſt la baſe de toute l'Oeconomie des Lapons : c'eſt le fourrage de tout leur bétail, & ſi elle leur manquoit, presque toutes les commodités de leur vie diſparoitroient avec elle ; car outre l'uſage capital que nous avons indiqué, la Mouſſe eſt leur duvet, & le Lapon en fait ſon lit & ſa couverture, & y dort tranquillement, tandis que le Suédois, s'il étoit obligé de paſſer la nuit dans une forêt, y périroit de froid. Une autre eſpèce de Mouſſe ſert de langes & de maillot aux enfans, & fait de meilleurs effets que des couſſins de ſoie dans les plus riches berceaux. Les Iſlandois ſavent même cuire & préparer la Mouſſe de leur Ile d'une manière ſavoureuſe & nourriſſante, au-lieu que le peuple de Suède mourroit de faim au milieu des campagnes les plus riches en Mouſſe. C'eſt une choſe déplorable, ajoute notre Auteur, de voir régner les horreurs de la famine dans toute Province où les grains ont manqué, tandis que les Campagnes ſont pourtant encore pleine d'herbes & de racines, dont pluſieurs peuples ſavent faire du pain & des alimens propres à les ſuſtenter. D'où vient ce malheur, ſinon de ce qu'on n'enſeigne pas

les

les moyens de préparer ces choſes, c'eſt-à-dire, de ce qu'on n'a pas eu ſoin d'appliquer la Botanique à l'Oeconomie?

Cependant un Oeconome, qui tourneroit ſes vuës de ce côté-là, ſe procureroit non ſeulement des reſſources pour les cas de néceſſité, mais il pourroit ſe flatter de découvrir des ſécrets propres à l'enrichir. Il y a, par exemple, dans les Plantes pluſieurs couleurs propres aux Teintures, que des eſſais, dont les fraix ne ſont d'aucune conſéquence, feroient immanquablement connoitre.

C'eſt encore de la même ſource qu'un Oeconome tireroit les raiſons & les cauſes de bien des effets, qui ne ſont imprévus & irrémédiables pour lui que parce qu'il ignore ces cauſes. Pourquoi le bétail périt-il au Printems, lorsqu'on le laiſſe aller dans certains cantons, ſi ce n'eſt parce qu'on n'obſerve pas que la Ciguë y croît abondamment? Pourquoi les Grives venuës en certains tems de certains lieux ſont-elles purgatives pour ceux qui en mangent, ſi ce n'eſt parce qu'elles ſe ſont nourries elles-mêmes d'une Plante purgative, du *Rhamnus catharticus*? La manière de conſerver bien des choſes tient encore à des détails de Botanique, & toute la partie intéreſſante des bois, de leur coupe & de leur emploi, ſuppoſe une connoiſſance ſolide de cette ſcience. Quelques livres d'Agriculture dont les Oeconomes font acquiſition, & qu'ils comprennent fort peu, ne ſauroient ſuppléer aux idées diſtinctes, qui

ne

ne s'acquièrent que par la voie intuitive & pratique.

Le Règne Animal forme le troisième département de la Nature, qui n'est pas moins admirable que les précédens par son étenduë, sa variété, & les richesses qu'il procure au genre humain. Toute la cuisine de l'homme se fonde sur les Animaux : leur chair, leurs œufs, leur lait, avec le beure & le fromage, qu'il fournit, couvrent nos tables. Il n'y a point d'azyle dans les forêts, point de hauteur dans l'air, point d'abimes dans la mer, d'où l'industrie ne tire les familles vivantes qui y habitent, pour les apprêter conformément à nos besoins & à nos goûts.

Les Animaux servent encore à des usages sans nombre, auxquels la perte de leur vie n'est pas attachée. C'est ainsi que les Abeilles fournissent leur miel, les Brebis leur toison, les Oyes leurs plumes. La soie à la vérité détruit le Ver qui la fournit, & les fourrures ne sauroient servir à l'homme sans dépouiller l'Animal de sa vie aussi bien que de son vêtement.

Indépendamment des usages, la vuë & l'examen de plusieurs Animaux ne peut qu'exciter l'attention & l'admiration. Y a-t-il quelque chose de comparable, s'écrie notre Physicien, à la grandeur de l'Eléphant, à la noble fierté du Cheval, à la vigueur du Taureau, à la férocité du Tigre, à l'éclat du Paon, à la rage du Crocodile, au venin de la Couleuvre, au chant du Rossignol, & à la

vertu enchantereſſe de la Remora? (Je ne ſai ſi cet aſſortiment eſt tout-à-fait judicieux.) L'œil peut-il être frappé plus agréablement qu'en voyant les Quadrupèdes courir dans les Campagnes, les Oiſeaux fendre l'air, les Poiſſons bondir dans les eaux, les Inſectes ſe développer de toutes parts, & chaque eſpèce avoir ſes caractères, & pour ainſi dire, ſes allures propres?

La vie Paſtorale eſt la plus ancienne, la plus utile, la plus eſtimable. Elle ſuffiroit à tous les beſoins de l'homme ſans la dépravation de ſon goût & de ſes appetits. Une ſeule eſpèce d'Animaux, ſans le ſecours du pain & du vin, fait toute la ſubſiſtance des Lapons. Les Sauvages de l'Amérique ne ſe nourriſſent pour la plupart que de chaſſe.

On ne peut réüſſir que très-imparfaitement à la chaſſe, ſi l'on ne connoit le détail de la vie & des actions des Animaux. C'eſt par-là qu'on ſait les attaquer avec avantage, leur tendre des piéges où ils puiſſent ſe laiſſer ſurprendre, les relancer juſques dans leurs trous & leurs tanières, & tirer parti en général de bien des obſervations, qui du prémier coup d'œil paroitroient ſuperfluës. On ne s'eſt aviſé, par exemple, de mettre des lacets pour les Grives, que parce qu'on s'eſt apperçu que ces Oiſeaux, auſſi-tôt qu'ils s'étoient baignés, avoient coutume de voler ſur les arbres pour y prendre leur repas. L'avidité des Hermines pour les éponges a appris à s'en ſervir pour les attraper. La peur des Alouëttes pour l'Epervier,

qui

qui les engage à se blotir contre terre, & à se laisser prendre sans peine, a fait penser à en faire de papier qui produisent le même effet. L'étonnement, auquel le Rossignol se livre pour tout ce qui se passe autour de l'arbre où il est perché, a fait connoitre, combien il étoit facile à prendre. Le langage des Oiseaux nous a conduit à l'imitation, & à les tromper par un cri ressemblant au leur. Les diverses manières dont les Poissons vont & viennent dans l'eau ont pareillement donné lieu aux diverses espèces de Pêche, à toutes les sortes d'appâts, d'hameçons & de filets; & l'on sait combien la Pêche occupe & enrichit de Provinces

Il seroit superflu de parler du Gouvernement des Ruches & des Vers à soie: mais combien d'autres Insectes recompenseroient plus ou moins les peines qui seroient données à leur entretien? La Cochenille seule en fait foi, & il est incroyable combien d'autres Insectes pourroient fournir des couleurs précieuses, si l'on arrivoit au sécret de leur préparation. Les Moules donnent les Perles, & celui qui s'y connoit voit par dehors quelles sont les Coquilles riches, en sorte qu'il n'ouvre & ne détruit pas inutilement celles dont il ne retireroit aucun avantage.

Un habile Oeconome tire donc des avantages infinis de la connoissance du Règne Animal, soit en soumettant à son domaine plusieurs familles sauvages, qui conserveroient leur indépendance, s'il n'avoit l'art de dompter

leur force, ou de dérouter leurs ſtratagèmes, ſoit en nourriſſant & élevant les familles domeſtiques, naturellement accoutumées au joug de la ſervitude, de manière qu'elles proſpèrent, ſe multiplient, & fourniſſent tant en nature, que par les ſervices auxquelles elles ſont propres, tous les uſages qu'on peut s'en promettre.

Après avoir ainſi acquis une connoiſſance ſuffiſante des trois Règnes de la Nature, il faut revenir aux Elémens, & ſavoir les appliquer aux Composés, pour trouver dans leur efficace de quoi développer les propriétés de ces Composés, & les accommoder à tant d'uſages ſi variés & ſi utiles, auxquels la Nature les a deſtinés. Le talent eſſentiel eſt de ſavoir, par une chaleur artificielle, imiter celle de certains climats, qui eſt le principe de l'accroiſſement & de la conſervation de diverſes choſes, dont la perte eſt infaillible, dès qu'on manque à leur en procurer une ſemblable. Après cela il eſt encore fort important de s'entendre à préparer la terre, en ſorte qu'elle reſſemble au terroir où les choſes transplantées ont pris leur origine. Plus on va loin dans les connoiſſances de Phyſique, de Chymie, de Méchanique, &c. & mieux on s'en trouve.

Pour conclurre, M. *Linnaeus* voudroit que, comme de tems immémorial, on enſeigne dans les Académies l'Hiſtoire, la Logique, la Métaphyſique & la Morale, on y enſeignât auſſi la Phyſique Oeconomique, en traitant d'une

d'une manière ſolide la Mineralogie, la Botanique, & la Zoologie, de manière que tout Maître ès Arts fut obligé de poſſéder ceux-ci auſſi bien que les autres, ou même mieux & par préférence.

En effet la plupart de ces Maîtres devenant Eccléſiaſtiques, & ayant des Cures à la Campagne, ſe trouveroient fort bien de ces connoiſſances, & pourroient, en améliorant leur propre ſort, procurer des avantages très-réels à leurs Paroiſſiens, qu'ils dirigeroient dans bien des travaux beaucoup plus lucratifs que leurs occupations journalières. Qu'on ne s'imagine point que cela ſeroit incompatible avec la Cure des Ames: l'oiſiveté ou la miſère ſont deux écueils bien plus dangereux, deux obſtacles bien plus inſurmontables aux fruits de la Prédication. Rien ne facilite plus la pratique des vertus qu'un travail honnête, & les avantages qui en réſultent: perſonne n'eſt meilleur Chrétien, ou plutôt il n'y a point de bon Chrétien que le bon Citoyen. Un vrai Paſteur eſt un Père, qui s'intéreſſe à tous les beſoins de ſes enfans; & non un Enthouſiaſte, qui ſe croit appellé à leur prêcher quelques doctrines creuſes, ou un Ouvrier lâche, qui ne penſe qu'à vivre de l'Autel en prenant le moins de peine qu'il peut.

Si le goût de l'Oeconomie Phyſique devenoit auſſi général qu'il ſeroit à ſouhaiter, tout prendroit une face nouvelle dans les Campagnes. Beauté, commodité, utilité, ſe réüniroient pour former de nouveau un Paradis ter-

restre, sinon égal à celui de l'homme innocent, du moins tel qu'oseroit se le promettre l'homme déchu de son innocence, & condamné à manger son pain à la sueur de son visage. Mais on diroit que la même Providence, qui nous montre combien il dépendroit de nous d'adoucir les rigueurs de notre sort, apporte en sécret des obstacles à l'exécution de ces agréables projets. On a peine du moins à comprendre, comment depuis tant de siècles l'Oeconomie n'a pas fait de plus grands progrès. L'Egypte & la Palestine ont été autrefois redevables à cette science de leur splendeur. Les Romains s'y sont soigneusement appliqués, & leurs Ouvrages *de re rustica* montrent combien ils pensoient judicieusement à cet égard. Cependant on n'est guères plus avancé aujourd'hui qu'alors. Les révolutions causées par les Barbares, la folie des Croisades, & d'autres maladies épidémiques de l'esprit humain, jointe à l'ignorance crasse, qui a si longtems tout enveloppé de ses sombres voiles, ont sans doute eu la principale part à ce rallentissement. Mais aujourd'hui, dans des tems aussi éclairés, dans des conjonctures aussi favorables, il est honteux de conserver la même indolence, ou de donner toute son activité à de steriles bagatelles, qui sont presque le goût dominant du siècle. Au-moins ne peut on pas reprocher à l'Académie Royale de Suède, qu'elle se laisse entraîner par le torrent.

A R-

ARTICLE II.

DE VETERUM CLYPEIS, BLASII CARYOPHILI *Opusculum, in quo plura quæ ad Græcam Romanamque militiam pertinent, explicantur & illustrantur:*

c'est-à-dire,

TRAITE' DES BOUCLIERS DES ANCIENS, *&c. à Leide, de l'Imprimerie d'Elie Luzac, Fils* 1751. *in Quarto.* pp. 131. *sans la Dédic.* qui en a XVI. avec fig.

On ne se plaindra pas que les ouvrages dans le goût de celui-ci inondent la République des Lettres. C'est plutôt une espèce de Phénomène de les voir occuper les presses; & il faut du courage de la part des Libraires pour en hazarder l'entreprise. Le Traité, que nous annonçons, méritoit cette distinction, & ne sera sans doute pas à charge à l'Imprimeur, qui de son côté n'a rien négligé en fait de soins Typographiques pour lui donner du relief. Il seroit fort à souhaiter que le goût des belles éditions d'ouvrages de Litterature reprît le dessus, & que de frivoles Romans ne fissent pas la plus grande partie de productions qu'enfante un Art, dont on a fort bien

mis en problème, s'il avoit fait plus de bien que de mal aux Lettres.

Les Romains, pour venir au ſujet du Livre, ont été généralement parlant les précepteurs de toutes les autres Nations, dans toutes les parties de l'Art militaire. Ils leur ont en particulier fourni les modèles d'une bonne armure. *Polybe* raconte, qu'Hannibal, après la prémière victoire qu'il remporta ſur les Romains, fit quitter à ſes Troupes les armes qu'elles avoient porté jusqu'alors, & voulut qu'elles fuſſent desormais habillées à la Romaine.

Le ſavant Auteur, auquel nous ſommes redevables de ce Traité ſur les Boucliers, promet d'en donner ſucceſſivement d'autres ſur les différentes armes, en ſorte qu'on a lieu de s'attendre à poſſéder quelque choſe de complet dans ce genre.

Le nom Latin du Bouclier, *Clypeus*, vient ſelon *Servius*, ἀπὸ τοῦ καλυπτεῖν, parce qu'ils ſervent à couvrir & cacher le corps du combattant. *Pline* en fournit une autre Etymologie, le dérivant ἀπὸ τοῦ γλύφειν, de la ſculpture ou gravure, dont les Boucliers étoient ornés. Pour l'Ecu, *Scutum*, *Varron* en tire la dénomination ἀπὸ τοῦ σκύτου, des peaux dont il étoit couvert.

Les Grecs ont employé divers autres noms pour déſigner cette arme défenſive. Le prémier qui ſe préſente eſt l'ἀσπὶς. C'étoit un Bouclier de figure circulaire, d'où Homère a dit ἀσπίδας εὐκύκλους. Le même Poëte parle d'un

d'un Bouclier plus grand que l'ἀσπὶς, qu'on nommoit σάκος μέγα, ou σάκος εὐρὺ, parce que les Saques, Peuples de Thrace, en étoient les Inventeurs. Il étoit aussi rond, suivant le témoignage d'Eschyle. Une troisième espèce de Bouclier, c'étoit le θυρεὸς, ἀπὸ θύρας, d'une porte, à cause de sa grandeur & de sa figure oblongue. Polybe, qui accompagna Scipion dans son expédition d'Afrique, en fait le prémier mention. On croit que le nom de ce Bouclier passa vers ce tems-là des Carthaginois aux Grecs, dont les Auteurs *Diodore*, *Plutarque*, *Pausanias*, *Dion*, l'ont depuis adopté. Les Hébreux, les Syriens, & les Arabes, ont aussi donné aux Boucliers des noms, qu'on trouve raportés ici.

Julius Pollux, qui vivoit sous *Commode*, fait l'énumération de six parties qui composent le Bouclier, & les nomme ὀμφαλὸς, ὀμφάλιον, μεσομφάλιον, ἴτυς κύκλος, & ἄντυξ. L'Ομφαλὸς, que les Latins ont appellé *Umbo*, & qui avoit une figure circulaire, étoit un fer placé au milieu du Bouclier, pour parer les atteintes des traits & les coups des lances. Polybe dit de cette partie qu'elle est σιδηρᾶ κόγχος, *une Coquille de fer*; & Homère qualifie les Boucliers qui en sont munis ἀσπίδες ὀμφαλόεσσαι. On s'en sert quelquefois pour exprimer tout le Bouclier,

Nec sufficit Umbo
Ictibus,

dit Virgile. Les Cariens, au raport du Scholiaste, de Thucidyde, en ont fait les prémiers usage. Ομφάλιον, dit notre Auteur, dont je crains de ne pas bien rendre les paroles, *locus est supra Clypeum*, & μεσομφάλιον, *medii Clypei umbilicus*. L'ἴτυς étoit une lame de fer, qui environnoit le Bouclier, pour parer les coups de trenchant. Le Κύκλος étoit le cercle intérieur, & l'ἄντυξ le cercle extérieur.

Des parties du Bouclier passons à sa matière. Ceux des Grecs étoient faits de peaux, & recouverts d'airain, d'où leur venoient les épithètes de χαλκήλατοι, & χαλκόδετοι. Ceux qui étoient tout d'airain en prenoient le nom de πάγχαλκοι. Pausanias prétend que dans les tems Héroïques toutes les armes étoient d'airain, ce qui leur donnoit ce brillant dont parle Homère, ἔντεα χάλκεα μαρμαίροντα. Les peaux de bœuf, qui étoient posées & liées sur les Boucliers, s'appelloient πτύχες: d'où les Boucliers-mêmes étoient dits ἀσπίδες βόειαι, ou simplement βοείη. Il y avoit souvent sept de ces peaux, & quelquefois neuf. Virgile indique le prémier nombre dans ces vers,

Orasque recludit
Loricæ, & Clypei extremos septemplicis orbes;

& Ovide le second, dans ceux-ci

Quod aes, & proxima rupit
Terga novena boum.

Les πτύχες étoient aussi quelquefois des lames d'airain, d'étain, d'or, ou d'argent. Homère en compte cinq au Bouclier d'Achille;

> τὰς δύο χαλκείας, δύο δ' ἔνδοθι κασσιτέροιο,
> Τὴν δὲ μίαν χρυσῆν.

Alors les peaux étoient en dedans, cousues ou plutôt ratachées avec des espèces de baguettes d'or, comme le même Poëte le dit du Bouclier de Sarpedon,

> ἣν ἄρα χαλκεὺς
> Ἤλασεν, ἔνδοθι δὲ βοείας ῥάψε θαμείας
> Χρυσείοις ῥάβδοισι διηνεκέσιν περὶ κύκλον.

Il paroit aussi que les Anciens ont eu la coutume de dorer ou d'argenter leurs Boucliers, & les autres armes qu'ils portoient à la guerre. Alcibiade portoit ἀσπίδα διάχρυσον, *un Bouclier doré.* Justin & Q. Curce racontent qu'Alexandre le Grand fit couvrir les armes de ses soldats de lames d'argent; & Virgile dit,

> *Thoraces ahenos*
> *Aut leves ocreas lento ducunt argento.*

Les Ouvriers, qui doroient, ou garnissoient & couvroient les armes d'or & d'argent, s'appelloient *Barbicarii*; & l'Empereur Constantin leur accorda une exemtion de toutes charges. Ce nom de *Barbicarii* veut dire *Barbares*, ou *Asiatiques*, & s'étend aussi aux Ouvriers

vriers qu'on appelloit autrement *Phrygiones*, & qui travailloient en toutes ſortes de broderies d'or, ou de fils teints. L'Art de la dorure eſt de la plus haute antiquité, & Homère l'exprime par χρυσὸν περιχεύειν ἀργύρῳ. On doroit les vaſes par une ſolution d'or, les habits en les revêtant de fil d'or, & les ſtatues par des lames ou feuilles. Toutes ces ſortes de Doreurs ſont auſſi appellés *Inauratores* & *Bractearii*, dans une ancienne Inſcription que *Gruter* raporte,

CONCORDIA COLLEGII BRACTEARIORUM ET INAURATORUM.

Les Boucliers tiroient ainſi leur prix de la matière, mais ils en recevoient auſſi beaucoup de la main de l'Ouvrier. Homère nomme celui qui avoit fait le Bouclier d'Ajax;

ὅ οἱ Τύχιος κάμε τεύχων,

& Virgile dit:

Et Clypeum efferri juſſit Didymaonis artes.

A toutes les parties du Bouclier dont nous avons parlé il faut joindre *l'Anſe*, eſpèce d'appendice, dont les ſoldats ſe ſervoient pour ſoutenir & pour gouverner le Bouclier. On employoit dans la prémière Antiquité un cuir dit τέλαμων, qui paſſoit par le cou & l'épaule gauche, & qui étoit attaché δυσὶ κανόσι

à

à deux baguettes, que le ſoldat empoignoit de la main gauche pour régir à ſon gré le Bouclier. Du tems d'Homère les Anſes ὄχανα n'étoient pas inventées: on s'en tenoit à ces cuirs. Hérodote nous apprend que c'eſt aux Cariens qu'on eſt redevable des Anſes. On en voit ici la figure dans une Médaille des Mamertins. Ce ſont pluſieurs courroies à travers leſquelles le Guerrier paſſe le bras: elles ſont diſpoſées en X, ce que les Grecs appellent χιασμὸν, & les Latins *decuſſationem.*

Tout ceci concerne l'utile: voici des ornemens. Les mêmes Cariens s'aviſèrent d'attacher des crêtes aux Boucliers comme aux Casques, & les Grecs les imitèrent. Pour ſavoir d'où venoit cette influence des Cariens ſur les autres Nations, il faut ſe rappeller qu'il y a eu un tems où ils poſſédoient l'empire de la mer, faiſoient un très-grand commerce & abondoient en toute ſorte de richeſſes. Ce tems répond au vingt-troiſième ſiècle du monde, à la fin duquel *Minos* II. fils de *Lycaſte*, & petit-fils de *Minos* I. leur enleva cet empire, & les chaſſa des Cyclades. C'eſt donc à eux qu'on eſt redevable des diverſes inventions dont nous avons parlé, & de quelques autres rélatives à la navigation.

On avoit des étuis pour les Boucliers, afin d'empêcher qu'ils ne s'uſaſſent ſi-tôt, & de les préſerver de la pluie. Les Athéniens les appelloient σάγματα; & Ciceron dit *involucrum Clypei.* Mais on les dépoſoit outre cela dans des Arſenaux publics, δημοσίας ὁπλοθήκας. Il

y a eu de ces Arſenaux chez les Grecs & chez les Romains. On les conſacroit à Hercule, témoin cette Inſcription Grèque, que *Selden* a ſuppléé.

ΓΕΣΣΙΟΣ
ΦΛΑΚΚΟΣ
ΣΤΡΑΤΗΓΟΣ
ΕΠΙ ΤΩΝ ΟΠΛΩΝ
ΗΡΑΚΛΕΙ ΟΠΛΟ
ΦΥΛΑΚΙ

On oignoit les Boucliers, pour en conſerver ſur-tout le cuir, & on les frotoit de graiſſe ou de lard, *Arvina*, pour en ôter la rouille, & les polir.

Pars leves Clypeos, & ſpicula lucida tergunt
Arvina pingui,

dit Virgile. Les Princes & les Généraux ne dédaignoient pas de prendre eux-mêmes ce ſoin, les Poëtes l'attribuent aux Dieux & aux Déeſſes. En effet plus les armes étoient brillantes, plus elles éblouïſſoient & étonnoient l'ennemi. Le Capitan dit dans Plaute,

Curate ut ſplendor meo ſit Clypeo clarior,
Quàm ſolis radii, olim quum ſudum eſt.
Et ubi uſus veniat contra conſerta manu
Oculorum perſtringat aciem in acie hoſtibus.

Et

Et Horace s'exprime ainsi;

> *Jam fulgor armorum fugaces*
> *Terret equos, equitumque vultus.*

En quoi ils n'ont fait que suivre Homère;

> Ὄσσε δ' ἄμερδεν
> Αὐγὴ χαλκείη.

A ces attributs généraux des Boucliers l'Auteur fait succéder les détails de toutes les modifications que leur ont fait éprouver les différens peuples, détails remplis d'une érudition également solide & agréable. Cet Extrait est déjà trop long pour nous y arrêter; & nous allons le finir par quelques remarques sur les *symboles*, ou *enseignes*, qu'on joignoit aux Boucliers.

C'etoit encore, au raport d'Hérodote & de Strabon, une invention des Cariens, Xénophon appelle ces Symboles σίγματα ἐπὶ τῶν ἀσπίδων, Euripide σημεῖα ἀσπίδων, Pausanias σημεῖα ἐπὶ ταῖς ἀσπίσι, Vegece enfin δείγματα. Diverses raisons engagoient à en orner les Boucliers, tantot c'étoit pour épouvanter les ennemis, tantot pour rappeller la mémoire de choses qui étoient arrivées au Maître du Bouclier, ou des exploits de quelqu'un de leurs Ancêtres. Eschyle & Euripide raportent plusieurs espèces de ces symboles, que les Chefs de la funeste guerre de Thèbes portoient sur leurs Boucliers: un Géant, par exemple, qui em-

emportoit les ruïnes de la Ville ſur ſes épaules, des Dragons qui traverſoient les murailles tenant de jeunes enfans Thébains entre leurs machoires, une Hydre à cent têtes, &c. On joignoit quelquefois le mot au corps de l'emblême, comme dans le Bouclier de Capanée, qui repréſentoit un homme nud, le flambeau à la main, avec cette épigraphe, ΠΡΙΣΩ ΠΟΛΙΝ, *Je brûlerai la Ville.*

On voit dans la Colomne Trajane le Bouclier Romain, portant la foudre gravée : d'où vient le nom de la Légion Fulminante, dont *Valerius Flaccus*, qui vivoit ſous Veſpaſien, fait mention en ces termes;

Cunctaphalanx inſigne Jovis, cælataque geſtat
Tegmina diſperſos trifidis ardoribus ignes :
Nec primus radios, miles Romane, coruſci
Fulminis, & rutilas ſcutis diffunderis alis.

L'Auteur fait honneur de cette citation à M. le Comte *Charles de Firmian*, Chambellan de LL. MM. Imp. & Conſeiller Aulique, qui la lui a fournie; & il donne à cette occaſion aux grandes qualités de ce Seigneur des éloges auxquels le Journaliſte oſe joindre ici les ſiens, fondé ſur ſa propre expérience.

Enfin il y avoit des Boucliers chargés de ſimples Inſcriptions. Celui de Demoſthène portoit en lettres d'or ΑΓΑΘΗ, ΤΥΧΗ, *à la bonne Fortune.* On raporte ici des Inſcriptions plus étendues, comme celle du Bou-

Bouclier, que l'Athénien *Gydias* consacra à Jupiter Libérateur, celles que le Roi Pyrrhus fit mettre sur les Boucliers des Macédoniens qu'il avoit vaincus, en les plaçant dans le Temple de Jupiter de Dodone, celle que le même Roi mit sur les Boucliers des Gaulois, suspendus dans le Temple de Minerve *Itonide*, & celle des Boucliers d'argent que *Titus Quinctius Flaminius*, Général Romain, fit déposer à Delphes, après avoir dompté Philippe Roi de Macedoine, & rendu la liberté aux Grecs.

L'inscription des Boucliers des Lacédémoniens étoit véritablement Laconique, puisque c'étoit la simple lettre Λ. Ceux de Sycione avoient de même un Σ. Mais la coutume s'introduisit dans la suite parmi les Romains de mettre le nom du Soldat, de la Cohorte, & de la Centurie sur le Bouclier; & cela dans la vuë de distinguer ceux qui se seroient comportés en braves gens d'avec les lâches.

ARTICLE III.

NOUVELLES VUES SUR LE SYSTEME DE L'UNIVERS.

Os Homini sublime dedit, Cœlumque tueri
Jussit; & erectos ad sidera tollere vultus.
Metam. Lib. I.

A Paris, chez *Chaubert & Ballard*, 1751. *grand in Octavo* pp. 292. sans la Table.

Je ne sai si l'on peut dire que ce siècle soit Philosophe; mais c'est au-moins le siècle

de la Philoſophie. Depuis le vol élevé qu'ont pris les grands Reſtaurateurs de cette ſcience, *Des-Cartes*, *Newton* & *Leibnitz*, on voit un eſſain d'Aigles, ou d'Aiglons, qui ſuivent leurs traces, & qui fixent comme eux leurs regards ſur les objets les plus grands & les plus lumineux, ſans craindre que la tête leur tourne, & qu'ils éprouvent le ſort d'Icare. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que quelques-uns de ces oiſeaux, lâchés pour reconnoitre les contrées déjà découvertes, en reviennent avec de fâcheuſes nouvelles, & qu'ils aſſurent qu'on a pris des nuages & des fantômes pour des corps & des réalités. Il s'agit de ſavoir ſi l'on doit les en croire, ou s'en tenir aux prémières relations, & à l'autorité de ceux qui prétendent avoir trouvé fond, & s'être aſſurés de la ſolidité des lieux jusqu'où ils ont pouſſé leurs courſes & leurs découvertes. Tout cela ne laiſſe pas d'être décourageant pour ceux qui ſe mettent aujourd'hui à l'étude de la Philoſophie, dans la penſée qu'on l'a étenduë, enrichie, & qu'elle a des priviléges d'évidence & de certitude à l'abri de toute atteinte. Après s'être tant moqué des bagatelles de l'école, & du jargon ſcientifique, par où l'on cachoit autrefois ſon ignorance, ira-t-on aujourd'hui faire de longues & pénibles études, traverſer les immenſes espaces de l'Infini, entaſſer calculs ſur calculs, démonſtrations ſur démonſtrations, pour retrouver des termes qui ne diſent pas plus que ceux qu'on a abandonnés, & bâtir des édifices qui ne mon-

montrent que crevasses & ruïnes à ceux qui savent les examiner avec des yeux non fascinés ?

Il semble que la lecture de l'ouvrage, dont on vient de lire le titre, conduise nécessairement à ces réflexions, & laisse l'esprit dans ce renoncement à toutes les vanités Philosophiques. Son Auteur, homme de naissance & de mérite, y montre un grand dégré d'érudition Philosophique : les personnes, dont il a combattu les idées, ne lui accorderont peut-être pas un pareil dégré de pénétration & de discernement par raport au fond-même des vérités. Nous n'avons garde d'interposer notre foible autorité dans un procès de cette importance : & nous serons bien contens, si nous nous acquittons avec succès de la fonction de *Journaliste*, & de *Journaliste impartial.*

Un mot d'avis, qui précède cet ouvrage, ne renferme qu'une supposition feinte, par laquelle l'Auteur, faisant le personnage d'éditeur, dit qu'il publie un dépôt qu'il avoit reçu des mains d'un ami expirant entre ses bras.

L'ouvrage-même est divisé en six Entretiens entre l'Auteur & une Marquise. „ Qu'on ne „ pense pas, *dit-il*, à ce mot de *Marquise*, „ qu'il me soit venu dans l'idée d'attenter aux „ droits de l'homme unique, à qui seul il ap- „ partint de dérider décemment le front de la „ Philosophie, & de lui faire tirer avantage „ d'un reste de contraste avec les Graces & „ les Ris. Trop d'exèmples font craindre

„ qu'en inventant l'art, il n'en ait épuiſé les
„ reſſources, ainſi que les fineſſes. L'incon-
„ vénient d'être copiſte & de lui trop reſſem-
„ bler ne peut être que très-voiſin de ce-
„ lui de l'imiter mal, & de ne lui point reſ-
„ ſembler. Rien de galant, rien d'enjoüé
„ n'ornera des Entretiens, à qui je ne ſouhai-
„ te que de n'être point trop ennuyeux. Mon
„ véritable deſſein en converſant avec Mada-
„ me de * * * c'eſt d'être intelligible avec
„ bienſéance, & de me mettre dans le droit,
„ ainſi que dans l'obligation, de n'appuyer
„ mes hypothèſes que ſur des maximes que
„ le ſimple uſage de la raiſon rend familiè-
„ res, & ſur quelques loix de Méchanique
„ aſſez généralement connuës.

Les matières générales de ces ſix Entretiens, ſont: dans le prémier, *la cauſe de la Péſanteur*, & *la figure de la Terre*: dans le ſecond, l'*expoſition générale des Principes & du Syſtème de Newton*, & l'*examen de l'Attraction*: dans le troiſième, *diverſes objections contre le Newtoniſme*: dans le quatrième, un *nouveau Syſtème, ou plan général de l'Univers*, dont on dévelope les principes & les avantages: dans le cinquième, *la rotation des Planètes & le flux & le reflux de la mer*: dans le ſixième enfin, l'*aberration de la Lumière*, *les Comètes*, & *la diſtance de la Terre & des Planètes au Soleil.*

On a déjà attaqué bien ſouvent & bien vivement l'*Attraction*: commençons par voir ce que notre Auteur a de nouveau à dire ſur ce ſu-

ſujet. Il débute par la queſtion en forme de doute, que M. *de Maupertuis* a propoſée lui-même dans ſa *Figure des Aſtres*. „ Il eſt na-„ turel de demander," dit ce Philoſophe, que ſon mérite, ſes voyages & ſes travaux ont naturaliſé dans toutes les Cours & dans toutes les Académies de l'Europe, (nous ne faiſons que copier un éloge dicté par la force de la vérité à l'Auteur, qui d'ailleurs ne paroit pas goûter les idées de celui qui en eſt l'objet,) „ il eſt naturel de demander, *ce que* „ *c'eſt que l'Attraction*, & de craindre de voir „ renaitre dans la Philoſophie la doctrine des „ Qualités occultes. Mais, ajoute M. de „ *Maupertuis*, il faut rendre cette juſtice à „ *Newton*: Il n'a jamais regardé l'Attraction „ comme une explication de la Péſanteur & „ des Corps les uns vers les autres: Il a ſou-„ vent averti qu'il n'employoit ce terme que „ pour déſigner un fait, & non point une „ cauſe; qu'il ne l'employoit que pour éviter „ les Syſtèmes & les Explications; & qu'il ſe „ pouvoit même que cette tendance fût l'ef-„ fet d'une véritable Impulſion."

Notre Auteur remarque là-deſſus que Newton n'avoit garde de *regarder l'Attraction comme une explication de la Péſanteur des Corps les uns vers les autres*; puiſque l'Attraction, la Gravitation univerſelle, & la Péſanteur des Corps ſont les différentes expreſſions d'une idée identique, & des termes que l'Abbé *Girard* lui-même prendroit pour ſynonimes. C'eſt comme ſi l'on diſoit; *Que Newton ne*

regardoit pas l'Attraction comme une explication de l'Attraction.

On n'eſt pas plus fondé, ſuivant notre Philoſophe, à dire que l'Attraction déſigne *un fait*, & non point *une cauſe*. Dire que les Corps tombent vers la Terre, ou qu'ils preſſent l'obſtacle qui les empêche de tomber, c'eſt énoncer un fait. Mais dès qu'on ſort de cette généralité, dès que le terme d'*Attraction* entre dans l'énoncé du fait, on donne une explication, on indique une cauſe, on conſtruit un Syſtème, on dit que les Graves tombent, parce que la Terre les attire. Si Newton ne s'eſt point expliqué ſur la nature ni ſur la cauſe de l'Attraction, c'eſt par cela même qu'elle doit paſſer pour une Qualité occulte, tout comme la *vertu dormitive* attribuée à l'*Opium* par Mrs. *Purgon*. Encore le fait, que l'*Opium* provoque le ſommeil, eſt-il certain, au-lieu qu'il ne l'eſt point que la Terre attire les Graves. *Huygens* aſſure, que quand la Terre ſeroit anéantie, la Péſanteur vers le centre du Tourbillon, ou plutôt vers le centre de l'Atmoſphère ne le ſeroit pas.

Lorsque *Newton* a dit que l'*Attraction pouvoit être l'effet d'une véritable Impulſion*; c'eſt, comme s'expriment deux célèbres Newtoniens, lorſqu'il a voulu *ſe raccommoder avec ſes Lecteurs*, ou *nous donner un espoir qu'il n'avoit pas*; c'eſt dans ſes *queſtions ſur l'Optique*, queſtions qui purent être faites dans un moment de réveil, après un ſonge de 40. ans. Rien de ſemblable ne paroit dans ſon livre

des

des Principes: au-contraire il y déclare nettement que *l'Attraction ne ſauroit être d'une cauſe méchanique.*

Ce n'eſt pas encore aſſez de ne point regarder l'Attraction, comme un effet du Méchanisme, il eſt encore queſtion de ſavoir, s'il eſt poſſible ou non, que l'Attraction ſoit une propriété de la matière?

(*) On dit d'abord que *ne devant pas nous flatter de connoitre toutes les propriétés de la matière, nous ne ſommes en droit d'exclurre que les propriétés qui ſeroient incompatibles avec celles que nous connoiſſons.* L'Auteur prétend que ce raiſonnement eſt ſuſceptible de retorſion; & que de notre ignorance ſur les propriétés de la matière, nous ſommes au-moins en droit de conclurre qu'il ſe pourroit que l'Attraction fût impoſſible. Mais cette diſcuſſion après tout ne mène à rien. L'Attraction ne peut être affirmée ni niée par des raiſons tirées du fond-même de la matière.

Il ſera peut-être plus aiſé & plus abrégé d'en rapporter immédiatement le Principe à Dieu: de ſorte que comme Malebranche a cru que dans l'Impulſion, c'eſt Dieu-même qui meut les Corps choqués, pareillement on dira qu'il n'eſt pas (†) *plus difficile à Dieu de mouvoir l'un vers l'autre deux Corps éloignés, que d'attendre pour le mouvoir qu'un Corps ait été rencontré par un autre.*

Pren-

(*) *Fig. des Aſtres* p. 29.
(†) *Ibid.* p. 32. & 33.

Prendre ce parti, c'eſt abandonner la queſtion. Si l'Attraction eſt une action de Dieu, il ne faut plus chercher quel rang elle peut tenir entre les propriétés de la matière. Il y a plus. Quand il s'agit d'attribuer à l'Etre ſuprème une action pareille à celle que demanderoit l'Attraction réciproque de toutes les parties de la matière, il ne ſuffit pas de connoitre qu'elle eſt en ſa puiſſance, il faut en appercevoir la convenance & la néceſſité, tant dans la ſageſſe & dans l'accord de ſes vuës, que dans la ſuffiſance & dans la ſimplicité des moyens dont il fait choix. Puiſque les Corps ſont impénétrables, & que Dieu veut que des mouvemens généraux & particuliers ne ceſſent d'animer la Nature, il eſt abſolument néceſſaire que le mouvement d'un Corps ſoit l'occaſion du mouvement de ceux dont il doit prendre la place. De même puisque les animaux ſont chargés du ſoin de conſerver leur vie, & de pourvoir à leurs différens beſoins, il eſt abſolument néceſſaire qu'ils puiſſent avec l'aide du Créateur mettre leurs Corps en mouvement, & par lui tous les Corps dont l'uſage leur eſt deſtiné. Mais quelle raiſon peut rendre néceſſaire l'action qu'exigeroit de Dieu la ſuppoſition de l'Attraction mutuelle de tous les Corps? Suppoſition d'autant plus étonnante, qu'on ne la produit jamais, ſans l'accompagner de deux autres ſuppoſitions, qu'on appelle les loix de l'Attraction, & qui ſont elles-mêmes fort étonnantes. Les voici.

Nous

Nous n'avons d'empire que ſur notre Corps, & par lui ſur les Corps ſeulement, que leur grandeur, ou leur petiteſſe, leur diſtance, ou l'interpoſition d'un obſtacle, ne dérobent point à ſon action auſſi foible que courte, momentanée & groſſière: mais le moindre grain de ſable jouït d'un empire immédiat, univerſel & conſtant ſur tous les Corps. Il eſt vrai que la force de ſon Attraction diminuë en raiſon du *Quarré des diſtances*. Mais il n'eſt pas moins vrai que nulle diſtance ne peut l'anéantir, & que cette force rempliſſant l'Univers, atteint avec efficace d'un bout du monde à l'autre, ſans que les obſtacles, quels qu'ils ſoient, l'arrêtent, la retardent ou la diminuent. Telle eſt la prémière loi du Code Newtonien.

La ſeconde, continuë notre Auteur, eſt un oracle concis qui cache un ſens profond. Elle porte; *que l'Attraction eſt toujours proportionnelle à la quantité de matière que contient un Corps*. Cela veut dire non ſeulement, *que plus un Corps contient de matière, plus il attire puiſſamment*; mais encore, *qu'il eſt d'autant plus puiſſamment attiré*. En vain donc, pour jouïr d'un pouvoir limité, varions-nous nos attitudes, & nous aidons-nous du ſecours de pluſieurs machines. Outre qu'il ne nous eſt jamais donné d'appliquer entièrement toutes nos forces, il eſt des Corps, que leur maſſe ou leur adhérence mettent en état d'en braver de plus grandes; & nous ne ſavons que trop d'ailleurs que le moindre uſage de notre

puiſſance l'abſorbe, en ſorte que la réſiſtance d'un Corps, que nous aſſujettiſſons, nous ôte le moyen d'en aſſujettir en même tems un autre. Il n'en eſt pas ainſi du grain de ſable. Tranquille au ſein de ſa ſupériorité, c'eſt ſans l'intervention des machines, c'eſt ſans prendre des ſituations avantageuſes, qu'il déploye toute l'étenduë d'une force, capable d'aſſujettir les plus grands Corps, & tous les Corps à la foi. Si la puiſſance attractive ceſſoit d'animer les autres parties de la matière, celle du grain de ſable aſſujettiroit le Soleil, les Etoiles & les Planètes. Tous les Corps, forcés de venir entourer leur Souverain, le rendroient le centre de l'Univers, & reconnoitroient l'étenduë efficace d'une force, qui ſe diſtribuant ſans ſe partager, ſe trouve tout à la fois par-tout, & toute entière par tout.

Ces réflexions conduiſent notre Auteur à conclurre en donnant la préférence au Syſtème Cartéſien. „ Je ſens, dit-il, dans le „ Syſtème des cauſes occaſionnelles une ſim„ plicité, ſi je l'oſe dire, digne de Dieu. „ J'admire comment deux ou trois loix gé„ nérales, que ſa bonté s'impoſe, ſuffiſent à „ la conſervation de ſes ouvrages; & je re„ connois ſa ſageſſe jusques dans les bornes „ d'un ſecours qu'il proportionne à nos be„ ſoins. Mais je ſouffre impatiemment, qu'on „ veuille qu'à ces idées j'ajoute l'idée d'une „ puiſſance aveugle, toujours agiſſante & n'a„ yant jamais de but, multipliant les moyens „ ſans atteindre aux effets, & s'occupant

„ ſans

„ ſans ceſſe à ſe contrarier elle-même. A
„ quel propos obliger Dieu d'entretenir une
„ lutte éternelle entre les Corps? Pourquoi
„ faut-il qu'un atome, placé dans la Région
„ de Saturne, s'efforce inutilement d'attirer
„ le Soleil, ou quel fruit revient-il au Soleil
„ d'attirer cet atome qu'il ne déplace pas, &
„ d'être attiré par lui? D'où vient l'exiſtence
„ de tous les Corps répandus dans l'eſpace,
„ impoſera-t-elle à Dieu la loi de tirailler
„ un caillou dans autant de directions qu'il
„ eſt de Corps exiſtans dans l'univers; tandis
„ qu'il doit encore le tirailler dans tout au-
„ tant d'autres directions contraires, afin d'o-
„ pérer ſa dureté? Faut-il penſer que Dieu
„ ne puiſſe remuer une paille, ſans être tenu
„ d'agir en même tems ſur tous les autres
„ Corps, afin d'augmenter, ou de diminuer
„ leur tendance vers la paille en raiſon du
„ changement arrivé dans toutes les diſtan-
„ ces, par le mouvement d'un ſeul Corps"?

C'eſt ainſi que notre Philoſophe s'y prend pour détruire: voyons à préſent de quelle manière il édifie. Le titre de ſon livre annonce de *nouvelles vuës ſur le Syſtème de l'Univers.* En effet dans l'Entretien IV. & les ſuivans, on trace un plan général de l'Univers, qui offre un Syſtème différent de tous ceux qui ont précédé. Ce Syſtème roule ſur trois ſuppoſitions principales. 1. *Les Soleils & les Planètes de tous les mondes pèſent vers un point unique, vers le centre de l'Univers.* 2. *Les Tourbillons du Soleil & des Etoiles ne ſont point* en-

entassés les uns sur les autres, *comme l'a cru Descartes* Tous nâgent dans un fluïde qui remplit l'Univers, & qui circule avec eux d'Orient en Occident. 3. *Le Tourbillon Solaire*, *en circulant autour de l'Axe de l'Univers*, *décrit des* Spirales, *qui l'en éloignent pendant six mois*, *& l'en rapprochent pendant les six mois suivans.* Mais la Terre est toujours également distante de cet Axe, parce que son mouvement autour du Soleil l'en approche ou l'en éloigne dans la même proportion que *le mouvement spiral du Tourbillon* l'en éloigne, ou l'en approche en sens contraire.

L'Auteur attribuë de grands avantages à ces trois suppositions, & au Systême qui en resulte. *L'inclinaison des Axes des Planètes au Plan des Orbites*, dont on n'a donné jusqu'à présent que des raisons insuffisantes, s'y trouve expliquée, ou plutôt n'a plus besoin d'explication. Il en est de même de *l'inclinaison des Orbites à l'Equateur Solaire.* Le Nouveau Systême fait encore disparoitre la difficulté prise de *la diversité de direction dans l'inclinaison des Orbites*, *& de la dispersion de leur nœuds sur l'Equateur Solaire*: il fournit de meilleures raisons de la *Procession des Equinoxes*: il rémédie mieux qu'on n'avoit encore fait au *défaut de vitesse dans la rotation du Soleil & des Planètes principales*: il permet enfin de rapprocher les Etoiles autant qu'on voudra, au lieu que dans les Systêmes ordinaires la distance en est nécessairement prodigieuse.

Il n'y a point de figure destinée à représenter

ter le Syſtème en queſtion ; mais l'Auteur en donne l'idée à l'imagination, d'une manière à la vérité qui ne paroitra peut-être pas bien nette à la plupart des Lecteurs. Le Plan de la Coupe de l'Univers doit ſe préſenter par l'un de ſes Tropiques, ou par un Cercle moindre que l'Equateur. Dans ce plan eſt placé notre Tourbillon. Du Centre doivent être décrits pluſieurs Cercles. Ce ſont ceux où ſe meuvent les Etoiles, en circulant d'Orient en Occident autour de l'Axe de l'Univers. Un Cercle pareil, & dont la circonférence occupe, ſi vous le voulez, le milieu du plan, déſignera la route annuelle de la Terre, qui circule autour du Soleil, de telle ſorte qu'elle eſt toujours également éloignée de l'Axe de l'Univers. Quant au Cercle du Soleil, il doit être égal à celui de la Terre, mais décrit d'un Centre auſſi diſtant du prémier, que le Soleil eſt diſtant de la Terre. Une Ligne, qui paſſe par les deux Centres, marque ſur les deux Cercles du Soleil & de la Terre, les quatre Points où l'Aſtre & la Planète ſont placés dans le tems des Solſtices ; & des Diamètres perpendiculaires, dans chacun des deux Cercles, à cette ligne, aboutiſſent au point où le Soleil & la Terre ſe trouvent dans le tems des Equinoxes. Si l'on diviſe enſuite chaque quart des deux Orbites en trois parties égales ; & ſi par les diviſions correſpondantes on tire des Lignes, qui ſe trouveront toutes parallèles à la Ligne des Solſtices, on aura les Points & les Lignes où la Terre &

le

le Soleil ſe rencontrent au moment de leur entrée dans les douze Signes. Enfin des Cercles décrits ou conçus autour du Soleil, & qui l'ont pour Centre, repréſentent les Orbites que les Planètes parcourent d'Occident en Orient; tandis qu'elles ſont encore emportées avec le Soleil & tout le Tourbillon d'Orient en Occident, autour de l'Axe de l'Univers.

L'Auteur ſe fait objecter par ſa Marquiſe, que cet arrangement eſt ſujet à deux inconvéniens principaux. Le prémier eſt de faire circuler la Terre autour de l'Axe de l'Univers, tandis que le Soleil circule autour d'un Axe idéal: le ſecond de ne point faire circuler la Terre autour du Soleil, tandis que les autres Planètes y circulent. Il répond à la prémière difficulté; qu'il ne faut pas croire que le Soleil & ſon Tourbillon décrivent réellement le Cercle excentrique, par lequel le Syſtème repréſente leur mouvement annuel. Ils n'y ſont continuellement placés que parce qu'ils circulent autour de l'Axe de l'Univers, dans une Spirale, qu'il faut conſidérer comme formée de dix, douze, ou quinze Cercles concentriques à ceux que décrivent toutes les Etoiles & tous les Tourbillons. Deux fois par an le Soleil & ſon Tourbillon parcourent ſucceſſivement ces dix, douze, ou quinze Cercles, en paſſant du plus petit au plus grand depuis le Solſtice d'Eté jusqu'aux Solſtice d'Hyver; & revenant du plus grand au plus petit, depuis le Solſtice d'Hyver jusqu'au Solſtice d'Eté. Si les Cercles, ou les Tours,

ſont

ſont au nombre de doûze dans la Spirale parcouruë chaque année en deux ſens oppoſés, il en reſulte que le Soleil & ſon Tourbillon font tous les ans 24. Révolutions; & que ces Révolutions, auxquelles répondent en pareil nombre les Révolutions des Etoiles, ſe font très-véritablement autour de l'Axe de l'Univers.

Quant à la Terre, (c'eſt la réponſe à la ſeconde difficulté,) il faut bien néceſſairement qu'elle ſoit emportée ainſi que les autres Planètes autour du Soleil. Elle ne pourroit ſans cela ſe trouver toujours également diſtante de l'Axe de l'Univers, dont le mouvement ſpiral du Tourbillon s'efforce ſans ceſſe de l'approcher ou de l'éloigner. Ce n'eſt que parce qu'elle circule autour du Soleil que ſon mouvement annuel peut être repréſenté par un Cercle, dont un des points de l'Axe de l'Univers occupe le Centre.

Il n'eſt guères poſſible de détacher d'autres détails de ce Syſtème, pour les placer ici. Les idées ſont chargées d'un très-grand nombre de faits, que l'Auteur emprunte de tous les Auteurs qui ont traité les matières avant lui; & il faut même avouër que le ſtyle eſt trop diffus & verbeux. On diroit que cet ouvrage n'eſt qu'une prémière compoſition, & qu'on ne s'eſt pas donné la peine de le revoir. Quant au fond-même des *Nouvelles Vuës*, dont on vient de voir le plan général, il faut en revenir à la concluſion que l'Auteur lui-même en tire, & dont nous employerons

rons les propres termes pour finir cet Extrait.
„ Qui sommes-nous pour prétendre dis-
„ cerner ce qui peut être, ou plus, ou moins
„ digne de l'Etre Suprême ? Admirons ses
„ ouvrages, où le seau de son existence est
„ si visiblement empreint ; & soyons sans in-
„ dulgence pour les Systèmes qui semblent
„ s'attacher à le faire disparoitre. Mais ne
„ présumons pas que les nôtres nous fassent
„ entrer dans les sécrets de la Providence.
„ J'avouë sans peine que de toutes les vuës
„ que j'ai tâché de donner, il n'en est aucune
„ qui me contente pleinement, & qui ne
„ puisse mériter de très-grands reproches de
„ la part de ceux dont les yeux sont meilleurs
„ que les miens. Si j'ai pris quelquefois le
„ ton affirmatif, c'est par la seule raison qu'il
„ est presque toujours le plus capable d'ex-
„ citer l'attention ; & que malheureusement
„ il est plus aisé de faire goûter une hypo-
„ thèse en la proposant comme essentielle-
„ ment vraie, qu'en la donnant pour ce
„ qu'elle est, c'est-à-dire, pour une simple
„ conjecture. Quand même, dans la suite
„ des tems, le raisonnement & l'expérience
„ produiroient un Systême, digne par sa jus-
„ tesse, & par sa clarté de devenir celui de tous
„ les Philosophes, ce Système ne pourroit
„ tout-au-plus nous représenter qu'un ordre
„ des moyens, rélatif à plusieurs autres, si-
„ non de différens genres, au-moins de diffé-
„ rentes espèces entre qui Dieu s'est déter-
„ miné. Je dis plus : quand les moyens,
„ qu'il

„ qu'il a mis en œuvre, parviendroient à no-
„ tre connoiſſance, rien ne nous aſſureroit
„ que ce ſont ceux dont il a fait choix.
„ Quelque éclairée que puiſſe devenir la Phy-
„ ſique, le doute & l'incertitude ſont un hom-
„ mage qu'elle ne ceſſera jamais de devoir
„ à la ſouveraine liberté de la Toute-Puiſ-
„ ſance.

ARTICLE IV.

LETTRES HISTORIQUES ET DOGMATIQUES SUR LES JUBILÉS ET LES INDULGENCES, *à l'occaſion du Jubilé univerſel célébré à Rome par* BENOIT XIV. *l'an* MDCCL. *& étendu à tout le Monde Catholique en* MDCCLI. *par* CHARLES CHAIS, à la Haie, chez Jean Swart, 1751. *in Octavo.* Tome I. pp. 341. ſans l'Avertiſſ. & les Sommaires. Tome II.

Il ſeroit bien difficile de ranimer aujourd'hui le goût de la controverſe au point où il étoit encore vers la fin du ſiècle paſſé ; & dans le fonds il ne ſeroit pas à ſouhaiter que ces diſpoſitions ſe réveillaſſent dans les esprits. Il n'y a guères que les conjonctures qui puiſſent rendre les ouvrages de pure controverſe

intéressans : hors de là un esprit bien fait ne se nourrit pas volontiers de discussions qui sont rarement propres à orner l'esprit, & qui par malheur laissent un certain levain d'irritation dans le cœur, dont les influences s'étendent aisément au de là de la sphère des objets, qui sont matière à controverse. On a si bien senti la vérité de ce que je viens d'avancer, que les plus excellens ouvrages dans ce genre, ouvrages que des plumes du prémier ordre ont enfanté avec tout le soin imaginable, les écrits des Bossuets, des Nicoles, des Claudes & des Jurieux, sont aujourd'hui assez négligés, & n'entrent dans les Bibliothèques qu'à cause de leur ancienne célébrité, ou tout-au-plus pour les consulter dans des occasions qui se présentent rarement,

On auroit tort de croire que les réflexions précédentes tendent le moins du monde à prévenir contre l'ouvrage que nous venons d'annoncer. Il est de conjoncture, il est d'un Auteur dont la réputation est décidée ; & il nous paroit réünir les deux caractères qui font le mérite de tout livre, l'utile & l'agréable. L'exécution nous a rappellée celle d'une des productions les plus estimées d'un grand Théologien de Berlin, c'est le *Préservatif* de M. *Lenfant contre la réünion avec le siége de Rome*. M. *Chais* traite sa matière en maître aussi bien que M. *Lenfant* : il puise dans les sources les plus autentiques, il fait voir, papiers sur tables, & par une suite de témoignages sans replique, l'origine de tous ces abus

que

que l'Eglise Romaine a consacrés, & sur lesquels elle fonderoit sa grandeur & son autorité, si personne ne s'élevoit contre elle, & s'il n'existoit des monumens innombrables qui déposent, que l'ignorance & la superstition ont été dans tous les siècles les seuls appuis du trône Papal.

Il n'est pas besoin de rappeller l'occasion qui a fait prendre la plume au Théologien de la Haie. Tout le monde a encore présente à l'esprit la solemnité de ce Jubilé, que le demi siècle, qui vient de s'achever, a ramenée à Rome, & qui avoit, dans les éminentes qualités du Pontife sous lequel on l'a célébré, & dans les sages arrangemens qu'il a pris pour en faire disparoitre les cérémonies les plus révoltantes, tout ce qui pouvoit donner cours à une semblable fête, dans un tems comme le nôtre, où l'on est fort revenu de toutes les menuës pratiques de devotion. La Bulle d'Indiction que Benoit XIV. a publiée à cette occasion est un chef d'œuvre, digne non-seulement du rang que le S. Père occupe dans son Eglise, mais encore de la haute réputation qu'il s'est acquise par ses écrits avant que d'obtenir les clefs de S. Pierre. Il est probable même que M. *Chais* n'auroit pris aucun intérêt particulier à ce Jubilé, s'il n'avoit été en quelque sorte frappé de l'apostrophe aux Réformés qui se trouve dans cette Bulle. Comme c'est ce morceau, qui a fait naître les *Lettres sur les Jubilés*, sur lesquelles roule cet Extrait, nous commencerons

 par

par le mettre tout entier sous les yeux du Lecteur. Ecoutons donc le S. Père, rappellant les errans dans le giron de l'Eglise Romaine, avec une tendresse qui ne laisse pas d'être mêlée de beaucoup d'amertume.

Plût à Dieu, leur dit-il, qu'*il nous eût été donné, nos chers fils, de voir revenir à l'unité de la foi Catholique & de pouvoir embrasser ici avec vous tant d'autres hommes qui avoient autrefois la même foi & la même règle de conduite que vous, mais qui étant trompés pas l'artifice du Démon & s'étant retirés de la maison de leur très-pieuse mère, en demeurent encore éloignés, & se bouchent les oreilles pour ne point entendre sa voix qui les rappelle avec amour dans son sein. Mais ne l'entendent-ils point, & ne comprennent-ils pas de combien de diverses erreurs ils sont agités, depuis qu'ayant abandonné la foi qu'ils avoient reçuë de leurs pères, & délaissé les anciennes & saintes loix de l'unique Eglise Catholique & Apostolique, ils ont commencé à s'attacher aux inventions des hommes, & se sont fait instruire par ceux qui, ne suivant que leur volonté, les ont entraînés à la diversité de leurs opinions & des doctrines étrangères ? Mais hélas! combien y en a-t-il parmi eux qui n'ignorent point ces choses! Ils avouent même chacun, que les fondemens de leur propre secte n'ont rien de ferme, & que pour peu qu'on les ébranle, ils tombent & se renversent facilement. Mais ce qui est encore plus digne de larmes, c'est cette négligence criminelle pour les choses de Dieu qui s'est emparée de l'esprit des hommes, & qui leur*

leur fait méprifer la lumière de la vérité & la voix de leur confcience. Moins ennemis de l'Eglife Catholique que de leurs propres ames, ils ne veulent pas entendre ce qui leur apprendroit à bien vivre, ni rechercher les voies droites du Seigneur, qui pourroient feules les conduire au port du falut. Qu'ils fe reveillent au-moins en voyant les exemples de votre foi & de votre devotion, & qu'ils penfent enfin férieufement, qu'ils feront inexcufables devant le jufte Juge, s'ils continuent à méprifer les moyens de connoitre la vérité qui leur font offerts. Qu'ils rougiffent de honte & qu'ils foient jaloux de vous imiter, en confidérant la concorde manifefte de votre zèle dans le culte que vous rendrez à Dieu, dans le changement de votre vie, dans votre obéïffance au commun Père, le Vicaire du grand Pafteur des ames, dont les vœux ne tendent qu'à voir la Terre remplie de la fcience du Seigneur, &c.

Ce portrait que Benoit XIV. fait des fentimens de l'Eglife Réformée, eft fi hideux, qu'il n'étoit guères poffible de garder là-deffus un filence, qui auroit été trop méprifant, ou trop ftupide. „ Ce que nous devons, dit „ M. *Chais*, à Dieu & à la Religion, à l'a„ mour de la vérité & au falut du prochain, „ à l'honneur de notre *très-fainte foi*, & „ à notre propre fatisfaction, tout enfin fe „ réünit pour délier notre langue aux accu„ fations dont on nous noircit à la face de la „ Terre. Et fans vouloir ici récriminer, je „ fens parfaitement qu'il convient en toute „ manière, que ceux, qui nous reprochent de

„ fermer obstinément l'oreille à leur voix, „ sachent du-moins que ce n'est pas la dé„ fiance de notre cause, qui nous empêche „ d'ouvrir la bouche, & que nous ne som„ mes pas gens *à rougir*, quand on nous ap„ pelle à *rendre raison de l'esperance qui est en* „ *nous*".

Ce n'est pas ici le prémier ouvrage que des Auteurs de la Communion Protestante publient sur la matière des Jubilés. Dès l'an 1627. le célèbre *Charles Drelincourt*, Pasteur de l'Eglise Réformée de Paris, donna un traité *du Jubilé des Eglises Réformées avec l'examen du Jubilé de l'Eglise Romaine*. Cet ouvrage ne suffisoit pas dans les conjonctures présentes: outre qu'il n'est pas commun, le langage en est surauné, & l'Auteur y a fait entrer diverses choses, qui ne seroient pas du goût moderne.

M. *Chais* commence à traiter sa matière, par la définition du Jubillé universel de l'Eglise Romaine. C'est le retour périodique d'une solemnité religieuse, que les Papes imaginèrent il y a 450. ans, & qui, en commençant la veille de Noël, dure une année entière, pendant laquelle on prétend que les fidèles pénitens de tous les pays de la Terre peuvent gagner à Rome l'indulgence plenière, c'est-à-dire, la remission entière de tous leurs péchés, en s'acquittant de certains devoirs qui leur sont prescrits.

Boniface VIII. a l'honneur de cette invention. En 1300. il institua & célébra l'Année Sain-

Sainte pour être à jamais consacrée de cent en cent ans à animer les pécheurs à la pénitence, en leur facilitant les moyens de satisfaire à la Justice celeste, & de se reconcilier avec Dieu. Clément VI. abrégea ce terme de la moitié, & célébra la seconde Année Sainte en 1350. ordonnant expressément qu'il en seroit ainsi dans la suite à l'imitation du Jubilé Judaïque, qui étoit une année de pénitence & de rémission, & qui revenoit tous les cinquante ans. Peu de tems après, Urbain VI. trouva à propos de fixer le retour de l'Année Sainte à un terme encore plus court. Il en prit la mesure sur le tems de la vie de Jésus-Christ. Son plan étoit, que desormais la 33^{me}. année prît la place de la 50^{me}. mais la mort l'empêcha d'exécuter ce projet. Boniface IX. le fit en 1390. ce qui ne l'empêcha pas de célébrer pour la quatrième fois l'Année Sainte en 1400. Martin V. reprit le plan d'Urbain, & célébra la cinquième Année Sainte en 1433. Ensuite Nicolas V. en fit l'ouverture pour la sixième fois en 1450. Mais Paul II. impatient de voir revenir cette grande solemnité en abrégea encore le terme de 25. ans, & sa mort ayant précedé cette Epoque, Sixte IV. confirma les arrangemens qu'il avoit faits, donna à l'Année Sainte le nom de Jubilé qu'elle n'avoit pas encore, la célébra pour la septième fois en 1475. & transmit cet usage à ses successeurs, qui jusqu'à présent l'ont observé: de sorte que le Jubilé d'aujourd'hui, qui n'est en tout que le 18^{me}. est

le 12 . seulement depuis que l'Eglise Romaine les solemnise de 25. en 25. ans. Ce fut Alexandre VI. qui célébra le 8me Jubilé en 1500. Clément VII. le 9me. en 1525. Jules III. le 10me. en 1550 Grégoire XIII. le 11me. en 1575 Clément VIII. le 12me. en 1600. Urbain VIII. le 13me. en 1625. Innocent X. le 14me. en 1650. Clément X. le 15me. en 1675. Innocent XII. le 16me. en 1700. Benoit XIII. le 17me. en 1725. & le 18me. fera passer le nom de Benoit XIV. à la postérité.

Ce détail fait assez voir, que le Jubilé de l'Eglise Romaine ne remonte pas à une antiquité qui puisse le rendre respectable. Le S Père l'a bien senti, & il a glissé là-dessus avec beaucoup d'art. *Etant donc avertis*, dit-il, *par l'ordre des tems & par la coutume des Pontifes Romains, nos prédécesseurs, & marchant sur leurs traces; du consentement de nos vénérables Frères les Cardinaux de la sainte Eglise Romaine, par l'autorité du Dieu tout-puissant, par celle des bienheureux Apôtres S. Pierre & S. Paul, & par la nôtre; nous indiquons & nous publions, pour la gloire de Dieu, pour l'exaltation de l'Eglise Catholique & la sanctification de tout le peuple Chrétien, le grand & universel Jubilé, qui se célébrera dans notre bonne ville l'année prochaine 1750. à commencer aux prémières vêpres de la Vigile prochaine de la naissance de notre Seigneur J. C., & qui continuera pendant toute l'année & jusqu'à sa fin.* A ouïr ce langage on croiroit, que depuis qu'il y a des Pontifes Romains dans l'Eglise, il y a aussi toujours eu des Jubilés.

Nous

Nous ne nous arrêterons pas à ce que M. *Chais* dit du Jubilé Judaïque, de son origine & de ses vuës. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il ne peut avoir été un type du Jubilé Romain, malgré toutes les déclamations des Papes à ce sujet. Ce n'est pas qu'à parler en général les Auteurs de l'Eglise Romaine ne conviennent que l'institution de l'Année Sainte est l'ouvrage de Boniface VIII. & même que quelques-uns des Docteurs n'avouent de bonne foi & sans restriction, que ce fut ce Pape qui imagina la solemnité Jubilaire. Mais le plus grand nombre en parle autrement, & ose avancer, que Boniface VIII. ne fit que donner au Jubilé une forme nouvelle, en y attachant à perpétuité des Indulgences. A leur compte le Jubilé existoit déjà avant l'année 1300. & Boniface n'a fait qu'en changer la forme. Tout cela se dit sans preuves, & l'on a nourri la crédulité des peuples de mille contes fabuleux sur cette matière. *Bzovius*, l'un des Continuateurs de Baronius, s'est distingué entre ces faiseurs de narrations. A l'en croire, outre quantité de malades parfaitement guéris de leurs langueurs dans les Basiliques de S. Pierre & de St. Paul, on vit au Jubilé de Boniface VIII. des Démons chassés, publiant hautement la victoire de ces Apôtres, & ajoutant que toutes les ames du Purgatoire avoient été délivrées de leurs peines & introduites dans la gloire éternelle. Il n'y a qu'un aveuglement extrême qui puisse se rendre aux misérables preuves qu'on allègue, pour prouver

qu'avant Boniface VIII. il étoit d'usage, au retour de chaque centième année, d'accorder la rémission de leurs péchés, à tous ceux qui pendant cette année-là visitoient devotement le tombeau de S. Pierre à Rome.

Il y a des raisons plus particulières encore que celles qui ont été détaillées jusqu'ici, de croire que le Jubilé est une pure invention de Boniface VIII. La prémière est prise du caractère de ce Pape. Il n'en est aucun dont la mémoire ait été plus flêtrie, ni qui passe plus généralement pour un méchant homme. Quand on n'adopteroit pas tout ce qu'ont dit à sa charge les François & les Italiens du parti des Colonnes, dont il fut l'ennemi déclaré, il est toujours reconnu que ce Pape étoit capable des coups les plus hardis pour ses intérêts, pour son ambition, & pour élever l'autorité de son siége à un point de puissance, qui abbatît à ses piés tous les Potentats de la Terre. On sait l'histoire de son fameux démêlé avec le Roi de France *Philippe le Bel*. Les pièces en sont d'un stile si singulier qu'on ne sera peut-être pas fâché d'en retrouver ici les deux principales. Le Pape, après avoir addressé vers la fin de 1301. à Philippe le Bel la fameuse Bulle *Ausculta, fili*; dans laquelle il s'arrogeoit une autorité suprème sur le Roi & le Royaume de France avec la collation des Bénéfices, écrivit au Monarque en ces termes pleins d'arrogance:

Bo-

BONIFACE, *Evêque, Serviteur des Serviteurs de Dieu*, à PHILIPPE, *Roi de France.*

Craignez Dieu, & gardez ses Commandemens. *Apprenez que vous nous êtes soumis pour le spirituel & pour le temporel. La collation des Bénéfices & des Prébendes ne vous appartient en aucune manière. Si vous avez la garde de quelques Bénéfices pendant la vacance par la mort, vous êtes obligé d'en réserver les fruits à leurs successeurs. Si vous avez conféré quelques Bénéfices, nous déclarons nulle cette collation, & nous revoquons tout ce qui s'est passé en ce cas pour le fait. Ceux qui croiront autrement, seront réputés hérétiques.* Au Palais de Latran, le 5. jour de Décembre, l'an VII. de notre Pontificat.

Le Roi de France fit brûler la Bulle, & répondit en ces mots.

PHILIPPE *par la grace de Dieu Roi de France à* BONIFACE *prétendu Pape*, peu ou point de salut

Sachez, grand Fat, que nous ne sommes soumis à personne pour le temporel; que la collation des Bénéfices & des Prébendes vacantes nous appartient par le droit de notre Couronne, & que les fruits de leurs revenus sont à nous; que les provisions que nous avons données sont valides pour le passé & pour l'avenir, & que nous sommes résolus de maintenir dans la possession ceux que nous y avons mis. Ceux qui croiront autrement

ment seront réputés fous & enragés. à Paris, &c.

C'en est assez pour faire connoitre Boniface VIII. On peut y joindre pourtant un trait du Dante, dans un endroit de ses poëmes, où ce Pape est bien caractérisé. Il dit qu'à sa mort Nicolas III qui étoit en enfer, y attendoit avec impatience l'ame de Boniface VIII pour lui faire donner une place entre les Papes Simoniaques. Il est vrai que ce fameux poëte Florentin, & contemporain de Boniface, étoit de la faction Gibeline ; mais ce trait, quoique partant d'une main ennemie, ne paroitra pas trop fort, quand on considère ce prétendu père commun des Chrétiens, attirant dans ses coffres les sommes immenses qu'il sut y faire couler, en persuadant faussement aux peuples, qu'un usage immémorial avoit attaché la rémission des péchés à la visitation d'une ou deux Eglises de Rome au renouvellement de chaque siècle, & en consacrant à perpétuité cet usage par une devotion solemnelle.

Bien loin de maintenir une pareille Institution, il auroit été de la piété du sage Pontife d'abolir la pratique superstitieuse de tous ces pélérinages. On reconnoit que le voyage de Rome pour le Jubilé est une œuvre de surérogation : on convient qu'on peut gagner le ciel sans l'entreprendre ; & en même tems on avouë que ce voyage peut occasionner mille desordres & une infinité de malheurs. Pourquoi donc y inviter les peuples avec tant de faste ? Pourquoi les y solliciter par l'attrait des

des promesses les plus touchantes? Pourquoi, sous ombre de leur *abréger grandement le chemin du ciel*, comme s'exprimoit autrefois *de Sponde*, les exposer à toutes sortes de tentations capables de leur en fermer l'entrée? Quel risque le S. Père ne court-il pas de fournir contre son intention à des fainéans, à des débauchés, à des libertins de tout ordre, un prétexte d'abandonner leurs affaires, & d'aller courir le monde pour satisfaire leurs passions? Qu'est-ce qui ne doit point se passer à Rome dans cette immense affluence d'étrangers, que la superstition, la curiosité & le libertinage y attirent durant le cours d'une Année Sainte?

Notre Auteur égaye ici sa matière par le recit d'une avanture qui arriva à Rome dans le prémier Jubilé, que Petrarque a raportée, & dont *Bzovius*, quoique Panegyriste perpétuel des Papes, a bien voulu charger ses Annales. Voici le fait. *Agapet Colonne* avoit épousé une des Nièces de Boniface VIII. Banni de Rome avec le reste de sa famille, il y revint déguisé en pelerin à la faveur du Jubilé, & il n'y fut pas oisif. Au bout de quelque tems on raporta au Pape que sa Nièce étoit enceinte. Aussi-tôt il la mande transporté de fureur. Elle paroit tremblante, honteuse, & cherchant à cacher sa grossesse. Mais Boniface, qui étoit violent, l'apostropha en lui disant rudement: Qui vous a mise dans l'état où je vous vois? Sa Nièce lui répondit: Saint Père, vous m'avez ar-

arraché mon mari, qu'aurois-je fait? J'ai pris conseil de ma jeunesse & de ma beauté. Frappé à l'aspect d'un pelerin, qui entre une multitude immense a attiré tous mes regards, je lui ai trouvé des traits si ressemblans à ceux de mon époux que je n'ai pu me défendre de l'aimer. Il m'a plu, je l'ai reçu, il a passé une nuit avec moi, & en se retirant le matin, il m'a laissé dans l'état que vous me reprochez. A' ces mots Boniface sourit, & appaisé par ce trait d'amour conjugal, il permit aux deux époux d'aller vivre dans un lieu sûr, qu'il leur assigna en Italie, pandant que le reste des Colonnes demeura proscrit.

Revenons à l'institution du Jubilé. Il paroit surprenant que Boniface VIII. qui n'institua le Jubilé que dans des vuës d'intérêt & d'ambition, ait pris un terme aussi long que celui de cent ans, pour fixer le retour périodique de cette solemnité M. *Chais* conjecture que la véritable raison en est, que le Jubilé n'a été originairement autre chose qu'une imitation des Jeux séculaires des Payens. Plusieurs Savans, même de la Communion Romaine, ont adopté cette idée; & *Polydore Vergile* entre autres affirme positivement; " que „ Boniface VIII. prémier Instituteur du Jubilé, en ordonnant qu'on le célébreroit tous „ les cent ans, semble avoir voulu principalement détourner le peuple Romain du vain „ spectacle des Jeux séculaires, & les ramener à une solemnité véritablement sacrée".

Le

Le P. *Taffin*, de S. Omer, Jésuite qui, après avoir professé les belles Lettres en divers endroits, enseigna la Philosophie à Mayence, & la Théologie morale à Mons, a écrit un Traité de l'Année séculaire des anciens Romains, & des Jeux qui en faisoient la grande célébrité. Il publia ce livre en 1640. à l'occasion de la fondation de son Ordre. Il y reconnoit que les Papes empruntèrent des rites & des cérémonies du Paganisme tout ce qu'ils purent en garder, sans donner atteinte à la pureté du Christianisme; & que, dans la vuë de gagner les Payens, ils imitèrent d'eux, avec les changemens convenables, les usages religieux pour lesquels ils faisoient paroitre le plus de vénération. Il s'agit seulement de savoir quand ou à quelle occasion l'imitation des Jeux séculaires a été imaginée: ce Père conjecture que ce fut un fait raporté par Eusèbe au VI. livre de son Histoire ecclésiastique, qui en fournit l'occasion. Ce fait, qui concerne des Indulgences, accordées par le Pape Fabien à l'Empereur Philippe, à été si défiguré, & les conséquences qu'on en tire, sont si forcées, que la chose ne mérite pas qu'on s'y arrête.

Pour tenir un juste milieu dans la question dont il s'agit, on n'est pas fondé à dire qu'à la rigueur Boniface VIII. ait inventé le Jubilé pour détourner les peuples de la superstition des Jeux séculaires déjà depuis plusieurs siècles hors d'usage, encore moins que ce Pape ait été prévenu par un établissement d'Indulgen-

gences centenaires de la façon du Pape Fabien dès le III. siècle ; mais ce que l'on peut avancer sans témérité, c'est que la pompe des Jeux séculaires & le retour de cette grande solemnité de siècle en siècle ont en gros servi de modèle à la pompe de l'Année Sainte, & à sa révolution, originairement fixée à chaque centième année. Ainsi la pensée de *Polydore Vergile*, que nous avons raportée, n'a rien que de très-probable, ou, pour mieux dire, elle a toutes les apparences possibles de vérité, pourvu qu'on la prenne avec toutes les restrictions que l'étude de l'Histoire oblige d'y mettre.

Nons avons cru qu'il falloit insister sur-tout dans cet Extrait sur l'origine du Jubilé ; mais nous exhortons le Lecteur à lire l'Histoire des Jubilés qui ont suivi celui de Boniface VIII. & sur chacun desquels notre docte Auteur raporte des particularités intéressantes. Le sixième, par exemple, que Nicolas V. célébra en 1450. fut un des plus brillans. Ce Pontife étoit d'un caractère excellent, & *Platine* le représente comme un des meilleurs sujets qui aient occupé le siège de Rome. C'est en lui que prit fin le schisme qui déchiroit alors l'Eglise, par la démission volontaire d'Amédée Duc de Savoie, qui avoit été élu précédemment sous le nom de Felix V. Ainsi Nicolas ne trouvant rien qui l'empêchât de travailler à aggrandir la puissance temporelle de son siège, s'occupa tout entier de ce qui pouvoit donner du lustre à l'extérieur

de

de la Réligion, ſuivant l'eſprit de ſa communion.

On vint en foule de toutes parts à ce Jubilé. Aucun Prince que l'on ſâche ne le défendit à ſes ſujets, ſinon le Duc Henri de Bavière, *parce*, diſoit-il, *qu'on peut obtenir également par-tout la rémiſſion des péchés & la grace de Dieu. Enée Sylvius*, depuis Pape ſous le nom de Pie II. ſe trouva auſſi à Rome cette même année; & il nous a transmis diverſes particularités remarquables de ce Jubilé. Toutes les bonnes meſures que le Pape avoit priſes n'empêchèrent pas qu'il n'arrivât divers desordres & malheurs.

De l'hiſtoire-même des Jubilés l'Auteur paſſe à l'examen des ſources réelles des motifs qui les ont fait établir & qui les maintiennent jusqu'à préſent. Ce ſont les Indulgences, dont l'hiſtoire occupe les deux derniers volumes de cet ouvrage, & ne laiſſe rien à déſirer ſur cette matière ſi importante, puisqu'elle eſt la cauſe de la Réformation.

On ſe trompe groſſièrement, quand on accuſe Luther de ne s'être déclaré contre l'Egliſe Romaine que par jalouſie, parce que dans la diſtribution des Indulgences on avoit préféré le miniſtère des Dominicains à celui des Auguſtins dont-il étoit, & dont on s'étoit toujours ſervi en pareil cas. C'eſt une double erreur. Il eſt faux que les Dominicains n'euſſent pas été employés auparavant dans ce trafic, & que les Auguſtins en euſſent toujours eu le privilége. Il eſt faux

que Luther n'eut commencé à parler contre les erreurs de l'Eglise Romaine qu'à l'occasion des écrits scandaleux & des prédications insensées de Tetzel. M. *Lenfant* l'a déjà solidement prouvé dans son *Préservatif*.

Il y a plus, Zwingle, Luther, Calvin, en s'élevant contre les Indulgences, ont suivi les traces d'une nuée de fidèles serviteurs de Dieu, qui les avoient précédés. Qu'est-ce qu'Erasme n'avoit point dit avant Luther de la vénalité des Indulgences & des autres abus qu'on en faisoit? Que n'en avoient pas dit, outre tant de Chroniqueurs & d'Historiens, *Wessel* de Groningue, *Jean de Wesel*, *Jean Major* ou *Maire*, *Gerson*, & sur-tout *Alvarez Pelage*, Evêque Portugais, en 1330. dans son traité Latin *du gémissement de l'Eglise*, *Matthieu Paris*, environ cent ans auparavant l'Abbé d'*Ursperg*, *Théodore de Niem*, *Clémangis*, &c. Que n'en avoient pas dit *Jean Hus* & ses disciples, avant eux *Wiclef* & les *Lollards*, & avant ces derniers les *Vaudois*, & les *Albigeois*? Quelles plaintes n'en avoit-on pas porté en divers conciles Provinciaux, & toujours sans succès? Quoi de plus fort que ce qui s'en trouve dans les griefs de l'Eglise Gallicane dressés vers le commencement du XIII. siècle, dans ceux de l'Eglise Anglicane qu'une main habile a recueillis de divers Auteurs & de divers actes aussi dès ce tems-là, dans les X griefs que les Princes de la nation Germanique présentèrent à Maximilien quelques années avant Luther, & dans les

cent

cent autres griefs qu'ils dreſſèrent en 1522. à la diète de Nuremberg? Jamais nos Réformateurs n'ont fait à l'Egliſe Romaine des reproches plus vifs & plus ſanglans ſur ſa tyrannie, ſur ſa ſimonie, ſur ſes extorſions, & ſur l'odieuſe vénalité des Indulgences que ceux qui ſe trouvent dans les livres & dans les actes publics dont on vient de parler.

Concluons. Le ſort des peuples, qui vivent dans le ſein de la communion Romaine, eſt bien déplorable; & ils ſeroient bienheureux ſi le ciel levoit enfin le bandeau qui les aveugle, & les appelloit à l'ineſtimable liberté, dont on jouït dans la Réformation. Leur Jubilé, ce Jubilé annoncé avec tant de pompe, & célébré avec tant de faſte, n'eſt qu'une vaine ſolemnité, dont l'odieux Auteur, l'Epoque récente, les vuës criminelles, & les effets pernicieux deshonorent l'Egliſe Romaine. Quand, à l'entrée du XIV. ſiècle, Boniface VIII. l'inſtitua, les Indulgences & leur abominable trafic étoient la grande reſſource des ſuperbes Pontifes, qui tenoient la Chrétienté ſous le joug; & ces Indulgences, nées pour le plutôt dans le X. ſiècle, ne doivent leur origine, ni à la discipline des prémiers âges, ni aux principes dogmatiques de l'Evangile. Filles de l'ignorance, de la ſuperſtition & de l'avarice, la tyrannie du Clergé & le despotisme des Papes trouvèrent en elles un de leurs plus ſurs appuis. L'ingénieuſe avidité des Moines aida à leur accroiſſement, les Scolaſtiques leur prêtèrent des cou-

leurs : ensuite on les mit effrontément à l'enchère pour attirer à Rome l'or & l'argent de toutes les nations : la multitude séduite y courut de toutes parts, jusqu'à ce qu'enfin l'abus énorme & presqu'incroyable, qu'on osa en faire, occasionna la Réformation, qui nous a si heureusement éclairé sur un desordre, dont les prétextes-mêmes sont autant de dogmes capitalement erronés, contraires au sens commun, & destructifs des vrais principes du Christianisme.

ARTICLE V.

LETTRES CRITIQUES *sur divers écrits de nos jours, contraires à la Religion & aux Mœurs. Par M.* C * * *. . . . .
Neque te ut miretur turba, labores.
Contentus paucis lectoribus . . . *Horat. Sat.* X. *Lib.* I. A' Londres (à Paris) 1751. *in octavo.* Prémière Partie pp. 175. sans l'Envoi & la Table. Seconde Partie pp. 221.

Quelque jugement qu'on puisse d'ailleurs porter de cet ouvrage, on ne lui contestera pas le mérite de l'*opportunité*. Il ne fut jamais plus à propos, ou plutôt d'une nécessité aussi indispensable, qu'il l'est à présent, d'opposer quelque antidote aux ouvrages con-

contagieux, qui ſe repandent & ſe multiplient de jour en jour.

L'Envoi de ces Lettres eſt addreſſé à une perſonne du Sexe. L'Auteur lui rend graces de ce qu'elle a formé ſon esprit & poli ſes mœurs, en l'arrachant des mains du pédantisme, & en lui enſeignant l'art de vivre avec les hommes. Il déclare que c'eſt à elle qu'il a l'obligation d'avoir renoncé à toutes les inepties d'un jeune homme qui entre dans le monde rempli d'une folle préſomption, pour s'attacher à des connoiſſances ſolides. Surquoi il ſe fait objecter par ſa Dame, qu'il a peut-être fait le contraire de ce qu'il s'imagine, & qu'il a abandonné le ſolide pour l'imaginaire, vu qu'il y a ſi peu de gens dont les Lettres faſſent la fortune, & tant qui ſont malheureux avec elles. Il répond qu'il faut rendre plus de juſtice à notre ſiècle; & que s'il y a des gens à talens dans l'indigence, ils n'en ſont pas plus en droit de murmurer, puisqu'en y regardant de près on les trouvera plus dignes de mépris que de compaſſion. „ Quels ſont-ils en effet, deman-
„ de notre Auteur? Des hommes ſans mœurs,
„ qui, abrutis dans toutes ſortes de débau-
„ ches, ne ſemblent avoir de la capacité que
„ pour ſe faire déteſter plus ſouverainement:
„ des pareſſeux, qui, perpétuellement
„ engourdis dans une honteuſe molleſſe,
„ croyent nous faire grace, en publiant des
„ ouvrages brochés à la hâte, & enfantés
„ par la néceſſité. Des orgueilleux, qui fol-

„ lement enyvrés de quelques ſuccès, ſe flat-
„ tent que la Terre entière leur doit un tribut
„ d'hommages, & de recompenſes, qui tou-
„ jours guindés ſur la bonne opinion qu'ils
„ ont d'eux-mêmes, dédaignent d'abbaiſſer
„ leurs regards ſur les Miniſtres, & de leur
„ fournir occaſion d'en être obligés : des in-
„ grats, qui laiſſent tomber leurs cruelles plai-
„ ſanteries ſur leurs bienfaiteurs les plus gé-
„ néreux : des Critiques envénimés, qui
„ déchirent ſans égards ni meſure tout ce qui
„ oſe les connoitre ou les approcher. Des
„ indiſcrets, qui vont jusqu'aux piés du Tro-
„ ne chercher matière à leurs libelles ſacri-
„ léges : des impudens, qui ne trempant
„ leurs plumes que dans des flots d'ordures,
„ ſeroient au deſespoir qu'un ſeul de leurs
„ lecteurs pût échapper aux traits de leurs
„ peintures obſcènes. De pareilles gens mé-
„ riteroient de la pitié ! ſe plaindroient de
„ leur miſère ! En eſt-il d'aſſez accablante
„ pour eux ?

Voici l'idée que l'Auteur donne enſuite de ſon ouvrage. „ C'eſt un ſyſtème de Mora-
„ le, aſſaiſonné de la Critique des principes
„ à la mode de nos jours. Mais comme les
„ Auteurs qui les ont établis ne ſemblent ê-
„ tre touchés que des preuves tirées de la
„ nature & de la raiſon, je ne me ſuis ſervi
„ que de raiſonnemens puiſés dans ces deux
„ ſources, non ſeulement pour donner plus
„ de poids à ma Critique, mais encore pour
„ la rendre plus à la portée de tout le mon-

„ de;

„ de; & je crois pouvoir me flatter d'avoir „ réüſſi à cet égard. J'ai été quelquefois con- „ traint d'avoir recours à des moyens que les „ Théologiens n'employent pas ; mais ſi du „ bonheur de la ſociété & du genre humain, „ naiſſent des raiſons ſolides pour appuyer ſes „ pratiques, il me ſemble que les preuves „ que les Théologiens en raportent, acquiè- „ rent une nouvelle force. Ce n'eſt donc „ point en Théologien que je raiſonne, mais „ en homme, mais en citoyen qui met toute „ ſa philoſophie à procurer le bonheur public.

„ Quant aux Auteurs dont je parle, j'eſpè- „ re qu'ils me pardonneront quelques termes „ un peu forts que le feu de la compoſition „ m'aura ſans doute arraché. Je n'ai point „ eu deſſein d'attaquer les perſonnes, en con- „ teſtant les principes. On a penſé d'une fa- „ çon; j'ai pu penſer d'une autre D'ailleurs „ j'ai eu la précaution de lire à un de ceux qui „ m'ont donné l'idée de cet ouvrage, la Lettre „ qui le regarde, & qui eſt une des plus vi- „ ves, en le priant de me dire, s'il n'y trou- „ voit rien qui pût le choquer : ſa réponſe „ m'a ſervi de loi pour toutes les autres.

Les deux parties de cet ouvrage contiennent XXII. Lettres. La prémière ſert d'avant-propos. La ſeconde examine la manière dont on élève les enfans en France; & il paroit, ſi l'on s'en raporte à l'Auteur, que la négligence ne ſauroit être pouſſée plus loin qu'elle l'eſt à l'égard des deux ſexes. La troiſième Lettre donne l'idée du François; & la

la ſuivante roule encore ſur la même nation. En voici un ſeul trait, qui ſervira d'échantillon.

„ Chez les Anciens, les citoyens, qui a-
„ voient rendu des ſervices importans à la
„ patrie, & qui mouroient pauvres, étoient
„ enterrès honorablement, & leurs familles
„ entretenuës aux fraix de l'Etat. En France
„ aujourdhui, ce ſont les diſſipateurs qui
„ jouïſſent du privilége d'être nourris aux dé-
„ pens du Public. Un Seigneur, qui n'a point
„ de dettes, eſt peu conſidérable. Si l'on ne
„ met ſes biens en direction pendant quelque-
„ tems, c'eſt un homme qui n'a pas ſçu jouïr
„ des prérogatives de la grandeur. Les Pè-
„ res & les Mères comptent tellement ſur le
„ dérangement de leurs enfans, qu'ils ne les
„ font plus héritiers que par uſufruit, & tran-
„ ſportent la propriété des fonds à leurs pe-
„ tits-fils. Par-là les Pères ont beau s'en-
„ detter, leurs enfans n'entrent point dans
„ leurs affaires, & leurs biens ſont à l'abri
„ des pourſuites. Peut-on rien de mieux
„ imaginé pour établir la mauvaiſe foi, les
„ folles dépenſes, & cet art heureux de s'ap-
„ proprier le bien d'autrui"?

La cinquième Lettre roule ſur le caractère général des femmes. On leur reproche le fard, la diſſipation, le Jeu, le mépris pour l'eſprit ſolide & le ſavoir. On aſſure qu'à ce dernier égard les François ont très-mal entendu leurs intérêts en jettant les femmes dans un vrai oubli des facultés de leur ame. On

a voulu qu'elles ne fuſſent qu'aimables, & elles ſont devenuës frivoles dans leurs goûts, diſſipées dans leurs actions, volages dans leurs engagemens, & emportées dans leurs plaiſirs. La galanterie fait le fonds de leurs occupations. La pudeur paſſe pour une minutieuſe, la vertu pour une cérémonieuſe incommode. A l'égard des filles, c'eſt un bijou de fantaiſie, qui perd ſon éclat pour peu qu'on tarde à s'en défaire; qu'on fait voir aux ſpectacles, aux promenades, tant on ſemble craindre pour le débit, & qu'on livre enfin au plus offrant. Il y a en France un préjugé terrible contre elles. Celles qui jouïſſent d'avance des droits de l'hymen ſont deshonorées, & ceux qui les ont ſéduites ſont pour l'ordinaire eſtimés. Les filles qui ſont dans ce cas pouſſent pour la plupart la hardieſſe juſqu'à l'impudence. Le peu d'indulgence qu'on a pour elles étouffe leurs remords, & les affermit contre les reproches. Elles n'ont plus rien à eſperer; que ménageroient-elles? Cependant, ſi elles ſont aſſez heureuſes pour ſe marier, cela ſuffit pour laver la tâche, & les venger même de l'injuſtice dont on a uſé envers elles. Elles peuvent avoir des intrigues tant qu'il leur plaira, le deshonneur en retombe ſur leurs maris, qui répondent à leur tour des fautes qu'ils ignorent le plus ſouvent.

On trace dans la ſixième Lettre un Parallèle des femmes du vieux tems avec celles de ce ſiècle; & l'on inſiſte ſur le goût que les

dernières font paroitre pour les mauvais livres.

De ces considérations générales l'Auteur vient à d'autres, qui l'approchent davantage du sujet indiqué au titre de son ouvrage, & commence dans sa septième Lettre à parler des Auteurs, & de l'opinion qu'ils ont des sentences renduës contre leurs ouvrages. Il s'agit de ces sentences flêtrissantes, qui livrent une production aux Ministres de la Justice. Qui pourroit croire que le deshonneur & l'infamie, qui resultent de leur exécution, soient devenus un objet de raillerie, indigne de la moindre attention; bien plus, qu'on regarde ces sentences comme une preuve du mérite des ouvrages, & comme une raison de s'en pourvoir promtement? Aussi c'est sans doute par là que les Auteurs sont séduits, agissant moins par une irréligion réelle, que par des vuës d'intérêt. En effet quel autre but peuvent avoir ces sortes de compositions? La gloire, le titre de bel-esprit? Quelle gloire y a-t-il d'être applaudi des libertins & des sots? Quel mérite y a-t-il à écrire des impiétés? Les plus ignorans sont ceux qui y réüssissent le mieux. Pour faire le mal, il ne faut qu'être méchant.

Il s'agit des Romans dans la huitième Lettre. Comme ces ouvrages sont à la portée de tout le monde, & qu'ils se trouvent surtout entre les mains des jeunes gens qui les dévorent, il est de la dernière importance qu'ils ne contiennent rien que de conforme à

la

la vertu. Autrement l'impreſſion de cette lecture paſſant du cœur aux ſens, les enflamme par dégrés, & les jette dans une yvreſſe, dont la réalité des plaiſirs, qui nous ont charmé en idée, eſt le fruit le plus ordinaire. Cependant les Auteurs, qui écrivent aujourd'hui dans ce genre, ſemblent n'avoir de l'expérience & de l'eſprit que pour entraîner plus de perſonnes dans l'oubli de leurs devoirs. On ne voit dans ces livres que des principes fondés ſur les plaiſirs, & ſur le pouvoir ſans borne des paſſions. La volupté y eſt toujours le fruit des foibleſſes. On n'y parle de la vertu que pour faire remarquer le peu d'empire qu'elle a conſervé. Des discours paſſionnés, des ſituations attendriſſantes & maniées avec tout l'art imaginable, ſubjuguent la raiſon, & ferment l'oreille à ſes reproches. On y tourne en raillerie tout ce qui a une apparence de ſageſſe; mais on y prodigue les éloges à ces airs d'étourderie, de fatuïté, de préſomtion, en un mot à tous ces ridicules qu'on prend pour être aimables, & qui ne rendent qu'impertinens.

La Lettre neuvième entame l'examen des ouvrages dangereux, & commence par la *Fable des Abeilles*. L'Auteur y prouve la thèſe contraire à celle qui règne dans ce livre, & fait voir que les vices ne peuvent que détruire les grandes ſociétés, loin de procurer leur gloire & leur abondance. On ſera bien aiſe de trouver ici un ou deux raiſonnemens ſur ce ſujet.

1. Si les vices ſont inſéparables des grandes

des sociétés, si leur puissance & leurs richesses ne peuvent subsister sans eux, la vertu leur est inutile. Si elle l'est à une, elle l'est à toutes, & par conséquent à tous les citoyens. Ainsi il ne faut plus souffrir ce petit nombre d'hommes qui lui restent attachés. Ces Rigoristes sont trop opposés au bonheur, pour les admettre dans notre commerce. Mais si la vertu nous a été donnée au contraire pour nous rendre heureux, comme on n'en peut douter, elle doit en avoir le privilége exclusif. Le vice, ou tel autre principe, ne peut que renverser son systême. Les hommes ne sont vicieux & corrompus que parce qu'ils sont sortis de leur destination.

2. Si le vice règne dans un Etat, il est constant que les personnes, qui tiennent les prémiers rangs, n'en seront point exemptes, & qu'il montera enfin jusques sur le Trône, d'où il se répandra dans toute la nation; qu'il n'y aura plus ni soumission, ni attachement à esperer de la part du peuple, ni exactitude, ni respect intérieur de la part des grands, ni justice, ni sagesse de la part du Prince-même; qu'on oubliera les affaires pour les plaisirs, qu'on pillera les finances; qu'on vexera le peuple à moitié ruïné par sa paresse, sa crapule, & ses rapines particulières. Un seul défaut dans le prémier Ministre suffit pour renverser un Empire puissant; & on veut soutenir qu'une nation entière, addonnée à toutes sortes de vices, en tire sa puissance & sa grandeur.

Les

Les *Princeſſes Malabares* ſont le ſujet de la dixième Lettre, & la thèſe principale concerne les myſtères. On y recherche s'il eſt moins raiſonnable de croire les myſtères de la Religion que ceux de la Nature? Si l'homme ne peut croire que ce qu'il conçoit, les bêtes ont ſujet de ſe plaindre qu'on les oblige à des choſes qu'elles ne comprennent pas non plus. En effet ce cheval ne devroit pas marcher qu'il ne ſache du moins où on le conduit. Qu'il eſt bon de recevoir tranquillement le frein, quand on n'a pas ſeulement daigné lui dire un mot des raiſons qu'on a de le lui préſenter. Ne riroit-on pas à bon droit de ſes remontrances? Les murmures de l'homme ne ſont pas moins extravagans; car il eſt bien plus éloigné de la perfection divine, que la brute de la raiſon humaine. S'il n'y a point de myſtères pour nous, Dieu ſera auſſi borné dans ſes connoiſſances que ſon propre ouvrage. Comment ſera-t-il alors le ſeul Etre ſouverainement parfait?

L'Auteur s'attache auſſi à juſtifier la pompe du culte, & des cérémonies Religieuſes contre les objections que renferme le même livre.

Il n'y a point d'ouvrage qui ait fait une plus éclatante fortune que les *Lettres Perſanes*. Il eſt certain que la fineſſe des penſées & la force de l'expreſſion s'y trouvent au plus haut point. Mais cela n'emporte pas avec ſoi la ſolidité & la vérité. Les matières, auxquelles on touche ici, ſont le Suïcide, la multi-

ti-

titude des Religions, la diſſolubilité des mariages, & le célibat des gens d'Egliſe.

Eſt-il vrai que l'indiſſolubilité du mariage ſoit une des cauſes du dépériſſement du genre humain ? N'y a-t-il qu'un divorce abſolu qui puiſſe y remédier ? Pour en juger, qu'on faſſe les réflexions ſuivantes. Les Epoux s'uniſſent pour être heureux. Le bonheur doit être à leur portée, & avoir par conſéquent ſa ſource dans un principe univerſellement reconnu. Or ce principe ne peut être que l'amour réciproque : il eſt le lien de l'univers, des Etats, des familles : ſans lui le monde ne ſeroit qu'un théatre d'injuſtices & de meurtres. Que les Souverains ceſſent d'aimer leurs peuples, ceux-ci leurs Souverains, le bonheur public eſt détruit : il ne l'eſt pas moins, ſi leur amour change d'objet. De même ſi j'aime la femme de mon voiſin, s'il aime celle d'un autre, nos ſoins & nos plaiſirs ſont autant de larcins & de chagrins faits aux véritables épouſes, à moins que cet échange ne ſoit de convention univerſelle. Dans cette ſuppoſition-même, toute impoſſible qu'elle eſt, l'ordre & le bonheur ne ſubſiſteroient que parce que l'inconſtance générale auroit en quelque ſorte l'effet d'un amour invariable.

Mais, dira-t-on, des époux peuvent-ils toujours s'aimer ? Pourquoi non ? Dans l'enfance du monde, l'homme & la femme ne conſultoient que leurs cœurs pour s'unir. Le déſir de ſe plaire, un juſte retour de tendreſſe, l'eſperance d'être heureux l'un par l'autre ; une

une eſtime fondée ſur l'accompliſſement des devoirs, la franchiſe, la ſociabilité des humeurs, voilà ce qui faiſoit les mariages. Que l'on faſſe revivre cette belle methode. Que la vuë d'un deſtin heureux, & qui n'ait d'autre fin que la vie, faſſe les contrats, après une attention ſcrupuleuſe aux caractères & aux penchants; à coup ſûr l'indiſſolubilité des mariages ne ſera plus inquiétante.

Quoi de plus naturel que de ſouhaiter la durée d'un engagement, d'où dépend notre bonheur. Si l'on a ſubſtitué l'intérêt au ſentiment, le mariage n'a point changé de nature pour avoir changé de motif. Ce n'eſt pas contre l'indiſſolubilité qu'il faut déclamer, c'eſt contre les abus. Remédier à ceux-ci par des exceptions, ſans remettre la loi dans l'état de ſon inſtitution, qu'eſt-ce autre choſe que de la rendre ſujette à des abus ſans nombre, & ſusceptible de diſpenſes toujours nouvelles? L'amour réciproque eſt le ſeul principe du bonheur des époux: les dégager de cet amour, c'eſt les priver des douceurs de leur état.

Il a paru une *Réfutation des Penſées de Pascal.* On la met au creuſet dans la douzième Lettre, qui eſt la dernière de la prémière partie; & l'on ajoute quelque choſe en finiſſant ſur l'*Hiſtoire Naturelle de l'Ame.* Nous ne nous y arrêterons pas.

La ſeconde partie débute par l'examen des *Penſées Philoſophiques.* En voici une avec la réponſe.

La

La Justice est entre l'excès de la clemence & de la cruauté, comme les peines finies sont entre l'impunité & les peines éternelles.

RE'PONSE. „ Cette éternité de peines choque l'Auteur. Il conçoit bien que les bons doivent être heureux éternellement ; mais que les méchans seront toujours malheureux, c'est autre chose. D'où vient cette différence? D'ou, dira-t-il? De l'essence-même de la Divinité, qui doit ne mettre de bornes qu'à sa vengeance. C'est aussi dans cette essence que je prendrai ma réponse. Un Dieu doit connoitre essentiellement ce qui est plus propre à faire détester le crime : quel moyen plus sûr que la durée éternelle des peines qu'il mérite? Tout frémit à cette idée. L'Athée tremble dans son opinion. L'Adultère frissonne au sein des plaisirs. L'effroi s'empare des plus déterminés : chacun rentre dans son devoir en pâlissant. Qu'on ne m'objecte point que cette soumission ne vient que de la frayeur dont ils sont saisis. Quand on est contraint de paroitre vertueux, bientôt on cherche à se faire un mérite de ses efforts, & on le devient en effet. Quel frein l'opinion contraire met-elle aux emportemens de la débauche & du libertinage d'esprit? *Quand j'admettrois*, dit l'Athée, *ce Dieu qu'on veut que je croye, il pardonne à la fin les plus grands crimes : le pis-aller pour moi est donc d'être malheureux pour quelque tems.* Ainsi le genre de peine, dont on le menace, est un nou-

„ veau

„ veau motif de s'affermir dans son système.
„ Les assassins, les brigands, les parricides,
„ feront le même raisonnement, & la société
„ sera en bute à toutes leurs fureurs. Les
„ Licurgues & les Solons ont senti les con-
„ séquences de ce principe. C'est dans la
„ vuë d'y remédier qu'ils ont mis toute la
„ rigueur imaginable dans les supplices prépa-
„ rés aux méchans. Ils savoient sans doute,
„ que plus ils sont cruels plus on les ap-
„ préhende ; & je suis persuadé que s'il étoit
„ possible de conserver les criminels vivans
„ sur la rouë, seulement pendant six mois,
„ plus des deux tiers de ceux qui y sont expi-
„ rés seroient morts pleins de probité &
„ d'honneur.

On s'attache dans la XIV. Lettre au livre *des Mœurs*. D'abord on montre que la Divinité ne peut être honorée sans un culte extérieur. Cette manière d'exprimer ses sentimens est au cœur ce que la parole est à la pensée. Il est aussi impossible de ne rendre à la Divinité qu'un culte intérieur, qu'à un homme bien organisé de penser toute sa vie sans produire aucune de ses pensées au dehors.

Il faut même que le Culte soit une institution positive & obligatoire. Les hommes s'acquittent mal des devoirs que les loix ne leur prescrivent point. On n'a point fait une obligation expresse de la générosité & de la sensibilité aux malheurs d'autrui. Aussi ces vertus sont-elles presque inconnuës dans la société. L'homme est un esclave, qui ne sert plus dès

 qu'on

qu'on lui ôte ſes chaînes. Le diſpenſer de rendre ſes hommages à Dieu dans un tems marqué, c'eſt lui donner un prétexte de différer ſon offrande, & l'habituer peu-à-peu à n'y plus penſer du tout.

Une autre doctrine hazardée par l'Auteur *des Mœurs*, c'eſt qu'il ſuffit d'honorer ſes parens; qu'on eſt diſpenſé de les aimer, quand ils n'ont pas rempli tous leurs devoirs envers nous; & qu'en particulier l'exiſtence, que nos pères nous ont donnée, ne nous oblige à rien envers eux, parce qu'elle eſt le fruit de leurs plaiſirs, & qu'ils n'auroient peut-être pas penſé à nous la procurer, s'ils n'euſſent en même tems ſatisfait leur paſſion. Cet Auteur ſemble à la vérité vouloir ſe ſervir de ces motifs pour porter l'homme à aimer Dieu plus parfaitement. Mais la liaiſon la plus étroite avec l'Etre Suprême rompt-elle le lien qui nous attache à nos parens, comme aux agens de notre bonheur? Les raiſons employées ici, pour montrer la validité de ce lien, ne paroiſſent pourtant pas tout-à-fait concluantes. Le véritable droit des parens peut difficilement être déduit de l'acte-même par lequel ils donnent l'exiſtence; mais il eſt une conſéquence néceſſaire des ſoins qu'ils prennent pour la conſerver & pour procurer avec l'être le bien-être.

Les ſujets traités dans la Lettre XV. ſont énoncés en ces termes. *Etat de l'ignorant; bonheur de l'homme d'eſprit; que le ſavoir prouve du vice & de la corruption dans un Etat.*

Etat. Idée qu'on a aujourd'hui d'un bel esprit.

Dans la ſuivante on met ſur le tapis *les caractères*, ouvrage qui a paru ſous le nom de Madame *de Puiſieux*. Voici l'idée qu'on en donne. L'ouvrage de cette Dame eſt un amas de réflexions, dont les unes ſont rebattuës & uſées, les autres fines & déliées, mais inutiles, ou au-moins indifférentes ; & les autres enfin ſont neuves, mais dangereuſes & contraires à la bonne morale. On a dit quelque part qu'il y a plus à gagner dans quatre pages *de la Bruyère*, que dans deux volumes de *Pourchot*. On peut en dire autant contre les caractères de M^me^. de P.

On prouve contre le *Rhéteur Cirénéen* dans la XVII. Lettre, *que la Religion n'eſt point une affaire de police ; mais qu'elle eſt la ſource des loix poſitives ; que l'amour n'eſt un vrai plaiſir que quand il eſt accompagné de la retenuë & des bienſéances ; qu'il n'eſt pas indifférent quelle réputation l'on ait ; enfin que la loi de Lycurgue ne prouve tout-au-plus l'inutilité du mariage que dans un état comme le ſien.*

La *Lettre ſur les Aveugles* occupe la XVIII. On y examine en particulier le ſyſtème de *Saounderſon*. Arrêtons-nous à cette propoſition : *La matière en fermentatation a fait éclorre l'Univers*. Si la fermentation de la matière a enfanté tous les êtres d'abord monſtrueux & informes, ils n'ont pu être perfectionnés que par elle, puiſque *Saounderſon* penſe qu'elle dure encore. Au commencement du monde, la matière raſſemblée en une ſeule maſſe pêtris-

ſoit, pour ainſi dire, ſes créatures avec ſes forces réünies. Depuis que les êtres ſont ſortis de ſon ſein, ils ne ſont réproduits que par de très-petites portions de matière. Cette différence eſt aſſez conſidérable pour influër ſur le principe, qui, perdant beaucoup de ſa force, ne devroit tout-au-plus donner naiſſance qu'à des êtres qui auroient la même proportion avec ces portions de matière qu'elles ont elles-mêmes avec la maſſe entière. D'ailleurs, ou ces portions ne donnent point de perfection, ou elles doivent la donner invariablement. Car ayant obtenu l'arrangement dans lequel elles peuvent perſévérer, les combinaiſons, qui les y ont conduites, ceſſent : la fermentation disparoit avec elles. L'arrangement de ces parties de matière doit donc être ſtable & conſtant. Elles ne doivent donc produire que des êtres parfaits. Cependant *Saounderſon* n'a point de yeux, & le miniſtre qui le prêche en a.

On parle des ſyſtèmes dans la XIX. Lettres, à l'occaſion du Traité que M. l'Abbé *de Condillac* a donné ſur cette matière : mais c'eſt pour adopter ſes idées plutôt que pour les combattre. L'Auteur n'auroit peut-être pas mal fait de ſe livrer à ſon guide avec plus de circonſpection ; & je ne ſai ſi la tirade ſuivante paroitra fort judicieuſe. „ Que ſe propoſent nos Moraliſtes & nos Métaphyſiciens „ pour fruit de leurs méditations? La qualification de gens à ſyſtème. Mais qui ignore que ce mot eſt ſynonime à rêverie, *idée*

„ chi-

„ chimérique, ou, comme on dit, châteaux „ en Espagne? Du-moins ne peut-on nier „ que ce ne ſoit le ſens que les honnêtes „ gens lui donnent le plus communement: „ ſans doute parce que les ſyſtèmes ſont, en „ matière de morale ou de métaphyſique, des „ enfans de l'imagination, & que l'imagina- „ nation eſt un guide, qui mène plus ſouvent „ à l'erreur qu'à la vérité." Dire que tout ſyſtème de morale eſt imaginaire, n'eſt-ce pas en deux lignes avancer une opinion plus dangereuſe que n'en renferment presque tous les livres que l'Auteur a tant pris de peine à réfuter.

Les Lettres XX. XXI. & XXII. c'eſt-à-dire le reſte de l'ouvrage, contiennent, la prémière une vie de *Spinoſa*, & les deux autres la réfutation de ſon ſyſtème. C'eſt une entrepriſe qui depuis quelque tems eſt devenuë à la mode. Elle eſt loüable; mais il vaut mieux s'en abſtenir que de s'y prendre mal & donner à gauche. Ceci ſoit dit ſans application particulière à aucun de ceux qui ont couru cette carrière épineuſe.

ARTICLE VI.

* INTRODUCTION *à une Théorie du Globe Terreſtre*, *par* Mr. JEAN LULOFS.

TROISIE'ME EXTRAIT.

La Marée, Phénomène intéreſſant & qui a occupé bien des Philoſophes, fait le ſujet du 13ᵉ. chap. de l'ouvrage de Mr. LULOFS.

LOFS. Il nous y explique les causes qui la produisent. L'expérience nous mène à ces causes & nous fait d'abord observer en général.

1°. Que dans le tems que la Lune met à revenir sous le même Méridien qu'elle avoit quitté, c'est-à-dire, dans l'espace d'environ 24. heures & 50. min. il y a deux fois flux & reflux.

2°. Que d'un jour à l'autre la Marée retarde au même endroit de 50. min.

3°. Que les Marées sont toujours plus fortes lorsque la Lune se trouve à sa plus petite distance de la Terre, & toujours moins fortes à sa plus grande.

4°. Que les mouvemens de la Marée sont plus grands au tems de la nouvelle & de la pleine Lune & plus petits au tems de ses quartiers.

5°. Que les Marées sont les plus fortes lorsque la Lune & le Soleil se trouvent à la fois le plus proche de l'Equateur, c'est-à-dire, au tems de la nouvelle ou pleine Lune, qui survient vers les Equinoxes.

Ces observations suffisent pour nous indiquer la cause de la Marée, & pour nous convaincre qu'elle dépend de l'influence du Soleil & de la Lune sur la Terre. Il s'agit seulement de déterminer de quelle manière cela se fait, ou plutôt quelles sont les loix que la Nature suit dans la production de ce Phénomène. Ceux qui ont pris à tâche d'en donner une raison physique se sont embarqués dans des hypothèses, qu'il est bien plus facile

cile d'imaginer que de prouver. Newton, Philoſophe plus ſage, prenant pour guide unique le chemin que la Nature a ſoin de nous tracer, nous a fourni des principes, au moyen desquels on peut découvrir même *a priori* les principales propriétés de ces mouvemens. Mr. Euler a-t-il raiſon de ſe montrer mécontent d'un ſyſtème pour la ſeule raiſon que ce ſyſtème ne lui fait pas voir *le Comment*? Mr. LULOFS imitant le Phyſicien Anglois ne s'embaraſſe pas du *Comment:* il s'attache uniquement à enſeigner quelles ſont les l ix que la Nature ſuit dans la production du Phénomène dont il s'agit ici.

La gravitation de la Terre vers la Lune ne peut ſe manifeſter que dans ſes parties fluïdes: ſelon les loix de cette gravitation elles doivent s'élever dans les deux endroits de la Terre diamétralement opposés à la Lune. Or la Lune tournant autour de la Terre, & la Terre tournant elle-même ſur ſon axe, il eſt conſtant que cette élévation doit ſe faire ſucceſſivement dans différens endroits, & par conſéquent que les Marées doivent être hautes ou baſſes dans différentes parties de la Mer, ſelon qu'elles ſe trouvent opposées à la Lune. Or la Lune ne revenant au même endroit que 50. min. plus tard, il eſt évident que la Marée doit y ſouffrir ce retardement. Le Soleil produit un effet ſemblable mais moins ſenſible, à cauſe de ſa diſtance de la Terre. Quand le Soleil & la Lune opèrent en même tems, leurs actions peuvent être conſidérées comme

deux actions composées, qui, à mesure qu'elles correspondent doivent rendre les Marées plus ou moins fortes. D'où il resulte qu'en général la Marée est en raison de la somme des forces du Soleil & de la Lune. Il suit encore de là, que les Marées sont plus fortes ou plus foibles à mesure de la déclinaison de la Lune & du Soleil, & qu'elles sont les plus grandes au tems que le Soleil & la Lune se trouvent en même tems à l'Equateur, & les plus foibles lorsque la pleine ou la nouvelle Lune arrive au tems des solstices. Les différentes positions du Soleil & de la Lune relativement à la Terre, & les différentes situations des parties de la Terre, donnent encore lieu à bien des variétés: voici là-dessus une loi générale. Dans un endroit donné la Mer monte à sa plus grande hauteur, environ trois heures après que la Lune a passé le Méridien de cet endroit, si cet endroit & la Lune se trouvent du même côté de l'Equateur, mais si cet endroit se trouve d'un côté & la Lune de l'autre, l'eau y parvient à sa plus grande hauteur environ trois heures après que la Lune a passé le demi Méridien opposé à celui de l'endroit donné.

Toute cette Théorie suppose que le corps de la Terre n'est qu'un amas fluide, qui est continuellement dans une action réciproque avec les corps qui l'environnent, principalement avec le Soleil & la Lune: en vertu des loix de cette action mutuelle, l'on trouve que, si l'augmentation de gravité, que le Soleil

pro-

produit dans les endroits qui ſont à 90. dég. du Soleil, eſt à toute la gravité de la Terre comme 1. à 38605020. la diminution de cette péſanteur ſera dans les endroits ſous le Soleil comme 1. à 19302510. En combinant ces deux actions, on trouve que tout le changement produit par l'action du Soleil eſt à toute la gravité de l'eau comme 1. à 12868340. Cette détermination ne diffère pas beaucoup de celle de Mr. Newton. Si on ſe rappelle les loix de la force centrifuge & la diminution de gravité qu'elle produit ſous l'Equateur, on trouve que tout le changement, produit par l'action du Soleil dont nous venons de parler fera monter l'eau à la hauteur de 1. pié 11. pouces & 0,415. lignes meſure de Paris.

Ce ſont des obſervations faites ſur les Marées qui nous font connoitre les changemens que les eaux ſouffrent par l'action de la Lune. Mr. LULOFS prefère celles de Mr. Newton, qui a choiſi pour cet effet l'embouchure de la Rivière Avon, à celles de Mr. Thourond dont Mr. Bernouilli s'eſt ſervi. Ces obſervations nous indiquent que la force de la Lune eſt à celle du Soleil dans le raport de 13. à 7. d'où il eſt facile de déduire que la Lune fait monter l'eau à 8. piés 7. pouces & $2\frac{7}{26}$. lignes, meſure de Paris, enſorte que les forces combinées de la Lune & du Soleil feroient monter l'eau à 10. piés, 6. pouces & 3,115. lignes, meſure de Paris.

Quoique ces calculs repondent aſſez bien aux obſervations, on ſent aiſément que la

Terre n'étant pas un amas fluide, comme on le suppose ici, la Mer étant bornée par des rivages, des embouchures, des détroits, on sent aisément dis-je, que toutes ces circonstances & une infinité d'autres encore, qui peuvent influër sur le plus ou le moins de mouvement de la Mer, doivent porter atteinte aux conséquences, lesquelles resultent d'une Théorie qui en fait abstraction : ce qui prouve pourtant la solidité de cette Théorie, c'est sa conformité avec les phénomènes; car cet accord est plus parfait à mesure que les circonstances qui peuvent le troubler manquent. C'est par le détail de ces circonstances que Mr. LULOFS finit ce chap. pour passer au quatorzième qui traite des autres mouvemens de la Mer.

Ces mouvemens sont réguliers & irréguliers. Le mouvement régulier général est celui qui fait couler la Mer de l'Orient vers l'Occident: ce mouvement se manifeste surtout aux Tropiques. Plusieurs Physiciens sont d'opinion, que la cause de ce Phénomène est principalement due au vent d'Est, qui souffle dans ces plages. On parle d'un mouvement de l'eau qui iroit des Poles vers l'Equateur ; mais ce n'est qu'une conjecture mal fondée. Entre les mouvemens particuliers & réguliers des Mers on peut compter les *Tournants* ou Goufres, qui se trouvent toujours au même endroit. L'on entend ici par Goufre ou Tournant, ce mouvement circulaire de l'eau qui la fait tourner ou qui l'ab-

sor-

ſorbe & la vomit tour-à-tour. Tel eſt celui qu'on prétend être entre les Iles Moskoe & Waroe à la latitude de 68. d. dans la Mer du Nord, à l'Ouëſt ou Nord-Ouëſt de la Norvége. Durant le Reflux ce Tournant vomit l'eau avec véhémence, & l'attire de même avec tout ce qui ſe trouve dans ſon voiſinage, quand la Marée monte. Tel eſt le Tournant de Chalcis, qui à certains tems fixes vomit & engloutit les eaux. Tel eſt encore le Charybde. On ne peut guères aſſigner une cauſe phyſique à ce Phenomène: les raports que nous en avons ne s'accordent pas: d'ailleurs il eſt aſſez probable que des rocs & des creux, dont la véritable ſituation nous eſt inconnuë, donnent lieu à un Phénomène ſi ſurprenant.

Outre ces mouvemens des eaux il y a encore les *Courants*. Il y en a un aux environs de Sumatra, qui va du Sud au Nord & avec tant de rapidité que, ſelon Varenius, on doit lui attribuër la ſéparation de Malaca d'avec les Indes. Il y a des Courants terribles dans l'Archipel de St. Lazare, qui ſouvent en rompant les cables d'un vaiſſeau qui s'y trouve à l'ancre, l'emportent au loin. Il y en a pluſieurs autres que Mr. LULOFS nous fait connoitre. Ces mouvemens des Mers forment encore un Phénomène, dont jusques à préſent on n'a pu donner une explication fondée: les conjectures-mêmes n'offrent ſur ce ſujet rien de ſatisfaiſant.

Outre ces Courants, lesquels demeurent

tou-

toute l'année presque dans le même état, il y en a d'autres qui en différens tems de l'année changent, & ſuivent la direction des Mouſſons. Ces Courants irréguliers dépendent en grande partie de la diverſité des vents, car quoiqu'il y ait bien des circonſtances qui concourent à déterminer leur direction, telles que ſont par ex. les rivages, les profondeurs, les marées, il eſt certain qu'ils ſe prêtent bien plus à la direction des vents qu'à toute autre cauſe. Au reſte on obſerve en général que c'eſt à la ſuperficie ou peu au-deſſous de la ſuperficie que ces mouvemens ont lieu; & les Plongeurs ne nous permettent pas de douter de cette vérité.

Les Lacs (qui font le ſujet du 16e. chap.) ſont des amas d'eaux renfermées dans le pays, & qui n'ont point de communication viſible avec l'une ou l'autre partie de l'Ocean. Quand cet amas eſt melé de matières terreuſes, de manière qu'il aît perdu une bonne partie de ſa fluïdité, on le nomme *Marais*. Notre Auteur nous indique non-ſeulement les principaux Lacs & les principaux Marais, mais il ne laiſſe échaper aucune particularité curieuſe. Il nous apprend par ex. que dans le Vetter, Lac en Suède, on peut voir une petite pièce de monnoye à 63. coudées de profondeur; que le Lac, ſitué près de Kauten en Iſterbourg, eſt rempli d'eaux pendant trois années, & qu'enſuite il ſe trouve trois années à ſec, de manière qu'on y fait tour-à-tour tous les trois ans une bonne pêche ou une bon-

bonne recolte; qu'en Portugal il y a un Lac, qui, quand il va pleuvoir, fait entendre un bruit fort approchant du meuglement des boeufs mais plus fort; que dans celui de Lomund en Ecosse, on trouve des poissons sans nageoires; que sans le moindre vent ce Lac est sujet à devenir si orageux qu'aucun marinier n'ose s'y hazarder; qu'on y voit une Ile très-propre au pâturage que le vent chasse de côté & d'autre; que le petit Lac en Stratherrick ne se gèle jamais avant le mois de février, mais qu'après ce tems il ne faut qu'une nuit pour le geler tout-à-fait & deux nuits seulement pour faire parvenir la glace à une épaisseur considérable; que ceux d'Ontario & d'Erie communiquent ensemble par une Cataracte où l'eau tombe d'une hauteur de 150. piés, & dont le bruit se fait entendre à une distance de plus de 15. miles. On pourroit diviser les Lacs en quatre classes: ceux qui ne donnent ni entrée ni sortie à des Rivières; la seconde ceux qui en laissent sortir; la troisième ceux qui en laissent entrer; & la quatrième ceux qui donnent entrée & sortie.

Il y a par-tout des Marais, mais principalement en Europe: on peut les diviser en deux classes: la prémière comprend ceux dont la matière terreuse est incombustible; l'autre ceux dont cette matière est combustible. Il s'en trouve de cette dernière sorte en France, en Angleterre, en Ecosse, dans le Holstein, en Courlande, en Suède, en Moravie, près de Weygats; mais sur-tout en Hollande.

de. Le Perou ſemble auſſi en contenir. On n'eſt pas d'accord ſur la ſubſtance de cette matière. Les uns la font conſiſter en feuilles, branches, & autres parties d'arbres pourries. D'autres prétendent que les tourbières conſiſtent en une terre bitumineuſe & ſulfureuſe; mais cette dernière idée ne paroit pas fondée, puisque d'un côté le goût des tourbes n'indique aucun bitume, & que de l'autre c'eſt un défaut ſi elles donnent du ſouffre. Les obſervations & les expériences chymiques font voir que cette matière eſt pour la plus grande partie un amas de plantes qui portent tous les caractères des végétables; & des raports, ſur lesquels on peut faire fonds, nous apprennent d'ailleurs, que les tourbières s'accroiſſent de nouveau après qu'on les a épuiſées: ce qu'on ne peut guères attribuër qu'à des matières végétables, telles que ſont les plantes, &c.

Le 16^{e}. chap. traite des Fontaines. On entend ici par Fontaine un jailliſſement d'eau produit par l'effet des loix de la Nature ſans aucun artifice humain. Il eſt bien difficile d'aſſigner aux Fontaines leur véritable origine. Ariſtote penſoit que les montagnes & les autres endroits élevés, étant d'une matière ſpongieuſe amaſſoient l'eau en guiſe de Reſervoir, & ſervoient enſuite de ſources aux Rivières auxquels ils la fourniſſoient.

Vitruve a cherché cette origine dans l'arrangement & la ſituation de certains endroits, tels que ſont les bancs de glaiſe, d'argile, de pier-

pierre, qui arrêtant l'eau imbibée & pénétrée à une profondeur notable de la terre, lui faisoient ensuite chercher passage de côté. Ce sentiment a été adopté & mis dans un plus grand jour par Mariotte.

Perrault ne croit pas que l'eau de pluie & de neige pénètre si avant dans la terre qu'elle puisse parvenir à des bancs d'argile, comme le suppose Mariotte : il pense qu'elle suit la pente des montagnes; qu'elle produit ainsi des Rivières qui à leur tour donnent lieu aux sources; de manière que ce ne seroient point à la rigueur les Fontaines qui produiroient les Rivières, mais celles-ci feroient naître celles-là. Il pense pourtant que les bancs de glaise, &c. font que les Rivières, & d'abord les petits Ruisseaux & Courants, se forment sur la superficie de la terre, en empêchant l'eau de pénétrer plus avant; que les Rivières étant ainsi formées, l'eau pénètre dans la terre sur-tout quand elles se débordent. Mr. Perrault tire de là la raison pourquoi on trouve des puits en creusant jusqu'au niveau d'une Rivière, & pourquoi les caves se remplissent d'eau quand les Rivières montent; & pour expliquer la formation des sources dans des endroits élevés & plus hauts que ne le sont les Rivières voisines, il a recours aux exhalaisons. Ces exhalaisons parvenues en s'élevant au sommet s'y condensent, y forment des gouttes, qui en se joignant en forment de plus grosses. Celles-ci ne pouvant plus rester au sommet commencent à descendre, rencontrent d'autres gout-

gouttes dans leur écoulement, & formant avec celles-ci une espèce de Rivière, elles continuent ainsi leur chemin: parvenues enfin à quelque banc ou couche de pierre, elles en suivent la pente jusques à ce que quelque ouverture leur donne le moyen d'en sortir en forme de source.

Mr. Halley est d'une autre opinion. Il pense que les vapeurs qui s'élèvent de la Mer & dont la quantité surpasse de trois fois celle qu'il faut pour suffire aux Rivières, étant menées par les vents au-dessus des montagnes, dont il y a des chaines assez étendues, y sont condensées par le froid & conséquemment transformées en gouttes qui filtrent à travers les fentes de pierres & pénètrent ainsi dans les creux de ces montagnes: l'eau amassée dans ces creux au-delà de ce qu'ils peuvent contenir, cherche passage par les côtés & autres endroits, & fait de cette manière naitre les sources. Il y a des expériences qui parlent en faveur de cette idée. Mr. LULOFS nous raporte une observation qu'il a faite, par laquelle nous voyons que l'eau filtre à travers les dunes: la douceur de l'eau, qui se trouve dans les fossés au bas des dunes semble aussi indiquer cette filtration.

Descartes pense que la Mer communique avec des creux souterrains par le moyen de certains conduits; & que par là ces creux se remplissent d'eaux: la chaleur souterraine changeant cette eau en vapeurs la fait percer à travers les voutes qui couvrent ces antres, jus-

qu'à

qu'à ce que rechangée en gouttes par un défaut de chaleur, elle rencontre des veines qui servent à l'amaſſer. Le concours de ces veines en produit une, qui trouvant paſſage au dehors s'y manifeſte en forme de ſource. On voit qu'il y a beaucoup de raport entre cette idée & celle de Perrault. Varenius, Derham & d'autres étant d'accord avec Descartes pour le fond, croyent que l'eau s'élève dans les montagnes comme elle monte dans un morceau de pain dont l'un des bouts eſt trempé dans l'eau.

Tous ces ſentimens même les plus vraiſemblables ne laiſſent pas que d'être ſujets à bien des inconvéniens, dont Mr. LULOFS fait le détail en y ajoutant ce qu'on peut alléguer pour & contre. Par exemple on objecte à Mariotte, que l'expérience ſemble contraire à la ſuppoſition que l'eau pénètre ſi avant; & que la neige & la pluie ne ſont pas ſuffiſantes pour fournir aux Rivières: la prémière de ces difficultés ſe trouve auſſi dans l'opinion de Halley & la ſeconde dans celle de Perrault. De tout cela Mr. LULOFS conclut avec raiſon que, quoique ces différentes explications offrent des dégrés de probabilité plus ou moins grands, ſelon les circonſtances, on ne peut pourtant être perſuadé que ce ſoient là les moyens dont la ſageſſe ſuprême ſe ſert; & qu'il n'y en ait une infinité d'autres, qui pour nous être inconnus n'en ſont pas pour cela moins poſſibles.

Les Fontaines ſe diviſent en deux claſſes:

il y en a qui jailliſſent toujours, d'autres le font en certains tems. Ces deux claſſes peuvent être diviſées en d'autres. Il y a des ſources qui donnent de l'eau pure: d'autres la donnent mêlée de matières ſalées, minérales, ſulfureuſes, bitumineuſes, &c. Il y en a qui obſervent des tems fixes à jaillir: d'autres n'en obſervent point & jailliſſent fort irrégulièrement. Mr. LULOFS cite les principales des unes & des autres.

Les Fontaines le mènent naturellement aux eaux minérales & aux bains. Parmi les eaux minérales on peut compter en prémier lieu celles qui contiennent des parties viſibles d'or, d'argent, ou de quelque autre métal. On en trouve de cette espèce en Guinée, au Japon, au Mexique, au Pérou & en mille autres endroits. Cependant on entend communement par eaux minérales celles où les particules métalliques ſont tellement unies à l'eau, qu'elles ne forment avec elle qu'un même corps: il y en a une infinité de ce genre qui diffèrent les unes des autres ſelon la différence des métaux & de leur combinaiſon avec l'eau. Ainſi ces ſources métalliques ſont amères, ſalées, douces, enfin de mille goûts différens, ſelon le différent mêlange de l'eau avec les métaux, & ſelon les différens terroirs minéraux que l'eau a dû traverſer. Il y en a qui changent le bois en pierre, le fer en cuivre: il y en a de froides, il y en a de chaudes: (ce ſont ces dernières qui ſont connuës ſous le nom de bains) il y en a dont les eaux ſont inflamma-

mables : enfin il s'offre ici une infinité de Phénomènes dont nous ne pouvons ſuivre le détail.

Il y a des bains dans toutes les parties du monde. Quelle ſeroit la cauſe de leur chaleur, qui ſouvent eſt exceſſive & nous offre des amas d'eaux bouillantes, qui ne peuvent que frapper les ſpectateurs & piquer la curioſité des Philoſophes ? Kircher & Corneille l'attribuent aux feux ſouterrains, d'autres à un frottement conſidérable des particules de l'eau ; du Clos à la fumée, & aux vapeurs qu'on rencontre en abondance dans les antres : les eaux paſſant par les antres y prendroient, ſelon cet Auteur, cette chaleur qu'elles garderoient enſuite. La prémière de ces trois opinions eſt ſujette à pluſieurs difficultés, & les deux autres manquent de fondement. Pluſieurs Phyſiciens modernes croient avec plus de vraiſemblance, que cette chaleur provient de ce que les veines d'eau dirigent leur cours à travers des terrains ſulfureux, qui fermentent par leur propre mêlange ou par le concours de l'eau. Les expériences chymiques rendent la cauſe de cette fermentation & de la chaleur qui en eſt l'effet aſſez probable : mais pourquoi cette chaleur ne ceſſe-t-elle pas ? Ou bien y a-t-il une continuelle fermentation à chaque inſtant renouvellée qui l'entretient ? Seroit-ce plutôt par la réunion de deux ou de pluſieurs eaux minérales que cette chaleur ſe produiroit, comme le penſe Mr. Behrens. Notre Auteur croit, après

avoir pésé ce que l'on allègue pour établir ou énerver ces différentes opinions, que la plus raisonnable est, qu'il peut y avoir & qu'il y a en effet différens moyens que nous ne connoissons pas, lesquels font naitre cette chaleur & l'entretiennent.

Les Rivières, par lesquelles on entend un amas d'eau qui coule du haut en bas le long d'un canal formé par la Nature ou l'Art, & qui vient se jetter à la fin dans quelque Mer ou autre étenduë d'eau, font le sujet du 17^e^. chap. Une Rivière reçoit communement ses eaux d'abord d'une ou de deux sources; & par le mot de source il faut également entendre ici les Lacs & autres amas fluïdes de ce genre, qui pour la plupart doivent aux sources & aux jets leur origine. Des eaux, produites par la pluie, la neige, ou dérivant de leurs propres sources, viennent ensuite se joindre au prémier amas, avec lequel elles ne font après cela qu'un même corps, qu'une même Rivière, mais plus considérable.

La descente des Rivières provient de la gravité, qui leur est commune avec tous les autres corps. Faisant abstraction de toutes les irrégularités auxquelles elles sont sujettes, il est évident que dans toutes leurs parties elles doivent contenir une égale quantité d'eau; que par-là les eaux doivent être plus hautes dans les endroits étroits & proportionellement plus basses dans ceux qui le sont moins; que le mouvement d'une Riviére étant un mouvement accéléré, son lit doit être moins profond

fond à mesure qu'elle s'éloigne de sa source. M. Varignon a démontré sur ce fondement, que tirant une horizontale à sa source & une perpendiculaire à cette horizontale du point de l'endroit où on veut mesurer la vitesse de l'eau, cette vitesse sera en raison quarrée de la profondeur de l'eau au dessous de cet endroit, calculée sur cette perpendiculaire. Il est évident encore que le cours des parties inférieures ne peut être accéléré par la pression des supérieures, puisque cela supposeroit celles-ci plus rapides que celles-là. Mais comme l'expérience nous apprend que les lits des Rivières sont fort irréguliers, les fonds très-inégaux ; que les rivages ont beaucoup de sinuosités, d'où nait une fort grande friction; que l'eau est douée d'une espèce de viscosité qui fait que ses parties se tiennent en quelque manière & altèrent réciproquement leur mouvement; que l'air enfin lui fait quelque résistance tant par son propre poids que par les vents, toutes ces spéculations mathématiques deviennent sujettes à une infinité d'exceptions.

Selon toutes les apparences l'Etre Suprême en créant la Terre y a formé aussi des Rivières. Mr. LULOFS le prouve contre ceux qui soutiennent qu'il n'y en a point eu avant le déluge. D'un autre côté il est constant qu'il s'en est produit par l'écoulement naturel des eaux, & que l'industrie humaine a donné naissance à d'autres. A' cet égard pourtant, il paroit que les hommes ont plutôt changé le

cours de certaines Rivières que d'en avoir fait naitre de nouvelles : car le moyen de former des Rivières ſans pente, & le moyen de faire une pente de quelques centaines de miles ?

Quoique le fonds des lits aille continuellement en baiſſant, cette pente n'eſt pas régulière ; à meſure qu'elle incline le mouvement de l'eau eſt plus rapide : cependant ou ne peut guères ſe perſuader que cette inclinaiſon ſoit ſeule la cauſe qui fait couler l'eau. Il y a des Rivières, le Danube par ex. qui s'étendent ſi loin, que leur deſcente ſeroit énorme, ſi leur lit continuoit toujours à s'abbaiſſer. Les irrégularités & les changemens que ſubiſſent les Rivières ne permettent pas qu'on détermine leur pente avec exactitude. En général elle eſt plus grande dans les endroits où les fonds ſont moins ſuſceptibles d'altération, & au-contraire.

M. LULOFS nous apprend les différens moyens qu'on a imaginé pour meſurer la rapidité d'une Rivière. On ſeroit fort porté à croire que ce n'eſt pas l'eau qui ſe trouve à la ſuperficie, mais celle qui eſt au milieu, qui coule le plus rapidement : cependant l'expérience nous prouve encore ici, qu'une Théorie ſimplement ſpéculative eſt très-propre à nous jetter dans l'erreur : car les obſervations de M. Pitot nous aſſurent, que les viteſſes diminuent à meſure qu'on approche du fond, & celles de Meſſ. Wittich & 's Graveſande nous font voir qu'elle peut être égale à diffé-

férentes hauteurs, pourvu qu'on ne les prenne pas trop près du fond.

A ces considérations notre Auteur fait succéder l'énumération des principales Rivières de notre Globe, & des Cataractes qui se trouvent dans ces Rivières; & cette énumération acquiert sous sa plume, par les traits d'histoire naturelle dont il l'accompagne, un agrément que la sterilité d'un simple exposé ne pouvoit faire esperer. Il nous indique encore les Rivières qui vont se cacher sous la terre & en ressortent à une certaine distance, continuant le même cours qu'elles tenoient avant de s'être ainsi dérobées à nos yeux.

Au reste dès qu'on se représente les différentes causes, qui peuvent fournir de l'eau aux Rivières, on voit tout de suite qu'elles ne peuvent guères en conserver la même quantité: il y en a qui croissent & décroissent fort irrégulièrement, tandis qu'il y en a d'autres, parmi lesquelles le Nil mérite la prémière place, qui observent à cet égard des tems fixes; régularité qui semble devoir sa cause aux grandes pluies, auxquelles ces regions sont sujettes en certains mois de l'année.

De ces considérations Mr. LULOFS passe dans le chapitre suivant à celles des changemens que la Terre, mais sur-tout sa superficie, ont subi. Les conjectures & les hypothèses ne manquent pas sur ce sujet: notre Auteur nous les expose avec beaucoup de précision: il raporte les objections qu'on y a faites, en montre le fort & le foible, & finit

par nous donner une nouvelle hypothèse. Nous tâcherons de le suivre dans cet abrégé, autant que le peut permettre l'extrait d'un chapitre, qui en est lui-même un de plusieurs ouvrages.

Mr. Leibnitz croyoit que, dans le tems que Dieu sépara la lumière des ténèbres, la matière, dont la Terre étoit composée, brûloit pour la plus grande partie; que par-là il s'est formé autour d'elle une croute obscure vitrifiée; que la matière terrestre, n'étant alors que du verre & le sable des morceaux de verre, a été réduite après cela par le concours des sels, des eaux, & des vapeurs, en différentes espèces de terres; que la matière humide relevée en l'air par la chaleur, s'étant amassée après le refroidissement de cette croute, avoit formé une espèce d'huile (*oleum per deliquium*) & donné ensuite, par le concours des sels fixes, naissance à la Mer. M. Leibnitz pense d'ailleurs que la Mer a couvert autre fois une grande partie des terres, qui se trouvent maintenant à sec; & qu'elle a même été au-dessus des plus hautes montagnes, jusqu'à ce que notre Globe, creux dans la plupart de ses parties, s'est crevé par l'élasticité des vapeurs qu'il contenoit, & par le poids des eaux, &c. & que la Mer s'écoulant alors par les crevasses, a mis à sec une grande partie de notre Sphère, en y déposant des coquilles & autre corps qui lui sont propres; que le déluge & d'autres causes ont pu produire après cela des changemens considérables.

Com-

Comme les raisonnemens ne peuvent guères nous guider dans cette recherche, puisque les moyens dont l'Etre Suprême a pu se servir sont sans nombre, Mr. LULOFS oppose à cette hypothèse le narré que Moïse nous a fait de la Création, & demontre par-là qu'elle n'est point-du-tout fondée.

Burnet a tâché de prouver qu'avant le déluge la Terre étoit converte d'une superficie unie, sous laquelle il y avoit un grand amas d'eaux; & qu'au tems du déluge le soleil l'ayant fait crever, en a fait sortir cette eau, qui a formé la Mer, tandis que les parties élevées de cette superficie rompuë ont formé les montagnes, les iles, &c.

Cette hypothèse ne s'accorde pas non plus avec l'histoire que Moïse nous a laissée; & qui nous prouve qu'avant le déluge la Mer existoit, & qu'il y a eu des montagnes; outre que la position que Burnet attribuë à la Terre, pour l'exposer à l'action efficace du Soleil, en est une qui auroit dû faire périr le genre humain avant le déluge.

Mr. LULOFS ne croit pas devoir s'attacher à l'opinion de Mr. Bourguet, que Mess. Buffon & Daubenton ont pris la peine de retoucher & de publier de nouveau dans leur *Hist. nat.* Celle de Linnæus revient à ceci. Dieu créa d'abord Adam & Eve, & leur donna un empire absolu sur tous les autres êtres animés, dont il n'y avoit non plus que deux de sexe différent. Pour jouïr de cet empire il falloit que ces êtres se trouvassent assem-

blés dans une certaine enceinte : Dieu les plaça donc tous avec l'homme & la femme ſur une coline ſituée ſous l'Equateur; ſituation très propre pour faire croître les différentes plantes & faire germer les ſemences dont ils pouvoient avoir beſoin. Tout le reſte du Globe Terreſtre étoit inondé. A meſure que les êtres ſe ſont multipliés la terre s'eſt deſſéchée ; & Mr. Linnæus croit pouvoir donner des indices de ce deſſèchement, & faire voir que les eaux diminuent encore de jour en jour.

Mr LULOFS objecte, que la ſituation du Paradis ſous l'Equateur ne s'accorde pas avec l'endroit où Moïſe le place; que ſi la Mer perd d'un côté elle gagne de l'autre ; que c'eſt ſans fondement que Mr. Linnæus ſuppoſe que Dieu n'a créé d'abord qu'une ſeule montagne, puiſqu'en ce cas il n'y en auroit point eu dans le reſte de la Terre ; qu'en 6000. ans le diamètre de l'ile où il place Adam, Eve & les autres êtres, n'auroit été allongé que de 11. miles, ſelon le décroiſſement qu'il donne aux eaux.

Woodward croit qu'il y a eu des Montagnes, des Rivières, &c. avant le déluge, que le déluge a fait diſſoudre les corps ſouterrains tels que ſont les métaux, les pierres, &c. que ces matières ainſi diſſoutes ont pris durant le deſſèchement la place que leur aſſignoit naturellement leur gravité ſpécifique ; & que par-là les parties végétables ſe ſont trouvées aux couches ſupérieures & par conſéquent

quent en état de produire les arbres, les herbes, &c. Cette opinion a été adoptée par Mess. Scheuchzer, Bajer, Spener & d'autres; & il faut avouër qu'elle n'est pas destituée de fondement; car si l'on fait attention aux effets qu'ont dû produire les pluies énormes, les jaillissemens extraordinaires des Fontaines, enfin tout ce qu'on peut imaginer avoir pu produire cette inondation totale, on ne peut que se persuader, que tout ce qui n'a pas été en état de soutenir un frottement des plus forts a dû se dissoudre. D'où viendroient sans cela ces coquillages, ces poissons pétrifiés, toutes ces productions marines qu'on découvre non-seulement dans la Terre, mais au fonds des mines, & sur des montagnes? D'où viendroient ces squelettes d'animaux, ces restes d'arbres, de plantes, qu'on ne peut dire avec quelque vraisemblance avoir vêcu ou avoir crû dans les endroits où on les trouve? Il ne reste donc qu'à supposer que cette terre, qui les contient, melée avec la Mer, a un jour été changée en une sorte de boue, & que les eaux venant à se retirer, ces corps se sont vus naturellement placés là où leur gravité spécifique les portoit: c'est une foible objection de dire qu'on trouve des corps étrangers dans la terre que la Mer ne nous donne pas, comme le font certains coquillages; car l'expérience ne nous a-t-elle pas convaincus, par les cornes d'Amon, qu'on trouve dans la Mer ce qu'on a cru n'y pas-être; & d'ailleurs quand on ne pourroit les en tirer s'ensuivroit-

il de-là qu'ils n'y ſont pas ? On a donc tort d'en conclurre que ces objets ne ſont que les effets du caprice de la Nature. On oppoſe avec plus de vraiſemblance à l'hypothèſe de Mr. Woodward, que de certaines productions, que nous croyons affectées à la Mer, ſe trouvent dans la terre mais ſans être parvenues à leur entier accroiſſement: d'où l'on conclut qu'elles croiſſent en terre, & conſéquemment qu'elles peuvent y naître & y naiſſent réellement: mais cette objection ſuppoſe que la Mer n'a pu dépoſer que des corps parfaits ; & par conſéquent elle ne peut porter atteinte à l'opinion qu'elle combat. Mr. Ray fournit ici une autre objection. Les figures, que nous voyons dans certains foſſiles, ſans qu'on puiſſe en aſſigner d'autre cauſe que le caprice de la Nature, lui ont fait penſer, qu'il en pouvoit être de même des coquillages & autres choſes de ce genre, que Mr. Woodward croit avoir été apportées de la Mer. Mais Mr. Ray n'a pas fait attention, qu'il y a une terrible différence entre des corps & ces figures; qu'on ne parle pas ſeulement de certaines coquilles, mais de ſquelettes d'animaux, &c. d'ailleurs ſeroit-il abſurde de penſer que ces images des corps ont été formées par les corps mêmes, lorsque ces pierres, &c. étoient en état d'en recevoir l'empreinte. Notre Auteur parle à ce ſujet d'une pierre qu'il a vuë dans le cabinet de Mr. Gaubius, où l'on voit diſtinctement les impreſſions de feuilles très-profondes, qui ne laiſſent échaper aucune

de

de ſes parties ; ainſi que de l'herbe, élevée à moitié au-deſſus de la pierre.

Mr. LULOFS fait d'autres objections au ſentiment de Mr. Woodward, qui ſemblent mieux digérées. Ce ſentiment a cela de commun avec les autres, qu'il ne s'accorde pas avec la relation de Moïſe ; car Moïſe parle de montagnes auſſi anciennes que le monde, & ſelon Woodward tout a été réduit en boue. Si l'on ſuppoſe ce changement on eſt fondé à demander pourquoi l'on n'en trouveroit des marques qu'en certains endroits : car là où la cauſe eſt univerſelle il ſemble que l'effet doive l'être auſſi, & cependant ce n'eſt qu'en certains endroits qu'on trouve des productions de Mer. Si l'opinion de Mr. Woodward eſt vraie, le genre humain aura dû ſe paſſer les cinq ou ſix premières années après le déluge de tous les fruits que nous donnent les arbres, qui n'étoient d'abord qu'en ſemences dans la boue. Ajoutez que Moïſe parle d'une feuille d'Olivier de la Montagne d'Arrarat ; & que la Terre n'auroit pas ſans miracle pu ſe deſſécher en auſſi peu de tems que le raporte Moïſe. D'ailleurs que ſont devenus dans la boue les poiſſons ? L'eau a-t-elle pu ſeule fondre les métaux, tandis que des coquilles, plus fragiles, ſe ſont conſervées entières ? On trouve quelquefois deux couches de coquilles : ces deux couches ont-elles été produites par deux inondations différentes ?

M. Monro le conçoit d'une toute autre ma-

manière. L'on ſait qu'il y a pluſieurs volcans ſur la terre ferme ; & qu'il s'eſt élevé dans la Mer des iles dont on n'a pu attribuër la naiſſance qu'à l'effet des volcans qui ſont au fond de la Mer. Ce Phénomène fait le fondement de l'hypothèſe de Monro. Il penſe que la Terre ayant tout-à-fait été couverte d'une eau douce à la profondeur de 175. toiſes, ſous laquelle ſe trouvoit une croute de terre très-épaiſſe & remplie de feu, Dieu a fait agir ce feu au troiſième jour : cette croute s'étant crevée par-là, cela a donné naiſſance aux montagnes, profondeurs, &c. Enſuite ces montagnes ſe ſont crevées par le feu qui ſe trouvoit au centre de la terre. Cela leur a fait jetter de côté & d'autre diverſes matières terreſtres, des pierres, des métaux, &c. quelques-unes ſont tombées dans l'eau à laquelle elles ont donné ce goût ſalé & bitumineux : d'autres ont été repanduës ſur la Terre & ont formé les différentes couches qu'on y remarque, car tout ſe faiſoit par interruption. Le feu ſouterrain continuant à faire naître des montagnes, &c. elles ſervirent d'auxiliaires aux autres & les aidèrent à remplir par leurs éclats la Mer & à former de nouvelles couches. Ainſi prirent naiſſance par intervalles de tems ces montagnes, ces iles, &c. & comme il n'y avoit pas d'abord des poiſſons dans la Mer, ce n'eſt que ſur les dernières montagnes, qui n'ont pu parvenir à la hauteur des prémières, à cauſe que la force qui les produiſoit étoit diminuée, que la Mer a pu laiſſer des coquil-

les,

les, &c. Il paroit assez que tout cela n'est qu'un jeu de l'imagination qui ne prouve que la fertilité du génie de Mr. Monro. Ainsi nous nous dispenserons d'en détailler d'après notre Auteur les inconvéniens.

Nous venons au sentiment de Monsieur LULOFS, qui après avoir ainsi exposé toutes les différentes opinions, demande si on ne pourroit pas concevoir la chose de la manière suivante. L'expérience nous fait trouver dans la Terre, ainsi que dans le corps animal, des veines, des artères & d'autres parties qui semblent destinées à son entretien. L'eau circule dans ces artères terrestres dont les bouts extérieurs sont les sources. Supposons maintenant que pour faire naître le déluge l'Etre Suprême se soit servi entre autres d'un moyen assez naturel, celui de presser l'eau dans les entrailles de la terre & de l'en faire sortir de cette manière avec force: cette eau pressée se sera non-seulement déchargée par les voies ordinaires, telles que sont les Fontaines, &c. mais la force de la pression l'aura contrainte à se faire jour à travers d'autres endroits, & même à travers les montagnes dans les endroits, qui ne pouvoient resister à cet effort. Dieu ayant ainsi inondé la Terre, il est apparent que pour arrêter les eaux il les a soutenues en bouchant les passages qui pouvoient les faire écouler; mais le tems que la Terre devoit se retrouver à sec étant venu, rien de plus naturel que de concevoir que Dieu ait rouvert les passages pour laisser un libre cours

à

à l'eau par ses voies ordinaires. L'eau trouvant un passage a dû s'écouler avec véhémence & par-là une infinité de corps étrangers ont été entrainés dans les endroits où il ne leur étoit pas naturel de naître. Telle est l'idée de Mr. LULOFS, qui se fait lui-même quelques objections & qui ne la donne que comme une conjecture hazardée. D'ailleurs il y a tout lieu de croire que le déluge a fait subir d'autres changemens à la Terre ; mais comme Moïse n'en parle pas on n'en peut rien déterminer. Il s'en est fait après, & il s'en fait tous les jours. Il y a des indices que la Mer a couvert autrefois certains pays, que des villes entières ont été englouties dans la terre, & que des contrées couvertes de sable ont été habitées autrefois. Enfin on n'a qu'à faire attention aux évènemens, dont on est témoin, pour se convaincre que notre Globe subit des changemens continuels.

ARTICLE VII.

EXAMEN *du moyen proposé par le célèbre* JAQUES BERNOULLI *pour mettre les vaisseaux en mouvement à l'aide seulement d'un principe interne*, par M. EULER.

I.

L'Ecrit, qui renferme les idées de M. *Bernoulli* sur cette matière, se trouve dans le second tome de l'édition de ses oeuvres fai-

faite à Genève en 1744. pag. 1109. ſous ce titre; *Artificium impellendi navem à principio motûs intra ipſam navem concluſo.* Ce grand homme s'efforce d'y prouver, que bien qu'on ne croye vulgairement les vaiſſeaux capables d'être mûs que par l'action des forces qui agiſſent extérieurement, cependant un vaiſſeau pourroit être mis en mouvement par l'action d'une ſeule force interne. L'idée paroit extrêmement paradoxe, mais ſi elle pouvoit conduire à l'effet déſiré, il mériteroit aſſurément une entière préférence ſur la plupart des autres moyens, qui ſervent à faire avancer les vaiſſeaux dans leur cours. Comme on ignore ſi jamais l'eſſai en a été fait, & ſi l'expérience a eu un ſuccès ſatisfaiſant, j'ai cru que ce méchanisme valoit la peine d'être dévelopé plus exactement, & d'être examiné par les loix du mouvement.

II. De ce qu'un Matelot étant ſur le rivage peut faire mouvoir le vaiſſeau en le pouſſant avec l'aviron, au-lieu qu'étant dans le vaiſſeau il ne ſauroit lui imprimer le moindre mouvement, parce qu'autant qu'il le pouſſe en un ſens, autant ſes piés appuyés au fond le repouſſent dans l'autre; de-là, dis-je, il ſemble qu'on ſoit en droit de conclurre, que le mouvement ne ſauroit être imprimé à un vaiſſeau par une force qui ſoit renfermée toute entière au-dedans de lui. En effet de quelque manière que des hommes, ou des machines, pouſſent le vaiſſeau en dedans, la réaction eſt toujours égale à

 l'a-

l'action, & le vaiſſeau ſoutenant l'une & l'autre n'aquerra aucun mouvement. Par conſéquent tous les efforts de ceux qui ſe trouvent dans le vaiſſeau ſe réüniſſent inutilement pour le faire avancer, & ils ne peuvent réüſſir qu'en s'attachant au rivage ou à quelque autre corps placé hors du vaiſſeau.

III. M. Bernoulli n'a point ignoré cette vérité, mais il n'a pas cru qu'elle s'étendît aux forces de tout genre. Il l'a regardée comme devant être reſtreinte aux ſeules forces qu'on appelle mortes, & qui agiſſent par les preſſions; mais pour l'autre genre de forces qui ſont nommées vives, & qui naiſſent des percuſſions, il les a excepté de cette loi. En conſéquence de cette diſtinction, il n'a point douté qu'on ne puiſſe faire agir dans un vaiſſeau des coups & des percuſſions, dont l'effet ſoit de le mettre en mouvement. En expliquant cette opinion d'une manière conforme au ſentiment de la plupart des Philoſophes modernes, qui mettent une extrême différence entre les forces vives & les forces mortes, elle paroitroit appuyée ſur un fondement inébranlable: mais j'ai fait voir ailleurs, que cette prétenduë différence n'a rien du tout de réel, & qu'on ne ſauroit attribuër aux forces vives aucun effet qui ne puiſſe auſſi reſulter des forces mortes. Cela étant, il eſt fort à craindre, que tout le mouvement que M. Bernoulli veut imprimer à un vaiſſeau par le moyen des percuſſions, ne s'evanouïſſe entièrement.

IV.

IV. Voici la machine proposée par M. Bernoulli pour cet effet. (Fig. 1.) Il veut que l'on place dans le vaisseau D E F G la paroi d'aix fermement posée A F dans une situation perpendiculaire à l'horison, laquelle soit parfaitement élastique comme d'acier ou à réseau, au-moins dans l'endroit C où le coup porte. Qu'on suspende à cette paroi en A le pendule A B, auquel soit attaché le poids B aussi parfaitement élastique, qui en descendant par le quart de cercle B C frappera la paroi, & en même tems fera avancer tout le vaisseaux vers la proüe G. Après le coup l'élasticité le fera réjaillir, & en descendant de nouveau il reïtèrera de semblables coups, qui imprimeront au vaisseau un mouvement perpétuel. Et même, afin que la résistance de l'air ne rallentisse pas insensiblement le mouvement de ce pendule, mais qu'en remontant il revienne constamment en B au haut du quart de cercle, on pourra y employer le secours d'une machine automate, semblable à celle qui sert de principe au mouvement des horloges à pendule.

V. Si nous ne faisons attention qu'à ces coups successifs, dont la paroi A F est continuellement frappée, il n'y a assurément aucun lieu de douter que le vaisseau ne soit mis par ce moyen en mouvement; & il seroit aisé d'augmenter la masse du pendule au point, que le vaisseau en surmontant la résistance de l'eau aquerroit une vîtesse d'une grandeur quelconque. Mais il faut en même tems

prendre garde que le pendule, en montant & en descendant alternativement, exerce une force contraire sur le vaisseau, par laquelle il le pousse vers la pouppe D. Car puisque le pendule dans une situation quelconque A M reçoit sa tension tant du poids que de la force centrifuge, le point de suspension A soutient cette force, & en est tiré suivant la direction A M: or cette force ayant perpétuellement une direction retrograde, il faut qu'elle repousse le vaisseau en arrière. Par conséquent l'impulsion du vaisseau vers la proüe G ne naîtra que de l'excès par lequel les forces de percussion surpasseront ces sollicitations continuelles à retrograder, si tant est qu'il reste de l'excès.

VI. Ici la plupart des Philosophes, qui suivent les idées peut-être mal exposées de Leibnitz sur les forces, & qui réputent les forces vives infiniment plus grandes que les forces mortes, affirmeront sans hésiter que le vaisseau aquiert par ce moyen un mouvement considérable, & ne croiront pas qu'il soit fort nécessaire de mettre en ligne de compte ces forces qui le repoussent en arrière, puisque la force de percussion, qui le détermine à avancer, leur paroit incomparablement plus grande. Cependant le pénétrant Bernoulli en a jugé tout autrement, & il a soigneusement recherché l'effet qu'on peut attribuër à ces forces mortes, pour le soustraire de l'effet que chaque coup produit, & déterminer ainsi la vraie propulsion du vaisseau. Mais il a trouvé, cal-

calcul fait, que les forces de percuſſion l'emportoient un peu ſur celles qui tendent continuellement le pendule ; d'où il tire pour dernière concluſion, qu'un ſemblable pendule doit être propre à faire avancer le vaiſſeau.

VII. Quoiqu'il ne trouve pas la force que les percuſſions du pendule impriment au vaiſſeau fort ſupérieure à l'autre force qui naît des tenſions, il penſe cependant que le vaiſſeau pourroit acquérir un mouvement conſidérable par ſon moyen, de ſorte que la réſiſtance-même de l'eau étant ſurmontée, l'accroiſſement de vîteſſe ſeroit digne d'attention. Car en examinant le cas où le poids du pendule ſeroit égal à la centième partie du poids de tout le vaiſſeau, il en infère que le vaiſſeau doit être pouſſé de manière à le faire avancer de $82\frac{1}{2}$. piés par minute. Il n'a point eu égard dans ce calcul à la diminution de réſiſtance qu'une figure convenable donnée à la proüe pourroit cauſer. Mais en accommodant ce cas à un vaiſſeau pointu, ou Galère, dont il ſuppoſe la réſiſtance dix fois moindre, il fait aller la vîteſſe qui lui eſt imprimée au de-là de 260. piés par minute, ou de 15649. piés par heure ; vîteſſe, que la manière ordinaire de ramer peut à peine ſurpaſſer.

VIII. Si donc cette manière de faire avancer les vaiſſeaux avoit tant d'efficace, il n'y a aucun doute qu'elle ne fût non ſeulement fort préférable à la manœuvre de ramer, mais

qu'on ne pût même l'employer souvent avec beaucoup de fruit au-lieu du vent. Car suivant la masse du vaisseau il faut une force assez grande pour faire agir les rames, au-lieu que dans le méchanisme présent il n'est presque besoin d'aucune force. En effet après que le pendule a été une fois élevé au plus haut point de sa situation, il remonte ensuite du prémier coup de lui-même presque à une égale hauteur, à cause de l'extrême élasticité tant de ce corps-même que de la paroi qu'il frappe; & une force peu considérable peut aisément suppléer à la diminution que la résistance de l'air & le défaut d'une parfaite élasticité peuvent apporter à la hauteur de son réjaillissement à chaque vibration, de sorte qu'un enfant-même pourroit entretenir le mouvement continuel de ce pendule. Et même au-lieu d'un seul pendule, de peur que la prodigieuse grosseur de sa masse ne fût un obstacle, on n'auroit qu'à en substituër plusieurs moindres, qui feroient un effet égal ou plus grand, & il ne seroit pas difficile d'imaginer un moyen qui appliquât ce méchanisme à l'usage de la navigation sans aucun inconvénient.

IX. Mais il n'est pas vraisemblable qu'une chose de cette importance eût été si longtems cachée, ou négligée, vu sur-tout que le méchanisme dont elle dépend n'a rien de fort mystérieux; & ce sont les grands avantages qu'on pourroit en retirer, qui en rendent eux-mêmes la possibilité suspecte. Ce soupçon l'au-

s'augmente encore considérablement quand on fait réflexion, que la description de ce sécret ne se trouve que dans les oeuvres posthumes de Mr. *Jaques Bernoulli*, & qu'il ne l'a jamais publiée pendant sa vie. Il n'y a assurément aucune apparence que cet illustre défunt eût câché une découverte aussi considérable, & qui l'emporteroit de beaucoup sur toutes celles qu'il a faites, quelques considérables qu'elles soient, s'il n'avoit eu des doutes sur sa réüssite. Ainsi en démontrant que les coups d'un semblable pendule n'imprimeroient aucun mouvement à un vaisseau, je ne porterai aucune atteinte à la juste réputation de ce grand homme; lui-même, tant qu'il a vêcu, n'ayant pas voulu faire part au Public d'une méditation qu'il jugeoit sans doute n'être pas assez achevée.

X. Pour rechercher donc l'effet des coups d'un semblable pendule, il faut d'abord déterminer, quand le pendule descend par le quart de cercle BMC, combien le vaisseau en est repoussé en arrière; ensuite considérer le coup-même par lequel le vaisseau est poussé en avant, & déterminer exactement le mouvement qui lui est imprimé par ce moyen vers la prouë. Enfin comme ce mouvement est de nouveau retardé, lorsque le pendule remonte après la réflexion, il faudra voir si le vaisseau, après que le pendule est retourné jusqu'en B, conserve ou non quelque reste de mouvement qui le porte en avant, & quelle en est la grandeur. Car si le vaisseau, qui

étoit en repos lorsque le pendule a commencé à descendre, se retrouve en repos lorsqu'il a cessé de remonter, & qu'ainsi au commencement de la seconde descente le repos soit de nouveau son état, il n'y aura plus aucun lieu de douter que le vaisseau ne demeure perpétuellement presque au même endroit, & que tout l'effet du pendule ne soit consumé dans ses progressions & dans ses retours alternatifs, qui se détruisent exactement les uns les autres. Mais la détermination de ce mouvement réciproque deviendroit beaucoup plus difficile, si nous voulions avoir égard à la résistance de l'eau, & l'on ne pourroit s'en tirer que par un calcul des plus fatigans.

XI. C'est pourquoi je vais prendre une autre route moins épineuse, mais qui ne sera pas moins propre à faire connoitre distinctement l'effet de ces percussions successives du pendule. Pour cet effet je considèrerai le vaisseau comme étant entièrement immobile dans un lieu, & je rechercherai la somme des sollicitations momentanées, par lesquelles le vaisseau est repoussé en arrière pendant chaque espace de tems que le pendule employe à descendre & à remonter: ensuite j'exprimerai de la même manière à part la force du coup, par laquelle le vaisseau seroit poussé en avant, afin qu'on connoisse par ce moyen tant la force totale, avec laquelle le vaisseau, à chaque action du pendule, est repoussé en arrière, que la force qui le pousse en avant. Chaque a-

action du pendule consiste en trois choses, la descente, le coup, & le retour. Si donc la somme des forces repoussantes, qui naissent de la descente & du retour qui la suit, est égale à la force du coup qui pousse directement le vaisseau en avant, nous pourrons conclurre hardiment, que le vaisseau, quand même il seroit libre, n'aquerroit aucun mouvement progressif. Mais si c'est la force de percussion, ou la somme des forces qui ramènent en arrière, qui l'emporte, il faut que le vaisseau supposé libre aquière un mouvement soit en avant, soit dans la direction opposée.

XII. Puis donc qu'à chaque moment de la descente du pendule le vaisseau est sollicité du côté de la pouppe, qu'on cherche la grandeur de cette force pour une situation quelconque AM du pendule, & qu'on la multiplie par l'élément du tems. Qu'on intègre de nouveau cette expression différentielle, qui étant adaptée à toute la descente fournira la somme de toutes les forces qui ramènent en arrière, & qu'on rassemble de la même manière la somme de ces forces pour le retour du pendule. Or il est constant que si le vaisseau pouvoit céder librement à l'action de ces forces, elles lui imprimeroient un mouvement dont la quantité, ou le produit de la masse par la vîtesse, seroit parfaitement égal à cette intégrale même. Qu'on cherche ensuite la quantité de mouvement que le coup du pendule imprimeroit au vaisseau supposé libre, & que l'on

compare l'une de ces forces avec l'autre, pour voir laquelle est la plus grande, ou si elles sont égales. Par ce moyen nous pourrons arriver à une conséquence infaillible, qui nous apprendra, si le vaisseau aquiert quelque mouvement par le moyen de ces forces, ou non.

XIII Mais (Fig. 2.) comme il importe beaucoup pour cette recherche de savoir, si le pendule doit être simple ou composé, supposons prémièrement qu'il soit simple, en sorte qu'on puisse concevoir toute sa masse rassemblée dans son centre de gravité M. Que ce pendule décrive donc à chaque fois qu'il monte & qu'il descend le quart de cercle entier BMC. Que la longueur du pendule soit AM $=$ AC $= a$, son poids $=$ M, & qu'en descendant de B, pendant que le tems t s'écoule, il parvienne à la situation AM, dans laquelle sa distance de la droite verticale AC soit encore l'angle CAM $= \phi$, sa vîtesse en M duë à la hauteur LM sera $= a\, cos\phi$, & par conséquent sa vîtesse-même $= V\, a\, cos\phi$, par laquelle comme il achève dans le petit tems dt le petit arc $= - a d\phi$, on aura $dt = \frac{-a d\phi}{V\, a\, cos\phi}$. Car j'observerai pour règle constante d'exprimer les vîtesses par les racines quarrées des hauteurs-mêmes duës & les élémens du tems par les petits espaces parcourus sur la terre appliqués aux vîtesses.

XIV. La hauteur duë à la vîtesse du pendule en M étant trouvée $= a\, cos\phi$, la force cen-

centrifuge sera $= \frac{2 M a \cos\phi}{a} = 2 M \cos\phi$, & c'est par cette force que le fil AM sera tendu. Ensuite comme le pendule est pressé en embas par la pésanteur $= M$ suivant la direction verticale MP, cette force résoluë suivant les directions MQ à AM normale, & MR, donnera pour la direction MQ la force $= M \sin\phi$, & pour la direction MR la force $= M \cos\phi$, dont la prémière est tellement employée à accélérer le mouvement du pendule, qu'elle ne contribuë en rien à tendre le fil AM. Au-contraire l'autre force MR $= M \cos\phi$ s'exerce toute entière à tendre le fil AM. Par conséquent le fil AM étant tendu en même tems par la force centrifuge qui s'y joint, éprouvera une force $= 3 M \cos\phi$, par laquelle le point de suspension A sera sollicité dans la direction AM. C'est pourquoi il naîtra de cette résolution une force qui retire le vaisseau en arrière $= 3 M \cos\phi \sin\phi$.

XV. Qu'on multiplie donc cette force $3 M \cos\phi \sin\phi$, avec laquelle le vaisseau est poussé vers la poupe par l'élément du tems $dt = \frac{-a d\phi}{\sqrt{a \cos\phi}} = \frac{-d\phi \sqrt{a \cos\phi}}{\cos\phi}$, & il en resultera la sollicitation momentanée $= -3 M d\phi \sin\phi \sqrt{a \cos\phi}$, à laquelle l'élément du mouvement engendré est égal. Puis donc que $- d\phi \sin\phi$ est $= d. \cos\phi$, si l'on suppose $\cos\phi = z$, la sollicitation momentanée sera $= 3 M dz \sqrt{az}$; dont l'intégrale est $2 M z \sqrt{az}$

$= 2$

$= 2 M \cos\phi \sqrt{a \cos\phi}$. Cette expreſſion fournit la ſomme de toutes les ſollicitations, qui tirent le vaiſſeau en arrière, tandis que le pendule deſcend par l'arc BM. Qu'on faſſe donc $\phi = o$, & l'on aura la ſomme de ſollicitations momentanées qui naiſſent de la deſcente entière du pendule $= 2 M \sqrt{a}$, à laquelle étant égale la ſomme des ſollicitations ſemblables qui reſultent du retour ſuivant par lequel le pendule remonte, le vaiſſeau à chaque action du pendule ſera repouſſé en arrière par des forces dont la ſomme eſt $= 4 M \sqrt{a}$; & ces forces, ſi le vaiſſeau étoit libre, lui imprimeroient un mouvement, dont la quantité ſeroit $= 4 M \sqrt{a}$.

XVI. Cherchons à préſent quelle force le pendule exerce ſur le vaiſſeau, lorsqu'il heurte contre la paroi élaſtique AF, laquelle nous conſidèrerons comme étant alors immobile. Le corps du pendule, dont la maſſe ou le poids eſt $= M$, vient frapper cette paroi avec une vîteſſe duë à la hauteur a, de laquelle il tombe en deſcendant. Mais pour connoitre plus diſtinctement l'effet de la colliſion, ſuppoſons qu'à la paroi ſoit attachée en C la pièce élaſtique CD, contre laquelle le corps heurte; & l'on peut concevoir la longueur de cette pièce auſſi petite que l'on voudra. Que dans un tems $= t$, depuis que le commencement de la colliſion aura eu lieu en D, le corps ſoit arrivé en M, & ait réduit la pièce élaſtique dans l'état de compreſſion MC. Qu'on ſuppoſe l'eſpace $DM = x$,

le

le reste de la vîtesse du corps en M duë à la hauteur $= v$, & la force avec laquelle la pièce élastique C M tend à se rétablir $= P$.

XVII. Ces suppositions étant faites, tandis que le pendule pénétrera ultérieurement par le petit espace $= dx$, on aura par les loix des sollicitations $M dv = - P dx$. Mais comme la paroi A F & par conséquent le vaisseau-même dans cet état est poussé en avant par une force $= P$, nous avons à chercher la valeur $\int P dt$, tant que le choc dure. Or dt étant $= \frac{dx}{\sqrt{v}}$, l'équation précedente se changera en celle-ci $\frac{M dv}{\sqrt{v}} = - P dt$, d'où resulte $\int P dt = - \frac{\int M dv}{\sqrt{v}} = C - 2M\sqrt{v}$; laquelle quantité devant évanouïr au commencement du choc, on aura $C = 2 M \sqrt{a}$, & par conséquent $\int P dt = 2 M \sqrt{a} - 2 M \sqrt{v}$. Et vu qu'on suppose les deux corps parfaitement élastiques, le choc étant fini, le corps aura une vîtesse égale à celle avec laquelle il avoit heurté, & qui étoit $= \sqrt{a}$, mais dans la direction contraire, à cause de quoi $\sqrt{v}$ deviendra $= - \sqrt{a}$ Laquelle valeur étant substituée, on aura la somme des forces momentanées qui naissent du choc, & qui poussent le vaisseau en avant $= 4 M \sqrt{a}$.

XVIII. Le mouvement donc, que la percussion du pendule s'efforce d'imprimer au vaisseau vers la proüe, est précisément égal à celui que peuvent engendrer les forces qui ten-

tendent le pendule pendant le tems qu'il employe à descendre & à remonter une fois. D'où s'ensuit manifestement, que malgré la détermination vers la proüe que le coup du pendule donne au vaisseau, ce mouvement entier est détruit par l'action que le pendule exerce ensuite en remontant & en descendant de nouveau ; & cette destruction arrivant à chaque coup, il est impossible que le vaisseau puisse acquerir un moment progressif, comme Mr. Bernoulli se l'est imaginé. Car quoiqu'il fasse à-peu-près le même raisonnement dont je me suis servi ici, & qu'il estime de la même manière les forces qui repoussent le vaisseau en arrière, cependant au sujet de la détermination, avec laquelle la force qui naît de la percussion pousse en avant, il est tombé dans quelque erreur, que le célèbre Mr. *Cramer*, son Commentateur, a fort bien remarquée, mais qu'il n'a pas corrigée à cause de l'embarras du calcul dans lequel il auroit été obligé de s'engager.

XIX. Cette parfaite compensation des forces qui poussent en avant & de celles qui repoussent en arrière n'a pas seulement lieu lorsque le pendule décrit en se mouvant le quart de cercle entier, mais aussi quand son oscillation parcourt de moindres arcs, on peut faire les mêmes observations, & il sera expédient d'en donner la preuve. Que le pendule (Fig. 4.) simple AM considéré ci-dessus descende donc par l'arc HMC moindre que le quart de cercle, & qu'en supposant comme aupa-

ravant la longueur AM $= a$, & le poids du corps M $=$ M, l'angle HAC ſoit $= \theta$, que pendant un tems $= t$ il ait décrit l'arc HM, & que l'angle MAC ſoit $= \phi$, on aura, en menant les horizontales HI & MK, la hauteur AI $= a\, cof\theta$ & AK $= a\, cof\phi$ Par conſéquent IK ſera $= a\,(cof\phi - cof\theta)$ qui eſt la hauteur duë à la vîteſſe du corps en M : c'eſt pourquoi ſa force centrifuge ſera $= 2M\,(cof\phi - cof\theta)$ & c'eſt par cette force que le fil du pendule AM ſera tendu. Mais comme pendant le petit tems dt, le pendule deſcend par le petit arc $= -a\,d\phi$ avec une vîteſſe $= \sqrt{a\,(cof\phi - cof\theta)}$, dt ſera $= \frac{-d\phi \sqrt{a}}{\sqrt{(cof\phi - cof\theta)}}$.

XX. Que l'on conſidère auſſi préſentement la force de péſanteur, avec laquelle le pendule eſt tiré en-bas en M ſuivant MP par la force $=$ M ; de là naîtra par la réſolution la force qui tend le pendule MR $= M\,cof\phi$. C'eſt pourquoi le fil AM ſera entièrement tendu par une force $= 3M\,cof\phi - 2M\,cof\theta$; qui ayant une direction oblique au-lieu de la direction horizontale donnera une force $= 3M\,cof\phi\,fin\phi - 2M\,cof\theta\,fin\phi$. Qu'on la multiplie par l'élément du tems dt $= \frac{-d\phi \sqrt{a}}{\sqrt{(cof\phi - cof\theta)}}$, afin de trouver la ſollicitation momentanée

$$= \frac{M\,d\phi\,fin\phi\,(3\,cof\phi - 2\,cof\theta)\sqrt{a}}{\sqrt{(cof\phi - cof\theta)}}.$$ Qu'on

ſup-

ſuppoſe $cof\phi = z$ & $cof\theta = b$, on aura $-d\phi \, fin\phi = dz$, & la ſollicitation momentanée ſera $= + \frac{M dz (3z - 2b) Va}{V(z-b)}$, dont l'intégrale eſt $= C + 2 M z V a (z - b) = C + 2 M cof\phi \, V a (cof\phi - cof\theta)$; ce qui devant évanouir au commencement lorsque $\phi = \theta$, C ſera $= o$, de ſorte que la ſomme de toutes les forces momentanées qui répondent à la deſcente par l'arc HM ſera $= 2 M cof\phi \, V a (cof\phi - cof\theta.)$

XXI. Qu'on ſuppoſe à préſent $\phi = o$, la ſomme des ſollicitations momentanées pour la deſcente entière du pendule ſera $= 2 M V a (1 - cof\theta) = 2 M V C I$; ou bien, comme V C I exprime la vîteſſe du pendule au plus bas point C, cette ſomme ſera égale au double du mouvement, que le pendule acquiert en C. Ainſi le retour étant ſemblable à la ſomme des forces qui ramènent le vaiſſeau en arrière, & qui tirent leur origine tant du retour que de la deſcente ſera $= 4 M V C I$. Or par le §. XXVII. nous découvrirons la force qui reſulte de la vîteſſe, ſi au-lieu de la vîteſſe conſidérée dans cet endroit $V a$, nous ſubſtituons celle avec laquelle le pendule viendra frapper la paroi, qui eſt $= V C I$. Ce qui étant fait, on trouvera auſſi la force née de la percuſſion $= 4 M V C I$; & dans ce cas auſſi par conſéquent les forces, qui dans la deſcente & dans le retour ramènent en arrière, priſes enſemble, ſeront égales à la force avec laquelle le vaiſſeau eſt pouſſé en avant par le

coup,

coup. Dans ce cas donc les impulſions du pendule ne ſeront pas propres non plus à donner un mouvement progreſſif au vaiſſeau.

Le reſte dans le Journal ſuivant.

ARTICLE VIII.

FIN *des Lettres Anecdotes* (*) de M. LEIBNITZ.

LETTRE XV.

MONSIEUR,

N'eſt-ce pas quelque choſe de ſurprenant que l'élection du Roi de Pologne ? Il ſemble que le ſiècle qui vient nous donnera un nouveau monde, puiſqu'auſſi bien l'Electeur de Saxe avoit déjà changé de religion, à ce qu'on nous aſſure, je ſuis bien aiſe qu'il a eu maintenant une couronne de retour. Votre Ambaſſade y a contribué beaucoup, à ce qu'on nous aſſure encore d'ailleurs. On ajoute auſſi, qu'un Caſtellan, gendre de Monſieur de *Flemming*, votre Général, & autrefois le nôtre, y a une grande part. Nous nous rejouïrons de ſa couronne, mais il eût été à ſouhaiter, que la religion n'y eût point été intéreſſée: nous devons approuver tout ce que Dieu a trouvé bon, & en être même bien aiſe ; cependant nous devons auſſi ſonger à l'avenir. La Religion Proteſtante ſouffre un grand échec dans le changement de ce Prince,

(*) *Voyez le commencement*, Tom. III. Part. II. p. 286. & la ſuite, Tom. IV. Part. I. p. 111.

ce. Mais comme dans le jeu, lorsqu'il arrive un mauvais coup, on doit ſonger à ſe régler là-deſſus ſans s'amuſer à tempêter contre le jeu, il en eſt de même ici. Votre Grand Electeur eſt maintenant le chef des Proteſtans dans l'Empire.

Je ne doute point qu'on ne ſonge ſérieuſement chez vous à tout ce qui importe à la conſervation des Proteſtans. Il faut travailler entre autres à diſſiper de plus en plus ce vain phantôme de ſéparation entre les deux partis Proteſtans. Quand j'étois à Helmſtadt il y a quelques mois, j'exhortai fort le Docteur *Calixtus* de pouſſer ſon deſſein de faire réimprimer, entre autres traités de feu ſon Père, celui qui regarde la tolérance eccléſiaſtique des Réformés; où cet excellent homme avoit fort bien montré, que la diviſion de ſentimens, qu'il y a, ne devroit point empêcher *jungi dextras fraternitatis* : j'eſpère que le fils y ajoutera une préface ſur le même ton. Nos Princes bien loin d'être contraires ſont fort de ce ſentiment. L'Electeur mon Maître l'a fait connoitre de tout tems, auſſi bien que Monſeigneur ſon Frère; & j'ai eu l'honneur d'entretenir fort amplement Monſeigneur le Duc *Antoine-Ulric*, il y a quelques ſemaines, qui approuva entièrement ce que j'avois dit à Mr. *Calixtus* ſur ce chapitre, & déclara de l'y vouloir encourager. J'ai toujours tâché d'empêcher qu'on n'appellât à Helmſtadt des Profeſſeurs Théologiens du parti de Wittemberg, comme on a eu plus d'une fois deſ-

ſein

ſein de faire ; & j'ai recommandé chez les Princes & chez les Miniſtres la conſervation de l'école & des ſentimens de l'incomparable *Calixtus*, qui avoit fait tant d'honneur à l'Allemagne, aux Proteſtans, & à ce pays-ci. Et comme nous manquions quaſi de ſujets propres à remplir les chaires vacantes à Helmſtadt, j'ai tant fait qu'on m'a donné ordre de ſolliciter Mr. le Docteur *Schmidt* de Jéna, qui eſt déjà venu, & Mr. *Fabricius* d'Altorf, qu'on attend tous les jours, le prémier, diſciple de *Muſæus* de Jéna ; & le ſecond, ſorti de la diſcipline Helmſtadienne. Cependant comme il faut avouër que ces nouveaux Théologiens ne ſont pas entièrement *Calixtins*, comme l'étoient autrefois *Hornejus*, *Titius*, *Hildebrandus*, &c. je crois qu'ils auront quelque repugnance à prendre part publiquement aux ſentimens que Mr. *Calixtus*, leur Collègue, va débiter dans ſa préface, à moins qu'on ne les y engage avec quelque addreſſe, comme il ſeroit à ſouhaiter qu'on fît, afin que ce ſoit le ſentiment de toute la Faculté : je l'ai fait connoitre à Monſeigneur le Duc *Antoine*, qui témoigna que cela ſeroit fort bon, mais qui ajouta, que la recherche de l'approbation de la Faculté paroitroit avoir quelque choſe d'affecté & d'extraordinaire : je repliquois, que l'affaire le méritoit bien & qu'on pourroit procurer obliquement cette approbation, ſi non en forme & par une déclaration de la Faculté, aumoins par des vers ou lettres de quelques-uns des Collègues, qu'on pourroit joindre au trai-

té ; & S. A. S. approuva cet expédient. Je vois qu'on est d'aſſez bonne volonté, mais quand il n'y a perſonne qui pouſſe ces choſes-là, elles ſe négligent aiſément.

J'ai vu de tems en tems des relations venuës de chez vous touchant le ſéjour du *Czar* & la reception de ſon Ambaſſade. Les deſſeins de ce grand Monarque ont auſſi quelque choſe de fort ſurprenant & qui peut avoir de grandes ſuites. Il pourroit arriver que cela, joint à l'élection de Pologne & aux conquêtes de l'Empereur, fût fatal à l'Empire Ottoman en Europe ſi le ciel continue de s'en mêler. Cependant votre Cour ayant gagné la confidence du *Czar*, & ſon favori le Général *le Fort* étant de Genève, je crois qu'on pourra faire qu'il ait de plus étroites liaiſons avec le parti Proteſtant qu'avec celui de Rome. Et comme j'ai vu qu'il va faire étudier les jeunes Moscovites même à Padouë, il ſeroit peut-être bon de faire connoitre la conſéquence qu'il y a de donner lieu aux Emiſſaires de Rome de ſe fourrer dans la Moscovie & qu'il vaudroit mieux les faire étudier dans les Académies Proteſtantes.

Je ne ſai ſi vous avez eu, *Monſieur*, le loiſir de vous ſouvenir de charger quelqu'un de s'informer dans cette occaſion des peuples & langues qui ſe trouvent dans l'Empire de Moscovie, cette grande Suite du *Czar* & de l'Ambaſſade y donnent lieu & le *Czar* ne devant pas être fâché apparemment d'une curioſité qui tourne à ſa gloire. Si on ne s'en

eſt

eſt pas encore aviſé, je vous ſupplie de vous en ſouvenir. Mad. l'Electrice de Brandenburg raconta, que M. le grand Préſident ayant montré la carte au *Czar*, ce Monarque fit voir qu'il connoiſſoit bien ſes Etats. Je ſuis avec zèle, &c.

Hanover le 4 Juill. 1697.

LETTRE XVI.

MONSIEUR,

VOUS aurez reçu ce que je me ſuis donne l'honneur de vous écrire lorsque vous étiez à Königsberg. Maintenant je vous dois donner avis d'avoir reçu réponſe de Paris au ſujet des Dioptres Télescopiques, cela revient au fonds avec ce que je vous ai dit par avance, mais vous ſerez bien aiſe ſans doute d'en avoir une inſtruction plus ample. Je ne ſaurois vous l'envoyer qu'à mon retour à Hanover, mais qui ne ſe fera peut-être pas encore dans quinze jours. Lorsque je reçus cette réponſe à Hanover, on n'avoit pas encore des nouvelles du retour de votre Cour à Berlin.

Je vous dirai encore, *Monſieur*, que le livre de M. l'Abbé *Calixtus* vient de paroitre: il y donne le traité de feu ſon Père, *de tolerantia Reformatorum eccleſiaſtica*, avec une ample préface de la façon du fils; & j'ai fait ce que je vous avois mandé de vouloir faire, c'eſt-à-dire, j'ai fait en ſorte que tous ſes Collègues de la Faculté de Théologie de Helmſtadt y ont ajouté des éloges, afin qu'on puiſſe dire que toute la Faculté y prend part,

car j'avois entendu des exceptions de quelques personnes passionnées qui disoient que ces sentimens étoiens particuliers à M. *Calixtus*, & ne seroient point approuvés de ses Collègues ; c'est pourquoi j'ai eu soin de faire fermer la bouche à ceux qui s'opposent, en tant qu'on peut faire sans une approbation solemnelle de la Faculté, laquelle n'étant guère en usage auroit paru trop extraordinaire, & ne m'a pas même paru à propos, parce que j'ai trouvé quelques endroits où M. *Calixtus* est trop reservé. Ainsi j'ai cru qu'il seroit mieux que la Faculté ne s'y engageât point entièrement & qu'on se contentât des applaudissemens généraux sur le grand point qui est, qu'on ne doit point condamner la doctrine des Réformés. Car à l'égard de ce qu'il tient encore, que le schisme ne sauroit être levé pendant que les deux partis demeurent dans leur sentiment, je crois que ses raisons ne sont pas trop fortes, & peut-être qu'il ne s'obstinera pas toujours à les soutenir. Je suis avec zèle &c.

Wolfenbutel le 27 Août 1697.

LETTRE XVII.

MONSIEUR,

J'AI eu l'honneur de recevoir votre lettre du 2. de ce mois, & je suis ravi d'aprendre des bonnes nouvelles de votre santé & état, aussi bien que de votre souvenir favorable à mon égard. Cependant vous aurez reçu ma der-

dernière avec la déscription de la Dioptre Télescopique, telle qu'on me l'a envoyé de Paris, conformément à vos souhaits.

Je suis ravi d'apprendre que ma préface des *Novissima Sinica* n'a pas déplu aux personnes éclairées & bien intentionnées dans vos quartiers, & je vous compte entre les prémiers de cette qualité. Je suis persuadé avec vous, que si les habiles gens du parti Protestant pouvoient mettre le pié dans la Chine, & entrer dans les bonnes graces du Monarque, ils dameroient le pion aux Missionaires du parti Romain. Mais je ne vois pas jusqu'ici grande disposition, ni dans les Hollandois, ni dans les Anglois, quoique j'aie envoyé mon livre en Angleterre pour y faire penser. Si Monsieur de *Rheede* vivoit en Hollande (celui qui a eu tant de part au *Hortus Malabaricus*) & Monsʳ. *Bayle* en Angleterre, peut-être qu'on entreprendroit quelque chose, mais à présent je n'y connois presque point de gens qui ayent des vuës assez belles pour cela. Cependant je ne desespère de rien, & j'ai écrit à un habile Anglois, qui m'a promis d'en parler à l'Archevêque de Cantelbury, qui est un des Régens du Royaume: ainsi j'ai commencé à insinuer l'affaire conformément à ce que vous témoignez souhaiter. Mais voulez-vous, *Monsieur*, que je vous dise ma pensée sur tout ceci: c'est pourtant en confidence, & parce que je suis persuadé de vos lumières, aussi bien que du véritable zèle que vous avez pour tout ce qui tend au plus grand

 bien,

bien, car je connois assez le monde pour savoir, que les meilleures choses, qui ne portent point un profit présent, passent pour ridicules & vaines: je vous dirai donc, que la Providence offre aux Protestans un avantage merveilleux, si nous savons en profiter: c'est le voyage-même & l'inclination du *Czaar*. Les États de ce Prince joignent la Chine à l'Europe, & on peut aller dans 7. à 8. Mois de Moscou à Pequin; il aime les Hollandois, & peut-être a-t-il encore plus d'affection pour votre grand Electeur: il semble donc, que S. A. E. s'entendant en cela avec les Anglois & Hollandois, on pourroit faire prendre des mesures, pour faire passer des habiles Protestans dans la Chine par le plus court chemin, où les Missionaires de Rome seroient peut-être exclus; au-moins l'ont-ils été jusqu'ici. L'affaire paroit assez de saison, surtout puisque le *Czar* est encore en ces quartiers & paroit vouloir repasser chez vous, de quoi je vous supplie, *Monsieur*, de me faire donner plus d'éclaircissement avec le tems. Si votre defrayement (que vous ferez aussi bien sans cela) pouvoit contribuër à telles choses, il ne seroit pas mal employé. Dieu vous a donné beaucoup d'intelligence, & des occasions de faire valoir des bonnes choses auprès d'un des plus grands Ministres du monde, qui a le génie si élevé, & si étendu en même tems. Ainsi je vous laisse juger vous-même ce que vous trouverez faisable ou propre à être entamé.

Un

Un ami d'Angleterre, qui le veut bien ſavoir, m'écrit, que les livres que Monſ. *Bernard* avoit achetés de ceux de Monſieur Golius, ne ſont pas pour la Bibliothèque d'Oxford: je m'en informerai davantage, d'autant que Monſ. *Bernard* eſt mort. Il n'y a pas longtems que j'ai reçu une lettre du jeune Monſieur *le Fort*, que j'avois prié de faire faire des enquêtes ſur les langues; & il m'écrit que Monſ. *Golibin*, ſecond Ambaſſadeur, s'en eſt chargé, car il eſt Gouverneur de la Sibérie, & a été Ambaſſadeur pour faire la paix avec les Chinois. Mais ces Meſſieurs ont la mémoire un peu courte en ces matières. Ainſi quand ils repaſſeront chez vous il faudra la rafraichir avec votre aſſiſtance.

Je viens, *Monſieur*, à l'autre point de votre lettre, qui eſt: une meilleure intelligence entre les deux partis Proteſtans. La choſe eſt plus néceſſaire que jamais & peut-être auſſi plus faiſable que jamais. Mais: *eſt aliquid prodire tenus, ſi non datur ultra*: car cette bonne intelligence a des dégrés. Le prémier eſt purement civil, & conſiſte dans un bon concert & une aſſiſtance ſincère, & c'eſt à quoi l'agrandiſſement du parti de Rome les doit porter de part & d'autre. Après la brêche faite dans la Maiſon de Saxe, votre puiſſant Maître eſt le prémier des Proteſtans de l'Empire en commun ſans diſtinguer les deux partis, & par conſéquent Directeur de leurs affaires. Ce n'eſt pas le lieu ici de m'étendre ſur cette matière. Cependant mon zèle me fait prendre

ce point pour inconteſtable & pour fondamental à l'égard d'un concert ſincère entre les Proteſtans, qui pourroit avoir de ſi grands fruits, d'autant que je ne doute point que l'Angleterre & la Hollande ne ſoient prêtes à l'appuyer. Le ſecond dégré va à l'Eccléſiaſtique, & porte pour le moins qu'on ne ſe condamne point. C'eſt à quoi la Faculté Théologique de Helmſtadt, dans l'état où elle eſt préſentement depuis ſon remplacement, eſt tout-à-fait portée. Il eſt vrai, que le pays de la Maiſon de Brunswic eſt plein de gens d'un autre parti. Mais les Princes & les Miniſtres étant bien intentionnés & bien informés en partie ſur ce chapitre, je crois qu'on pourroit faire adroitement quelques pas propres à un plus grand engagement pour autoriſer cette Doctrine. C'eſt de quoi je parlerai plus amplement une autre foi: car rien ne me paroit plus faiſable, ſi on s'y prend bien; & d'autres s'y porteroient plus facilement après l'exemple de la Maiſon de Brunswic. Le fondement de tout cela a été jetté par un remplacement convenable des quatre places vacantes de la Faculté de Théologie de Helmſtadt, qui étoit ſur le point de tourner tout autrement ſur des recommandations bien preſſantes, ſans de fortes remontrances que j'ai faites. Et je diſois à Monſeigneur le Duc *Antoine-Ulric*, porté à l'adouciſſement des conteſtations, qu'il falloit commencer chez nous, en y mettant des gens propres à ces bons deſſeins. Je ſuis ravi, que ce grand Mi-

Miniſtre, à qui vous avez bien voulu faire raport du tout, ait agréé ma bonne volonté; & je me trouverai toujours prêt à ſervir de mon mieux aux deſſeins ſalutaires qu'elle a formés.

Le troiſième dégré conſiſte dans l'union des ſentimens que S. E. a eu grand ſujet de trouver impraticable: il ne faut pas eſperer de convaincre les gens, principalement ſur des matières difficiles, ce n'eſt pas auſſi ce que j'ai cru qu'on doive entreprendre. Il eſt ſûr qu'on ne s'accordera pas aiſément ſur l'Eucharistie, où il y a une véritable différence de ſentimens; & quoique mon opinion ſoit que la controverſe ſur la Prédeſtination n'eſt pas ſi réelle, & ne vient que des meſentendus, & que je l'ai fait ſentir à pluſieurs habiles hommes, je ſuis néanmoins très-aſſuré, & reconnois volontiers, qu'il y en aura une infinité d'autres à qui on ne le perſuadera jamais. Mais auſſi je ne vois pas que cette union d'opinions ou de ſentimens ſoit néceſſaire. On fait bien d'obtenir en cela ce qui ſe peut; mais on ne s'y attachera pas, puisque ces diverſités n'empêchent point l'union qui ſuffit. Maintenant la queſtion eſt, ſi S. E. déſire qu'on aille jusqu'au ſecond dégré, ou ſi elle veut ſeulement s'arrêter au prémier, où les Théologiens n'ont rien à faire; il ſemble que le ſecond ſeroit bien déſirable & rendroit le prémier plus ferme, car quand on a du zèle, quand on croit que les adverſaires ſont ennemis de Dieu, & dans un état damnable, que la conjonction avec eux eſt

con-

contagieuſe & que le ſalut des ames eſt en danger, on ne s'unit guères de bon cœur, ſur-tout quand les paſſions Théologiques s'en mêlent qui ont beaucoup d'influence dans les affaires; témoin le Docteur *Hoe*, du tems de *Jean-George*, Electeur de Saxe. Et quand la néceſſité force enfin d'entrer en concert, tout cela ne ſe fait que de mauvaiſe grace & avec contrainte: ce qui eſt peu durable & peu fructueux, comme les anciennes guerres d'Allemagne ne l'ont montré que trop. Même à l'égard du 3^{me}. dégré, il eſt bon de faire entendre, au-moins aux plus éclairés que la différence n'eſt pas ſi grande dans le fonds qu'il paroit au-dehors par les formules. Enfin il eſt bon que les Politiques donnent le branle; mais on a beſoin des Théologiens pour faire impreſſion ſur les peuples, & ſur des gens zélés & prévenus, dont on trouve encore beaucoup parmi ceux qui ſont au-deſſus du peuple.

Vous aurez donc la bonté, *Monſieur*, de me procurer un peu plus d'éclairciſſement ſur les intentions & ordres de S. E. & cela d'autant plus qu'il faut que je vous diſe qu'un Prince Régent m'a chargé de m'informer de ſes ſentimens. C'eſt Monſeigneur le Duc *Antoine-Ulric* de Brunswic-Wolfenbutel. S. A. S. me ſouffre quelquefois & me témoigne même quelque confiance, excepté les matières qui diviſent nos Cours où je n'en veux point: j'y vais ſouvent & pour le moins à toutes les foires de Brunswic. Comme il avoit ſouvent parlé avec moi de ce point de l'a-

l'adoucissement des controverses & des aigreurs, il arriva par hazard, il y a quelque tems, que je lui parlai de quelque curiosité litteraire, dont Monf. *de Spanheim* m'avoit fait part. Là-dessus entendant que j'étois dans quelque commerce de lettres avec lui, S. A. S. m'ordonna de lui écrire sur le point sus-dit, d'autant que ce Prince connoit Monf. *de Spanheim* depuis longues années. Sur cet ordre je lui en ai écrit depuis peu plus distinctement que je n'avois fait auparavant; & en ayant aussi écrit à vous, *Monsieur*, plus d'une fois, quoique vos affaires ne vous aient pas permis plutôt de me faire avoir réponse, je suis bien aise maintenant que vous avez commencé de me donner quelque éclaircissement, & je vous suplie de l'achever, car vous avez l'occasion mieux que personne de faire un juste raport de tout à S. E. comme vous avez déjà si bien commencé. Cependant puisque Monf. *de Spanheim* est très-bien intentionné, & très-solide sur ces matiéres encore, il sera peut-être utile qu'il y prenne part aussi: néanmoins j'attendrai votre sentiment sur tout cela.

Je suis encore ravi de ce que vous me dites, *Monsieur*, des bons desseins qu'on forme chez vous pour l'avancement des sciences; & ce que vous me dites de l'occasion, que Madame l'Electrice y a donnée, me fera naître un sujet propre à lui faire ma Cour, puisque je dois prendre la liberté de lui écrire un de ces jours, car elle m'a fait la grace de me faire

en-

envoyer des Airs Italiens chantés à Coppenbruck à l'entrevuë avec le *Czar*. C'est pour les envoyer au second Ambassadeur, qui témoignoit alors qu'ils lui plaisoient ; car je voulois avoir par-là l'occasion de le faire souvenir des recherches que je demande. L'Astronomie contribuë à la gloire des grands Princes. Cela vous pourra engager cependant à aller plus loin & penser encore à d'autres sciences curieuses. Tant mieux, si je puis contribuër quelque chose en tout cela de mes petits avis, je le ferai de tout mon cœur, car toutes mes vuës ne tendent depuis longtems qu'au bien public ; & je fais tout mon plaisir de ce devoir. La France (entre nous) a maintenant des gens pour la plupart assez médiocres dans les sciences. Ainsi si nous pouvons mettre les Allemans en train, ils tiendront peut-être tête en cela à toute l'Europe.

Enfin je finis par les affaires publiques. *Quod timui, evenit:* j'ai déjà cru depuis quelques années qu'il seroit impossible à l'Angleterre de continuër. Ainsi il falloit songer à la paix. Mais si les Impériaux avoient voulu topper quand il étoit tems, on auroit conservé Strasbourg. Maintenant je crois qu'il faut conseiller, sur-tout au Cercle de Suabe, de demeurer armé ; car s'il est une fois sans Troupes, la France ne lui permettra plus d'en lever quand il le voudra, & lui en demandera raison comme si c'étoit contre elle. Nous savons déjà sa manière. Comment fera-t-on mainte-

tenant à l'égard du nouveau projet de la fureté publique? Je ne fais fi on tirera de la victoire gagnée fur les Turcs tout le fruit qu'on en devroit efperer, puisqu'on eft forcé de donner aux ennemis le tems de fe reconnoitre: il femble difficile que la France puiffe foutenir le *Prince de Conti* de fi loin, fur-tout fi les affaires des Turcs vont mal. Mais puisqu'elle l'a entrepris, il y a encore quelque lieu de craindre. Cependant il vaut mieux que la Pologne foit le théatre de la guerre que l'Allemagne. Si la France avoit voulu retourner à la Maifon Royale, elle auroit embaraffé davantage le nouveau Roi. Le *Prince de Conti*-même, dit-on, n'eft par trop ardent pour la Couronne de Pologne; & des gens croient qu'on a été bien aife en France de l'éloigner fous un prétexte honorable. Mais fi les chofes viennent aux extrêmités, j'appréhende que l'un ou l'autre des rivaux n'y périffe. *Sed abfit omen*. Je fouhaite toute forte de profperités au nouveau Roi. Croyez-vous, *Monfieur*, qu'il auroit pu gagner véritablement les adverfaires en différant un peu le couronnement? Le refus du Primat, de donner quelque chofe par écrit, a contribué à ne s'y point arrêter; & fans le couronnement Danzic peut être ne fe feroit point déclarée. Au-refte, je vous fupplie d'agréer la fincérité dont j'ai ufé dans cette lettre, & de pardonner ma franchife à ma bonne volonté, qui me fait aller à des ouvertures, dont je me ferois donné de garde fi je n'avois à faire à une per-

persʃonne de votre réalité. Je ſuis avec passion &c.

Hanov. ce 7 Octob. 1697.

ARTICLE IX.

NOUVELLES LITTERAIRES.

FRANCE.

Paris.

On eſt préſentement à portée de juger de l'exécution du *Dictionnaire Encyclopedique*, par la publication du prémier Volume: Le gros des Lecteurs trouve qu'il répond à l'attente qu'on en avoit conçuë. Quelques-Critiques prétendent cependant qu'il eſt defectueux à divers egards, & qu'en particulier les Articles de Logique & de Metaphyſique n'y ſont pas aſſez travaillés. Il faut plus d'un jour pour fixer la réputation d'un ſemblable ouvrage.

Il a paru une réfutation fort étenduë de l'Hiſtoire Naturelle de M. de *Buffon*, ſous le titre de *Lettres Americaines*, en 3 Volumes *in octavo*, faite par un Père de l'Oratoire de Saumur. Ce Livre contient de très bonnes choſes, mais par-ci par là l'Auteur s'embrouïlle, faute de connoître les prémières notions, qui peuvent ſeules guider dans les diſcuſſions Philoſophiques.

Un ouvrage conſiderable, dans ſon genre, c'eſt *l'Hiſtoire générale d'Eſpagne, traduite de l'Eſpagnol de* Jean Terreras, *enrichie de notes hiſtoriques & critiques, & vignettes en taille-dou-*

douce, & *de cartes géographiques*, *par* M. d'Hermilly, en dix volumes *in quarto*. La préface du Traducteur renferme une critique fort judicieuse de toutes les Histoires d'Espagne écrites en notre langue.

La vie de Socrate, traduite de l'Anglois, & imprimée ici, quoique sous le nom d'Amsterdam, en un volume *in* 12. est une espèce de panégyrique de ce Philosophe, qui a été plus goûté en Angleterre qu'en France.

L'Histoire de la Félicité est un petit conte parfaitement bien écrit, & qui a enlevé tous les suffrages.

On a réimprimé les *Mémoires du Comte de Varak*, ouvrage écrit avec assez de négligence.

Ceux de M. *Bruys* sont d'un autre genre. Ils ont pour titre: *Mémoires historiques, critiques & litteraires*, *par feu* M. Bruys. *Avec la vie de l'Auteur & un catalogue raisonné de ses ouvrages*. Chez *Herissant*. 2 volumes *in* 12. ce M. *Bruys* est l'Auteur de *l'Histoire des Papes*, qui parut en Hollande il y a quelques années, & qui ne fit qu'une médiocre fortune. Les mémoires que nous annonçons valent mieux, & leur lecture est amusante.

Il existe un volume de *Fables nouvelles*, par M. *Poras*, chez *de la Guette*.

M. *Lallemant*, Docteur Régent de la Faculté de Médecine, a écrit un *Essai sur le méchanisme des passions en général*. Il y traite d'abord des causes des passions, relativement à la disposition & au jeu réciproque des organes; & ensuite il en expose les effets méchaniques.

L'Epitre d'*Heloïse* à *Abelard*, que M. *Pope* avoit composée en Anglois, a été traduite en vers françois par M. *Feutry*. L'Original est une des meilleures pièces du célèbre Poëte Anglois; & la traduction ne lui est pas fort inférieure.

Nous n'indiquerons plus que deux ouvrages qui ont de la conformité entr'eux. Le prémier, c'est *la Jurisprudence du Hainaut-François, contenant les Coûtumes de la Province, & les Ordonnances de nos Rois dans leur ordre naturel avec les formules des principaux Actes : par M.* Antoine-François-Joseph Dumées, *Procureur du Roi de la ville d'Avesnes*, imprimé à Douay, & se vend à Paris; & le second est intitulé, *Traités sur diverses matières de Droit François, à l'usage du Duché de Bourgogne & des autres pays qui ressortissent au Parlement de Dijon*, par Gabriel Davot, *Ecuyer, Sécrétaire du Roi*, &c. *avec des Notes de M.* Jean Bennelier, imprimé à Dijon, en 3 volumes *in* 12. M. *Davot* s'est fait un nom depuis longtems dans la Jurisprudence Françoise, & la *Bibliothèque des Auteurs de Bourgogne* en parle avec distinction.

Bourdeaux.

L'Académie de cette ville tint sa séance de clôture le 25 Août dernier. Le Directeur y lut des observations générales sur les matières qui faisoient le sujet des Prix. Le Bibliothécaire fit part des recherches curieuses qu'il a faites sur les Fontaines intermittentes, intercalaires, prophétiques, &c. Il expliqua leur méchanisme par le jeu du Siphon, du

Tube

Tube percé latéralement, &c. Enfin un ſavant Jéſuite, le Père *Bonin*, bon Phyſicien, meilleur Mathématicien, & Théologien profond, lut quelques fragmens de *Lettres contre les Matérialiſtes*, qui furent extrêmement goutés.

I T A L I E.

Rome.

L'ouvrage du Pape ſur les Synodes eſt ſous preſſe, pour être joint à la collection de ſes oeuvres, & n'en ſera pas la pièce la moins intéreſſante.

Florence.

On ne reviendra jamais de la manie de chercher la Quadrature du Cercle. Voici un ouvrage là-deſſus, qui n'a d'autre prérogative ſur ſes ſemblables qu'une pieuſe Dédicace à la Bienheureuſe Vierge. *Della Quadratura del Circolo, e dol Doppiamento del Cubo, con la giunta di altri ſimili coſe, dimoſtrazioni Geometriche*, D. D. D. *alla Maeſtà della Santiſſima Regina Madre Vergine*, *da* Filippo Carmagnini, *Dottore in Filoſofia e Medicina* 1751, chez *Pierre Gaetano Viviani*, 12. f. *in quarto*, avec huit figures.

Sienne.

M. *Joſephe Baldaſſari*, Docteur en Méd. a donné un petit Ecrit intéreſſant pour l'Hiſtoire Naturelle, ſous le titre *d'Oſſervazioni ſopra il ſale della Creta, con un Saggio di Produzioni naturali dello Stato Seneſe*; en $5\frac{1}{2}$ f. *in octavo.*

 Ve-

Venise.

Il avoit paru à Turin dès l'an 1746 un ouvrage françois intitulé *la Science de la* Guerre, qu'on vient de publier ici en Italien, sous ce titre : *Il Militare instruito della scienza della Guerra. Opera divisa in due parti, e dedicata a Sua Maestà* Carlo-Frederico III. *Rè di Prussia.* 2 Alph. *in quarto*, avec figures.

Bastia.

Après avoir fondé une Académie dans cette ville, on a pensé à y établir une Imprimerie, qui pourra servir pour toute l'Ile, où il n'y en avoit jamais eu. C'est le Sr. *Jean-Marc Artaud*, qui en a la direction. Ce siècle sera l'Epoque des sciences introduites en Corse, sous les auspices de M. le Marquis de *Cursay*, qui veut passer à la postérité sous la dénomination du Minos ou du Solon de ces peuples. Aussi le premier essai de l'Imprimerie de *Bastia* a-t-il été une espèce de Programme, ou Feuille volante, à sa gloire, portant cette Inscription.

A maggior gloria dell' Altissimo, sotto gli auspici felici, e per ordine di Sua Eccellenza il Sig. Marchese di CURSAY, Maresciallo di Campo e delle Armate di Sua Maestà Christianissima, Generale delle Truppe Francesi in questo Regno di Corsica, e Protettore dell' Academia di belle Lettere, questa primaria Stamperia e stata stabilita in Bastia, ed ha cominciato ad imprimere oggi 24 Marzo 1751. Vera gloria radices agit, atque etiam propagatur. *Cic.*

AL-

ALLEMAGNE.

Berlin.

Nous finirons ces Nouvelles Litteraires en rendant compte d'un petit incident, survenu entre deux Auteurs qui se sont attribués la même traduction. L'original de cette traduction est le même livre qui a été traduit en Hollande sous le titre d'*Oeconomie de la vie humaine*, par M. de *la Doüespe*, Chapelain de Monseigneur le Stathouder. Les Traducteurs de Berlin, dont l'un se nomme M. *Desormes*, & l'autre M. *Lescallier*, ont intitulé ce livre *le Bramine inspiré.* L'édition qui a paru la prémière ici est celle qu'a donnée M. *Desormes*, & qu'il a dédiée à Madame *Soullé*, prémière Actrice de la Comédie de S. M. le Roi de Prusse. Après la Dédicace on trouve ce mot d'Avertissement.

Cet ouvrage doit sa naissance à un ancien Bramine de la Province de Thibet aux Indes. Des Indes il a passé dans la Chine. Un Anglois l'y a traduit, & l'a envoyé à Londres où son succès a été prodigieux; preuve que la vérité est une par-tout. Il en vient de paroitre une traduction, moitié françoise, moitié barbare, imprimée en Hollande. Elle est au-dessous de la critique. Dans celle-ci j'ai retranché, adouci, refondu; & suis assez philosophe, pour ne pas m'inquiéter de ce qu'on en pourra dire.

Tandis que cette édition se repandoit, M. *Lescallier* a revendiqué la traduction comme sienne, & a fait faire une seconde édition chez le Libraire *de Bourdeaux*, qui l'a dédiée à Madame *Jennings*, Dame d'honneur de Madame la Prin-

cesse d'Orange. A la fin de l'Avertissement, M. *Lescallier* s'exprime ainsi. *Cette traduction, que je n'avois faite que pour mon amusement, n'eut jamais prétendu aux honneurs de la presse, si l'on ne m'eût averti que des personnes, à qui j'avois confié mon Mss. la faisoient imprimer. Pour prévenir les vuës qu'on pourroit avoir, j'ai cru devoir le publier moi-même. Cette édition, qui est la seule que j'avouë, sera aisément reconnuë à l'approbation d'un des Censeurs royaux de Berlin, dont j'ai eu soin de faire revêtir mon Manuscrit.*

La décision de ce procès n'est pas d'une grande importance pour le public. Quel que soit le Traducteur, l'essentiel c'est le mérite de la traduction. Afin qu'on en juge, nous allons inserer ici un morceau dont on pourra faire la comparaison. C'est celui de la religion, que nous avons inseré Tome III. p. 377. de ce Journal, tel qu'il a été traduit par M. *de la Douëspe*.

„ Il n'y a qu'un Dieu: il est incompréhen-„ sible, éternel, tout-puissant.

„ Le Soleil n'est pas Dieu, quoique sa plus „ noble image: il donne la lumière à l'Uni-„ vers, & la vie aux productions de la terre: „ admire-le mais ne l'adore pas.

„ L'Etre seul, qui a tiré les autres du néant, „ doit être l'objet de ton culte.

„ Il a *tendu* les Cieux; il a dirigé les Astres; „ il a placé des bornes à l'Ocean, qu'il ne passe „ point: il a dit aux vents; faites silence.

„ Il tonne, & les méchans sont consternés, „ il frappe, & tout s'anéantit.

„ Sa sagesse est égale à sa puissance. Regar-

„ de

„ de la Nature entière; avec quelle harmonie „ il en fait jouër les resſorts! Avec quelle é„ conomie il en diſtribuë la variété!

„ Par-tout il ſurprend, par-tout il eſt impé„ nétrable.

„ Lève les yeux au ciel, tout annonce ſa gloi„ re; baiſſe les vers la terre, tout parle de „ ſa bonté.

„ Les collines, les vallons, les champs, les „ rivières & les bois retentiſſent de ſes loüanges.

„ O toi, qu'il a doüé de la raiſon, médite en „ ſilence les merveilles de ſon amour: il ne t'a „ preſcrit des devoirs qu'autant qu'ils ont un „ raport intime à la nature de ton être: ils en „ font le bonheur; mais garde-toi de les en„ fraindre, il en punit les transgreſſeurs.

„ Téméraire! parce que tu n'es pas réduit en „ poudre, crois-tu le bras du Tout-Puiſſant af„ foibli? Ou te flattes-tu qu'il ne voit pas tes a„ ctions? Trembles; ton châtiment n'eſt que „ différé: ton cœur n'a point de replis qu'il ne „ perce.

„ Celui qui brille au faîte des honneurs, ce„ lui qui rampe caché dans les ténèbres d'un „ état obſcur; le riche & le pauvre, l'hom„ me d'eſprit & l'ignorant; tous indifférem„ ment ſeront portés dans la balance du bien „ & du mal, qui doit péſer tous les humains.

„ Le méchant alors frémira d'épouvante; „ & l'homme juſte, qui aura ſuivi les maxi„ mes que le ciel vient de dicter par ma bou„ che, recevra dans les demeures de l'éternité „ la couronne inmortelle qui l'attend."

TA-

TABLE des Articles.

I. MÉMOIRES DE L'ACADÉMIE ROYALE DE SUÈDE. SECOND EXTRAIT. Pag. 163

II. TRAITÉ DES BOUCLIERS DES ANCIENS. 183

III. NOUVELLE VUË SUR LE SYSTÈME DE L'UNIVERS. 193

IV. LETTRES *Historiques & Dogmatiques sur les* JUBILÉS, *par Mr.* CHARLES CHAIS. 209

V. LETTRES CRITIQUES *sur divers Ecrits de nos jours, contraires à la* RELIGION *& aux* MOEURS, par Mr. C***. 228

VI. INTRODUCTION *à une Théorie du Globe Terrestre, par* Mr. JEAN LULOFS. TROISIÈME EXTRAIT. 245

VII. EXAMEN *du moyen proposé par* JAQUES BERNOULLI *pour mettre les vaisseaux en mouvement à l'aide seulement d'un principe interne, par* M. EULER. 272

VIII. FIN *des Lettres Anecdotes de* Mr. LEIBNITZ. 289

IX. NOUVELLES LITTERAIRES. 304

BIBLIOTHÈQUE IMPARTIALE,

Pour les Mois de

NOVEMB. ET DECEMBRE,

M D C C L I.

TOME IV.

TROISIÈME PARTIE.

A LEIDE,

DE L'IMP. D'ELIE LUZAC, FILS.

M D C C L I.

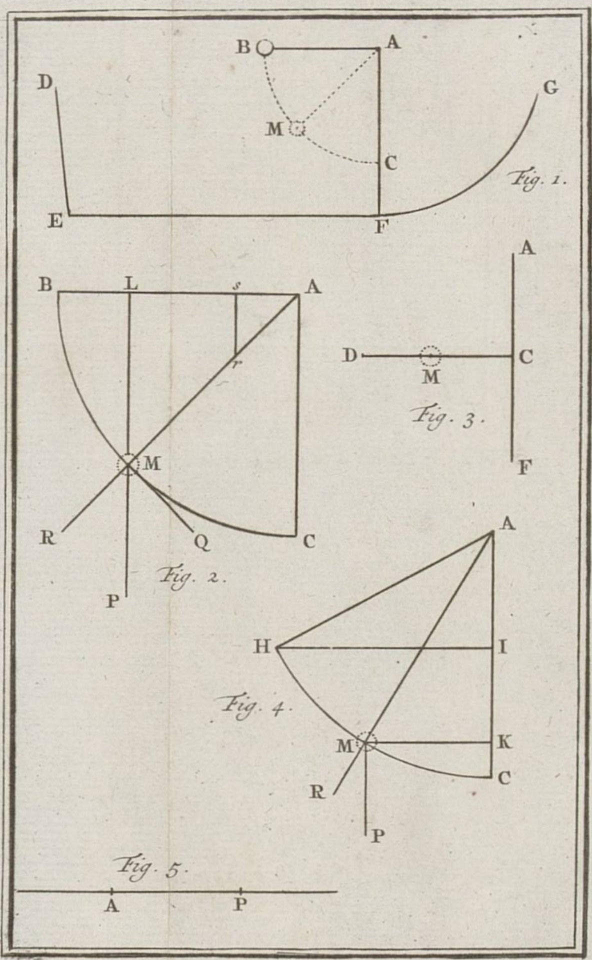


Fig. 1.
B
A
D
G
M
C
E
F
Fig. 2.
B
L
s
A
r
M
R
Q
C
P
Fig. 3.
A
D
M
C
F
Fig. 4.
A
H
I
M
K
C
R
P
Fig. 5.
A
P

BIBLIOTHÈQUE IMPARTIALE,

Pour les Mois de NOVEMBRE & DECEMBRE.

M D C C L I.

ARTICLE I.

MEMOIRES *de l'Académie Royale de Suède.*

TROISIE'ME EXTRAIT. *

C'eſt ici que commence le travail de M. *Kaeſtner* en qualité de traducteur, au-lieu qu'il n'avoit été qu'éditeur des deux volumes précédens. On ne ſauroit qu'admirer le zèle dont il a été pouſſé dans l'exécution de cette entrepriſe, puiſqu'il a appris en fort peu de tems la langue Suédoiſe, avec le ſeul ſecours d'une grammaire & d'un dictionnaire, au point de ſe tirer de ce travail avec honneur, comme il le fait. Mais comme nous avons,

* Voyez le prémier & le ſecond.

avons, dit dans notre prémier extrait, à-peu-près tout ce qu'il y a à dire sur la manière dont cet ouvrage est exécuté, nous continuerons à suivre la méthode que nous avons mise jusqu'ici en œuvre, c'est de fournir d'abord une liste complette des Mémoires de ce volume, & de nous arrêter ensuite à quelqu'une des principales pièces. Mais avant tout cela nous donnerons un catalogue des Membres de l'Académie pour l'année 1741. à laquelle appartient le volume dont nous rendons compte. Ce catalogue a une singularité bien remarquable; c'est qu'on a mis après le nom & les titres de chaque Membre, le nombre des Inventions, ou Découvertes, dont il est Auteur. L'idée est encourageante pour les Inventeurs, mais n'est-elle point un peu trop mortifiante pour ceux qui ne le font pas? D'ailleurs un très-habile homme ne peut-il pas être excellent Académicien, & rendre des services distingués aux Sciences, sans mériter le titre d'Inventeur, qui est assez équivoque, puisqu'il s'agit encore d'apprécier les Inventions, y ayant tel projet qui peut n'être qu'une vision, ou avoir été conçu d'une manière si mal digérée, qu'il faut la sagacité d'un Non-Inventeur pour lui donner sa perfection & son prix. Quoiqu'il en soit, voici ce catalogue, où les chiffres qui précèdent une Etoile, marquent le nombre des Inventions: pour la croix, elle indique les Membres simplement désignés, qui n'avoient pas encore été introduits.

LISTE

Des Membres de l'Académie Royale de Suède, en 1741.

M. *Jonas Ahlström*, Conseiller de Commerce.

M. le Baron *Etienne-Charles Bielke*, Conseiller de Cour & de Justice à *Abo*.

M. *Charles Linnæus*, Doct. en Médecine, Médecin de l'Amirauté, Membre des Académies Impériale & de France, & de la Société d'Upsal. 9. *

M. *Martin Triewald*, Capitaine dans les Fortifications pour la Méchanique, Membre de la Société Royale d'Angleterre, & de celle d'Upsal 10 *

M. le Baron *Charles-Guillaume Cederhielm*. 2 *

M. le Baron *Nils Reuterholm*, Intendant de Province à *Oerebro*.

M. le Comte *Charles-Jean Cronstedt*, Intendant de la Cour, Membre de l'Académie des Sciences de Paris, & de l'Académie des Peintres & Equestre à *Florence*. 2 *

M. *Auguste Ehrensweerd*, Capitaine d'Artillerie pour la Méchanique. 2. *

M. *André-Jean Nordenberg*, Ingénieur & Capitaine des Fortifications dans les Gardes du Corps. 2. *

M. *Christofle Polhem*, Conseiller de Commerce & Directeur de Méchanique.

M. *André Celsius*, Professeur d'Astronomie

à Upſal, Membre des Académies Impériale & de France, de la Société Royale d'Angleterre, & de l'Inſtitut de Bologne, & Sécrétaire de la Société Royale des Sciences d'Upſal, 7. *

M. *Daniel Tilas*, Gentilhomme de la Cour, & Directeur des Mines à Haerjedalen & Jaemtland. 2. *

M. *Olof Sandberg*, Conſeiller de Regence. 1. *

M. *Edwald Ribe*, Médecin du Corps, & Préſident du Collége de Médecine. 2. *

M. *Jules Sahlberg*, Apoticaire de l'Amirauté. 4. *

M. *Jaques Faggot*, Inſpecteur du Comptoir Royal de l'Arpentage. 4. *

M. *Lorent-Chriſtian Stobbe*, Général-Major, & Directeur des Fortifications.

† M. *G. Scheldon*, Architecte de Navires dans la Flotte Royale.

M. *Lorent Roberg*, Docteur en Médecine, & Profeſſeur à Upſal.

† M. *Samuel Klingenſtierna*, Profeſſeur d'Arpentage à Upſal.

† M. *Charles-Frederic Nordenberg*, Lieutenant dans les Fortifications.

M le Major *Elie Pihlgrew.*

M *Olaus Celſius*, Docteur en Théologie, & Prémier-Profeſſeur à Upſal, Prévôt du Dome, & Membre de la Société de cette ville. 1. *

M *Nils Wallerius*, Adjoint de la Faculté Philoſophique à Upſal. 2. *

† M. *Jean Moræus*, Docteur en Médecine,

ne, Aſſeſſeur du Collége Royal de Médecine, & Phyſicien des Mines & de la ville de *Jablun*. 1. *

M. *Pierre Elvius*, Méchanicien. 1. *

M. *George Brand*, Docteur en Médecine. 1. *

M. *Gabriel Polhem*, Méchanicien. 2. *

M. *Hans Toerloen*, Supercargo de la Compagnie des Indes Occidentales. 1. *

M. *Thomas Plomsgreen*, Négociant. 1. *.

† M. *Jonas Meldercreutz*, Conducteur des Fortifications Royales. 1. *

† M. *Nils Roſen*, Docteur en Médecine, Médecin du Corps & Profeſſeur à Upſal.

M. *Martin Strömer*, Maitre ès Arts, & Adjoint de la Faculté Philoſophique à Upſal. 1. *

M. *André de Drake*, Sous-Gouverneur.

M. *Charles de Geer*, Patron des Mines. 3. *

M. *Claes Grill*, Négociant.

M. *Jean Roman*, Maître de la Chapelle de S. M.

M. *Lars Benzelſtierna*, Aſſeſſeur du Collége Royal des Mines.

† M. *Eric Stockenſtröm*, Maître des Mines.

M. *Eric Benzelius*, Evêque de Lincoping, & Membre de la Société d'Upſal.

† M. *Daniel Tiſſelius*, Paſteur.

M. *Olaüs Malimer*, Avocat.

M. *Charles Stromberg*, Chambellan du Cabinet.

† M. le Baron *Charles Cronſtedt*, Général & Préſident du Collége de Guerre.

M. *Nils Palmstierna*, Colonel & Envoyé de Suède en Dannemarc.

M. *Bar. Sal. d'Otter*, Sécrétaire de l'Ordre des Chevaliers.

† M. *Jean Browallius*, Docteur en Théologie & Professeur en Physique à *Abo*.

M. *Gerhard Mejer*, Fondeur.

† M. *Jean Bergström*, Assesseur.

† M. *Samuel Triewald*, Conseiller d'Etat dans le Holstein.

M. *Théodore Ankarkrona*, Vice-Amiral. 1. *

M. *Claes Ekeblad*, Envoyé de Suède à la Cour de Dannemarc.

M. *Ulrich Rudenschiold*, Sécrétaire de l'Ambassade de Suède à la Cour d'Espagne.

† M *Zacharie Westbeck*, Pasteur. 1. *

M. *Emanuël Swedenborg*, Assesseur du Collége des Mines.

† M. *Charles-Magnus Wassemberg*, Sécrétaire d'Ambassade de Suède à Londres.

M. *Gustave-Frederic Lejonankar*, Capitaine dans l'Amirauté à Carlscroon.

† M. le Baron *Henri Wrede*, d'*Elima*.

Donnons présentement les titres des Mémoires de l'année 1741. avec les noms de leurs Auteurs.

JANVIER, FEVRIER & MARS.

I. *Réflexions sur la connoissance & la description de la patrie, par M.* Faggot.

II.

II. *Remarques ſur la préparation du fer en Suède*, *par M.* Polhem.

III. *Des Fourmis mâles*, *par M.* Linnæus.

IV. *Opérations du Laboratoire Chymique*, *par M.* Brand.

V, *Obſervations du tems à* Upſal, *par M.* Celſius.

VI. *Remarques ſur les Oeufs de Coucou*, *par M.* Cedernhielm.

VII. *De la meſure des diſtances par le moyen du ſon*, *par M.* Meldercreutz.

VIII. *Sur un robinet de Tonneau d'une invention commode*, *par M.* Polhem.

IX. *Deſcription de la Machine à ſemer*, *du Paſteur* Weſtbeck.

AVRIL, MAI & JUIN.

I. *Liſte des herbes médicinales du crû de la Suède*, *qui ſe trouvent dans les Apoticaireries*, *par M.* Linnæus.

II. *De la connoiſſance des charbons de terre*, *& comment on peut tirer le mauvais air des Mines*, *par M.* Triewald.

III. *De la force de la poudre dans le jet des bombes*, *par M.* Stromer.

IV. *Sur l'aſcenſion du Baromêtre dans les Mines de* Jahlun, *par M.* Celſius.

V. *Obſervation ſur la lumière du jour dans les Mines d'argent de* Sahlberg, *par M.* Funk.

VI. *Invention de Couches de Melons*, *qui conſervent pendant huit mois leur chaleur*, *par M.* Triewald.

VII. *Manière de mesurer la vitesse de l'eau*, *par M.* Elvius.

VIII. *Description d'une Machine à tourailler le grain, qui a des avantages considérables, par M.* Alström.

IX. *Machine qui indique combien un Moulin peut moudre en un an, par M.* Polhem.

X. *Observations Anatomiques sur un Cadavre, par M.* Ribbe.

XI. *Proposition Géométrique, par M.* Elvius.

XII. *Essai sur l'Agriculture, par M.* Hoerstadius.

XIII. *Essai pour faire les semailles du seigle avant le tems ordinaire en Automne, par M.* Nordenberg.

JUILLET, AOUT & SEPTEMBRE.

I. *Sur la liaison de la théorie avec la pratique dans la Méchanique, par M.* Polhem.

II. *Longitude Occidentale de Copenhague du Méridien d'Upsal, par M.* Celsius.

III. *Sur la charge d'un Vaisseau & le dégré de profondeur où il entre dans l'eau, par M.* Scheldon.

IV. *Cent plantes trouvées en Gothland & en Oeland, par M.* Linnæus,

V. *Sur les usages œconomiques qu'on peut tirer de diverses choses, par M.* Nordenberg.

VI. *Invention utile pour perfectionner le clavecin, par M.* Brelin.

OCTOBRE, NOVEMBRE & DECEMBRE.

I. *De l'Insecte nommé* Cigale, *qui s'attache presque à toutes les herbes & à tous les arbres, & y dépose une écume blanche, par M.* Geer.

II. *De la manière de préserver d'incendie les magazins de blé, par M.* Olof Strand.

III. *De diverses découvertes utiles concernant les Métaux & les Minéraux, par M.* Benzelstierna.

IV. *Sur un Crapaud vivant qu'on a trouvé en Gothland, dans une terre pierreuse dure & ferme, environ à huit aunes de profondeur, en rompant des pierres, avec diverses singularités sur la génération des pierres de Gothland, par M.* Gräberg.

V. *Préservatifs & remèdes pour plusieurs maladies des Chevaux, par M.* Triewald.

VI. *De l'utilité qu'on retire d'une connoissance exacte de la figure & de la grandeur de la Terre, par M.* Celsius.

VII. *Machine pour faire les dents de toutes sortes de Scies avec plus de vitesse, par M.* Triewald.

VIII. *Description d'une nouvelle sorte de Fourneaux, par M.* Brelin.

IX. *Ecrit sur une Machine à semer, qui a été envoyé sous le nom de* Lotta Triven.

X. *Manière de blanchir la toile de lin, par M.* Roman.

XI. *Moyen de détruire les vers du jeune seigle.*

XII. *Continuation du Mémoire de M.* Polhein, *sur la liaison de la théorie avec la pratique dans la Méchanique.*

XIII. *Préservatif contre le froid, par M.* Adlerhielm.

Nous tirerons présentement quelques détails du cinquième Mémoire de la troisième partie; c'est celui de M. *Nordenberg*, où il enseigne à faire valoir diverses choses qu'on met ordinairement au rebut, ou dont on n'employe pas à-beaucoup-près tout ce qui pourroit être mis en œuvre. Cela continuera la preuve de ce que nos extraits précedens ont déjà fait connoitre des loüables vuës de l'Académie de *Suède*, pour l'avantage de la patrie & pour l'accroissement des commodités de la vie, sur-tout à l'égard des gens de la Campagne, qui ne sont le plus souvent dans la disette que faute d'industrie.

La premiere occupation que M. *Nordenberg* leur propose, c'est de travailler à tirer des cendres ce sel qu'on nomme *Potache*, dont le produit peut être une assez honnête ressource pour eux. Il y a des cendres dans toute maison. En brulant à la Campagne quantité de branches & de coupeaux, qui ne valent pas la peine qu'on les transporte au logis, on peut en amasser encore davantage. Diverses herbes avec leurs racines fournissent aussi des cendres d'autant plus utiles qu'elles contiennent plus de sels que celles du bois.

Des cendres ramassées en certaine quantité, on

on fait la Potache, & voici la façon la plus abrégée d'y procéder avec ſuccès. On tire une leſſive claire de ces cendres, & on la met dans des pots, où il ſe forme par dépôt, en la faiſant bouillir, un ſel dur comme pierre, & d'un gris foncé, dont le poids qu'on nomme *Lispfund*, & qui eſt de 20. Marcs, vaut déjà cinq à ſix *Dalers*, (dont huit font un *Reichsthaler*,) quand la leſſive a été tirée bien claire, enſorte qu'il n'y ſoit reſté aucun mêlange de ſable & de terre. Chaque Tonne de cendres peut fournir un *Lispfund* de ce ſel, & encore davantage, ſi les cendres ont été fortement brulées.

En calcinant ultérieurement ce ſel dans une cendre propre à cet uſage, & qui ne coute pas grand' choſe, il devient blanc, & peut monter juſqu'au prix de 10. 12. & même 15. *Dalers*, le *Lispfund*, à proportion de ſa bonté. Ce ſont les Teinturiers & les Verriers qui employent le plus de ce ſel épuré: on s'en ſert auſſi pour blanchir la fine toile & dans les Apoticaireries; tandis que la Potache commune ſert à faire le ſavon & dans les Salpetrières.

La cendre leſſivée eſt un bon engrais pour les champs & les prairies; les ſemences & les herbes viennent avec une abondance merveilleuſe dans les terres ainſi préparées.

Il y a une choſe encore moins eſtimée en *Suède* que les cendres, & qui peut néanmoins être employée d'une manière fort utile; c'eſt la graiſſe ou reſine des arbres qu'on trouve

par-

par-tout en grande quantité, mais principalement dans les forêts de pins & de ſapins. On la peut ramaſſer avec peu de peine & de fraix. Il faut la mettre dans un ſac de groſſe toile, qu'on poſe dans un pot, ou chaudière d'eau bouillante, & la graiſſe ſortant de cette matière renfermée dans le ſac, vient ſurnager en huile au-deſſus de l'eau. On l'écume, & on la nettoye exactement de toutes les particules étrangères qui pourroient y être demeurées. On la nomme dans cet état *Harpos*. Cette matière ſe fond enſuite dans un pot, comme toute autre graiſſe, & on la fait cuire juſqu'à ce qu'elle durciſſe ; & quand elle eſt refroidie, elle devient transparente, & s'appelle *Hartz*. Il ne reſte après cela qu'à la mettre dans des pots, ou vaſes quelconques, & l'aller vendre. Dans les grandes villes les Potiers d'étain & les Plombiers l'employent à leurs ouvrages. Le *Lispfund* peut être vendu 5. à 6. *Dalers*, & c'eſt un argent gagné fort facilement. D'une meſure, qui fait la 30^{me}. partie d'une Tonne de *Hartz* commun, tel qu'on le détache des arbres, on peut faire cinq à ſix Marcs de bon *Hartz*. On tire des uſages ſans nombre de cette matière, qu'on eſt obligé de faire venir d'ailleurs, au-lieu que la *Suède* pourroit en fournir à ſuffiſance, & dequoi attirer encore de l'argent dans le Royaume par le débit du dehors. La *Ruſſie* fait annuellement un profit conſidérable, & il y a tel Laboureur en *Suède* qui y trouveroit mieux ſon compte qu'à cultiver ſa terre.

L'é-

L'écorce de Bouleau est encore une chose très-abondante, qu'on pourroit mettre à profit. On peut en tirer une huile propre à bruler, à graisser les rouës, & à préparer les cuirs. Si l'odeur déplait, il est aisé de la corriger par le mêlange de quelque drogue.

M. *Nordenberg* indique aussi les moyens de multiplier les navets, de les employer à un plus grand nombre d'usages, & de faire plus d'huile de navette qu'on n'en fait. Nous ne le suivrons pas dans ces détails. Nous remarquerons seulement ce qu'il dit qu'en *Finlande* on nourrit à merveille les cochons pendant tout l'hyver d'écorces d'arbres, qu'on détache dans le tems de la sève, & qu'on sèche en tas. On accoutume d'abord les jeunes cochons à manger des pâtes cuites au four dans ces écorces; après quoi en voulant profiter exactement de ce qui tient aux écorces, ces animaux en détachent des parcelles, les entament, en goûtent, & s'accoutument à la fin à les manger seules & sans autre préparation, au point de les ronger aussi avidement qu'un chien fait un os. Ce qui a peut-être fait penser à cet emploi des écorces, c'est qu'on a vu dans des tems de famine les hommes-même recourir à cette ressource, & trouver dans l'écorce de sapin, sinon un régal, au-moins un préservatif contre les extrêmités de la faim.

Les ressources de cet ordre s'étendent beaucoup plus loin qu'on ne le pense. Croiroit-on, par exemple, que les brebis se nourissent sans

ſans repugnance de fumier de cheval frais, auquel on a mêlé un peu de farine? Et l'eſſai a réüſſi même avec les bêtes à corne.

La Mouſſe raſſemblée & ſéchée peut fournir un charbon excellent pour faire toute ſorte de feu, tant dans les Cuiſines que dans les Forges. On pourroit ſur-tout ſe ſervir de cette matière pour en tirer une fumée que notre Auteur regarde comme une des meilleures préparations que le grain recevroit pour être ſéché & gardé dans un état où il fût à l'abri des Inſectes qui le rongent. Cette diſcuſſion fait un objet très-important, ſur lequel il s'étend, & promet même d'y revenir dans un Mémoire ſéparé.

Le poil des Lièvres & des Lapins, ſi l'on ſavoit le prendre à profit, vaudroit plus que la chair ou le corps-même de l'animal.

En voilà aſſez pour montrer ce que l'œconomie pourroit procurer de biens, ſi l'on tiroit, pour ainſi dire, le fin du fin dans bien des occaſions.

Pour varier les matières, nous ajouterons ici quelques réflexions de M. *Celſius*, ſur l'utilité attachée à la connoiſſance de la figure & de la grandeur de la Terre. Comme ce célèbre Aſtronome avoit accompagné M. *de Maupertuis* & ſes compagnons, dans la célèbre expédition du Nord, il mérite d'être entendu ſur cette opération, dont l'idée eſt encore toute recente, & qui, bien que la queſtion ſoit décidée, excite encore quelques petites fermentations dans la hau-

te

te Physique, si je puis m'exprimer ainsi.

La prémière réflexion de M. *Celsius* donneroit une idée un peu desavantageuse des Physiciens ses compatriotes, s'il faut la prendre au pié de la lettre. Il les avertit que la décision de la figure de la Terre ne doit point être regardée comme une de ces entreprises chimériques, dont on ne sauroit se promettre aucun succès, & qu'il faut mettre de niveau avec la Quadrature du Cercle, ou le Mouvement perpetuel. Quiconque pense ainsi, doit assurément en être encore aux prémiers élémens des sciences. Cependant, pour dissiper ce préjugé, M. *Celsius* continuë en disant, que ceux qui n'en savent pas assez pour comprendre par eux-mêmes la justesse & la certitude de l'opération, doivent s'en rapporter aux Experts, & qu'il n'est pas à présumer qu'une Nation, aussi savante & aussi spirituelle que la Françoise, aît pris tant de peine & fait tant de dépenses pendant quarante ans pour arriver à une solution impossible. [Le savant Suédois rend assurément justice aux François; mais n'est-il pas toujours un peu surprenant que cette habile Nation aît vu pendant ces quarante ans réïtérer par six fois sous ses yeux des mesures, dont le resultat étoit toujours de la même fausseté, sans vouloir presque écouter tout ce qu'on lui disoit pour la détromper, ni en croire des témoins irréprochables qui venoient, munis de calculs authentiques, démontrer le contraire? C'est le revers de la Médaille.]

Après s'être concilié l'attention de ceux à qui il s'addreſſe, M. *Celſius* leur développe l'état de la queſtion à-peu-près en ces termes. Quoique les Mathématiciens François, partis depuis ſix ans pour le Perou, aient rencontré divers obſtacles qui ne leur ont pas encore permis de faire rapport de leurs travaux, cependant ceux qui ont fait le voyage de Torneö en 1739 ont déterminé le dégré entre Paris & Amiens, de la même maniére que M. Picard l'avoit fait en 1669. & 1670. La comparaiſon de ce dégré avec celui qui vient d'être méſuré au Pole, met parfaitement en état de trouver la figure de la Terre; d'autant plus que ces deux dégrés ſi éloignés l'un de l'autre ont été méſurés avec un même Secteur, qui l'emporte de beaucoup en excellence ſur les inſtrumens qui ont été employés par les Aſtronomes du Perou.

En comparant donc ce dégré depuis Paris à Amiens, pris ſous l'élévation du Pole de 49. d. 22'. 28". & qui s'eſt trouvé de 57183. toiſes, ou verges de France de ſix piés chacune, avec le dégré méſuré entre Torneö & Kittis ſous l'élévation du Pole de 66 d. 19'. 35". & qui a donné 57438. toiſes, on apperçoit clairement que le dégré du Nord a 255. toiſes de plus que celui du Sud, & par conſéquent que la Terre eſt un Globe applati vers les Poles, & élevé ſous la Ligne.

Suivant cela le demi-diamêtre de la Terre ſous la Ligne eſt de 3281430. toiſes, qui font environ 598½. milles Suédois, au-lieu que le

de-

demi-Axe de la Terre n'eſt que de 3263005. toiſes, ou 595⅛. milles; c'eſt-à-dire, que l'Axe de la Terre d'un Pole à l'autre eſt à ſon Diamêtre ſous l'Equateur comme 177: 178. Les grandeurs des dégrés de la Terre, tant en longueur qu'en largeur, diffèrent donc de celles que Mrs. *Caſſini* avoient aſſignées, conformément à ſon Hypothèſe, qui allongeoit la Terre ſous les Poles & l'applatiſſoit ſous la Ligne.

M. *Celſius* place ici des Tables dreſſées par M. *Hiorter*, & qu'il donne pour fort exactes, par lesquelles on détermine la grandeur des dégrés du Méridien & celle des dégrés du Cercle Parallèle, pour chaque dégré d'élévation du Pole depuis la Ligne juſqu'au Pole. Il y a quelque différence entre ces Tables, & celles que M. *de Maupertuis* a miſes à la fin de ſes *Elémens de Géographie*, parce que M. *Celſius* diffère auſſi de lui en quelque choſe par rapport à la meſure du Diamêtre de l'Equateur & de l'Axe des Poles. Mais cette diverſité n'eſt pas aſſez conſidérable pour porter atteinte au fonds-même de l'Hypothèſe.

L'utilité de ces calculs, continuë l'Aſtronome Suédois, eſt palpable, tant par rapport à l'exactitude des Deſcriptions Géographiques qu'à l'égard de la Navigation. On ne peut faire que des poſitions infidèles, & courir les riſques de s'égarer & de périr dans la vaſte Mer, tant qu'on n'aura pas des Cartes de Terre & de Mer qui marquent l'étenduë des dégrés d'une manière

conforme à la grandeur & à la figure de la Terre.

On se tromperoit en disant que la différence entre les mesures de M. *Cassini* & les opérations réelles est assez legère, pour qu'on pût éviter tous les risques en prenant le milieu entre les deux Hypothèses, & en regardant la Terre comme un vrai Globe, sans allongement, ni applatissement, comme on l'avoit fait autrefois. Mais outre que ce milieu ne peut être saisi, à-moins qu'on ne sache déjà la grandeur effective de la Terre, qui dépend des mesures exactes, il se présente d'ailleurs des cas dans la Navigation, où le défaut de cette connoissance, portée à sa juste précision, jette dans des dangers inévitables. Ce n'est donc point une pure fantaisie des Savans, (repète M. *Celsius*, qui sans doute avoit des gens bien bouchés, ou bien entêtés à convaincre,) ce n'est point une affaire de simple curiosité: il s'agit d'intérêts de la dernière importance; & tout le genre humain a une obligation, digne de la plus vive reconnoissance, au Monarque François qui a si généreusement procuré cette belle découverte.

Pour achever de s'en convaincre, supposons qu'un Vaisseau mette à la voile d'un lieu oriental ou occidental, qui soit sous le 45 dégré du Pole, & qu'il aît à faire sur sa Carte Marine une route de $8\frac{1}{2}$ dégrés, où il y aît divers écueils ou gouffres à coster; s'il se règle sur les mesures de M. *Cassini*,

fini, qui au 45. dégré du Pole fait le dégré plus court de 645. toises qu'il ne l'est effectivement, il se croira encore éloigné d'un mille de Suède tout entier de l'écueil, au moment-même qu'il s'y brisera. Desastre inévitable pour le meilleur Pilote! De même, si d'un lieu placé sous la Ligne, on tend vers quelque Méridien au Nord, ou au Sud, le prémier dégré, suivant la fausse figure de la Terre, étant de 1395. toises trop grand, le Pilote sachant qu'il doit prendre son cours vers un certain Port au huitième dégré du Pole, s'estimera déjà dans le canal qui fait l'entrée de ce Port, lorsqu'il en sera encore à deux milles de Suède; & un coup de vent pourra le rejetter dans quelque endroit des plus dangereux, où, sur-tout si l'obscurité du tems l'empêche de se régler sur le Soleil ou sur les Etoiles, il perdra entièrement la tramontane.

Le passage suivant, par lequel nous finissons cet extrait, achevera de mettre l'importance de cette doctrine dans tout son jour. Nous l'empruntons de l'Auteur-même, pour ainsi dire, de cette science, de M. *de Maupertuis*, qui s'exprime ainsi en finissant l'Article XIX. de ses *Elémens de Géographie*.

„ Toute la Géographie, & par conséquent „ la Navigation, sont fondées sur la compa„ raison des distances des lieux avec leurs „ différences en longitude & en latitude: cet„ te comparaison dépend de la grandeur de „ chaque dégré, & la grandeur des dégrés

„ dépend de la figure de la Terre. La Géo„ graphie & la Navigation, qui n'ont enco„ re été traitées que dans la supposition que „ la Terre étoit sphérique, deviennent des „ sciences différentes, dès que la Terre a „ une autre figure.

„ Il est vrai que la figure d'un Sphéroïde, „ soit allongé soit applati, qu'il faudra né„ cessairement donner à la Terre, rendra la „ Géographie plus difficile qu'elle n'étoit, „ lorsqu'on supposoit la Terre sphérique. „ Mais la difficulté ne doit jamais éloigner „ du vrai. Si elle devoit inspirer quelque „ prévention, elle feroit croire que le vrai „ est du côté où elle se trouve: il est pres„ que toujours plus difficile de parvenir à la „ vérité que de tomber dans l'erreur.

„ Cependant toutes les difficultés que la „ figure allongée, ou applatie de la Terre, „ apportera dans la Géographie & dans la „ Navigation, ne seront que pour les Sa„ vans. On pourra tirer de ces différentes „ figures des règles pratiques, qui seront „ aussi simples que celles qu'on tiroit de la „ figure sphérique de la Terre. C'est aux „ Géomêtres à former ces régles, & à les „ donner aux Géographes & aux Naviga„ teurs.

ARTICLE II.

LE TRIOMPHE DE L'INNOCENCE, ou *Particularités peu connuës, aussi honorables aux Réformés de France, qu'elles le sont peu à leurs Adversaires. Par* M. C. L. DE BEAUSOBRE, *Ministre à Berlin.* Tantum Relligio potuit suadere malorum. *Lucret.* Imprimé chez *Jean-Godefroi Michaëlis*, 1751. grand *in octavo.* pp. 132. sans la Dédic. & l'Avertiss. qui en ont XXIV.

IL n'y a jamais de prescription contre la vérité. Quelques artifices que les Ecrivains de l'Eglise Romaine aient employé pour représenter les Réformés dans leur origine & dans leurs progrès comme des brouillons, des séditieux, des perturbateurs du repos public, il ne faut qu'une attention médiocre, & quelque impartialité, pour se convaincre, en lisant l'histoire, & en suivant le fil des évènemens arrivés pendant ce qu'on appelle les troubles, & les guerres de Religion, que les Réformés & leurs Chefs n'ont presque jamais excédé les bornes d'une juste défense; & sur-tout qu'en fait d'amour pour leurs Rois & de zèle pour leur patrie, ils ont été constamment supérieurs à leurs Ennemis, & ont pu être regardés comme la plus

ſaine partie de l'Etat. Cependant les mêmes choſes, quelques deſtituées de vérité qu'elles ſoient, à force d'être dites & redites, prennent faveur & gagnent la créance. On a perſécuté les Réformés de France, parce que c'étoient des gens turbulens, qu'on ne pouvoit ranger autrement à leur devoir : on les a finalement chaſſés, parce que c'étoit une peſte dans le ſein de l'Etat, un mal ſi dangereux qu'il falloit en extirper juſqu'à la racine. Heureuſement qu'il ne s'agit, ni des tems fabuleux, ni de la guerre de Troye : nous vivons encore dans une proximité des faits en queſtion, qui permet de les diſcuter, & de mettre au jour les cauſes & les reſſorts, qui ont produit les rigueurs inhumaines avec lesquelles la France a détruit des enfans qu'elle devoit chérir & protéger, & dont elle n'avoit jamais reçu que des ſervices ſignalés.

On doit ſavoir beaucoup de gré à M. *de Beauſobre* d'avoir tourné ſes recherches de ce côté, & d'avoir raſſemblé, avec autant d'habileté que d'énergie, dans un petit volume, des preuves authentiques de l'innocence de nos Ancêtres, contre lesquelles les plus gros volumes des *Maimbourgs*, des *Varillas*, & même des *Boſſuets*, des *Peliſſons*, & de tous les autres Apologiſtes de la conduite tenuë à leur égard, ne feront jamais que blanchir.

La Dédicace eſt addreſſée à S. A. R. Monſeigneur le Prince HENRI, Frère du Roi. Nous en rapporterons l'endroit ſuivant.

„ Les Réformés de France n'ont été perſécu-

„ tés

„ tés avec une extrême rigueur, que parce „ que, malheusement pour eux, ils ont eu „ pour Ennemis les plus implacables de tous „ les hommes; les Pontifes Romains, le „ Clergé, & sur-tout les Jésuites; & qu'ils „ ont eu pour Souverains des Rois, aussi „ ignorans en matière de Religion, qu'ils „ étoient naturellement bons & justes. „ Sous des Princes aussi éclairés que le „ Roi notre Maître, on les auroit con„ servés chèrement, & la France eût été „ le Royaume de l'Europe le plus heureux „ & le plus florissant. La Providence ne l'à „ pas permis; mais par sa grace, en nous „ condamnant à un exil forcé, elle nous a „ fait trouver une seconde patrie, où la clé„ mence du Souverain ne permetra jamais „ qu'à des ingrats de regretter la prémière."

Dans l'Avertissement, M. *de Beausobre*, après avoir rapporté l'occasion de cet ouvrage, qui faisoit partie de la Préface qu'il s'étoit proposé de mettre à la tête de l'histoire de la Réformation par feu M. son Père *, s'attache à combattre les prétextes dont l'intolérance se sert pour justifier ses procédures. Il les réduit à ces trois principaux, 1. qu'il n'y

* Les deux prémiers volumes de cet ouvrage sont achevés, & n'attendent qu'un Libraire qui veuille convenir avec l'Auteur à des conditions raisonnables. Le prémier volume comprend ce qui s'est passé de plus important en Europe depuis l'année 1492. jusqu'à l'année 1517. où Luther com

n'y a qu'une vraie Religion, ſavoir la Religion Romaine; 2. que la bonne Politique ne doit ſouffrir qu'une ſeule & même Religion dans un Etat; 3. enfin, que le zèle pour la gloire de Dieu ne permet pas qu'on tolère des Hérétiques. Il démontre la foibliſſe de toutes ces raiſons, & prend occaſion de-là de définir le vrai zèle, qui lui paroit devoir être *un déſir ardent de voir Dieu ſervi par tous les hommes conformément à ſa volonté*; & avoir pour caractères diſtinctifs, d'être *éclairé*, *pur & desintéreſſé*, *ſage & modéré.* Il appuye ſa doctrine de ces trois conſidérations; la prémière, que le motif des actions humaines, quelque ſaint qu'il ſoit, ne peut en changer la nature: la ſeconde, que les hommes les plus bornés dans leurs connoiſſances, ſont les plus ſuſceptibles de faux zèle: la troiſième (qui paroitra un peu hazardée) qu'il n'y aura jamais la même certitude par rapport aux vérités que l'on doit croire que par rapport à cette maxime de Morale, qu'*il ne faut jamais faire à autrui ce qu'on ne voudroit pas qu'on nous fît.*

En finiſſant cet Avertiſſement, l'Auteur juſtifie le nom de *Particularités peu connuës*, qu'il a donné dans le titre de ſon ouvrage

aux

commença à ſe faire connoitre dans le monde. Le ſecond renferme ce qui eſt arrivé de plus mémorable, à compter de cette époque juſqu'en 1530. où les Proteſtans préſentèrent à Charles-Quint leur Confeſſion de foi, dans la Diète d'Augsbourg.

aux faits qui y sont rapportés, en disant, que les livres d'où elles sont tirés, sont à la vérité connus de bien des gens, mais qu'entre ces livres les uns ne se lisent presque plus aujourd'hui, & qu'à l'égard des autres, il est fort assuré que très-peu de personnes les auront lus dans la même vuë que lui.

Enfin il déclare, qu'en prétendant justifier la conduite des Réformés en général, il n'a garde de justifier celle de plusieurs Particuliers. Il y avoit parmi eux, comme il y en a dans toutes les Communions, de fort mauvais Chrétiens, dont le zèle a souvent été aveugle, imprudent, opiniâtre; mais au-moins n'a-t-il jamais été *injuste* & *cruël*, au-lieu que celui des Catholiques a eu ces odieux caractères, & les aura toujours dans les lieux où ils pourront l'exercer avec impunité. Donnons à présent une idée générale de l'ouvrage.

Les Réformés de France vivoient tranquilles à l'abri des Edits irrévocables que plusieurs Rois leur avoient donnés, ou confirmés; & les grandes qualités du Monarque, sous lequel ils vivoient, sembloient assurer leur repos. Louïs XIV. auroit mérité à bien des égards les grands éloges dont la flatterie l'a comblé, & son règne eût été un des plus beaux & des plus heureux, si l'ambition déméfurée d'un côté, & le zèle sans connoissance de l'autre, n'en eussent fait un des plus durs & des plus tristes. C'est aux artifices du Clergé, par lequel il fut possédé dès son enfance, & qui, à la fin de sa carrière,

le

le mit véritablement ſous le joug; c'eſt, dis-je, aux piéges dans lesquels on enlaça la conſcience de ce Prince, & non à ſon mauvais naturel, qu'il faut attribuër les malheurs des Réformés. Les mêmes cauſes ont changé de bons Princes, tels que Trajan & Marc-Aurèle, en inſignes Perſécuteurs.

A moins qu'on ne veuille ſuppoſer que toutes les Religions ſont purement d'inſtitution humaine, on ne ſauroit prétendre que le Souverain ſoit le maître abſolu de la conſcience de ſes Sujets. Il eſt vrai qu'il peut défendre les opinions & les cultes contraires aux bonnes mœurs & à la ſureté publique; mais on ne ſauroit rien imputer de ſemblable aux Réformés. Les Catholiques Ultramontains, aux idées desquels ceux de France ont ſouvent adhéré, ont des maximes ſouverainement dangereuſes ſur l'autorité des Souverains, qu'on n'a pas laiſſé de tolérer, & même de prêcher hautement, tandis que ces proſcrits, qu'on accable de toutes ſortes de rigueurs, n'ont jamais ſuivi d'autres règles que la Raiſon & l'Ecriture, & ont toujours eu un culte des plus ſimples, une doctrine des plus pures, une diſcipline des plus ſaintes.

Les Réformés de France n'ont jamais été des ſéditieux, & des hommes ſouillés de crimes, comme on a eu l'audace de les en accuſer. Le Cardinal de Lorraine, & ceux qui lui étoient devoüés, renouvellèrent l'accuſation qui avoit été faite contre les prémiers Chrétiens; c'eſt qu'ils s'aſſembloient pour manger

de petits enfans, & qu'enſuite éteignant les lumières, ils commettoient des abominations. Des témoins ſubornés dépoſèrent ces faits; mais ayant été pleinement confondus, la Reine *Catherine* ſe plaignit vivement au Cardinal de ce qu'il employoit de pareilles gens: ſurquoi il répondit: *Que voulez-vous, Madame, il faut bien ſe ſervir de ces gens-là, puiſque les honnêtes gens refuſent de dépoſer contre les Huguenots.*

Pendant près de quarante ans de perſécutions non interrompuës, ſavoir depuis François I. en 1523. jusqu'à la fin du règne de Henri II. en 1559. les Réformés n'oppoſèrent à la cruauté de leurs Ennemis que la patience, ou la fuite. Cependant, dans cette dernière année, il y avoit en France deux mille cent cinquante Egliſes, ayant leurs Paſteurs & une forme de Gouvernement. On peut citer, ſur cette conduite modérée des Réformés, *Beze* & d'*Aubigné*, quoiqu'Ecrivains Proteſtans, parce qu'ils en appellent aux Actes publics, & que perſonne n'a jamais eu le front de les démentir.

François II. agé de ſeize ans, Prince auſſi foible de corps que d'eſprit, monta ſur le Trône; & l'Etat fut livré à la tyrannie des Guiſes. L'entrepriſe d'Amboiſe eut pour but d'arracher le jeune Monarque de leurs mains. On en a fait un crime aux Réformés. Ils pourroient cependant l'avouër ſans honte. Cette action avoit été jugée légitime & néceſſaire par l'avis des plus habiles Juriſconſultes qu'on

qu'on avoit pris ſoin de conſulter. On peut même la juſtifier par les déciſions des Théologiens Catholiques, qui donnent aux Villes & aux Grands d'un Etat le droit de faire des guerres offenſives & défenſives, quand les cauſes en ſont importantes, & que le Prince, ou ne peut, ou n'oſe leur faire raiſon des injures qu'ils ont reçuës. Mais des motifs plus preſſans obligeoient les Réformés à faire les derniers efforts contre l'oppreſſion des Guiſes. *Mezerai* les exprime avec une briéveté énergique : *A la fin*, dit-il, *ces miſérables, preſſés à toute extremité, s'unirent enſemble, afin d'éteindre les feux qui étoient allumés pour les brûler.* Ce n'étoit donc de leur part que le droit d'une juſte défenſe ; & quand même il leur ſeroit arrivé d'en excéder les bornes, c'eſt moins à eux qu'il faudroit s'en prendre qu'aux ſcélerats qui les avoient réduits au deſeſpoir.

Les Réformés entrèrent donc dans la conjuration d'Amboiſe pour conſerver leur religion & leur vie : mais comme le bien de l'Etat n'y étoit pas moins intéreſſé que leur religion, pluſieurs Catholiques y entrèrent de même. Le prémier Prince du ſang, & le prémier Officier de juſtice du Royaume furent, pour ainſi dire, à la tête.

Si l'on vit dans cette entrepriſe la haine que l'on portoit aux Guiſes, on vit dans la barbarie ſans exemple avec laquelle ils en tirèrent vengeance combien ils étoient dignes de cette haine. Leur ſoif ſanguinaire ne put être aſſou-

assouvie que par le massacre de douze cent Gentilshommes, ou Officiers, que l'on égorgea, ou qui passèrent par la main du bourreau; & cet effroyable spectacle, ou peut-être le mauvais succès de l'entreprise, fit mourir de douleur le Chancelier *Olivier*, homme dont l'histoire vante l'intégrité, la sincérité & le zèle pour la patrie.

Charles IX. ayant succédé à François II. son Frère, autorisa l'exercice de la religion Réformée par un Edit public; c'est celui qui fut appellé l'*Edit de Janvier*. Cet exercice devoit avoir lieu dans tout le Royaume, mais seulement hors des villes, avec défenses très-sévères à qui que ce fût de les insulter pour cette cause. Mais presque en même tems se forma une Ligue qu'on appelle le *Triumvirat*, parce qu'elle étoit composée des Guises, du Connêtable de Montmorenci & du Maréchal de S. André. Cette Ligue en vouloit également à la religion, aux Princes du sang & à l'autorité de la Reine; ou plutôt elle en vouloit à la Souveraineté; & pour y parvenir, il falloit ôter le pouvoir à la Reine, perdre les Princes du sang, détruire les Réformés toujours prêts à les soutenir, & donner à cet horrible attentat le spécieux prétexte d'*extirper l'hérésie*, afin de s'assurer des forces du Pape & de tous les Catholiques. Il n'y eut point d'excès auxquels les Princes Lorrains ne se portassent pour arriver à leurs fins. Le massacre de Vassi fut un essai de leur fureur. Les Réformés en demandèrent justice & ne purent l'ob-

l'obtenir. La Reine elle-même, outrée de l'insolence des Guises, appella le Prince de Condé à son secours, & ce fut par le commandement de cette Princesse que les Réformés prirent les armes, sous l'autorité du prémier Prince du sang, & contre une faction qui les égorgeoit eux-mêmes malgré la foi publique. Voilà l'origine de la prémière guerre civile. Y en eut-il jamais de plus juste?

Une paix trompeuse y ayant mis fin, de nouveaux massacres en pleine paix, & des ligues déclarées pour exterminer les Réformés, leur remirent les armes à la main. La Cour fit un voyage à *Bayonne*, (en 1565.) où elle concerta avec le Duc d'Albe la ruïne de la religion Protestante. Ce Tigre, altéré de sang, apprit alors à la Reine cette belle maxime de sa barbare politique; *que la tête d'un Saumon valoit mieux que celle de cinquante mille Grenouilles*; c'est-à-dire, qu'il falloit faire périr les Chefs, & particulièrement le Prince de Condé. En effet, ce Prince & l'Amiral reçurent bientôt des avis certains, que l'on avoit résolu d'enfermer le prémier dans une prison perpetuelle, & de couper la tête à l'autre. Tous ces faits, connus & rapportés par des Historiens Catholiques, furent la cause de la seconde guerre civile. Peut-on demander après cela si elle étoit légitime de la part des Princes du sang, & des Réformés enveloppés dans leur ruïne?

La Paix ayant été faite de nouveau, & l'E-

dit

dit de Janvier renouvellé avec les clauſes les plus avantageuſes qui euſſent encore été accordées, les Réformés quittèrent les armes; mais auſſi-tôt les maſſacres recommencèrent & l'on égorgea en moins de trois mois dans les Provinces plus de trois mille Proteſtans. L'Edit fut enfraint dans tous ſes points; & la tentative d'enlever le Prince de Condé dans ſa paiſible retraite, r'alluma les flammes d'une troiſième guerre.

L'époque de la quatrième, ce ſont ces déteſtables Vêpres Siciliennes, cet affreux maſſacre de la S. Barthelemi, qui imprime une tâche éternelle au Parti, qui conçut ce lâche deſſein, & qui l'exécuta avec tant de barbarie.

Quis cladem illius noctis, quis funera fando
Explicet? aut poſſit lacrymis æquare labores?

Après une ſi noire perfidie la guerre devoit être éternelle. Il n'y avoit plus de ſureté à eſperer, dés-là que les Traités & les ſermens ne ſervoient qu'à faire périr ceux qui y mettoient leur confiance. Henri III. continua la guerre après la mort de Charles IX. Quand il fut las de la faire ſans ſuccès, il conclut la paix, rendit la liberté de conſcience, & donna pour ſureté huit villes d'ôtage. Mais dans le même tems, on prenoit avec Don Juan d'Autriche la réſolution de la violer. Et toutes les chaires rétentiſſoient du mérite que l'on acqueroit auprès de Dieu en perſécutant les Hérètiques.

Ce fut alors que la France vit naître dans son sein l'horrible monſtre de la *Ligue*, que l'aveugle ſuperſtition a qualifiée de *Sainte*, & que le grand Henri, comme un autre Hercule, eut la gloire de terraſſer. *Le Laboureur* nous apprend, que le prémier projet de la Ligue fût conçu par le Cardinal de Lorraine, étant au Concile de Trente, *à l'inſtigation des Miniſtres du Pape*; & que *toute la conduite devoit* en *appartenir aux Princes Lorrains, comme les plus zélés & les plus capables de ce grand deſſein; pieux en apparence, mais bien funeſte dans ſes ſuites* (*). Henri III. eut l'indigne foibleſſe d'entrer dans cette aſſociation, *où*, comme s'exprime Mezerai, *de Roi il devint Chef de cabale, & de Père commun, Ennemi d'une partie de ſes Sujets.* Les grands évènemens qui ſuivirent ſont trop connus pour nous y arrêter.

Henri IV. après avoir domté ſes Ennemis, rétablit le calme dans le Royaume; & bien loin que les Réformés l'aient troublé, ce Prince ne porta ſa gloire & celle de la France au plus haut période que par leur valeur & leur fidélité. Sa perte fût irréparable: le même coup, qui lui ôta la vie, porta une atteinte mortelle aux Réformés; & quoiqu'ils aient langui encore près d'un ſiècle, leur fin étoit préſagée par des acheminemens d'une évidence frappante.

Les Réformés avoient des places de ſureté. On

(*) *Addit. aux Mém. de* Caſtelnau. L. IV. p. 75.

On fit des entreprises sur ces villes. On en corrompit les Gouverneurs. On parla des Edits, comme d'un simple répit qui avoit été accordé à des criminels ; & *Du Perron* osa dire, dans les Etats tenus en 1614. que *des Edits, donnés en faveur des Hérètiques, ne faisoient que suspendre l'exécution des Loix faites contr'eux.*

Le Prince de Condé, (mais ce qu'il faut bien remarquer, ce Prince devenu Papiste & des plus superstitieux, & qui fut dans la suite un des plus grands persécuteurs des Réformés), prit les armes, & déclara dans son Manifeste, *que l'infraction des Edits contre les Réformés étoit de notoriété publique.* Ceux-ci s'unirent à lui par les sollicitations des Ducs de Bouillon & de Rohan. Faut-il s'en étonner dans la situation où ils étoient? Ne s'agissoit-il pas même d'une entreprise que le Parlement de Paris avoit autorisée? La Paix de Loudun appaisa ces prémiers troubles; & l'année suivante 1616. le Roi donna une Déclaration bien remarquable, & qui contient une véritable apologie des Réformés.

Cet esprit de modération, au-moins apparente, car on avoit concerté avec l'Espagne la ruïne du parti Protestant, ne dura pas longtems. Les injustices & les violences, faites aux Réformés dans le Béarn, furent la cause des secondes brouilleries. On livra les Béarnois aux Soldats, & l'on fit dès-lors l'essai des persécutions, qui ont été exécutées sous Louïs XIV. En général les Ministres de

Louïs XIII. l'animoient sans cesse à ruïner tous les Réformés sans distinction, jusqu'à contraindre les plus grands Seigneurs à se déclarer pour l'Assemblée de la Rochelle, afin d'avoir un prétexte de les dépouiller de leurs biens & de leurs dignités, & les perdre sans ressource.

Cette Assemblée de la Rochelle a fait avancer aux Ecrivains Catholiques, que les Réformés avoient érigé une République dans le sein d'un Etat Monarchique & sur les ruïnes de l'autorité Royale. Mais cette prétenduë République ne relevoit-elle pas du Roi? Ne s'assembloit-elle pas avec sa permission? N'y avoit-il pas ses Commissaires? N'étoit-il pas instruit de toutes ses délibérations? Ces Assemblées étoient proprement les Etats des Réformés, comme sont encore aujourd'hui ceux de Bretagne, de Languedoc, &c. Et quand il y auroit eu quelque chose d'extraordinaire dans cet ordre politique, à qui faudroit-il s'en prendre qu'à ceux qui, par leurs cruautés, & par leurs perfidies mille fois réïtérées, avoient réduits les Réformés à pourvoir de cette sorte à leur sureté?

Cependant on continuoit à les vexer en mille manières. Les Parlemens n'ignoroient pas que c'étoit faire plaisir au Roi. On brûloit les Temples: on déterroit les morts: on enlevoit les enfans. On le faisoit à Tours, en présence du Roi; à Charenton, aux portes de la Capitale; à la vuë du Parlement de Paris. Quand on se plaignoit de ces violences,

ces, les Magiſtrats s'en moquoient, la Cour traitoit d'inſolentes les requêtes que l'on préſentoit, & ceux qui les portoient, de ſéditieux.

Tout le monde ſait que Louïs XIII. Prince naturellement juſte & clément, étoit foible & ſuperſtitieux. Que pouvoit-on donc en attendre à l'égard de ceux qu'il regardoit comme des Hérètiques, tandis qu'il avoit pour Conſeillers des Miniſtres que le zèle aveugle & l'intérêt de leur fortune engageoient à perdre les Réformés. Luïnes adopta ces principes, pour être ſoutenu par le Pape & par l'Eſpagne dans le haut dégré de fortune & d'élévation, auquel une fortune très-aveugle l'avoit conduit. Les Jéſuites, qu'on mit auprès du Roi pour diriger ſa conſcience, lui inſpirèrent des diſpoſitions, dont on peut juger par ce trait; on vouloit le détourner de faire la guerre aux Réformés, par la crainte de mettre le feu dans le Royaume; mais il répondit, qu'*il aimoit mieux perdre la Couronne que ſon ame.*

La paix de 1626. ni celle de 1629. ne rétablirent point les affaires des Réformés. Cependant après la dernière, le Roi donna l'Edit qu'on appella l'*Edit de grace*, dans lequel il confirma de nouveau tous les Edits de pacification, en aſſurant aux Réformés l'éternelle poſſeſſion de leurs Temples & de leurs Priviléges, & en donnant à cet Edit les mêmes caractères de *perpétuel* & d'*irrévocable*, qu'avoit eu celui de Nantes.

Si l'on en excepte quelques legers mouvemens dans le Vivarais, les Réformés ont souffert sans resistance pendant le reste du règne de Louïs XIII. & pendant tout celui de Louïs XIV. les infractions continuelles que l'on faisoit aux Edits, & les plus cruelles persécutions. Et dans les guerres étrangères ils ont servi le Roi & l'Etat avec un zèle, qui n'a pas permis aux Catholiques de se vanter de les avoir surpassés en valeur & en fidélité; d'autant plus louäbles qu'ils étoient presque exclus des recompenses.

Louïs XIV. ayant succédé à son Père, tous les Edits, donnés en faveur des Réformés, furent confirmés à son avènement au Trône, dans la forme la plus authentique. Si la bonne foi n'est pas un vain fantôme, la religion des sermens & la parole des Rois une imposture; si les engagemens les plus solemnels de tout un Etat ne sont pas des fraudes & des artifices; il n'y eut assurément jamais de Loi plus sacrée, ni plus inviolable que l'Edit de Nantes, donné par Henri IV. & dont les successeurs de ce Roi avoient reconnu l'*irrévocabilité*.

M. *de Beausobre* insère à cette occasion un fragment de la réponse que Louïs XIV. fit à Fréderic-Guillaume, Electeur de Brandebourg, lorsque ce Prince pieux & magnanime fit représenter au Roi l'injustice qu'on faisoit aux Réformés par la Déclaration de 1666. Le passage mérite d'être copié. „ Des „ gens mal-intentionnés à mon service *ont*

„ ré-

„ répandu chez les étrangers des Libelles sé-
„ ditieux, comme si on ne gardoit pas dans
„ mes Etats les Déclarations & Edits, que
„ les Rois mes Prédécesseurs ont donnés en
„ faveur des Sujets de la réligion, & que je
„ leur ai confirmés moi-même: ce qui seroit
„ contre mon intention; car je prétens qu'on
„ les maintienne dans tous les priviléges qui
„ leur ont été accordés, & qu'on les fasse
„ vivre dans une égalité avec mes autres Su-
„ jets." Après quoi le Roi poursuit en ces termes: *J'y suis engagé par ma parole Royale, & par la reconnoissance que j'ai des preuves qu'ils m'ont données de leur fidélité pendant les derniers mouvemens où ils ont pris les armes pour mon service, & se sont opposés avec vigueur & avec succès aux mauvais desseins qu'un parti de rebelles avoit formé dans mes Etats contre mon autorité.*

L'Edit de Nantes n'en fut pas moins révoqué en 1685. On ne doit pas s'étonner que le Clergé Romain aît sollicité cette révocation avec tant de chaleur. La fameuse Pyramide élevée dans la Capitale, pour conserver la mémoire du prémier attentat des Jésuites sur la personne des Rois de France, étoit moins flêtrissante pour cet Ordre que l'exposé de l'Edit ne l'est pour les Catholiques. On voit dans la Préface un monument de la plus noire & de la plus obstinée révolte qui fut jamais; & l'on y voit en même tems un témoignage éclatant du zèle & de la fidélité des Réformés. *Le Royaume*, dit Henri IV.

étoit divisé à son avènement en tant de partis & de factions, que la plus légitime étoit quasi la moindre. Quelle étoit cette *faction légitime* ? Oseroit-on nier que ce ne fût celle des Réformés ? Inviolablement attachés à Henri IV, prodigues de leurs biens & de leur sang, ils se sacrifièrent généreusement pour le mettre en possession d'un Trône acquis par sa naissance, & mérité par sa clémence & sa valeur.

Il n'étoit donc pas plus de la politique, que de la bonne foi & de l'humanité, de chasser des Sujets de ce caractère. Aussi en couta-t-il cher à Louïs XIV. d'avoir persécuté les Réformés, & d'avoir violé un Traité, qui par sa nature & ses circonstances devoit être *sacré* & *inviolable*, ayant été dicté par la *Raison* & par la *Justice*, & portant les deux titres de *perpétuel* & d'*irrévocable*. Ce Prince perdit un nombre infini de bons Sujets, qui ont passé sans retour chez les Etrangers, où les uns se sont signalés par leur valeur & leur capacité dans le mêtier de la guerre ; les autres par leur savoir & les excellens ouvrages qu'ils ont composés ; & le plus grand nombre y a porté les Arts & les Manufactures, dont le grand Colbert avoit enrichi la France.

„ A Dieu ne plaise, dit M. *de Beausobre* „ en finissant, que nous ne fassions *néanmoins* des vœux très-sincères pour le bon„ heur de notre ancienne patrie, & en par„ ticulier pour celui du grand Roi, qui en

„ occupe si glorieusement le Trône ; qui s'est
„ immortalisé par ses belles victoires, & plus
„ encore par son desintéressement, sa clé-
„ mence, & son amour pour ses peuples :
„ qualités qui lui ont mérité le plus beau des
„ titres pour un Roi très-Chrétien, c'est ce-
„ lui de *Bien-Aimé*.

„ Le Pape d'aujourd'hui passe pour un hom-
„ me de bien & fort pacifique. Il est trop sa-
„ ge pour vouloir imiter ses Prédécesseurs, &
„ n'ignore pas que la Réformation a changé
„ la face de l'Europe.

ARTICLE III.

LETTRE PASTORALE *contre le* FANATISME, *addressée aux Mennonites de* Frise: *par Mr.* JEAN STINSTRA, *Pasteur de l'Eglise Mennonite de* Harlingen: *traduite du* Hollandois, *avec quelques remarques & une Préface du Traducteur, où l'on fait connoitre le* Hernhutisme, *& une nouvelle sorte de* Convulsionisme, *à l'occasion desquels cette Lettre a été écrite.* Leide 1752. *in octavo.* pp. 213. une Dédic. & Préf. qui en ont CXLIII.

On a remarqué dans la partie précédente de ce *Journal*, en annonçant les Lettres

Critiques, &c. (*) qu'on ne leur contesteroit pas le mérite de l'*opportunité*. Ne portera-t-on point un jugement opposé de l'ouvrage dont on vient de lire le titre? Le *Fanatisme* paroit si peu à craindre aujourd'hui, que bien des gens regarderont l'entreprise de le combattre comme tout-à-fait inutile. Et qu'un Pasteur Mennonite se charge de ce soin, ne sera-ce pas un autre sujet d'étonnement pour la plupart de nos lecteurs? Cette Société est peu connuë hors des Provinces-Unies: on la confond ordinairement avec ces anciens *Anabatistes*, dont les égaremens causèrent tant de troubles en quelques endroits de l'Allemagne & des Pays-Bas, au commencement du 16e siècle (†). Et en cela on lui rend peu de justice, comme le Traducteur le fait voir dans le IIIme. Article de sa Préface; qu'on lise cet Article, & la *Lettre Pastorale*, les préjugés & l'étonnement se dissiperont bientôt.

L'habile homme, qui nous a donné la traduction de la *Lettre Pastorale*, a rendu service à M. *Stinstra*, & au public, en enrichissant son original de plusieurs notes, & d'u-

(*) *Bibl. Impart.* t. 4. *part.* 2. *art.* 5.

(†) V. l'*Encyclopédie, au mot Anabatistes*, les Mennonites y sont confondus avec une foule de Fanatiques, qu'on prétend avoir tiré leur origine de cette Secte, & dont il ne reste presque aucun vestige aujourd'hui: il ne se peut rien de moins exact que cet article.

d'une Préface très-intéressante, dont l'ouvrage ne pouvoit guères se passer, pour mettre les lecteurs au fait de bien des choses que Mr. *Stinstra* se contente d'indiquer en passant, parce qu'elles sont assez connuës de ceux à qui il addresse sa Lettre.

Cette Préface est divisée en 4. Articles : nous donnerons une idée de chacun, nous attachant principalement au prémier, destiné à faire connoitre les *Hernhutes*. Cette Secte doit sa naissance, ses progrès, son établissement, à Mr. le Comte *Nicolas-Louïs de Zinzendorf*. On prétend que dés l'âge de dix ans, ce Seigneur formoit déjà le dessein d'assembler une petite Société, dans laquelle les principes du *Piétisme*, qu'il avoit puisés à *Hall*, dirigeroient les exercices de devotion. Ce projet fut exécuté en 1721. Le Comte sorti de tutèle fixa sa résidence à *Bertholsdorf*, terre de la *Haute-Luzace*, dont il avoit fait l'acquisition. Il y attira quelques personnes qui étoient dans ses idées, & se choisit pour Ministre un jeune Ecclésiastique, en qui il avoit reconnu les principes qu'il avoit adoptés. Un Charpentier, nommé *Christian David*, fit quelques Prosélytes en *Moravie*, & les engagea à se rendre à *Bertholsdorf*. Ils bâtirent une maison dans un Bois à une demi-lieuë de-là. Cet établissement réüssit si bien, que dés 1732. c'étoit un village qui contenoit plus de 600. habitans. La montagne de *Huth-Berg*, dont cette habitation est tout proche, lui fit donner le nom de *Huth des Herrn* ou *Herrnhuth*, ce qui peut signi-

ſignifier *la garde, ou la protection du Seigneur*, C'eſt de-là que les Sectateurs de Mr. *de Zinzendorf* ont été appellés *Herrnhutes*. On les nomme auſſi *Frères Moraves*. On peut voir dans la Préface les raiſons qui portent les *Herrnhutes* à prendre ce nom, & à le préférer à tout autre. Dans les *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire de Brandebourg*, on les appelle *Zinzendorfiens*, & ce nom leur convient tout-à-fait.

Leur Secte s'eſt formée dans les terres de Mr. *de Zinzendorf*, ſous ſa protection, par ſes ſoins, par ſes travaux, & ſelon ſes idées. Ce Seigneur s'en eſt toujours vu le Chef ſous divers noms. En 1726. il fut nommé *Préſident des Frères*: il réſigna cette dignité quelque tems après, la reprit enſuite & la garda juſqu'en 1737. Alors le goût qu'il avoit eu dans ſa jeuneſſe pour l'Etat Eccléſiaſtique ſe reveilla, il ſe fit ſacrer Evêque de ſa Secte, & ſelon l'uſage des autres Evêques, il ſe déſigna par ſon nom de batême, & par celui de ſon ſiége, *Louïs de Moravie*. En 1743. le nouveau Prélat quitta la Mitre, mais il conſerva l'autorité & l'empire, ſous le nom de *Miniſtre Plénipotentiaire*, & *d'Oeconome*, qui lui fût conféré par les Frères, avec le droit de ſe nommer un Succeſſeur. Mais il ne paroiſſoit point diſpoſé en 1749. à profiter de ce droit: il ſe propoſoit de ſe retirer dés que les intérêts de la Société le lui permettroient: une commiſſion des Frères devoit être chargée des fonctions importantes qu'il avoit

exer-

exercées. On ne nous dit point que ce plan aît été mis en exécution.

Les soins de Mr. *de Zinzendorf* pour la propagation de sa Secte n'ont pas été inutiles. Dès 1748. elle comptoit plus de 20000. adhérens, seulement parmi les Réformés & les Mennonites. La Société avoit 98. Etablissemens, entre lesquels il y a des Châteaux à 20, 50, ou 90 appartemens; c'est du-moins ainsi que Mr. *de Zinzendorf* en parle dans *ses Réflexions Naturelles.* On conçoit bien qu'il a fallu employer plusieurs Missionaires, pour répandre si fort cette Secte, il falloit fournir à leur entretien, aux frais de leurs voyages. Outre cela la Société a fait des acquisitions, elle a formé de grands Etablissemens. Tout cela ne pouvoit se faire sans argent, on y a pourvu de bonne heure: on a établi une Caisse, qui fut appellée la *Caisse de l'Agneau ou du Sauveur.* On a mis à profit la ferveur du zele des Prosélytes; leurs contributions, & leurs donations, remplirent bientôt la Caisse. D'abord la direction en fut confiée à deux *Frères*, dont l'un gardoit la Caisse-même, & l'autre la clef. Dans la suite Mr. *de Zinzendorf* voulut bien encore se charger de ce soin; & il paroit que c'est sur lui seul qu'il a principalement roulé depuis. Au reste, on ne compte pas tant sur le zele des Prosélytes, qu'on les laisse les maîtres de fournir à la Caisse ou de ne rien donner. *Ou donne tout, ou retire-toi d'avec nous*, c'est-là ce que, selon Mr. *de Zinzendorf*, les Oeconomes de la Société sont en

droit

droit de dire à un jeune homme riche. Les prémiers Hérauts de l'Evangile tenoient un langage bien différent (*).

Il est difficile de parler exactement des Dogmes des *Herrnhutes*. Les Docteurs de cette Secte affectent de s'exprimer avec tant d'obscurité, qu'à moins d'être initié dans leurs mystères, il n'est guères possible de comprendre ce qu'ils veulent dire. Pour attraper des gens trop curieux, disent-ils, on écrit avec des caractères qu'ils ne sauroient déchifrer: ils se croient en droit d'imiter cette politique, d'envelopper si bien ce qu'ils enseignent aux Frères, que les prophanes n'y puissent rien entendre. Cette précaution n'est pas de bon augure pour leur doctrine: elle est prudente cependant; au-moins les échantillons, qu'on nous donne ici des dogmes de cette Secte, ne justifient-ils que trop l'obscurité dont on les couvre.

De tous les systèmes erronés, que l'envie d'expliquer le dogme de la Trinité, a produits, il n'en est point de plus insensé que celui des *Herrnhutes*. Tous les Chrétiens, jusqu'à Mr. *de Zinzendorf*, ont été, selon lui, dans une très-grande erreur; c'est de croire que Dieu le Père soit notre Dieu, notre Père: c'est Jésus-Christ qui l'est. En lui est concentrée toute la Trinité: il est par excellence le Père commun: ce n'est qu'à lui que nous avons à faire. La Théologie reçuë sur cet article dans le

(*) Act. V: 4.

le Christianisme est, dit Mr. *de Zinzendorf*, une Théologie sèche & fausse, qui n'est bonne qu'à amuser les chiens, les pourceaux, les Incrédules, & les Athées. C'est une invention du Diable, qui, pour retenir les hommes sous son empire, s'est avisé de leur forger un fantôme de Père, auquel ils prostitueroient leurs hommages, pendant qu'ils négligeroient le véritable Père, qui ne manquera pas de les rejetter.

Le St. Esprit, selon l'Evêque de Moravie, est la Mère de l'Eglise, la Mère des fidèles, l'Epouse éternelle de Dieu le Père, ce n'est que par une crasse ignorance que nos Théologiens en parlent autrement. Si l'on ne goute pas le Système de Mr. *de Zinzendorf*, c'est, dit-il fort chrétiennement, qu'on manque plus encore par le cœur que par l'esprit.

Les *Herrnhutes* rapportent principalement leur culte à Jésus-Christ. Mais, non contens d'adorer ce divin Sauveur comme il doit l'être, ils semblent vouloir le flatter, le caresser. Ils l'appellent *leur petit Agneau*, *leur cher petit Agneau*, *leur petit Jésus*, *leur Mère*, *leur Maman Jesua*. *Les cinq rouges plaies de la crucifixion*, & sur-tout celle du côté, sont encore l'objet de la devotion des *Herrnhutes*. Rien n'est plus puéril, rien n'est plus fade que leurs expressions sur cet article: ce n'est en vérité pas à tort qu'ils excluent la Raison & la Philosophie de leur Système, je doute qu'elles s'en accommodassent: mais l'Evangile, que les *Herrnhutes* veulent bien encore

re

re faire profeſſion d'admettre, s'en accommodera-t-il mieux ?

La ſeule leçon, le ſeul commandement qu'on doive donner à ceux qu'on veut inſtruire dans la Religion, c'eſt *croyez*. Prétendre démontrer la Religion, vouloir la faire recevoir par l'évidence des preuves qui en établiſſent la vérité, c'eſt, ſelon cette Théologie, un travail inutile, pour ne rien dire de plus. La foi eſt produite par le St. Eſprit, on croit parce qu'on a du plaiſir à croire, & cette foi non raiſonnée tient cependant lieu de tout dans le Syſtème de Mr. *de Zinzendorf*.

Il eſt inutile, ſelon ce profond Théologien, de rien faire pour ſe mettre en état de grace. C'eſt en vain qu'on prêche la néceſſité de faire de bonnes œuvres, de prendre de bonnes réſolutions ; ce qu'on croit ordinairement une préparation pour aller à Dieu, eſt plutôt un obſtacle au ſalut. La Régénération vient d'elle-même, elle s'opère ſubitement, tout d'un coup : il ne faut qu'un moment pour être transformé à l'image du *petit Agneau*. Eſt-on régénéré ? on ne fait que ce que le Seigneur fait faire : or comme il eſt le maître, il peut faire des loix & les abroger. Il peut rendre ſur le champ criminel ce qui étoit vertueux, & vertueux ce qui étoit criminel. (Il eſt difficile d'imaginer un principe plus oppoſé au Chriſtianisme, plus deſtructif de toute vertu, que l'eſt celui-là. Nous n'accuſons pas ceux à qui on l'inculque d'en faire la règle de leurs mœurs,

mais

mais n'eſt-il pas naturel de craindre que plusieurs n'en abuſent ?)

Ce qu'on vient de lire, quelqu'étrange qu'il puiſſe paroitre eſt peu de choſe, en comparaiſon des idées de Mr. *de Zinzendorf* ſur le ſexe des ames, ſur le mariage, ſur les organes de la génération. Elles ſont ſi revoltantes ces idées qu'on ne conçoit pas qu'un homme grave, qu'un *Réformateur* du Chriſtianiſme, aît pu les publier : on les trouve expoſées dans les §. 21. & 22. de la Préface, avec tout le détail qu'on a pu ſe permettre ſans trop bleſſer la pudeur. On ne peut s'exprimer avec plus de ſageſſe & de retenue que le fait l'Auteur de la Préface, ſur cet article délicat.

Tout ce qu'on a dit ici des *Herrnhutes*, on l'a tiré de leurs propres ouvrages, de leurs Cantiques, des Sermons de Mr. *de Zinzendorf*, & des Traités qu'il a publiés. On a même eu l'attention d'en donner des extraits en faveur de ceux qui entendent l'*Allemand*. On trouve ces extraits après la *Lettre Paſtorale* p. 192—210.

Le *Convulſionisme*, que l'on croit avoir donné lieu à Mr. *Stinſtra* d'écrire ſa *Lettre Paſtorale*, a pris naiſſance depuis peu dans un village de la Province de Gueldre, où il a fait quelques progrès, de même qu'en quelques autres lieux, parmi le peuple. Il a rencontré en Hollande un adverſaire redoutable, qui l'a combattu avec beaucoup de force, c'eſt le célèbre Mr. *van den Honert*, Profeſſeur en Théologie dans l'Univerſité de Leide.

Il faut avouër que ce Convulsionisme, quelque étrange qu'il puisse paroitre, peut se répandre beaucoup à la faveur des idées outrées que bien des gens se font d'une espèce de piété sombre & triste, à laquelle les sentimens rigides de St. Augustin, sur la Prédestination & sur la Grace, ont sans doute donné lieu, & que ces mêmes sentimens entretiennent. Au reste on prend peu d'intérêt à tout cela hors des Provinces-Unies, où même on paroit commencer à en revenir: nous n'en dirons donc pas davantage ici; & nous renvoyons à la Préface-même, où l'on trouvera cet Article fort bien traité. On peut voir aussi le T. 8e. de la Nouv. Bibl. Germ. p. 72-82. on y trouvera là-dessus autant de détails qu'il en faut pour se mettre au fait de cet évènement singulier.

Disons un mot du IIIe. Art. de la Préface, où l'Auteur nous fait connoitre les Mennonites. On sait qu'ils viennent des Anabatistes, qui se séparèrent & des Protestans & des Catholiques Romains au commencement de la Réformation. *Menno Simons*, Prêtre Frison, qui se joignit à eux en 1536. contribua beaucoup à répandre les sentimens de cette Société, qu'il purgea de quelques erreurs. Et c'est de lui qu'elle a pris le nom de *Mennonite*, les desordres, que causèrent en Allemagne & ailleurs les Fanatiques de Munster, ayant rendu celui d'Anabatiste odieux dans ces Provinces. Cette Société s'est encore bien épurée depuis *Menno Simons*. Elle

comp-

compte aujourd'hui, parmi ſes Paſteurs, des hommes auſſi diſtingués par leur mérite, & leur ſavoir, que par leur modération, & leur tolérance. Mr. *Stinſtra* s'eſt fait en particulier beaucoup de réputation, & comme Théologien, & comme Prédicateur. Quelques démélés, que le zèle de l'Orthodoxie lui ſuſcita il y a quelques années, furent pouſſés ſi loin qu'en 1742. on lui interdît les fonctions du Miniſtère dans la Province de Friſe. Il ne s'eſt pas cru par-là diſpenſé de travailler à l'inſtruction de ſes Frères. Il s'y eſt même appliqué avec un nouveau ſoin, & le public en a profité. Mr. *Stinſtra* lui a donné pluſieurs ouvrages, qui en ont été fort bien reçus, & qui méritoient de l'être.

Le dernier Article de la Préface roule uniquement ſur les difficultés que l'Auteur de la Traduction y a rencontrées. On lui doit la juſtice de reconnoitre qu'il les a heureuſement ſurmontées. La Traduction eſt fidèle, exacte, élégante. On y voit par-tout que le but de l'Auteur, en la publiant, a été, comme il le dit dans l'Epitre dédicatoire à Mr. *L. P.* de rendre ſervice au public & à la Religion. Nous ne doutons point, que tous ceux qui auront quelque goût pour la piété & la vérité, ne payent au Traducteur le juſte tribut de loüanges, & de reconnoiſſance, qu'il mérite d'autant plus qu'il paroit n'être demeuré anonyme que par un excès de modeſtie.

Mr. *Stinſtra* addreſſe ſa Lettre Paſtorale

aux *Mennonites*, non qu'il les croie plus portés ou plus exposés au Fanatisme que d'autres Sociétés Chrétiennes; mais parce qu'ayant été Pasteur d'une de leurs principales Eglises, il soutient avec eux des rélations plus étroites. Il a cru d'ailleurs devoir saisir cette occasion de leur témoigner sa reconnoissance de l'affection qu'ils ont pour lui, & dont ils lui ont donné des preuves dans les démarches qu'ils ont faites, quoiqu'inutilement, pour obtenir qu'il fût rétabli dans l'exercice de son Ministère. Mr. *Stinstra* n'a pas perdu le souvenir de l'orage qui fut excité contre lui il y a quelques années, à ce qu'il paroit par ce qu'il dit de l'accusation qu'on lui a intentée autrefois de porter la faucille dans la moisson d'autrui, accusation à laquelle on voit qu'il craint de s'exposer de nouveau. Cette raison, que l'Auteur ne fait qu'indiquer, peut bien avoir eu autant de poids sur son esprit, que celles qu'il allègue avec plus d'étendue: cela est naturel, trouveroit-on mauvais, qu'après avoir déjà éprouvé ce que peut un certain zèle, Mr. *Stinstra* en rédoutât encore les effets?

Cette Lettre est divisée en quatre Articles généraux: dans le prémier on établit la nature & les caractères du *Fanatisme*: dans le 2^{d}. on en fait voir les mauvais effets, on en recherche les causes dans le 3^{me}. & le 4^{me}. est employé à indiquer les remèdes qu'on peut opposer à ce mal.

L'Au-

L'Auteur commence d'abord par définir le *Fanatisme*. *Il consiste*, nous dit-il, *à se persuader que l'Esprit de Dieu agit en nous d'une manière immédiate & surnaturelle, soit par des révélations particulières, soit par de fortes impressions sur nos ames, lors même que ce que nous éprouvons au dedans de nous n'est rien autre chose que les effets très-naturels d'une imagination échauffée & de passions violentes, qui indépendamment de l'Esprit de Dieu suffisent de reste pour les produire.*

L'Auteur ne prétend pas nier que Dieu ne puisse agir, & n'agisse effectivement, sur l'esprit de l'homme; au-contraire on voit qu'il est très-persuadé de cette vérité. Il déclare en termes formels, qu'il croit que tous ceux, qu'une vertu sincère attache à Dieu, peuvent encore aujourd'hui compter sur l'accomplissement de la promesse de Jésus-Christ, *que Dieu donnera son St. Esprit à tous ceux qui le lui demandent* (*). Mais il soutient, que cette opération de l'Esprit de Dieu a toujours pour but l'avancement dans la vertu, & dans la sanctification; & qu'entre les facultés de l'homme, celle sur laquelle, & par laquelle, Dieu agit principalement en nous, c'est l'entendement, la raison, non seulement parce qu'elle est la plus noble de nos facultés, mais aussi parce que ce n'est que de l'entendement ou de la raison que la vertu, considérée en ce qui lui est essen-

(*) Luc XI: 13.

essentiel, peut tirer son origine. De-là se déduisent ces trois conséquences, 1°. que de tous les raisonnemens que nous faisons, qui peuvent contribuër à nous affermir dans la pratique de la vertu, nous en devons donner la gloire à Dieu, & y reconnoitre le concours de sa grace; 2°. qu'on ne peut attribuër à l'opération de Dieu dans l'homme aucune idée, aucune action, qui ne tend pas à l'avancement de la vertu, & qui n'est pas conforme à la saine raison; 3°. que celui qui raisonne sur la Religion avec le plus de justesse, & qui en pratique le mieux les préceptes, est aussi le plus rempli de l'Esprit de Dieu.

Mr. *Stinstra* va plus loin, il reconnoit que Dieu agit encore immédiatement sur l'imagination & sur les passions. Elles sont, dit-il, comme autant de facultés subsidiaires, que le Créateur nous a données pour soutenir & pousser notre foible raison. Pourquoi ne penseroit-on pas, qu'il les dirige, qu'il les gouverne, qu'il les met en action, qu'il les ranime, toutes les fois que sa sagesse & sa bonté le trouvent convenable & nécessaire à notre salut. Mais ici l'illusion est dangereuse. Trop souvent il arrive que l'on prend pour l'opération de Dieu en nous telle impression de nos passions & de notre imagination, qui n'est rien moins que cela, & qui même peut avoir une cause toute différente; & c'est en quoi, comme on l'a déja vu, consiste principalement le *Fanatisme*. On doit donc se tenir

ex-

extrêmement ſur ſes gardés contre cette illuſion funeſte autant qu'elle eſt flatteuſe. C'eſt à la prévenir que ſont deſtinées les remarques ſuivantes.

1°. L'opération de Dieu en nous n'exige pas toujours que notre imagination s'échauffe, que nos paſſions s'émeuvent. Tous les hommes n'ont pas la même conſtitution, par conſéquent Dieu n'agit pas en tous de la même manière. Il en eſt qui ne ſont point faits pour reſſentir ces vives impreſſions, ces émotions, ces agitations, que d'autres éprouvent. En conclurra-t-on qu'ils ſont privés du ſecours de l'Eſprit de Dieu, s'ils ſont d'ailleurs ſincèrement appliqués à la pratique de la vertu?

2°. Si ceux qui trouvent en eux ces effets, veulent avoir droit de les attribuër à l'Eſprit de Dieu, il ne faut pas que leur imagination leur ſuggère rien qui ne s'accorde avec la raiſon & la vérité, à moins qu'ils ne prétendent faire agir Dieu d'une manière contradictoire. Ce n'eſt pas la force de l'impreſſion qui doit nous y faire reconnoitre l'Eſprit de Dieu, c'eſt ſa parfaite conformité avec la ſaine raiſon, & la révélation, qui, loin de détruire la raiſon, la ſuppoſe, la rectifie, la perfectionne, & qui par conſéquent ne contient rien qui puiſſe lui être contraire.

3°. Ces émotions de l'ame, ces ſentimens intérieurs que l'on éprouve quelquefois, s'ils ne ſont pas fondés ſur une connoiſſance ſolide, ſur une conviction raiſonnée de la Religion, ou ſi du-moins ils n'en ſont pas ac-

compagnés, on ne ſauroit les attribuër à l'opération de l'Eſprit de Dieu. Souvent on s'afflige au ſouvenir de ſes péchés, on croit en avoir *une repentance ſalutaire*, pendant que peut-être cette triſteſſe ne vient que du trouble de l'imagination & des paſſions. D'autres fois on ſe perſuade qu'on eſt du nombre des Elus, on ſe livre à toute la joie que doit inſpirer une ſi douce perſuaſion, on ne fait d'ailleurs guères d'attention à la manière dont on s'acquitte de ſes devoirs, & cependant on ſe croit en *état de grace*, on s'imagine que ce ſentiment eſt l'ouvrage de l'Eſprit de Dieu, quoiqu'il ne ſoit réellement que la ſuite des fauſſes idées, & de la mauvaiſe application qu'on ſe fait de certains dogmes de la Religion.

4°. Toute action, tout mouvement de l'imagination ou des paſſions, qui va juſqu'à troubler ou affoiblir la raiſon, & à en rendre l'exercice difficile, ne peut être l'ouvrage de l'Eſprit de Dieu. Cela eſt clair par ce qu'on a dit plus haut du but pour lequel Dieu a donné aux hommes ces facultés ſubſidiaires.

5°. Enfin Dieu agit toujours ſur les facultés de l'homme d'une manière conforme à leur nature. Il agit par la raiſon ſur l'imagination & les paſſions, il ſe ſert de l'imagination & des paſſions pour ſoutenir & aider la raiſon. Ainſi l'on ne ſauroit diſtinguer l'action ordinaire du Saint Eſprit ſur les fidèles de l'action de leurs facultés naturelles. Il n'eſt pas poſſible non plus de déterminer pré-

précisément où l'action de notre esprit finit, & où celle de l'Esprit de Dieu commence. Tout ce qu'il nous importe de bien savoir, c'est que, tenant de la bonté du Créateur les facultés dont nous sommes doués, & ne pouvant en faire usage qu'autant qu'il nous les conserve, nous pouvons & nous devons donner à Dieu la gloire de tout ce que nous faisons de bien. Tout cela au reste ne porte que sur les dons ordinaires de l'esprit, car l'Auteur ne disconvient point que les dons extraordinaires ne puissent être distingués par ceux qui les reçoivent.

Ces remarques ne seront peut-être pas du goût de tout le monde, nous avons cependant cru devoir nous y arrêter un peu : elles peuvent servir à répandre du jour sur une matière difficile, délicate, & fertile en illusions. D'ailleurs elles contribuent à faire mieux entendre ce que l'Auteur dit des caractères du *Fanatisme*. Il réduit ces carectères à six principaux, savoir, un vain babil, le mépris de la raison & de l'Ecriture Sainte, un goût décidé pour les sentimens intérieurs, le mépris de la vertu, l'orgueil, des symptomes singuliers. On n'attend sans doute pas de nous que nous suivions l'Auteur dans le développement de chacun de ces caractères, il suffira d'en indiquer quelques traits. On sera surpris qu'on accuse les Fanatiques de mépriser l'Ecriture Sainte, ils la citent si souvent, ils font tant d'efforts pour y trouver quelque fondement à leurs prétensions, qu'ils sembleroient

roient ne devoir pas être ſoupçonnés de ne pas la reſpecter infiniment. Mais ce mépris ſe déduit évidemment de leurs principes ; (peut-être donc auroit-il été mieux de le placer entre les mauvais effets du *Fanatiſme*) quoiqu'il en ſoit, il eſt toujours certain que les Fanatiques, ne voulant admettre d'autre ſens de l'Ecriture que celui qui eſt conforme à leurs prétendues illuminations de l'Eſprit de Dieu, ne vont à rien moins qu'à en détruire abſolument l'autorité.

Les ſentimens intérieurs, dans leſquels le *Fanatique* ſe plait, ce ſont ces tranſports de l'imagination, ces émotions vives, ces fortes impreſſions, qui agitent, qui troublent l'ame. C'eſt en cela ſur-tout qu'il fait conſiſter l'opération de l'Eſprit de Dieu, opération qui, s'il l'en faut croire, lui fait éprouver *de céleſtes raviſſemens des extaſes.* Les autres hommes ne ſentent point ces mouvemens intérieurs, ils ne tâchent point de les exciter. C'eſt en vain qu'ils s'attachent à obſerver, autant qu'ils peuvent, les préceptes de l'Evangile, le *Fanatique* n'en prononce pas moins, qu'ils ſont des morts ſpirituels, privés de l'influence de la grace, ils n'ont point l'Eſprit, ils ne ſont point illuminés, & par conſéquent ils ne ſont point régénérés. Car ces raviſſemens, ces extaſes, ſont la preuve d'une intime communion avec Dieu, le ſceau de la régénération. Les commencemens en ſont terribles de cette régénération, ce ſont de vives allarmes, de cruelles agitations, excitées par le ſentiment

de

de notre misère & de notre corruption: c'est un état d'accablement, peu différent du desespoir; état affreux à la vérité, mais par lequel il faut nécessairement passer, & qui ne laisse pas cependant d'avoir ses *douceurs* en ce qu'il marque que *l'œuvre de la Régénération s'opère*. Et quand on a une fois essuyé toutes ces transes, on est converti, on est *en état de grace*; & c'est dans cet état, qu'on savoure à longs traits les *suavités ineffables des ravissemens* dont nous avons parlé. Dans ce Système il n'est point question de vertu, une crainte servile, & une vaine sécurité, qui se succèdent tour à tour, y tiennent lieu de tout. C'est donc avec raison que Mr. *Stinstra* met au nombre des caractères du *Fanatisme* le mépris de la vertu: il suit assez naturellement de ce goût pour les sentimens intérieurs. Nous pourrons avoir occasion de nous étendre un peu plus sur ce caractère dans la suite de cet extrait.

Il n'y a peut-être personne qui ne puisse se rappeller quelque exemple des symptomes singuliers qu'on met au nombre des caractères du *Fanatisme*. Qui n'a pas ouï parler des *Petits Prophètes* des Cevennes, qui ont fait tant de bruit à Londres au commencement de ce siècle? Qui ignore les extravagances des Jansenistes sur le tombeau de l'Abbé Paris? Qu'on se rappeller les convulsions, les extases, des uns & des autres, & tant de traits répandus dans les histoires de tous les Fanatiques, on imaginera sans pei-

ne ce que l'Auteur peut dire ſur cet article.

On voit aſſez par ce que nous avons dit jusques ici, que le *Fanatisme* doit produire pluſieurs mauvais effets. Et d'abord on ne ſauroit nier qu'il ne tende à bannir du cœur toute Religion raiſonnable. Il mépriſe la raiſon, il ne veut pas qu'elle ſoit écoutée dés qu'il s'agit de la Religion, comment donc ceux qui y ſont livrés pourroient-ils conſerver du goût pour une Religion raiſonnable? Le Chriſtianisme eſt fondé ſur les principes les plus ſolides de la raiſon, vouloir l'en bannir c'eſt s'éloigner de l'Evangile, c'eſt en quelque ſorte en renverſer la nature, & c'eſt préciſément à quoi mène le *Fanatisme*. Quel tort ne fait-il point d'ailleurs à la Religion, du manteau de laquelle il ſe couvre? La Religion Chrétienne, ſi noble, ſi aimable, ſi digne de Dieu, propoſée telle qu'elle eſt dans l'Evangile, n'eſt-elle pas toute différente dans le Syſtème du Fanatique? Il ne nous offre, ſous le nom de Religion, que les chimères & les ſonges d'une imagination creuſe, des grimaces, des contorſions ridicules. *Les Eſprits forts* n'ont garde de ne pas employer les armes qu'on leur fournit par-là contre la Religion, ils rejettent ſur elle le blâme de toutes ces extravagances, ils affectent de croire qu'elles en ſont une ſuite néceſſaire, & bâtiſſant là-deſſus, il leur eſt aiſé de montrer qu'elle ne ſauroit venir de Dieu. Ils réüſſiſſent par-là à attirer dans leur parti nom-

nombre d'esprits superficiels, qui n'aprofondissant rien, n'ont jamais étudié les vrais principes du Christianisme, sans parler de ceux qui sont intéressés à trouver le Système des incrédules fondé en raison.

Un autre mal que fait le *Fanatisme* à la Religion, c'est qu'il y introduit le joug de l'autorité humaine. Un Fanatique qui s'est fait des sectateurs, auxquels il a persuadé que c'est l'Esprit de Dieu qui l'anime & le dirige, s'arroge dés-lors un pouvoir absolu sur eux, il exige qu'on reçoive ses enseignemens comme autant d'oracles, & que l'on suive ses ordres avec une entière soumission. Ainsi on prive Dieu d'un honneur qui lui est dû à lui seul, pour le transporter à de foibles & d'orgueilleux mortels. C'est ainsi que le *Fanatisme* a produit ce grand nombre d'Ordres Monastiques de l'Eglise Romaine, où l'obéissance aveugle aux commandemens des Supérieurs est un des principaux points que l'on fait vœu d'observer.

Outre cela, le *Fanatisme* ouvre encore la porte aux plus grandes erreurs. Dés qu'une fois on s'est livré à ce travers, on est par cela même en proie à toute sorte de séductions, il n'est point de doctrine, si pernicieuse, si absurde qu'elle puisse être, qu'on ne soit disposé à recevoir. Si la raison cesse une fois de gouverner l'imagination & les passions, il n'est point d'abime où l'on craigne de se jetter : *on se laisse emporter à tout vent de doctrine par la tromperie des hommes, & par leur adresse*

dreſſe dans l'art de ſéduire. Tant d'erreurs groſſières qui ont deshonoré le Chriſtianisme, tant d'abſurdités conſacrées chez tous les peuples ſous le nom reſpectable de la Religion, ne prouvent que trop bien ce que dit ici Mr. *Stinſtra* de ce mauvais effet du *Fanatisme.*

Nous avons dit plus haut que le mépris de la vertu eſt un des caractères du *Fanatisme*, & cela n'eſt pas difficile à montrer. Sans la raiſon, nous ne pouvons connoitre ni la nature ni le prix de la vertu, ni l'obligation qui nous eſt impoſée de la pratiquer, ni l'importance infinie dont elle eſt dans la Religion. Or les Fanatiques font très-peu de cas de la raiſon, ils ne ſauroient donc avoir beaucoup d'eſtime pour la vertu: ils la connoiſſent même ſi peu, qu'ils croient dangereux de s'y attacher avec zèle; par-là, diſent-ils, on vient à ne chercher que ſa propre juſtice, & à prétendre ſe ſauver par ſes œuvres. D'ailleurs, que ſont les bonnes œuvres, ſi elles ne ſont pas produites par l'opération de l'Eſprit, telle que la conçoit le Fanatique? Des vertus Payennes tout-au-plus, indignes par conſéquent de l'attachement & de l'eſtime d'un *Régénéré*, d'un Chrétien ſpirituel *& illuminé.* Ayez la foi, ou plutôt attendez que l'*Eſprit* opère en vous cette ſalutaire diſpoſition, c'eſt tout ce que le Fanatique exige de vous. Si par la foi l'on entend une conviction ſolide, une perſuaſion éclairée des vérités de l'Evangile, il n'eſt point de Chrétien, qui n'en doive reconnoitre la néceſſité; mais

ce n'eſt pas-là l'idée que les Fanatiques s'en forment, au-contraire, ils la rejettent avec horreur : ce qu'ils appellent la foi eſt un aſſemblage d'imaginations mal fondées, d'impreſſions qui affectent fortement le cœur, d'émotions qui transportent l'ame, de ſentimens & de prétendues expériences intérieures. Et l'on ne craint point de ſoutenir, que cette foi produit d'elle-même & néceſſairement les bonnes œuvres comme un arbre produit ſon fruit. Ces principes ne vont-ils pas directement à détruire la vertu, & à anéantir tout zèle pour elle?

Cela ſuffiroit pour rendre le *Fanatisme* haïſſable, mais Mr. *Stinſtra* ne s'en tient pas là. Après avoir montré que le *Fanatisme* enlève à la vertu ce qui en fait la force, qu'il affoiblit tous les liens de l'obligation morale, il ajoute, que dés qu'il a pris le deſſus, il peut jetter ſes ſectateurs dans les plus grands crimes. Il eſt aiſé, dit-il, de concevoir à quels excès peuvent ſe porter des gens qui ne reſpectant plus la raiſon ne ſuivent qu'une imagination en desordre & des paſſions ſans frein. Dans cet état, ils s'abandonneront ſans reſerve à tous leurs penchants.

L'orgueil eſt un des caractères du *Fanatisme*, il produit naturellement l'intolérance. Auſſi peut-on dire, qu'il n'eſt point de perſécuteur plus barbare qu'un Fanatique, dés qu'il a le pouvoir en main. Faut-il s'inſinuër dans les eſprits? ſe faire des partiſans? on ne parle que de charité & de douceur, mais on ne ſoutient pas longtems ce langage. Au dé-

défaut des supplices, que l'on n'a pas le pouvoir d'infliger, on employe la calomnie contre ceux qui sont dans d'autres idées, ce sont des hérètiques, des infidèles, des impies: il n'est rien qu'on ne se croie permis pour les noircir & pour les perdre. Tout devient légitime pour qui soutient les intérêts du ciel, & défend la cause de Dieu lui-même, car c'est toujours le prétexte dont le *Fanatisme* couvre ses plus odieux attentats. Peu de gens seront surpris de ce que Mr. *Stinstra* avance ici: il n'en sera peut-être pas de même de ce qu'il ajoute, que ceux qui se livrent au *Fanatisme*, deviennent souvent sujets à l'yvrognerie, ou sont du-moins fort en danger de le devenir. Des gens, qui tiennent peu de compte des devoirs de la morale, sont fort exposés à donner dans ce vice, sur-tout s'ils ont quelque penchant aux excès & à la volupté. D'ailleurs le Fanatique tombe souvent dans des extases, dans des défaillances qui affoiblissent le corps; & quoiqu'on attribue tout cela à l'action de l'Esprit de Dieu, on ne laisse pas d'avoir besoin de cordiaux & de restaurans. Il s'en offre de tout prêts dans des liqueurs fortes & agréables au goût: ces liqueurs échauffent l'imagination, elles mettent le Fanatique dans cet heureux état où il croit éprouver l'action de l'Esprit, manquera-t-il à la prémière occasion de recourir à un remède dont les effets sont si admirables? Il lui devient enfin absolument nécessaire ce remède par l'usage continuel qu'il

en

en fait, & bientôt ce n'eſt plus qu'à l'aide de ces liqueurs ſpiritueuſes qu'il peut rappeller l'Eſprit en lui ou ſe conſerver dans la diſpoſition à le recevoir.

Un autre vice que le *Fanatisme* favoriſe, c'eſt l'impureté. Ces liaiſons intimes, qui ſe forment entre des perſonnes de différent ſexe, ſous le prétexte d'une union purement religieuſe & intérieure, donnent ſouvent lieu à des déſirs, que la raiſon, qu'on fait profeſſion de ne pas écouter, ne reprimera pas, & dés qu'une fois ces déſirs ſe ſont emparés du cœur, la difficulté d'y reſiſter, la facilité des occaſions, le desordre, le trouble de l'imagination, les attraits ſéducteurs de la volupté, tout porte à les ſatisfaire; & par combien d'exemples ne pourroit-on pas prouver la vérité de ce qu'avance ici notre Auteur ?

Dans l'Article ſuivant, on ſoutient que le *Fanatisme* porte aux plus grands attentats contre le Gouvernement & la Société civile: on en apporte pour preuve les abominables excès dont ſe rendirent coupables dans le 16e. ſiècle les *Anabatiſtes de Munſter*; & que n'auroit-on pas pu dire de ce qui ſe paſſa en France dans ce même ſiècle, & au commencement du 17e? Ne fut-ce pas le *Fanatisme* qui arma Ravaillac contre le plus grand & le meilleur des Rois? Ces exemples font bien voir que le portrait, que Mr. *Stinſtra* fait du *Fanatisme*, quelque affreux qu'il ſoit, n'eſt pourtant point exagéré.

Au-reſte l'Auteur a ſoin d'avertir, qu'il ne

prétend nullement accuſer tous les Fanatiques, ni quelques-uns d'entre eux en particulier, de donner dans les excès dont il vient de parler: tout ce qu'il s'eſt propoſé, c'eſt de montrer que le *Fanatisme*, quand il eſt dans toute ſa force, eſt de nature à produire tous ces horribles effets; & c'eſt à notre avis ce dont & la raiſon & l'expérience ne permettent pas de douter.

Le *Fanatisme* n'eſt pas moins contraire au bonheur des Particuliers qui s'y livrent, qu'au bien de la Société. Souvent il attire les plus grands maux ſur ceux qu'il ſéduit. Pluſieurs égarés par le zèle inſenſé qu'il inſpire, oublient le ſoin de leurs affaires temporelles, négligent leur famille, leur profeſſion, lui ſacrifient tout, & ſe réduiſent à l'indigence. D'autres, plus malheureux encore, infatués de ſes chimères, triſtes victimes d'une imagination en deſordre, tombent ſouvent dans une noire mélancholie, que ni les ſecours de la raiſon, ni les lumières de la Religion, ne peuvent diſſiper: toujours livrés à une humeur ſombre & chagrine, ils paſſent leurs jours infortunés dans les plus cruelles agitations, & meurent d'ordinaire en proie au plus funeſte deſeſpoir.

Tels étant les cruels effets du *Fanatisme*, peut-on l'avoir trop en horreur, & ne doit-on pas être ſurpris qu'il puiſſe dans aucun tems ſe faire des partiſans? Il y a, dit Mr. *Stinſtra*, & dans la conſtitution de l'homme & dans l'état actuel du Chriſtianisme, des

cir-

circonſtances extrêmement favorables au *Fanatisme*, dont il ſait fort bien ſe prévaloir, & par le moyen desquelles il peut ſe faire jour lorsqu'on s'y attend le moins. C'eſt à l'examen de ces diſpoſitions & de ces circonſtances que notre Auteur deſtine le III^{e}. Article de ſa Lettre.

D'abord l'Auteur inſiſte ſur l'ignorance où ſont plongés pluſieurs Chrétiens, qui ſemblent à peine connoitre les prémiers élémens de leur Religion. On ſent aſſez combien cette ignorance favoriſe les progrès du *Fanatisme*. On lui fraie encore le chemin en divers lieux par les principes erronés qu'on y reçoit. Il eſt pluſieurs Sociétés Chrétiennes, où l'on ſoutient, comme des points eſſentiels, des préjugés qui choquent directement le bon ſens. Mr. *Stinſtra* range dans cette claſſe les idées que ſe font quelques Théologiens de Dieu, de ſa conduite envers les hommes, de ſa grace, de la redemtion en JE'SUS-CHRIST, de la foi, & de quelques autres Articles. Quelquefois on affecte de mépriſer la morale: on ſemble prendre à tâche de rabaiſſer le prix de la vertu plus ſouvent encore: on combat ouvertement la raiſon, on fait tous ſes efforts pour en proſcrire l'uſage. Il n'eſt pas ſurprenant que des gens imbus de ces doctrines ſe laiſſent ſouvent entrainer au *Fanatisme*, ſur-tout s'ils ont une imagination forte & des paſſions faciles à émouvoir, diſpoſitions à la faveur desquelles les Fana-

tiques ſavent fort bien s'inſinuër dans l'eſprit de ceux qu'ils veulent gagner. A ces cauſes on en joint trois autres, ſavoir, une diſpoſition vicieuſe du corps, la dépravation des mœurs, un certain principe contagieux dans le *Fanatisme*, à quoi le Traducteur ajoute avec raiſon les perſécutions pour la Religion : c'eſt à cette cauſe qu'il croit devoir attribuër le *Fanatisme* qui s'introduiſit parmi les Réformés des Cevennes quelques années après la revocation de l'Edit de Nantes. Tout cela mérite d'être vu dans l'ouvrage-même, le peu d'espace qui nous reſte ne nous permet pas de nous y étendre.

La même raiſon nous obligera d'être fort court ſur le 4ᵉ. Art. où l'on indique les moyens & les ſecours, qui peuvent mettre à couvert des atteintes du *Fanatisme*. D'abord l'Auteur conſeille de reflêchir, ſérieuſement ſur ce qu'il a dit de ſes funeſtes effets, & de ſes cauſes. Il exhorte enſuite fortement à faire uſage de la raiſon dans la Religion, & à l'étude de l'Ecriture Sainte. L'objection, que la raiſon eſt corrompuë, & qu'ainſi on ne peut pas s'y fier, eſt fort ſolidement refutée dans cet Article. On y remarque que la raiſon, entant qu'elle eſt le rapport eſſentiel des choſes entre elles, ne peut jamais ſe corrompre. Elle eſt éternelle, immuable, fondée dans la nature des choſes. Priſe pour l'entendement, ou pour la faculté de découvrir ce rapport des choſes, elle peut s'enrouiller, ſi l'on peut parler ainſi, & devenir inutile par

une

une crasse ignorance & par le manque de réflexion. Les préjugés, de fausses imaginations, des passions déréglées, peuvent l'obscurcir & la corrompre, mais recommander d'en faire usage, c'est précisement exhorter à la cultiver, à écarter tous les obstacles qui peuvent empêcher de juger sainement des choses. S'il faut d'autres secours pour vaincre ces obstacles, Dieu nous les donne dans les Saintes Ecritures, destinées à soutenir notre raison, à l'éclairer, à l'étendre, à la perfectionner. Il faut donc étudier ce divin livre avec application & avec soin, mais il faut apporter à cette étude un cœur honnête & bon, un esprit dégagé, autant qu'il se peut, de tous les préjugés, qui nous font chercher dans l'Evangile plus ce que nous souhaitons d'y trouver que ce qu'il contient réellement. Il seroit à souhaiter que tous les Chrétiens pratiquassent exactement tout ce que Mr. *Stinstra* recommande ici avec tant de zèle & de force, on se feroit des idées bien plus saines de la Religion, que celles qu'en ont tant de gens; par là on en banniroit non seulement le *Fanatisme*, qui lui est si nuisible, mais encore tant d'étranges Systèmes qui le favorisent, ou qui exposent l'Evangile aux railleries des Incredules.

L'Auteur conseille encore, pour se préserver du *Fanatisme*, de travailler à reprimer la fougue de l'imagination & des passions, d'éviter le commerce des Fanatiques, & tout excès nuisible au corps, de s'attacher constamment à

la pratique de la vertu, & enfin de considérer que le *Fanatisme* s'est glissé dans toutes les Religions. Tous ces divers Articles sont très-bien traités, & renferment plusieurs choses dignes de la plus sérieuse attention. Nous nous y arrêterions avec plaisir, mais cet extrait n'est peut-être déjà que trop long. D'ailleurs nous en avons dit assez pour donner une idée de l'ouvrage de Mr. *Stinstra*, & pour faire naître à nos Lecteurs le désir de le parcourir: nous ne croyons pas qu'ils auront lieu de regretter le tems qu'ils y emploieront (†).

ARTICLE IV.

NOUVEL ABRÉGÉ CHRONOLOGIQUE *de l'Histoire d'*Angleterre, *contenant les Evènemens qui y sont rélatifs, depuis l'invasion des Romains jusqu'à la quinzième année de* George II. *les Actes du Parlement, les Créations, les Guerres, les Batailles, les Siéges, &c. Traduit de l'Anglois de M.* SALMON, *Auteur de l'Histoire moderne, &c. à* Paris, *chez* Rollin fils & Jombert. 1751. grand *in octavo* 2. voll. Tome I. pp. 614. sans la Préf. Tome II. pp. 573.

CE n'est point ici un ouvrage pareil à celui de M. le Président *Hénault*; & il n'est

(†) NB. On a oublié de mettre un * à la tête de cet extrait.

n'eſt pas étonnant qu'il n'en exiſte pas deux de cette force. Mais on peut dire pourtant que c'eſt la matière d'un ſemblable *Abrégé Chronologique* encore en fuſion, & d'où un habile Ouvrier tireroit ce que M. *Hénault* a tiré des Chroniqueurs François. En attendant on peut faire uſage du livre de M. *Salmon*; & l'Angleterre l'a tellement goûté qu'il s'y en eſt fait pluſieurs éditions. Il avoit déjà été traduit auſſi en d'autres langues. Le Traducteur François réduit l'idée, qu'il donne de ſon travail, à dire; „ qu'il s'eſt toujours „ ſubſtitué en la place de ſon Auteur, & a „ cru devoir, pour la mieux remplir, appel- „ ler comme lui du nom d'Ennemis ceux- „ même de ſa Nation; entendre comme les „ Anglois la livre ſterling par le ſeul mot de „ livre, & borner tous les changemens qu'il a „ faits à la réduction du vieux au nouveau „ ſtyle, & à la correction de beaucoup de da- „ tes, qui n'étoient pas exactes."

Dans la Préface, l'Auteur commence par des réflexions générales ſur l'utilité de la Chronologie. Le défaut de préciſion des Anciens à cet égard eſt cauſe que la plus grande incertitude règne dans les époques des évènemens les plus fameux. Le tems de la ruïne de Troye & celui de la vie d'Homère nous ont été ſi diverſement transmis, que pluſieurs Savans ont été juſqu'à douter qu'il y aît eu une Troye & un Homère. Le tems de la fondation de Rome n'eſt pas plus certain; celui de la priſe de Conſtantinople,

(évènement si mémorable, & d'ailleurs de si fraîche date,) est déjà un sujet de controverse: enfin les plus habiles Chronologistes ont fait & font sans cesse des efforts, dont on ne sauroit se promettre un succès complet, pour concilier les Ecrivains sacrés, tant entre eux qu'avec les Auteurs profanes.

Les plus fameux Historiens ne se sont jamais piqués d'une exactitude scrupuleuse en fait de dates, ni de ranger les évènemens sous les années auxquelles ils se rapportent: ils ont craint l'espèce de monotonie qui en résulte. En effet il seroit fâcheux que nos plus belles Histoires fussent converties en Journaux ou Gazettes; mais n'y auroit-il point un art de rapprocher ces deux extremités? L'Histoire de M. *de Thou* en est-elle moins belle pour être écrite suivant l'ordre des tems?

M. *Salmon* répond succinctement aux difficultés qu'on pourroit faire contre l'exécution de son ouvrage, & en particulier contre l'allégation d'une infinité de petits faits, qui paroissent n'être pas intéressans. Il a raison de dire qu'il suffit que ces détails intéressent, ou la Nation, ou même un certain nombre de Particuliers, pour qu'il aît été autorisé à les insérer dans un ouvrage, qui n'est à proprement parler qu'un Répertoire. Nous allons en donner deux échantillons, l'un de l'Histoire ancienne, l'autre de l'Histoire moderne.

Le prémier comprendra le début, qui renferme tout ce qui a précedé l'Ere Chrétienne.

„ Ju-

„ Jules César fit sa prémière descente dans „ la Grande Brétagne en Automne, l'an du „ Monde 3897. 53. ans avant Jésus-Christ.

„ Il envoya d'abord Comius, Roi de l'Artois, pour inviter les Princes Brétons à s'allier avec les Romains; mais Comius fut „ fait prisonnier, & les Brétons ne le rendirent „ que lorsque vaincus par César ils se virent forcés à lui demander la paix.

„ Les Vaisseaux, sur lesquels avoit été embarquée la Cavalerie Romaine, furent ensuite dispersés: alors les Brétons commencèrent leurs hostilités, & enveloppèrent „ une des Légions ennemies; ils l'eussent „ ruïnée, si César, hâtant sa marche, ne les „ eût encore une fois vaincus, & forcés à „ lui donner des ôtages. Lorsque le Romain „ eut ces gages de leur fidélité, il fit rembarquer toutes ses Troupes, & regagna le „ Continent vers l'Equinoxe d'Automne.

„ La Grande Brétagne, lors de la prémière invasion des Romains, étoit divisée en „ plusieurs petits Royaumes, ou Principautés: mais les Brétons se réünirent tous sous „ un seul Chef (Cassibelan) pour s'opposer „ à cette descente.

„ César fit l'année suivante (52. avant Jésus-Christ) une nouvelle tentative: il débarqua „ dans la Grande Brétagne avec cinq Legions „ & deux mille chevaux, s'avança vers la „ Tamise, la passa à Coway-Stakes, près de „ Oatlands, & pénétra jusqu'à Verulam, la „ Capitale de Cassibelan.

„ Ce prémier Chef des Brétons, & tous
„ les Princes de la Brétagne méridionale,
„ cedèrent aux forces Romaines, & donnè-
„ rent des ôtages à César: celui-ci fit rem-
„ barquer ses Légions, se porta vers Rome,
„ & manifesta ses prétentions à l'Empire. Les
„ Romains se virent engagés en des guerres
„ civiles; & les Brétons jouïrent durant 90.
„ ans d'une tranquilité parfaite.

„ Il est de tradition que César, dans ses
„ deux expéditions, vint s'embarquer à Ca-
„ lais, ou à Boulogne, & débarqua près de
„ Deal dans le Kent.

Voici à présent le commencement de l'année 1689. On verra, par les expressions de l'Auteur, de quel œil il envisage la fameuse Révolution d'alors.

„ 22. Février. La Princesse d'Orange arriva
„ de Hollande à Whitehall.

„ 23. Février. Les Lords & les Commu-
„ nes déclarèrent de concert par une addresse
„ à L. A. R. que la Couronne devoit être
„ censée leur appartenir, que tout s'exécute-
„ roit desormais en leur nom, que le Trô-
„ ne leur seroit commun durant toute leur
„ vie, qu'il appartiendroit ensuite à celui des
„ deux qui survivroit à l'autre, que leurs
„ Descendans y monteroient après eux, que
„ la Princesse Anne de Dannemarc leur suc-
„ céderoit au défaut de leur Postérité, &c.

„ Le prétendu *Libérateur* de la Nation por-
„ ta plus loin ses prétentions, & demanda
„ que le Parlement lui accordât avec le titre

„ de

„ de Roi toute l'autorité Royale. Il allégua,
„ pour l'obtenir plus surement, cette autori-
„ té, que la Princesse son Epouse étoit hors
„ d'état d'embrasser aucune partie du Gou-
„ vernement, & menaça d'ailleurs *ses chers*
„ *Anglois* de les livrer au Roi, qu'ils avoient
„ si vivement persécuté, & aux Papistes, qui
„ avoient tant de fois projetté la ruïne des
„ Protestans, s'ils ne se hâtoient de seconder
„ ses généreuses intentions, & de profiter de
„ tous les moyens qu'il leur offroit de pour-
„ voir à la défense de la Religion, & de pré-
„ venir les révolutions & toutes les calamités
„ qui les menaçoient.

„ Guillaume-Henri de Nassau, Prince d'O-
„ range, (fils posthume de Henri-Guillau-
„ me, Prince du même nom, & de Marie,
„ fille de Charles I.) & la Princesse Marie,
„ fille de Jaques II. furent proclamés Roi
„ & Reine d'Angleterre, d'Ecosse, de Fran-
„ ce, & d'Irlande.

„ 28. Février. Guillaume III. se rendit à
„ Westminster, & y harangua les deux Cham-
„ bres du Parlement: il les remercia du zèle
„ qu'elles avoient montré pour les vrais inté-
„ rêts de la patrie, de leur attachement à sa
„ Personne, de leur exactitude à pourvoir
„ aux besoins publics, & de l'ardeur avec
„ laquelle avoient été saisis tous les moyens
„ qui s'étoient offerts de favoriser la propa-
„ gation de la Religion Protestante: il les ex-
„ horta d'ailleurs à ne rien ménager pour fixer
„ la paix dans ses Etats, & faire oublier à

„ ses

„ *ſes malheureux Peuples* les *grandes* calamités
„ qu'ils avoient eſſuyées

„ 17. Mars. Les Députés, qui avoient été
„ chargés de préſenter la dernière Addreſſe,
„ firent rapport à la Chambre de la Réponſe
„ du Roi, & déclarèrent qu'il attendoit en-
„ core quelque ſecours de la part des Etats-
„ Généraux, & ſe flattoit en même tems
„ que les fraix de ſon *heureuſe expédition* ſe-
„ roient exactement rembourſés à L. H. P.

On ne ſauroit donner d'autre idée de ce livre, à moins que d'en vérifier exactement le contenu; ce qui ne peut convenir qu'à ceux qui ont des raiſons particulières de s'impoſer une tâche auſſi pénible.

ARTICLE V.

ECRITS *pour & contre les Immunités prétenduës par le Clergé de* France. Tome IV. *qui contient le Recueil de Pièces concernant les affaires du Clergé de* France, *avec des Remarques Préliminaires ſur chacune, les Extraits des Procès-Verbaux, & la Lettre de M. l'Archevêque de* * * *, *à un Conſeiller d'Etat. A* la Haye 1751. *in octavo* pp. 268.

NOus avons déjà fait connoitre ce Recueil, & ce qu'il a d'intéreſſant, tant par

par les matières qui concernent les Pièces dont il est composé, & la manière dont elles y sont traitées, que par le prix particulier que leur donnent les conjonctures. Il ne s'agit donc que d'indiquer le contenu de ce volume, & de détacher quelques-unes des remarques qui servent à l'intelligence des Ecrits en question.

Les Pièces que fournit le Tome IV. dont nous rendons compte, sont : 1. *Déclaration du Roi du* 27. *Octobre* 1711. 2. *Déclaration du Roi du* 8 *Octobre* 1726. 3. *Extrait de l'Edit du mois de Mai* 1749. 4. *Discours des Commissaires du* 17. *Août* 1750. 5. *Réponse de l'Assemblée.* 6. *Lettres Patentes du* 15. *Juin* 1727. 7. *Déclaration du Roi du* 17. *Août* 1750. 8. *Lettre au Roi du* 19. *Août* 1750. 9. *Remontrances du* 19 *Sept.* 1750. 10. *Autres du même jour.* 11. *Arrêt du Conseil du même jour.* 12. *Remontrances du même jour.* 13. *Déclaration du Clergé du* 19. *Sept.* 1750. 14. *Arrêt du Conseil, portant suppression du livre intitulé* Lettres, &c. 15. *Censure du livre précedent.*

On trouve ensuite les *Extraits des Procès-Verbaux du Clergé*, qui prouvent évidemment que les Dons, offerts au Roi par le Clergé, ont toujours été demandés, accordés & reçus, comme Dons gratuits, libres, & volontaires; & la *Lettre de M. l'Archevêque de* * * *. *à un Conseiller d'Etat.*

Nous allons nous attacher aux Remarques, qui précèdent les Lettres Patentes du 15. Juin

Juin 1727. & la Déclaration du 17. Août 1750. concernant la confection d'un nouveau Departement général pour les impositions du Clergé de France. Elles remettront sous les yeux du Lecteur l'état de la question de cette fameuse affaire, ou du-moins le prétexte dont on s'est servi pour rendre comptable un corps qui croyoit avoir acquis par prescription le droit de recevoir sans aucune obligation de restituer. Le siècle où nous vivons a bien l'air d'ôter à la phrase proverbiale, *Prendre sur l'Autel*, tout ce que l'esprit de superstition, qui régnoit dans les siècles précedens, y avoit attaché d'odieux. Voici donc à quoi il faut remonter pour être au fait des recherches qu'on a intentées au Clergé.

Il a toujours été maintenu dans le droit de répartir & de recouvrer les subsides que les Biens Ecclésiastiques, dont il est l'Administrateur, doivent à l'Etat dans les besoins publics. La répartition de ces subsides se fait par les Assemblées générales sur chaque Diocèse, & par les Chambres Diocésaines, sur chaque Bénéfice & Communauté. Le recouvrement s'en fait par des Receveurs Diocésains, des Receveurs-Provinciaux, & un Réceveur-Général. Les contestations sur cette matière se portent en prémière instance devant les Chambres Diocésaines, & par appel devant les Chambres souveraines Ecclésiastiques. Tel est l'ordre & la forme de l'administration du Clergé.

Quel-

Quelque juste qu'elle soit, elle est néanmoins sujette à de grands inconvéniens, parce qu'elle est guidée par une règle vicieuse. En-effet, le Clergé a été jusqu'à présent obligé de régler la répartition de ses impositions sur deux Departemens très-défectueux; l'un de 1516. & l'autre de 1641. rectifié en 1646.

Il s'est glissé beaucoup d'erreurs dans la confection de ces Departemens. Celui de 1516. se fit sans le secours des Déclarations, & sur une simple estimation de la valeur des Biens. Chaque Diocèse nomma des Commissaires particuliers pour proceder à cette estimation, & à la confection de son *Pouillé*; & le Clergé nomma des Commissaires-Généraux, pour dresser en conséquence de ces *Pouillés* un Departement. Celui de 1641. se fit dans la même forme, mais avec encore moins de précaution; car l'on n'y employa que des Commissaires-Généraux. Aussi fut-on obligé de le rectifier en partie en 1646.

Depuis ces Departemens faits, il est survenu beaucoup de changemens dans le temporel de l'Église: des Etablissemens ont été détruits, d'autres ont été érigés: les uns ont perdu, ou aliéné, des Biens, d'autres en ont acquis; des Fonds se sont détériorés, d'autres se sont améliorés: la valeur & la forme de la monnoie ont varié.

Toutes ces erreurs & ces révolutions ont produit l'injustice qui règne dans la répartition des impositions du Clergé: injustice très-contraire à son intérêt & à son honneur, puis-

puisqu'elle ruïne un grand nombre de Bénéficiers, en absorbant la partie la plus claire de leur revenu, & qu'elle fait soupçonner les Chambres Diocésaines d'avoir double poids & double mesure.

Ces abus si préjudiciables au Clergé excitèrent au commencement de ce siècle les plaintes de tous ses membres. L'Assemblée de 1705. les porta aux piés du Trône; mais la guerre, qui agitoit alors l'Etat, fit différer le remède à la prémière Assemblée qui se tiendroit après la conclusion de la Paix.

Malgré les instances réïtérées du Clergé, la mort de Louïs XIV. & d'autres circonstances prolongèrent ce retardement jusqu'en 1725. L'Assemblée, qui se tint alors, commença à examiner cette affaire; mais le tems ne lui permit pas de rien statuer à ce sujet. L'Assemblée de 1726. reprit cet ouvrage; & après de longues discussions & de mûres délibérations, elle ne trouva point de moyen plus sûr & plus facile pour réüssir que la voie des Déclarations.

En conséquence elle délibéra que tous les Bénéficiers & toutes les Communautés fourniroient des Déclarations de leurs Biens aux Chambres Diocésaines, qui les examineroient juridiquement & en feroient des *Pouillés*; & que ces Chambres enverroient ces *Pouillés* à une Assemblée générale, qui les reviseroit, & feroit en conséquence un Departement. Cette Déclaration fut confirmée en 1727. par des Lettres Patentes.

Quel-

Quelques formalités prescrites par les Déclarations formèrent des difficultés, & empêchèrent la plupart des Diocèses de fournir leurs *Pouillés* à l'Assemblée de 1730. Elle leva ces difficultés, afin que l'Assemblée de 1735. pût consommer l'ouvrage: cependant elle travailla sur les pièces qui lui furent fournies, & dressa un plan de Departement; dont voici l'esprit & la forme.

Une égalité même proportionnelle seroit vicieuse dans les impositions du Clergé. En effet un Bénéfice à charge d'ame doit être moins imposé qu'un Bénéfice simple. Un pauvre contribuable est moins en état qu'un riche de supporter sa charge. Par exemple, une Cure de 300. livres sera plus obérée par une taxe de 100. livres qu'une Cure de 3000. livres par une taxe de 1000. livres. La raison en est sensible.

Aussi l'Assemblée divisa les contribuables en onze classes, & assigna une taxe à chacune d'elles. Elle plaça dans la 1^e. les Bénéfices à charge d'ame au-dessous de 400. livres; dans la 2^e. ceux depuis 400. livres jusqu'à 1000. dans la 3^e. ceux au-dessus de 1000. liv. dans la 4^e. les Bénéfices à résidence au-dessous de 600. liv. dans la 5^e. ceux au-dessus; dans la 6^e. les Communautés de Filles qui ont moins de 150. liv. de revenu par tête pour chaque Religieuse professe; dans la 7^e. celles qui en ont plus; dans la 8^e les Communautés d'hommes qui ont moins de 200. liv. de revenu par tête pour chaque Re-

ligieux Profès ; dans la 9e. celles qui en ont plus ; dans la 10e. les Bénéfices ſimples au-deſſous de 300. liv. enfin dans la 11e. ceux au-deſſus.

Cette ſage diſtinction fait connoitre d'un coup d'œil quel Diocèſe doit plus ou moins contribuër, non pas à raiſon de ſon revenu, mais à raiſon de la quotité & de la force de ſes contribuables.

C'eſt cet ouvrage, prudemment projetté, & heureuſement commencé, mais interrompu depuis, & auquel les guerres ſurvenues ont empêché de mettre la dernière main, que le Roi veut conduire à ſa perfection. Quelques formes contraires à l'immunité eccléſiaſtique, & quelques particularités onéreuſes, ont excité des oppoſitions & des Remontrances de la part du Clergé. Mais il n'y a aucun lieu de douter que la raiſon ſoutenuë de l'autorité Royale, n'applaniſſe toutes ces difficultés.

ARTICLE VI.

*Suite de l'*EXAMEN *du moyen propoſé par Mr.* JAQUES BERNOULLI.

XXII. Ce que nous avons dmontré jusqu'ici au ſujet des pendules ſimples, eſt tellement lié avec une des plus conſtantes loix de la nature, que nous pouvons affirmer à pré-

ſent

ſent comme une choſe certaine, que dans les pendules compoſés quelconques, on trouvera toujours une parfaite égalité entre les forces qui pouſſent en avant, & celles qui ramènent en arrière. Quoiqu'on pût facilement faire voir la choſe par le centre d'oſcillation, elle paroit ſi conforme aux loix éternelles de la nature, qu'on peut à juſte titre la mettre au rang des prémiers principes de la Méchanique. De même donc que dans les preſſions ou forces mortes la réaction eſt toujours égale & contraire à l'action, de même auſſi une égalité toute ſemblable a lieu dans les percuſſions, & il faut d'autant moins s'en étonner que chaque percuſſion peut être ramenée à des preſſions. Chaque coup ne ſauroit donc produire plus de forces qu'il n'en faut pour engendrer le mouvement des corps qui ſe choquent; & par cette raiſon l'invention de M. *Bernoulli* ne ſauroit être propre à faire avancer les vaiſſeaux, & toute autre, qui conſiſtera dans une machine renfermée dans l'intérieur du vaiſſeau, ſans être appuyée ſur aucun principe extérieur, ne ſera jamais plus efficace.

XXIII. Ce principe étant donc établi, nous nous trouvons en état de réſoudre des Problêmes, qui ſans cela ſeroient d'une difficile ſolution. Tels ſont ceux où l'on ſuppoſeroit le pendule flexible, ou bien ne ſe mouvant pas dans le cercle, mais dans quelque autre ligne courbe, ou bien rencontrant quelque reſiſtance & des obſtacles d'un genre

particulier, ce qui répandroit dans le calcul des difficultés insurmontables, ou enfin s'il s'agissoit d'une machine placée dans le vaisseau, & qui deployât sa force sur lui, en partie par des pressions, en partie par des percussions. Malgré la complication de tous ces cas, nous pouvons néanmoins affirmer avec certitude qu'il demeurera une parfaite égalité entre les forces qui poussent le vaisseau en avant, & celles qui le ramènent dans la direction opposée. Et même si ces forces sont toutes pressantes ou mortes, cet équilibre existe à chaque instant; mais si la machine y joint des percussions, alors l'équilibre n'aura pas lieu à chaque instant, & il pourra arriver que pendant un intervalle de tems il soit poussé en avant par les forces pressantes; mais cet effet sera aussi-tôt entièrement détruit par la percussion suivante. En-effet, tant que la machine-même sera en mouvement, & placée hors de l'état d'équilibre, le navire recevra une impression du mouvement, mais le retour de la machine à sa prémière situation y ramènera de même le vaisseau.

XXIV. On appercevra beaucoup plus clairement la raison de ce principe, si l'on suppose d'abord l'eau privée de toute resistance, ensorte que le vaisseau puisse conserver perpetuellement le mouvement qui lui a été imprimé, sans aucun obstacle. Suivant cette hypothèse, si l'on met en mouvement sur le vaisseau un semblable pendule, ou une autre machine quelconque, qui ne reçoive au-

cun

cun principe externe de mouvement, Il eſt évident par les loix du mouvement, que le centre commun de gravité du vaiſſeau & de la machine doit être en repos, excepté lorsqu'il monte ou deſcend verticalement. Car on obſerve non ſeulement cette loi, lorsque la machine agit ſur le vaiſſeau par des preſſions, auquel cas des forces égales ſe déploient tant ſur le vaiſſeau que ſur la machine; mais auſſi lorsqu'il y a des coups ou percuſſions, l'état du centre de gravité n'en eſt point dérangé. De quelque manière donc que la machine placée au-dedans du vaiſſeau ſoit conſtruite, & que ſon action ſoit composée tant de preſſions que de percuſſions, le centre commun de gravité ne pourra acquerir aucun mouvement ſuivant l'horizon; & par conſéquent aucune machine de cette eſpèce ne ſauroit être propre à faire avancer un vaiſſeau.

XXV. Mais ſi l'on conſidère en même tems la reſiſtance de l'eau, la loi mentionnée ci-deſſus au ſujet du centre de gravité ſouffrira quelque infraction, lorsque le vaiſſeau, ſollicité par la machine, ne cède pas autant qu'il devroit ceder en vertu de cette loi; & pareillement dans les colliſions, à cauſe de la reſiſtance de l'eau, le centre commun de gravité ne ſera pas dans un parfait repos, Il faudroit un calcul extrêmement difficile, pour développer tous ces effets ſuivant les loix de la Méchanique. Mais comme tout l'effet de la reſiſtance ſe conſume à diminuër le

mouvement, & qu'elle ne sauroit être employée par conséquent à en produire, la resistance de l'eau ne sauroit assurément être une cause, qui imprime du mouvement au vaisseau, puisque cette resistance-même étant ôtée, le vaisseau devroit être en repos. Nous sommes donc tout-à-fait en droit de conclurre de-là, que, puisque des forces internes ne sauroient donner aucun mouvement progressif au vaisseau, la resistance-même de l'eau étant ôtée, beaucoup moins de semblables forces peuvent-elles produire cet effet, lorsque cette resistance a lieu.

XXVI. Quoique ce raisonnement paroisse au-dessus de toute exception, il y a pourtant des cas où le mouvement est produit par la resistance-même, sans laquelle il n'existeroit pas. En-effet si le vaisseau (*Fig.* I.) DEFG reposoit par sa base EF sur un plan raboteux, sur lequel il ne pût avancer sans une friction sensible, il est clair que la friction pourroit être telle, que les forces qui tendent le pendule fussent incapables de la surpasser, & qu'ainsi elles n'imprimeroient au vaisseau aucun mouvement en arrière. Néanmoins le coup du pendule contre la paroi AF pourroit vaincre la friction, par où il arriveroit qu'à chaque percussion du pendule le vaisseau seroit poussé un peu en avant; & cette action n'étant point détruite par des forces contraires, il avanceroit effectivement un peu; lequel effet n'auroit pas eu lieu, s'il n'y avoit point eu de friction. Cette ob-

obſervation renferme un paradoxe méchanique bien remarquable; c'eſt que la friction elle-même peut être la cauſe d'un mouvement, de ſorte qu'en l'ôtant ce mouvement ceſſe entièrement.

XXVII. Cela nous donne d'autant plus lieu de douter, ſi la reſiſtance de l'eau empêche les coups du pendule d'imprimer quelque mouvement au vaiſſeau, quoiqu'il ſoit certain, qu'en faiſant abſtraction de cette reſiſtance, le vaiſſeau ne ſauroit acquerir aucun mouvement par l'action du pendule. Pour lever ce doute, conſidérons le vaiſſeau comme ſollicité alternativement par deux forces p & P, dont l'une p le preſſe pendant le tems $= t$ vers la proüe, & l'autre P pendant le tems $=$ T vers la poupe. Que ces forces p & P ſoient tellement en raiſon des tems t & T, que pt ſoit $=$ P T; laquelle égalité a été fournie par la détermination faite ci-devant des forces qui pouſſent tant en avant qu'en arrière. Mais quoique ni la force p, ni la force P, tant que l'une & l'autre agit, ne ſoient point trouvées conſtantes, cependant pour la commodité du calcul, nous pouvons ſans erreur ſuppoſer l'une & l'autre conſtantes, vû qu'une legère inégalité ne ſauroit être cauſe d'un mouvement, qui ne s'enſuivroit pas également de l'égalité.

XXVIII. Suppoſons donc que la force p, par laquelle le vaiſſeau eſt pouſſé en avant, agiſſe la prémière, & que le vaiſſeau aît été au

commencement en A (Fig. 5.) où il aît eu une viteſſe vers la pouppe $= \sqrt{b}$, qu'il aît déjà parcouru l'eſpace AP $= x$, & qu'en P il aît une viteſſe duë à la hauteur $= v$. Puisque la reſiſtance eſt donc comme le quarré de la viteſſe, qu'on la ſuppoſe $= \frac{v}{k}$, dv deviendra $= p\,dx - \frac{v\,dx}{k}$. Qu'on ſuppoſe le tems que le vaiſſeau employe pour aller de A en P $= t$, dt deviendra $= \frac{dx}{\sqrt{v}}$ & $dx = dt\sqrt{v}$, laquelle valeur étant ſubſtituée à la place de dx, nous aurons $k\,dv = (kp - v)\,dt\sqrt{v}$. Soit $\sqrt{b} = c$ & $\sqrt{v} = u$, pour lever l'irrationalité, $2k\,du$ ſera $= (kp - uu)\,dt$. Parce que donc, ſi $t = o$, u devient $= c$, bien qu'on pût intégrer cette équation par les Logarithmes, il conviendra cependant de l'exprimer par une ſerie de la manière ſuivante;

$u =$

$$u = c + At + Btt + Ct^3 + Dt^4 + \&c.$$

d'où resulte

$$\frac{2kdu}{dt} = 2Ak + 4Bkt + 6Cktt + 8Dkt^3 + \&c.$$

$$kp - uu = \begin{array}{l} kp - 2Act - 2Bctt - 2Cct^3 \\ -cc \quad\quad\;\; - AAtt - 2ABt^3 \end{array} \&c.$$

La coæquation des coëfficientes donnera donc

$$A = \tfrac{1}{2}p - \frac{cc}{2k} : B = \frac{-cp}{4k} + \frac{c^3}{4k^2} :$$

$$6Ck = \frac{ccp}{2k} - \frac{c^4}{2kk} - \tfrac{1}{4}pp + \frac{ccp}{2k} - \frac{c^4}{4kk} = -\tfrac{1}{4}pp + \frac{ccp}{k} - \frac{3c^4}{4kk}$$

$$\text{Donc } C = \frac{-pp}{24k} + \frac{ccp}{6kk} - \frac{c^4}{8k^3}$$

$$8Dk = \frac{cpp}{12k} - \frac{c^3p}{3kk} + \frac{c^5}{4k^3} + \frac{cpp}{4k} - \frac{c^3p}{2kk} + \frac{c^5}{4k^3}$$

$$\text{ou } D = \frac{cpp}{24kk} - \frac{5c^3p}{48k^3} + \frac{c^5}{16k^4} \ \&c.$$

Ces formules fourniſſent donc la viteſſe cherchée du vaiſſeau pour le tems fini t:

$$u = c + \tfrac{1}{2} t \left(p - \frac{cc}{k}\right) - \frac{ctt}{4k}\left(p - \frac{cc}{k}\right) - \frac{t^3}{24k}\left(pp - \frac{4ccp}{k} + \frac{3c^4}{kk}\right)$$
$$+ \frac{ct^4}{48kk}\left(2pp - \frac{5ccp}{k} + \frac{3c^4}{kk}\right) + \&c.$$

XXIX. Pareillement ſi dans ce tems fini t, on ſuppoſe la viteſſe du vaiſſeau en avant $= C$, en ſorte que C ſoit $= u$, & qu'alors la force P ramène le vaiſſeau en arrière dans le tems T, ſi ce tems T étant écoulé, on ſuppoſe la viteſſe reſtante du vaiſſeau $= U$, on trouvera $U = C - \tfrac{1}{2} T \left(P + \frac{CC}{k}\right)$ $+ \frac{CTT}{4k}\left(P + \frac{CC}{k}\right) - \frac{T^3}{24k}\left(PP + \frac{4CCP}{k} + \frac{3C^4}{kk}\right) + \frac{CT^4}{48kk}$ $\left(2PP + \frac{5CCP}{k} + \frac{3C^4}{kk}\right)$ &c. Mais parce que pt eſt $= PT$, ſuppoſons

$pt = PT = Q$, p ſera $= \frac{Q}{t}$ & $P = \frac{Q}{T}$, leſquelles valeurs étant ſubſtituées à la place de p & de P, on aura.

$$u = c + \tfrac{1}{2}Q - \frac{cct}{2k} - \frac{cQt}{4k} - \frac{QQt}{24k} + \frac{c^3tt}{4kk} + \frac{ccQtt}{6kk} + \frac{cQQtt}{24kk} \text{ \&c.}$$

$$U = C - \tfrac{1}{2}Q - \frac{CCT}{2k} + \frac{CQT}{4k} - \frac{QQT}{24k} + \frac{C^3T^2}{4kk} - \frac{CCQTT}{6kk} + \frac{CQQT}{24kk} \text{ \&c.}$$

Or le tems de la percussion t étant comme infiniment petit, en supposant $t = o$, on aura $u = c + \frac{1}{2}Q = C$, d'où l'action suivante du pendule qui naît de sa tension produira

$$U = c - \frac{T}{24k}(12cc + 6cQ + QQ) + \text{\&c.}$$

où nous négligeons les autres termes, parce qu'ils sont fort petits au prix de ces deux-ci.

XXX. Il est donc manifeste par-là que U sera $< c$, & qu'ainsi la vitesse du vaisseau, qui naît de chaque action du pendule, & qui est composée prémièrement du coup, & ensuite de la tension du pendule, doit être diminuée. Quoique le vaisseau aît donc déja une vitesse quelconque dans la direction en avant, l'action du pendule la lui fera enfin perdre; donc à plus forte raison le pendule ne pourra-t-il lui imprimer aucun mouvement lorsqu'il sera en repos Que si l'on objecte que le vaisseau sera peut-être repous-

ſé en arrière par le pendule, on fera voir de la même manière, en échangeant les viteſſes *u* & U, que la viteſſe en arrière, ſi le vaiſſeau en a, doit auſſi continuellement être diminuée par l'action du pendule, & qu'ainſi, pour dernière concluſion, un ſemblable pendule ne ſauroit agir en aucune manière ſur un vaiſſeau.]

ARTICLE VII.

LETTRE *ſur l'antiquité de l'Ordre des* CARMES.

MONSIEUR,

VOus avez lu les *Nouveaux Mémoires de Critique & de Litérature de l'Abbé d'Artigni*, dont il paroit de tems en tems quelque volume. Dans la dernière Lettre que j'ai reçue de vous, vous me parlez de quelques endroits de ces Mémoires. Vous vous étes arrêté ſur-tout à ce que cet Auteur rapporte dans le tome II. d'un violent démêlé qu'il y eut, ſur la fin du ſiècle paſſé, entre les *Carmes de Flandre* & les *Jéſuites d'Anvers*, qui compiloient les *Vies des Saints* (*). Ces Religieux ſe plaignoient de ce que le Père *Papebroch*, qui avoit parlé de leur Ordre, ne vouloit pas reconnoitre le Prophète *Elie* pour leur

(*) Mém. de l'Abbé d'Artigni, *Tom. II. p.* 204.

leur Fondateur. Cette prétension des Carmes vous a paru si singulière, que vous me demandez de l'approfondir un peu. Vous vous servez, pour m'y engager, d'une raison que vous avez déjà employée plus d'une fois, c'est que ces sortes de recherches demandent une Bibliothèque bien assortie, & vous supposés que rien ne me manque de ce côté-là.

Je pourrois vous répondre, qu'une Bibliothèque assez bien fournie, peut cependant n'avoir aucune des pièces rélatives à cette dispute, & c'est le cas où je me trouve. D'ailleurs le sujet que vous me donnez m'a paru un peu bizarre, & il semble que vous pouviez mieux choisir. L'origine de quelque Ordre Religieux, sa date un peu plus ou un peu moins ancienne, est une question qui doit nous paroitre assez indifférente. En général le Monachisme n'intéresse guère les Séculiers, & encore moins ceux d'une Religion différente comme nous.

Cependant, après y avoir bien pensé, il me paroit que vous n'avez pas mal choisi. La querelle des Carmes de Flandre avec les Jésuites d'Anvers, qui paroit d'abord un sujet des plus secs, a été regardée comme un des meilleurs morceaux des Mémoires, & je vois que vous en avez jugé de cette manière. Cette dispute est rapportée avec plusieurs autres que les Savans ont eues entre eux. Notre Abbé fait de judicieuses réflexions sur la modération que devroient garder les gens de Lettres, quand ils ne sont pas du même

sen-

ſentiment. L'origine des Carmes, qui fut la pomme de diſcorde en Flandre le ſiècle paſſé, n'entre qu'incidemment dans le chapitre de ces diſputes, que l'Auteur a intitulé, *la Chronique ſcandaleuſe des Savans*. Vous me demandez donc de nouvelles lumières ſur l'hiſtoire des Carmes. Elle eſt curieuſe, au moins par un endroit, c'eſt qu'elle prouve mieux qu'aucune autre de ce genre, jusqu'où l'eſprit de Fables & de Legendes peut-être porté dans le cerveau creux des Moines.

Les Carmes prétendent qu'*Elie* a été leur Fondateur, & qu'ils deſcendent en droite ligne de cet ancien Prophète. Ils font même quelquefois encore remonter plus haut leur origine. Ils pouſſent leur généalogie juſqu'avant le Déluge. Ils allèguent pour fondement de cette haute antiquité, une Bulle du Pape *Sixte* IV. de l'an 1477. qui les fait deſcendre des Prophètes *Elie*, *Eliſée* & *Enoch*. (*)

Vous rirez ſans doute, *Monſieur*, de cette généalogie quoiqu'appuyée de la Bulle du Saint Père. Un Religieux, qui a fait l'*Hiſtoire des Ordres Monaſtiques*, imprimée à Paris en 1714. n'a pas oſé s'en mocquer auſſi ouvertement que vous & moi. Il s'en eſt tenu à propoſer des doutes ſur cette deſcendance d'Enoch. *Il ne paroit pas*, dit-il fort gravement,

(*) *Sanctorum Prophetarum Heliæ & Eliſei & Enoch, nec non aliorum ſanctorum Patrum, qui Montem Carmeli juxta Heliæ fontem inhabitarunt, ſucceſſionem hæreditariam tenentes.*

ment, *que* Noé *fit entrer aucun Carme dans l'Arche, & s'il y avoit eu quelqu'un des enfans de* Noé *qui eût été Carme, il n'auroit pas pu avoir fait le vœu de chasteté, puisque tous les enfans de* Noé *entrèrent dans l'Arche avec leurs femmes, & qu'après être sortis de l'Arche, ils eurent plusieurs enfans.* (*)

Je ne sai si les Carmes ont senti cet inconvénient, mais il paroit que depuis quelque tems, ils ont renoncé à *Enoch*, qu'ils n'aspirent plus si haut, & qu'ils s'en tiennent modestement aujourd'hui à reconnoitre seulement *Elie* pour leur Instituteur. Mais après avoir ainsi reculé, ils se tiennent fermes dans ce dernier poste, & ne souffrent pas qu'on leur conteste ce dégré d'antiquité.

On n'a qu'à voir la fameuse thèse soutenue là dessus dans leur Couvent de *Béziers* en 1682. Ils tenoient alors leur Chapitre Provincial. Le Tenant étoit le Père *Teissier*, Religieux de cet Ordre, & l'Evêque assista à la dispute. On voit la thèse entière dans la *République des Lettres* de Baile *du mois de Juillet* 1684.

Là on pose pour un fait incontestable qu'*Elie* a été le Fondateur des Carmes. On range ensuite *Pithagore* parmi les Religieux de cet Ordre. On trouve fort probable que lui & ses Disciples ont été Carmes. Les différentes métamorphoses de ce fameux Philosophe sont fort connuës. Il fut *Bœuf* d'abord,

(*) Hist. des Ordres Monastiq. *p.* 330.

bord, ensuite *Mulet*, & puis *Pêcheur* sous le nom de *Pirrhus*, & Capitaine d'infanterie au siége de *Troie* sous le nom d'*Euphorbus*. La Métempsicose lui fait jouër tous ces différens personnages. La devotion le fit enfin Carme; & il fut un des principaux ornemens de cet Ordre.

Je ne sai, *Monsieur*, si vous connoissez un petit ouvrage imprimé depuis peu de tems à *Genève*, sous le titre de *Régime de vivre Pithagoricien*. C'est la traduction d'une Harangue de M. *Cocchi*, habile Médecin & ancien Professeur de l'Université de *Pise*. Ce Discours, qui est originairement en Italien, fut prononcé à *Florence* en 1743. C'est une pièce intéressante de Litérature choisie. L'Auteur y a ramassé, avec beaucoup de goût, tout ce qui peut faire le mieux connoitre cet ancien Philosophe, mais il a oublié de nous apprendre que *Pithagore* aît été Carme. Il est vrai qu'on le fait abstenir de la chair des animaux, ce qu'observoient aussi les anciens Carmes. Mais cela ne suffit pas pour le faire appartenir à l'Ordre. Si l'on veut absolument en faire un Religieux, j'aimerois mieux dire qu'il a été Chartreux que Carme. Pithagore ne mangeoit point de viande, & son régime consistoit principalement à se nourrir des végétaux. L'usage de la chair est absolument interdit aux Enfans de *St. Bruno*; & ils disent ordinairement que leur boucherie est dans leur Jardin Potager. Mais ce qui établit encore une plus grande conformité entre eux,

c'est

c'eſt le profond ſilence que *Pithagore* & *St. Bruno* ont impoſé à leurs diſciples.

Mais revenons à la Thèſe de *Beziers*. Les anciens Druïdes y paroiſſent auſſi traveſtis en Carmes On y établit encore que *St. Jean-Batiſte* étoit Prieur d'un Couvent de Carmes ſur le Jourdain, & c'eſt ce qui le fit prendre pour *Elie*, Inſtituteur des Carmes. Vous voyez, *Monſieur*, que cela répand beaucoup de jour ſur ce que l'Evangile dit que l'on s'y méprit.

Un Hiſtorien de l'Ordre rapporte auſſi, qu'*Agbarus*, Roi d'*Edeſſe*, après avoir longtems recherché en mariage la Sainte Vierge, depuis Mère du Sauveur, & n'avoir pu réüſſir dans ſa pourſuite, eut le chagrin de voir que *Joſeph*, qui n'étoit qu'un Charpentier, lui fut préféré. Il penſa mourir de jalouſie, *rompit ſon baton de colère, & ſe fit Carme de dépit.*

Il me ſemble, *Monſieur*, que je vous vois hauſſer les épaules, & tout diſpoſé à me blamer de ce que je vous mande de ſemblables puérilités: mais ne condamnez pas les gens ſans les entendre. Croyez-vous de bonne foi que, dans un commerce familier comme le nôtre, je ne puiſſe pas faire uſage de quelques hiſtoriettes, que de graves Auteurs ont fait entrer dans des ouvrages fort ſerieux? Qu'aurez-vous à dire ſi je vous prouve que tout ce que j'ai rapporté des amours d'*Agbarus* pour la Vierge ſe trouve mot pour mot dans les *Mémoires de Tillemont*, & que je n'ai

fait que le transcrire. (*) Il me semble que mes Lettres peuvent bien souffrir les légendes qui ont trouvé place dans une histoire ecclésiastique aussi estimée que celle-là.

Vous voyez, *Monsieur*, que je ne suis pas embarrassé à me justifier. Je voudrois qu'il fût aussi aisé de faire l'apologie de l'Auteur que j'ai suivi. Mais on lui a reproché bien d'autres contes de légendes, indignes de paroître dans ses Mémoires. Ce reproche n'est que trop fondé, & l'on ne peut qu'être blessé de quantité de faits fabuleux & ridicules qu'on y lit, sans les correctifs nécessaires. Je me souviens d'y avoir vu, par exemple, que l'Apôtre *St. Jean* n'est pas mort, mais qu'il dort, & qu'il respire tranquilement dans son tombeau, où, par la force de la respiration, il fait hausser & baisser la terre.

Passez moi ces petites digressions. Elles ont leur usage dans des sujets aussi secs & arides que le nôtre, pour y mettre un peu de variété. Je vais vous présenter quelques images dont les Carmes se servent pour faire valoir leurs prétensions. Si elles ne vous convainquent pas, elles pourront au-moins vous amuser quelques momens.

Les Carmes produisent d'anciennes peintures où leurs Religieux sont représentés avec des manteaux, qui ont alternativement des raies blanches & tanées, ce qui leur avoit fait

(*) Mém. pour servir à l'Hist. des six prémiers siècles. *Note IV. sur* St. Joseph. *p.* 506.

fait donner le nom de *Frères Barrés.* Voici comment un de leurs Généraux, nommé *Jean le Gros*, a expliqué ces peintures. La raiſon, *dit-il*, pourquoi leurs anciens Religieux portoient ces manteaux bigarrés, c'eſt que le Prophète *Elie* ayant été enlevé dans un char de feu, & ayant jetté ſon manteau, qui étoit blanc, à ſon diſciple *Eliſée*, ce qui toucha aux flammes devint roux, n'y ayant eu que ce qui étoit caché dans les plis, & qui ne toucha pas au feu, qui reſta blanc.

Le Père *Daniel de la Vierge Marie*, Religieux Carme, fit imprimer à Anvers en 1680. un livre intitulé *le Miroir du Carmel.* C'eſt proprement la vie du Prophète *Elie.* Le Frontispice eſt orné d'une eſtampe, où l'on voit une Troupe de Prophètes habillés en Carmes, & même avec le ſcapulaire, qui dans différentes attitudes, font de profondes révérences au petit *Elie* ſortant du ſein de ſa Mère. On y remarque un de ces Prophètes qui lui fait avaler une cuillerée de feu. Voilà donc déjà des Carmes à la naiſſance d'*Elie.*

En 1670. les Carmes intentèrent un procès à des Religieux de *St. Baſile* du diocèſe de *Meſſine* en *Sicile*, ſur un portrait du Prophète *Elie* qui n'étoit pas habillé en Carme, & que l'on voyoit dans leur égliſe depuis 600. ans. Comme il s'agiſſoit de le renouveller, à cauſe de ſa vieilleſſe, les Carmes vouloient qu'on lui donnât l'habit de leur Ordre. Le procès fut d'abord porté à l'Ar-

chevêque de *Meſſine*, & enſuite à *Rome* à la *Congrégation des Rites:* vous jugez bien que c'eſt à cauſe de l'importance du cas. Je ne ſai pas quelle fut l'iſſue du procès ; mais je préſume que c'eſt ce qui ne vous intéreſſe guère.

Voilà les prétenſions des Carmes. Vous n'attendez pas de moi que je m'amuſe à réfuter cette généalogie chimérique. Il ſuffit d'expoſer de ſemblables viſions pour en faire ſentir le ridicule. Je me contenterai de la réflexion que l'Auteur de la *République des Lettres* a faite ſur la *Thèſe de Béziers*, & qui porte également ſur les accompagnemens que j'y ai joints. *On ne devroit pas ſouffrir*, dit-il, *que de pareilles chimères fuſſent ſoutenues publiquement comme des vérités ; le moindre avantage que les Proteſtans en tirent, c'eſt de faire voir que, ſous le bénéfice de la Tradition, on ſoutient tout ce que l'on veut.*

Si vous ſouhaitez quelque choſe de plus étendu ſur ces viſions monacales, je vous renvoie aux *Préjugés légitimes de Jurieu*, qui a deſtiné aux Légendaires un long chapitre, où il les pouſſe vivement. (*) Mais vous me permettrez, s'il vous plait, de m'abſtenir de tout ce qui ſent tant ſoit peu la controverſe. Je trouve même qu'il n'eſt pas tout-à-fait de l'équité de charger en général l'Egliſe Romaine des abſurdités de quelque bran-

che

(*) Préjugés légitimes contre le Papiſme, *I. Partie. Chap. XXXII.*

che de ses Moines. Ce qui doit sur-tout nous engager à cette retenue, c'est qu'ils ont eu chez eux plusieurs Auteurs judicieux qui ont combattu ces légendes.

Vous avez vu dans les *Mémoires de l'Abbé d'Artigni*, que le Père *Papebroch*, Auteur des douze ou quinze prémiers volumes du Recueil immense des *Vies des Saints*, pose comme un fait certain, que les Carmes ne sont que du XIIme. siècle. (*). Il est vrai qu'il essuya de violentes contradictions. Les Carmes de Flandre, indignés de ce que ce Jésuite vouloit retrancher plus de deux mille ans de leur généalogie, firent pleuvoir sur lui une grêle d'écrits. On l'y traite d'impie, pour avoir osé nier une Tradition constante, appuyée sur plusieurs Bulles des Papes ; & l'on fait regarder comme un attentat d'avoir voulu dépouiller le Prophète *Elie* de son habit de Carme. Ils dénoncèrent ses quatorze volumes d'*Acta Sanctorum* au Tribunal du Pape, &

(*) Le grand ouvrage sur la vie des Saints, qui porte le nom d'*Acta Sanctorum*, est un très-ample Recueil dont les prémiers volumes parurent il y a plus de cent ans, & qui n'est pas encore achevé. On peut voir l'histoire de cette vaste compilation dans la *République des Lettres* de Baile, *T. I. p.* 455. *Juillet* 1684. Ces Auteurs n'ont peut-être pas encore fini le mois de Septembre, desorte qu'il leur faut 30. ou 40. ans pour achever le Calendrier. Il en a déjà paru plus de 40. volumes *in folio*.

& en même tems à l'Inquisition d'*Espagne*, qui les condamna en 1695. Heureusement pour le Père *Papebroch*, il fut protégé par l'Empereur. La censure fut levée quelque tems après, & le Pape imposa un silence perpetuel sur la question de la haute antiquité des Carmes, par laquelle ils descendent en droite ligne du Prophète *Elie*, défendant de traiter plus cette matière à l'avenir, ou dans des disputes publiques, ou dans des ouvrages. Il ne faut pas oublier de remarquer que la Thèse de *Béziers* avoit déjà été censurée à *Rome* par un Décret du 25. Janvier 1684.

Croiriez-vous, *Monsieur*, que l'on a vu certains Ordres Hospitaliers rencherir encore sur les *Carmes*, pour l'antiquité de leur institution Pendant qu'on se battoit aux *Pais-Bas* avec le plus de vigueur, on vit tout-à-coup entrer dans la lice un combattant, pour disputer d'ancienneté avec les *Carmes*. C'étoit un Religieux Hospitalier de l'Ordre de *St. Jean de Dieu*: il s'appelloit Frère *Paul de St. Sébastien*, & avoit le titre de Définiteur. Ce Religieux, dans le plan d'une histoire patriarchale, qu'il avoit dessein de donner au Public, pour opposer à l'histoire prophétique des *Carmes*, prétend que son Ordre est plus ancien que le leur de 900. ans. Il lui donne pour Fondateur le Patriarche *Abraham*. *St. Jean de Dieu* a transféré cet Ordre de la vallée de *Mambré* dans la ville de *Grenade* en *Espagne*. Selon cet Historien, les Généraux de l'Ordre après *Abraham* sont, *Lot*, *La-*

Laban, *Tobie*, &c. Il désigne plusieurs lieux où ils avoient des Couvens, & il en place un à la *Piscine Probatique*. Il en met un autre aux *Limbes*. Il dit positivement que le Patriarche *Abraham* y établit un Hôpital, où l'on recevoit les enfans morts sans batême.

Vous croyez peut-être, *Monsieur*, que c'est-là une plaisanterie, & que le dessein de ce Religieux a été simplement de tourner par-là en ridicule la prétendue antiquité des *Carmes*. Le tour ne seroit pas mauvais ; & un Minime en employa une fois un semblable dans cette vue. Il dit à un Carme qu'il y avoit déjà des Minimes du tems de *Jacob*, & qu'il est fait mention d'eux dans la Genèse. *Joseph* dit à ses Frères, selon la vulgate, *non egrediemini hinc donec venerit frater vester Minimus*. (*) Voilà un Frère Minime du tems des Patriarches. Mais c'est du plus grand serieux du monde que le bon Père *Sébastien* prétend qu'*Abraham* a été leur Fondateur. Le Père *Papebroch* se vit aussi obligé d'écrire contre ce Visionaire.

Vous savez que Dom Martenne, Bénédictin, a fait plusieurs voyages, par ordre de ses Supérieurs, afin d'amasser des Mémoires pour la nouvelle édition du *Gallia Christiana*. Etant en Flandre dans une Abbaye, il y vint deux Carmes déchaussés, dont l'un avoit demeuré six ans à leur Couvent de *Vienne* en *Autriche*. Il leur apprit une circonstance remarqua-

(*) Genès. XLII. 15.

quable du dernier siége de cette ville. Il leur dit que le Commandant des Troupes Turques les avoit souvent visités: apparemment leur Monastère est hors de la ville: il leur avoit dit de ne rien craindre, qu'il suffisoit qu'ils fussent les Descendans du grand Prophète *Elie*, pour qu'il les prît sous sa protection. Il est vrai que le voyageur ajoute, qu'un *Prémontré*, qui se trouvoit là, se mit à rire, & plaisanta sur cette protection Ottomane. (*)

Les Arabes ne se sont pas trouvés aussi bien disposés pour les Carmes que les Turcs. *Lucas* nous apprend qu'ils ont obligé ces Religieux à abandonner le *Mont Carmel*, *cet ancien Patrimoine qui ne leur avoit jamais été disputé que par quelques savans Critiques.* (†) Ils ont tellement pillé leur Monastère, qu'ils en ont emporté jusqu'aux portes & aux fenêtres.

Le Pape ayant défendu, sur la fin du siècle passé, d'agiter davantage la question de la haute antiquité des Carmes, qui avoit fait tant de bruit précédemment, j'ai voulu voir si cette défense avoit été bien observée; & je n'ai pas trouvé qu'il se soit élevé de nouvelles disputes là-dessus dans ce siècle. Mais ce qui s'est passé de bien remarquable, c'est que deux Papes ont décidé sur la prétentention

(*) Second voyage Litteraire, *p.* 127.

(†) Nouv. voyages de Lucas 1720. *T.* I. *p.* 263.

tension des Carmes d'une manière tout-à-fait opposée. Voici comment la chose s'est passée.

Le Pape *Clément XI.* permit aux Ordres Religieux de placer les statues de leurs Instituteurs dans les niches qui sont autour de la Chaire de St. Pierre, dans la grande église de Rome, qui porte le nom de cet Apôtre. Les Dominicains y firent placer en 1706. la statue de *St. Dominique*, faite par *le Gros*, sculpteur François. Les Carmes souhaitèrent d'avoir aussi cet honneur; mais le Pape ne voulut point consentir à y mettre *Elie*.

Ils trouvèrent plus de facilité sous le pontificat de *Benoit XIII.* Il leur accorda cette permission en 1726. En conséquence, ils érigèrent la statue d'*Elie*, avec une inscription sur le piédestal, qui apprend à la postérité, que ce Prophète a été leur Fondateur. (*) Voilà donc enfin cette légende chimérique réalisée sur le marbre par l'autorité Papale.

Le Père *Hardouin* ne lui a pas été si favorable. Ce Jésuite a chassé du Carmel ces Religieux presque aussi durement que les Arabes. Il prétend dans ses *Oeuvres Posthumes*, que leur Mont-Carmel n'est autre chose que le *Carmel du Mont*, c'est-à-dire en

(*) Voici l'inscription : *universus Carmelitarum Ordo Fundatori suo sancto Eliæ Prophetæ erexit*, 1726.

en vieux françois, une Charmille qui étoit au bas du Mont de *Ste. Geneviève*, hors de Paris dans ce tems-là. On leur donna une chapelle de la Vierge, qui étoit au-milieu de cette Charmille, & qui s'appelloit *Notre Dame du Carmel*. Le Carmel, où ces Religieux veulent que leur Ordre aît été établi par le Prophète *Elie*, se réduit donc, selon ce hardi Critique, à un petit Mont que l'on voit encore aujourd'hui à *Paris*, & où il y avoit autrefois une Charmille, qui, en vieux langage, lui donna le nom de *Carmel*.

Cette église leur fut donnée en 1292. Leur prémier nom, comme je l'ai déjà remarqué, fut celui de *Frères Barrés*, à cause de leur habit où il y avoit des espèces de barres de différentes couleurs. Ils s'appellèrent ensuite les Religieux de *Notre Dame du Carmel*. Quelque tems après, ils prirent le nom de *Frères du Carmel*, tout court. Le Carmel de Paris n'avoit alors aucun rapport avec le Carmel de Judée. Paris s'est augmenté. Les Charmes qui environnoient leur Maison ont disparu. La mémoire s'en est perdue; & les fables qu'ils ont débitées, les titres qu'ils ont fabriqués, ont fait croire qu'en-effet ils étoient venus d'Orient.

Les Carmes prétendent qu'ils ont été amenés en France par *St. Louis*, l'an 1254. Mais on croit, avec beaucoup plus de vraisemblance, que c'est *Marguerite de Provence*, Epouse de ce Prince, qui les amena avec elle, comme une nouvelle espèce de Religieux,

gieux, qui s'étoient établis dans les Etats de ſon Père.

Je ne dois point vous diſſimuler, *Monſieur*, qu'il y a de bons Auteurs, qui tiennent le milieu entre les fictions des Carmes & l'origine moderne que leur donne le Père *Hardouin*. Voici comment ils racontent la naiſſance de cet Ordre. *Alméric*, Patriarche d'Antioche & Légat du Pape en Orient, viſitant le Mont-Carmel l'an 1160. ramaſſa pluſieurs Hermites, qui vivoient à leur mode autour de cette Montagne. Il les réduiſit en un corps, & leur donna un Supérieur Latin, appellé *Bertholde*. Cette Congrégation ne prit même entièrement figure d'Ordre que ſous *Honoré III.* qui approuva, il y a environ 500 ans, les Règles que leur avoient préſcrites *Albert*, Patriarche de Conſtantinople. C'eſt lui qu'on croit les avoir fait paſſer le prémier en Europe.

Cet *Albert* étoit natif du diocèſe d'Amiens, & arrière petit neveu du fameux *Pierre l'Hermite*, prémier Auteur des Croiſades, Voilà un ſentiment mitigé dont peut-être vous vous accommoderez

Quoique ma Lettre ſoit déjà exceſſivement longue, & ſur un ſujet qui paroit nous être tout-à-fait étranger, je ne laiſſerai pas d'ajouter un mot ſur un Poëte ſingulier, que l'Ordre des Carmes a produit. Il s'appelloit, de ſon nom de Religion, le Père *Pierre de St. Louis*, & il étoit dans les grands Carmes. Il étoit né dans le diocèſe de *Vaiſon*, dans le

Com-

Comtat. Voici quelques particularités de ſa vie que j'ai trouvées dans le *Mercure de France*. (*)

Dés qu'il fut entré dans l'Ordre, il penſa à employer utilement les talens qu'il avoit pour la poéſie. Il méditoit d'abord de faire un poëme ſacré à l'honneur d'*Elie*, & il l'auroit intitulé l'*Eliade*. Vous jugez bien qu'il n'auroit pas manqué de faire de ce Prophète le Chef de leur Ordre. Il ſe promettoit que l'*Eliade* immortaliſeroit ſon Auteur, comme avoit fait l'*Iliade d'Homère*. Cependant il abandonna ce deſſein, apparemment par quelque caprice de Poëte. Il ſe détermina pour *la Magdelaine*, Sainte fort vénérée en *Provence*. A meſure qu'il y travailloit, il montroit à ſes Confrères ce qu'il avoit fait, qui en étoient charmés jusqu'à l'enthouſiasme. Le poëme étant achevé fut imprimé à *Lion*, mais n'eut presque aucun débit. Dix ans après l'impreſſion, l'édition étoit à-peu près toute entière chez le Libraire. Le Poëte mourut avec le chagrin de voir ſon cher poëme enſèveli dans l'obſcurité. Le Libraire, qui avoit beſoin de la place que ce mauvais papier occupoit dans ſon Magaſin, alloit le faire paſſer chez l'Epicier, quand un heureux hazard fit tout-à-coup revenir ſur l'eau le *poëme de la Magdelaine*.

Le célèbre *Nicole*, étant entré un jour dans la Bibliothèque des grands Carmes de *Paris*, y

(*) *Juillet* 1750.

y trouva ce livre, en lut quelques endroits, qui lui parurent si singuliers, qu'il pria qu'on le lui confiât pour quelques jours. Il en divertit ses amis de *Port-Royal*. Dés le moment que l'ouvrage fut connu, il y eut un si grand empressement à l'acheter, que le Libraire en fit une seconde édition, qui fut bien-tôt épuisée. On le réimprima en *Hollande* l'an 1711. & on le regarde comme une pièce curieuse de Bibliothèque. Si vous me demandez en quoi consiste donc le mérite de ce poëme, je ne lui en connois d'autre que la singularité des pensées. C'est une débauche d'imagination qu'on n'a guère vu poussée aussi loin. En un mot, c'est un tissu d'extravagances devotes enfantées dans le cerveau échauffé d'un Moine. Voici ce que l'on en dit dans la Préface de l'édition de *Hollande*. Mais je ne dois pas oublier d'avertir qu'on en a une autre édition de *Lion* en 1700.

„ On ne donne ce livre que pour divertir „ le Lecteur. Tous les défauts, que les „ Ecrivains judicieux évitent avec soin, le „ bon Moine, Auteur de cette pièce origina„ le, s'est rendu ingénieux à les rechercher. „ On peut dire qu'il a réüssi, & que, si l'on „ avoit proposé un prix de poésie pour les „ vers où entreroit le Phébus le plus rafiné, „ & le galimatias le plus exquis, le *poëme* „ *de la Magdelaine* l'auroit infailliblement rem„ porté. On ne sauroit croire le débit qu'a „ eu ce chef d'œuvre de pieuse extravagance. „ Une infinité de gens ont écrit de toutes

„ parts,

„ parts, mais inutilement, à Lion pour en „ avoir des exemplaires. Il y a longtems „ qu'il n'en reste plus."

Il vous faut, *Monsieur*, quelque échantillon de ce merveilleux ouvrage. Voici comme il débute;

Je fais voir le portrait de l'Amante transie,
Naivement tracé dans cette poësie,
Où ma divine Muse a voulu m'inspirer
De chanter le sujet qui la fit tant pleurer.

Je découvre les flux, les brasiers & les flammes
De la plus amoureuse entre toutes les femmes.

Js prêche de Jésus *la grande Penitente*
Qui me tint en travail, & la presse en attente,
Pendant neuf fois neuf mois portée en mon cerveau,
D'où comme une Pallas, *elle sort de nouveau.*

On voit ensuite une invocation aux Anges qu'il prie de l'aider dans son entreprise: après quoi le Poëte s'addresse à *Magdelaine* elle-même.

Choristes emplumés de la divine amante,
Celle à qui vous chantiez, & celle que je chante,
Volez à mon secours, pour me faire voler
Et soutenez ma plume aux légions de l'air.

Sain-

Sainte, dont je commence à chanter les louanges,
Relevez mon travail, auſſi bien que les Anges,
Pour en cueillir le fruit, aſſiſtez promtement,
Et ſoyez ma Lucine *à votre enfantement.*

En voilà aſſez, *Monſieur*, pour vous faire juger que l'accouchement de notre Poëte n'a été qu'une fauſſe couche. Si j'allois plus avant, je pourrois vous régaler de pluſieurs traits des plus ſinguliers & des plus bizarres; mais il faut finir. En voici ſeulement trois ou quatre que le Père *Bouhours* a ramaſſés.
„ *Le poëme de la Magdelaine*, dit-il, eſt
„ une pièce originale. Les yeux de la pé-
„ chereſſe Penitente y ſont des chandelles
„ fondues; de moulins à vent ils ſont de-
„ venus moulins à eau. Ses treſſes blondes
„ dont elle eſſuye les piés de Jéſus-Chriſt
„ ſont un torchon doré. C'eſt une ſainte
„ Courtiſane, qui n'eſt plus un chaudron
„ ſale & tout noir. Dans ce poëme les
„ larmes d'un Dieu y ſont de l'eau de vie.
„ Le Sauveur y eſt un grand Opérateur qui
„ a l'addreſſe d'ôter les cataractes des yeux
„ de Magdelaine, & l'Hercule qui purgea
„ l'étable de ſon cœur. (*)
Je ſuis, &c.

(*) Manière de bien penſer ſur les ouvrages d'eſprit: *Amſterd. p.* 136.

ARTICLE VIII.

NOUVELLES LITTERAIRES.

ITALIE.

Rome.

Les *Pagliarini* ont imprimé un Traité, dont le principal objet eſt une queſtion intéreſſante & ſouvent agitée; ſavoir, ſi lorſqu'on change le prix des eſpèces, la perte qui en reſulte doit être pour le Créancier, ou pour le Débiteur. L'Auteur y traite encore bien d'autres ſujets rélatifs au Commerce & aux Contracts ; & il fait paroitre beaucoup d'érudition & de ſagacité dans ces diſcuſſions. Le livre a pour titre: *Dell' indole e qualità naturali e civili della Moneta*, *e de Principii iſtorici e naturali de Contratti*, *Diſſertazioni*, grand *in quarto*, d'un Alph. & 2 f.

On a exécuté à la même Imprimerie un ouvrage plus conſidérable, & qui ne peut manquer d'intéreſſer les Antiquaires. C'eſt un *in folio* de 2 Alph. 16 f. & qui a pour titre: *de Obelisco Cæſaris*, *e Campi Martii ruderibus nuper eruto*, *Commentarius*, *Auctore* Angelo-Maria Bandini. *Accedunt clariſſimorum virorum Epiſtolæ atque Opuſcula:* avec figures.

Il eſt naturel d'y joindre le *Muſeum Cortonenſe*, *in quo vetera monumenta complectuntur analgypha*, *thoreumata*, *gemmæ inſcalptæ*, *quæ in Academia Etruſca*, *cæterisque nobilium viro-*

rorum domibus, asservantur, in plurimis tabulis æreis distributum, atque a Francisco Valesio, *Romano*, Antonio-Francisco Gorio, *Florentino*, & Rudolphino Venuti, *Cortonense*, *notis illustratum.* in folio, chez *Fauste Amidei*, 1 Alph. & 13 f. avec 85 fig.

Indiquons encore ce livre-ci: *Dilucidazioni critico-istoriche sulle Relazioni degli antichi è moderni Scrittori della vita di S. Basilio magno, date alla luce dal Padre* D. Giuseppe del Pozzo, *Maestro di sacra Theologia, ed Abbate Generale dell' ordine del medesimo Santo, dedicate alla Santità di N. S. Papa Benedetto XIV. gloriosamente regnante:* gr. *in quarto* de 2 Alph. & 11 f.

Bologne.

M. l'Abbé *Renaudot* avoit traduit en François deux anciennes Relations Arabes des Indes & de la Chine, qu'on a traduites ici du François en Italien, en y faisant quelques additions. Voici comment l'ouvrage est intitulé: *Antiche Relazioni dell' Indie, e della China, di due Maomettani, che nel secolo nono v'andarano; tradotte dall' Araba nella lingua Francese, ed illustrata con Note e Dissertazioni dal Signor* Eusebio Renodozio, *ed insieme con queste aggiunte fatte Italiane, par un Anonime:* in quarto, chez Colli, 2 Alph. & 2 f.

Venise.

En voulant planter des Oliviers en 1746. dans une Campagne à trois milles de *Montecchio*, on trouva quatre Antiques magnifiques, qui ont fourni la matière de l'ouvrage suivant: *Due Ragionamenti del Dottore* Lodovico

Coltellini *agli Accademici Etruſchi di Cortona, ſopra quattro ſuperbi Bronzi Antichi, e due in ſpecie, un creduto Candelabro cioè, ed una Statuetta puerile, con Inſcrizioni Etruſche molto particolari, trovati di freſco nei contorni di detta Città. Edizione arrichita di Tavole in Rame e dedicata a Sua Eccell. il Sig.* Cavaliere Gaetano Antinori, *Conſigliere di Stato. e di Reggenza e Segretario di Guerra di Sua Maeſtà Ceſarea in Toſcano*: grand *in octavo* de 11 f. avec 4 figures. La deſcription de ces figures eſt accompagnée de l'explication de quelques inſcriptions Etruſques.

Florence.

Un Recueil, que *Bonducci* a imprimé ici, eſt une compilation qui paroit n'avoir pas été dirigée par un homme de Lettres. La première partie, qui eſt de 10 f. porte pour titre: *Diſſertazione e Lettere ſcritte ſopra varie materie da diverſi illuſtri Auctori viventi*; Tomo primo *dedicato al merito ſublime dell' Eccellentiſſ. Sign. Dottore* Giuſeppe Saverio Bertini, *celebre Profeſſore di Medicina.*

Padouë.

L'Imprimerie du Séminaire a donné: Εὐριπίδε Ανδρομάχη, *Andromaca di Euripide, Tragedia ſettima del* P. Carmeli, grand *in octavo* de 10½ f. L'Editeur a joint au Texte Grec une Traduction Italienne en vers ſans rime, qui ſont bien faits. Sous l'Original il y a quelques petites remarques Latines, qui ne regardent guères que les différentes leçons, & les explications grammaticales des mots: mais

ſous

ſous la Traduction ſont des Notes Italiennes qui regardent la force des expreſſions & les choſes-mêmes.

Bologne.

Il a paru ici une Diſſertation ſur un ſujet de Mécanique, auquel la Société a intérêt ; c'eſt ſur le moyen de faire des ſerrures, qu'aucune fauſſe clef ne puiſſe ouvrir : *Della ſerratura combinatoria, o ſia Methodo nuovo di fare le ſerrature per difenderſi dai Ladri da chiavi falſe. Operetta dedicata all' Illuſtriſſ. ed Eccelſo Senato di Bologna*, da D. Giandomenico Vivarelli de Bornoro. 5½ f. *in quarto*, avec une grande taille-douce. Le ſécret conſiſte à faire des ſerrures, qui ferment de pluſieurs manières, en ſorte que celui qui voudroit faire faire une fauſſe clef ne pût deviner laquelle de ces manières ſert actuellement à fermer la ſerrure.

Sienne.

Voici le titre d'une nouvelle théorie des Odeurs, par laquelle on prétend en rendre raiſon, non par les écoulemens des parties odoriferantes, mais par de ſimples ondulations ou trémulations, ſemblables à celles qui cauſent le ſon & la lumière : *Tentamen novæ de odoribus theoriæ, cum phyſicis Theſibus publice propugnandæ, a Marchione* Auguſt. Cigalino, *Colleg. Ptolem. Convictore, & Academico innominato* : petit *in folio* de 4 f.

Palerme.

L'Imprimerie Archiépiſcopale a commencé l'exécution d'un ouvrage, qui ſera bien reçu,

parce que, malgré le grand nombre des Historiens de Sicile, on n'en avoit point qui eût muni son ouvrage de pièces justificatives. En voici le titre: *Codex diplomaticus Siciliæ, complectens documenta a primo Christianæ Religionis seculo ad nostram usque ætatem; quem collegit, ac Notis Dissertationibusque illustravit*, Johannes de Johanne, *Tauromenitanus, sanctæ Panormitanæ ecclesiæ Canonicus.* Tomus primus, *in folio*, 5 Alph. & 13 f. Ce Tome contient 329 pièces, dont la prémière est de l'an de N. S. 314 & la dernière de 1059.

Turin.

On ne croiroit pas que quelqu'un pensât encore à écrire de gros livres sur des controverses aussi éteintes que celle dont il s'agit dans celui-ci: *Défense du sentiment du* P. Malebranche, *sur la nature & l'origine des Idées contre l'examen de* M. Locke, *par le* P. Gerdil, *Barnabite, Professeur de Philosophie au Collége Royal, dédié à S. E Monseigneur le Cardinal* des Lances, *grand Aumônier du Roi:* in quarto 1 Alph. 17½ f.

ANGLETERRE.

Londres.

Un bon Patriote Anglois ne sauroit mieux employer son zèle qu'à diminuër l'épouvante que cause le fantôme des Dettes Nationales, qui sous certains points de vuë

se

ſe groſſit de manière à faire craindre une faillite, une banqueroute de la Nation Angloiſe. Il n'y a eu perſonne qui aît propoſé des idées plus ſolides & plus ſatisfaiſantes là-deſſus que M. *André Hooke*, dans ſon petit ouvrage intitulé: *An Eſſay on the National Dept and National Capital: or the Account truly ſtated Debtor and Creditor. Wherein is ſhewn, that the Former is but a diminutive Part of the Latter; and a practicable Scheme exhibited, whereby the whole may, with greath facility, be paid of at once, excluſive of the Aid, of the ſinking Fund, and wishout any Diminution of the preſent Revenues of the Crown, or Annual Expences of the People.* L'Auteur s'attache à faire voir, que les Dettes de la Nation diminuent à la vérité le gain, ou l'augmentation annuelle de ſon Capital, mais qu'elles ne portent point atteinte au fonds-même de ce Capital.

R. Dodſley a mis en vente: *Odes of Pindar, whith ſeveral other Pieces in Proſe and Verſe tranſlated from the Greck. To which is prefixed a Diſſertation on the Olympick Games. By* Gilbert Weſt, *Eſq. LL. D.* gr. *in quarto*. 3 Alph. 1 f. Il n'y a que douze Odes de Pindare dans ce Recueil, traduites en vers Anglois. Les autres pièces, traduites partie en vers, partie en proſe, ſont d'Euripide, de Lucien, d'Orphée, d'Horace, &c. La Diſſertation des Jeux Olympiques, qui ſe trouve à la fin, eſt une des meilleures & des plus complettes qui aient paru ſur ce ſujet.

On a réimprimé un ouvrage de l'Evêque

de Cloyne, qui avoit paru pour la prémière fois à Dublin en 1735. Ce sont des questions rélatives au bien du pays, & spécialement de l'Irlande: *The Querist, containing several queries, proposed to the consideration of the Publick. By the Right Reverend* Dr. George Berkley, *Lord-Bishop of* Cloyne. Il y a à la fin une exhortation au Clergé Catholique d'Irlande. C'est un grand *in octavo* de $5\frac{1}{2}$ f.

Oxford.

Voici de quoi occuper long-tems & agréablement les Antiquaires: *Nummorum antiquorum, scriniis Bodlejanis reconditorum, Catalogus cum Commentario, tabulis æneis & appendice.* in folio, 12 Alph. & 12 f. avec XII. planches. Ce n'est point une simple liste de Médailles: M. *François Wise*, qui a dressé ce Catalogue, l'a enrichi de quantité de remarques & d'éclaircissemens, où règne une érudition peu commune.

Un ouvrage fort ingénieux, c'est celui qui se vend chez *Sackville Parker*, sous le titre de *Turnus and Drances: being an attempt to Shew, who two real Persons Where, that Virgil intended to represent under those two characters.* L'Auteur, en parlant de la supposition que tous les personnages, que Virgile fait paroitre dans son Eneïde se rapportoient à ceux de la Cour d'Auguste, ou aux contemporains de ce Prince, à peu-près comme les Héros & les Héroïnes de la Clélie de M^lle de *Scudery*, étoient des gens de son quartier, ou de sa connoissance; l'Auteur, dis-je, explique qui

é-

étoient *Turnus* & *Drances*, en appliquant heureusement les idées que le Poëte en donne à Antoine & à Ciceron.

FRANCE.

Paris.

Un ouvrage bien considérable, si l'on fait attention à l'importance de la matière & à la grosseur des volumes, c'est l'*Histoire Litteraire du siècle de Louïs XIV.* par M. l'Abbé *Lambert*, en trois volumes *in quarto*. La rapidité, avec laquelle l'Auteur l'a exécuté, est peut-être cause que les matières n'y sont pas assez fonduës, & que cela a trop l'air d'une compilation. On a lieu de s'attendre à toute autre chose de la part de M. *de Voltaire*, dont l'ouvrage sur le même sujet est sur le point de quitter la presse.

L'Essai sur la Peinture, la Sculpture & l'Architecture décèle un homme d'esprit & de goût, & l'on y trouve plusieurs anecdotes fort intéressantes.

Cenie a été mise en vers par M. *des Longchamps*, qui auroit pu se dispenser de cette peine.

On a fort goûté les *Nouvelles Observations au sujet des condamnations prononcées contre les Comédiens*, par M. Fagan.

On a fait une troisième édition revuë, corrigée & augmentée d'une Carte de l'ingénieux

badinage, intitulé : *Voyage de S. Cloud par mer & par terre.*

Le *Dictionaire Apostolique*, à l'usage de Messieurs les Curés des Villes & de la Campagne, & de tous ceux qui se destinent à la Chaire, par le Père *Hyacinthe de Montargon*, s'imprime actuellement.

On propose par souscription le *Dictionaire Etymologique de la langue Brétonne*, laissé en manuscrit par feu Dom *Louïs Pelletier*, Bénédictin de S. Maur. Ce sera un volume de plus de 200. feuilles *in folio*, qui coûtera 21 livres.

La vie du Duc de Mayenne remplit les Tomes 18. & 19. *des Vies des hommes illustres de la France*, continuées par M. l'Abbé *Perau*, qui surpasse à plusieurs égards le prémier Auteur de cet ouvrage.

Les *Lettres Siamoises, ou le Siamois en Europe*, sont une de ces éternelles imitations des fameuses Lettres Persanes, qui seront toujours le desespoir de ceux qui formeront une pareille tentative.

Le *Recueil de Poésies par Mlle de S Ph.* *** avec les Airs notés à la fin, est composé de pièces qui peuvent avoir amusé une Société desœuvrée, mais qui n'étoient pas d'un ordre à en régaler le Public.

Bordeaux.

Voici le Programme de l'Académie de Bordeaux qui n'a pu trouver place dans la partie précedente de ce journal.

PRO-

PROGRAMME.

L'ACADEMIE des Belles Lettres, Sciences & Arts, établie à Bordeaux, distribue chaque année un Prix de Phisique, fondé par feu M. le Duc DE LA FORCE. C'est une Médaille d'Or de la valeur de trois cent livres.

Le Prix proposé en 1749. *sur la nature & la formation de la Grèle*, a été adjugé à une Dissertation qui a pour dévise,

Utque ferunt imbres gelidis concrescere ventis, &c.

L'Auteur est prié de se faire connoitre.

Mr. Boissier D. S. Académicien des Sociétés Royales d'Upsal, Stocholm & Londres, a remporté le Prix de l'autre sujet proposé la même année: *S'il y a des Médicamens qui affectent certaines parties, plûtôt que d'autres, du Corps humain; & quelle seroit la cause de cet effet.*

L'Académie a déjà donné pour sujet du Prix de l'année 1752. *La cause qui corrompt les grains du Bled dans les Epis, & qui les noircit, avec les moyens de prévenir cet accident.*

Elle destine le Prix de l'année 1753 à celui qui expliquera le mieux, *Comment l'Air, suivant ses différentes qualités, agit sur le corps humain.*

Les Dissertations sur ce dernier sujet ne seront reçues que jusqu'au prémier Mai 1753, Elles peuvent être en François, ou en Latin. On demande qu'elles soient écrites en caractère bien lisible.

Au bas des Dissertations, il y aura une sentence, & l'Auteur mettra dans un billet sépa-

ré & cacheté, la même Sentence, avec son nom, son addresse & ses qualités.

Les paquets seront affranchis de port, & addressés à Mr. le Président BARBOT, *Sécrétaire de l'Académie, sur les Fossés du Chapeau Rouge; ou au Sr.* BRUN, *Imprimeur Aggrégé de la dite Académie, ruë Saint Jâmes.*

A Bordeaux, ce 25. Août 1751.

ALLEMAGNE.

Strasbourg.

On ne sauroit donner mieux l'idée de l'ouvrage, dont on va lire un titre fort détaillé, qu'en l'appellant un Répertoire d'injures, dont la plupart ne sont même qu'à l'usage des goujats & des harengères. Il est bon de le dire, car on ne s'en douteroit pas à la simple lecture du titre, à moins qu'on ne connût l'Editeur, Mr. *Weislinger*, qui est en possession depuis longtems de parler cette langue, & qui à 58. ans n'est pas plus modéré qu'au sortir de l'Université. Mais il n'est pas le seul de sa Communion, qui ne puisse cacher ce fonds de haine implacable que tout bon Catholique Romain porte à ceux qui ont eu la témérité de soumettre les décisions de la Sainte Mère Eglise au Tribunal de l'Ecriture & de la Raison. Quoiqu'il en soit, ceux qui voudront connoitre ce bel ouvrage, où les plus grands hommes du parti Protestant sont appellés *coquins, pendarts, infames & ar-*

chi-

chi-canailles, n'a qu'à demander *l'Armamentarium Catholicum perantiquæ, rarissimæ ac pretiosissimæ Bibliothecæ, quæ asservatur Argentorati in celeberrima Commenda eminentissimi Ordinis Melitensis Sancti Johannis Hierosolymitani, nuper in bonum publicum ex amore veritatis salutiferæ reseratum, notis Historico-Theologicis Latino-Germanicis hinc inde interspersis illustratum, ex ejusmodi libris, qui ab anno Christi MCCCCLXIII. ordine chronologico prodierunt, usque ad annum MDXXII. quo prodiit primò* Martini Lutheri *Novum Testamentum, nec non locupletissimis Indicibus, primo Autorum, altero materiarum, studio & opera* Joannis Nicolai Weislinger, *Definitoris venerabilis Capituli Ruralis Otterswirani, & Parochi Capelles infra Rodeck in Brisgoia Diœcesis Argentoratensis :* in folio. 9 Alph. & 15 f.

Bautzen.

Certains Catalogues tiennent rang parmi les Livres qu'on recherche. De ce nombre sera sans doute celui-ci : *Catalogus Manuscriptorum, maximam partem jus publicum & privatum, nec non historiam illustrantium, quæ reliquerunt fratrum par magni nominis,* D. Christianus-Godofredus Hoffmannus, *Pot. Borussorum Regi a consiliis quondam sanctioribus, & Acad. Franc. ad Viadrum Ordin. &* D. Joannes Gul. Hoffmannus, *Pot. Polon. Reg. & Ser. Sax. El. a consiliis quondam aulæ atque justitiæ, & Histor. in Acad. Viteb. P. P. O.* in octavo. 6½. f. On trouveroit dans la collection de ces MSS. dequoi augmenter les *Actes*

de

de la Paix de Westphalie de M. *Meyer*, aumoins de deux volumes.

Nüremberg.

On a fait ici chez *Endler* & *Engelbrecht* une troisième édition du poëme Allemand de Telemaque, par M. *Benjamin Neukirch.* On sait que c'est une traduction en vers de l'ouvrage de M. de *Fenelon.* Elle a trouvé des Approbateurs, mais elle a eu encore plus de Critiques.

Helmstadt.

M. *Joachim-Dietric Lithtenstein* a donné en Allemand un Recueil de pièces concernant la Ligue de Smalcalde, & l'Histoire du pays de Brunswick-Luneburg dans les commencemens de la Réformation, depuis 1549, jusqu'en 1562. *in quarto.* 1 Alph. & 2 f.

Hambourg.

Le *Commentarius de jure littoris* de M. *Jaques Schuback*, Licentié en Droit, a trouvé beaucoup d'approbation. On n'avoit rien d'aussi complet sur cette matière. C'est un *in quarto* de 2 Alph. & 6 f. avec cinq figures.

Hildesheim.

M. *Winckler* a donné la seconde partie de ses *Animadversiones Philologicæ & Criticæ ad varia sacri Codicis utriusque fœderis loca*, in octavo. 20 f. Il paroit rarement d'aussi bons ouvrages de cet ordre.

Leipsig.

Les Héritiers de *Frideric Lanekisch* ont donné une treizième édition du *Gazophylacium medico-physicum*, de feu M. *Jean-Jaques Woyt*,

Woyt, autrefois Profeſſeur en Médecine à Köningsberg, revuë, corrigée & augmentée d'un petit Dictionaire des termes de Médecine, en Grec, Latin & Allemand, par M. *Jean-Erneſt Hebenſtreit*, Profeſſeur en cette ville. C'eſt un *in quarto*, de 8 Alph. & 10 f.

Berlin.

Il eſt arrivé quelques changemens dans l'Académie Royale de cette ville. M. de *Redern*, Maréchal de la Cour de S. M. la Reine Mère, a eu la place de Curateur, vacante par la mort de M. le Maréchal de *Schmettau*. M. *Cagnony*, Conſeiller Privé, a été élu Honoraire, pour remplacer M. de *Redern*. M. *de Beauſobre*, Paſteur de l'Egliſe Françoiſe de Berlin, a eu une place d'Aſſocié ordinaire dans la Claſſe de Belles-Lettres; & l'on a aggrégé, comme Aſſociés externes, Mrs. *Unger*, Bourguemaitre d'*Einbeck*, & *Altmann*, Paſteur & Profeſſeur à Berne. M. *Julien-Offray de la Mettrie*, Médecin du Roi, & Membre de la même Académie, eſt mort le 11 Novembre, agé d'environ 42 ans.

HOLLANDE.

Amſterdam.

La République des Lettres a fait une perte conſidérable par la mort du célèbre M. *Philippe-Jaques Dorville*, décedé ici le 13 Septembre dernier, après une courte maladie, à l'âge de cinquante & quelques années. Voici ce que nous avons pu recueillir des particularités de ſa vie. Il avoit fait ſes études

des

des à Leide ſous Mrs. *Jaques Gronovius* & *Pierre Burmann*, & y avoit reçu le grade de Docteur en Droit. Il fit enſuite un voyage litteraire en Angleterre, en France, en Italie, & en Sicile; d'où il rapporta un tréſor très-conſidérable d'anciennes Inſcriptions, de Médailles, & de Manuſcrits. De retour en Hollande, il fut pourvu en 1728. de la place de Profeſſeur en Eloquence & en Hiſtoire au Collége Illuſtre d'Amſterdam. Il l'abdiqua volontairement en 1740. & inſtalla le jeune M. *Burmann* à ſa place. Depuis ce tems-là, il a paſſé ſa vie en partie à Amſterdam, en partie dans un ſéjour de Campagne fort agréable qu'il avoit auprès de Harlem, tantôt s'occupant de Litterature, tantôt dirigeant des bâtimens qu'il faiſoit conſtruire. Tant que M. *Pierre Burmann* a vêcu, il a entretenu avec lui une liaiſon fort étroite: ils publioient de concert les *Obſervationes miſcellaneæ Amſtelodamenſes*, & Mr. *Dorville* les a continuées ſeul après la mort de ſon docte aſſocié. Il a auſſi beaucoup contribué à la belle édition des Lettres de *Libranius*, qu'a donnée en 1737. feu M. *Wolf* de Hambourg. Il étoit dans une correſpondance fort étenduë & très-intéreſſante avec les Savans les plus diſtingués de l'Europe. Il n'a eu d'adverſaires que M. *de Paw*; & il ſeroit à ſouhaiter que leur controverſe eût été traitée avec moins d'aigreur. On connoit le *Vannus Critica* que M. *Dorville* publia à cette occaſion. L'année dernière parut ſon *Chariton*, dont les Journaux, & ce-

lui-

lui-ci en particulier, ont rendu compte. Il faisoit esperer des éditions de l'Anthologie Grèque, & de Théocrite, aussi bien qu'un *Iter Siculum*, dont les planches sont tirées il y a longtems. Il y a apparence que, si M. *Dorville* avoit été moins opulent, il auroit été plus empressé à faire paroitre ses ouvrages; mais l'administration d'un grand Bien entraine après soi mille distractions. On espère pourtant qu'il n'y aura rien de perdu pour le Public, & que ce précieux héritage Litteraire sera mis en valeur, si non par M. son fils, qui, à ce qu'on dit, s'est dévoüé au Commerce, au-moins par les gens de Lettres qui sont à portée d'en prendre soin. M. *Dorville* avoit perdu cette année seulement son Père agé de 90. ans. Son Frère, *Pierre Dorville*, Docteur en Droit & Négociant à Amsterdam, l'avoit précedé dés l'an 1738. C'étoit un fort bon Poëte Latin: M. *Dorville* fit paroitre ses poésies l'année suivante, avec quelques-unes des siennes propres, qui n'étoient point inférieures. On trouvoit en notre illustre Défunt toutes les vertus d'un Savant aimable, & officieux. Il étoit fort communicatif, & a rendu des services essentiels à des gens de Lettres, qui en sont encore pénétrés de reconnoissance, & entre lesquel on peut nommer M. *Vreyhoff*, Professeur à Amsterdam, & Mr. *Reiske*, Professeur à Leipsig.

Leide.

Il paroit depuis quelques mois chez *Elie Luzac*, fils; une brochure traduite de l'Anglois: elle

elle porte pour titre *Recherches sur le tems du second avènement du* MESSIE, *& du rétablissement des* Juifs, *en forme de Lettre écrite l'an* 1750. *à un Juif de distinction, par le Docteur* CLAYTON, *Evêque de* Clogher. 8°.

Le même Libraire fait rouler sa presse sur l'*Introduction à l'Histoire des Juifs, depuis le Déluge jusques à la fin du gouvernement de Moyse*, par le même Auteur. Cette traduction fera un volume in 4°. de 60. feuilles plus ou moins.

TABLE DES ARTICLES.

I. MÉMOIRES *de l'Académie Royale de* SUÉDE. TROISIÈME EXTRAIT. Pag. 323

II. LE TRIOMPHE DE L'INNOCENCE, par M. C. L. DE BEAUSOBRE. 343

III. LETTRE PASTORALE *contre le* FANATISME, par *Mr.* JEAN STINSTRA. 361

IV. NOUVEL ABRÉGÉ CHRONOLOGIQUE DE L'HISTOIRE D'ANGLETERRE, *traduit de l'Anglois de Mr.* SALMON. 390

V. ECRITS *pour & contre les* IMMUNITÉS *prétendues par le* CLERGÉ *de* FRANCE. Tome IV. 396

VI. SUITE *de l'*EXAMEN *du moyen* PROPOSÉ *par Mr.* JAQUES BERNOULLI. 402

VII. LETTRE *sur l'*ANTIQUITÉ *de l'*ORDRE *des* CARMES. 412

VIII. NOUVELLES LITTERAIRES. 432

TA-

TABLE DES MATIERES,

Contenues dans le Tome IV.

A.

Abrégé (nouveau chronol. d'Angl.) 390. utilité de la chronol. 291. inexactitudes des anciennes dates. 392
Académie Royale de Suède, extrait de ses mémoires. 22. 163. 324.
* - - - - de Bordeaux, ses recherches. 306
* - - - - de Bastia. 308
Académiciens de Suède. Leur nom 29. l'importance des services qu'ils rendent 33. motifs de leurs travaux 35. table de leurs ouvrages 40.
Afrique, sa grandeur. 8
Aiman, comb. utile 168.
* *Allemand* (M. l') essai sur le méchan. des passions. 152
Albe (Duc d') sa maxime barbare. 352
Amérique, sa grandeur. 8
Animaux, usage qu'on en fait. 177
Asie, sa grandeur. 8
Attraction & pésanteur si c'est le même 197. si c'est l'effet d'un méchanisme 198. ou une propriété de la matière 199. ou une action de Dieu immédiate 100. si sa force diminue comme le quarré des distances 201. si elle est comme la quantité de matière 202.

B.

Bains, causes de leur chaleurs. 259
* *Baldassari*, Osservazioni sopra il sale della Creta. 307
* *Bandini* de obelisco Cæsaris. 432
Beausobre, triomphe de l'innocence. 343
Benoit XIV. fragment de sa bulle. 212
Bernoulli, ses tables. 11
- - - - - (Jaques) examen de son moyen de mouvoir les vaisseaux par un principe interne 272. & suiv.
* *Berklei*, questions sur le

le bien public. 438
* *Bodlei* nummorum antiq. catal. 438
Bonfadio historien Génois. 54
Boniface, sa lettre arrogante à Philippe-le-bel & la réponse de ce Roi. 219
* *Bornoro* della serratura combinatoria. 435
Boucliers des anciens (Traité des) extrait de cet ouvrage 183. variété de leur figure 184. leurs parties 185. leurs matières différentes 186. leurs dorures 187. leurs Anses 188. leurs ornemens 189. leurs brillants 190. les Simboles 191.
Bouleau, comment en extraire l'huile. 335
Bouguer, sa lettre à M. Bose. 137
* *Bruys*, mémoires hist. 305
Burnet, ce qu'il pense des changemens arrivés au globe. 265
Bzovius, ses fables sur le jubilé. 217

C.

* *Carmagnini*, della quadratura del circolo, &c. 307
Carmes, lettres sur leur ancienneté 412. si Elie, si Pithagore, & Jean-Batiste ont été Carmes 414. &c.
* *Carmeli* Andromaca di Euripide. 434
Cesar (Jules) 1re. & 2de. descente en Angleterre. 393
Celsius (Mr.) figure du globe reconnue 336. non indifférente 337. son importance pour la navigation 340. pour la géographie. 341
* *Clement* (Mr.) nouvelles litter. de Londres.
Clergé, écrits pour & contre ses immunités, extrait du contenu de cet ouvrage 396. abus dans ses repartitions. 399
Cochons nourris d'écorces seules. 335
* *Codex* diplomatic. Siciliæ. 436
Condamine (Mr. de la) mesure la hauteur de Pichincha. 11
Conjuration d'Amboise légitime. 350
Chais (Mr.) ses lettres sur les jubilés. 209
Charles IX. son caractère 351
Chas-

Chasse, moyen d'y réüssir. 178
Cigalini Tentam. novæ theor. de odorib. 435
Convulsionisme en Gueldre. 370

D.

* D*avot*, Traité du droit françois. 306
Dégré entre Paris & Amiens comparé. 338
Démosthène, dévise sur son bouclier. 192
* *Dell' indole* della moneta. 432
De Lisle, sa Lettre à Mr. Bose. 130
* *Desormes*, le bramine inspiré. 309
Détroits, ce que c'est. Leur dénombrement. 18
* *Dictionnaire* enciclopedique. 304
Doges, leur histoire. 51
Doria (André) délivre Gènes. 52
* *Dorville* (Mr. Phil. Jaques) sa vie. 445
* *Dumée*, jurisprudence du Hainaut. 306
* *Duport*. Abrégé chronol. d'Anglet. 151

E.

E*au* de mer rendue potable, ses étincelles, 21. doutes sur ce Phénomène. 22
Eaux minerales, Phénomènes curieux. 258
Ecrits (Lettres critiques sur divers) extrait de cet ouv. 228
Euler, examen du moyen proposé par J. Bernoulli pour mouvoir les vaisseaux. 272. & suiv.
Europe, sa grandeur. 8

F.

F*aggot*, discours sur l'agriculture. 43
* *Fagan* nouv. observ. sur les comédiens. 439
Fanatisme (Lettre pastor. contre le), extrait de cette traduction 361. sa définition 373. ses six caractères 377. &c. ses effets 380. moyens de s'en préserver 388.
* *Feutri*, épitr. d'Eloise de Pope trad. 306
F*ontenelle*, ses œuvres posthumes, extrait de cet ouvrage. 74. 75
Fontaines, opinions diverses sur leur origine 254. leurs divisions. 257
François II. son caractère. 349
Fumier de cheval nourrit les brebis. 335

G.

* Gaultier, Chroagenesie. 150
Gènes, histoire de ses révolutions, extrait de cet ouvrage 47. son plus haut période, détruite par les Cartaginois, retablie par les Romains 48. saccagée par les Sarrazins, ses guerres intestines 50. ses différentes formes de gouvernement 51. époque de sa liberté 52. sa politique 53. ses historiens 54. leurs défauts 55.
* *Gamache*, sistème. 153
* *Gellert*, Lettres. 154
* *Geoffroi*, suite de la mat. méd. 152
Golphes, se divisent en longs & larges. leur dénombrement. 17
* *Gerdil*, défense de Malabranche. 436
* *Giovancarlo ignaci*, Dialogues. 147
* *Giovanni de cataneo*, la Uranide o siano. 146
Globe terrestre, introduction à sa théorie, second extrait de cet ouvrage. 3
Guill III. harangue les deux chambres. 395
Guises, leurs menées, 349. &c.

H.

Harpos, resine, moyen de la faire. 334
Henri III. son caractère 353. entre dans la ligue 354.
* *Hermilli* (Mr. d') hist. gen. d'Espag. trad. 304
Hernbutes, secte nouvelle 363. son histoire 364. &c.
Henri IV. ses succès. 354
Hiorter (Mr.) ses tables. 339
* *Hist.* de la jamaïque 148
* *Hooke*, Essai of the nation. dept. 437
* *Hoffman*, Catalog. manuscriptorum. 443
Hopken discours académique. 34

I.

Innocence (le Triomphe de l') extrait de cet ouvrage. 343
Iles, leur origine. 9
Ile de Corse conquise par Gènes. 49
Jubilés (Lettres histor. & dogmatiques sur les) extrait de cet ouvrage 209. 210. nouveauté des Jubilés 214. sentie par le Pape-même 216.

216. si le Jubilé des Juifs en est le tipe 217. 218. &c. inconvéniens des Jubilés 220. jeux séculaires du paganisme imités par cette institution 222. 6me, Jubilé par Nicolas V. 224. motif des Jubilés, les indulgences 225.
* *Jault*, recherches critiq. sur la chirurg. 150
Julius Pollux, sa description des boucliers. 185

L.

Lacs, ce que c'est 252. les plus remarquables. 253
* *Lambert*, Hist. litter. du siècle de L. XIV. 439
Légions, comment elles se formoient. 65
Légion fulminante, ses boucliers. 192
* *Lenglet* du Fresnoi sur les apparitions. 151
Lenfant, préservatif contre la réünion. 210
Leibnits, remarque digne de lui. 25
- - - - - opinion sur les changemens arrivés au globe. 264
- - - - - ses lettres anecdotes. 112. & suiv.
* *Lescallier*, le bramine inspiré. 309
Linnæus, sa division du globe. 166
- - - - - ses principes sur l'œconomie. 165
Louïs XIII. son faux zèle. 356
- - - XIV. fragment curieux d'une lettre de ce Roi 359. revoque l'édit de Nantes. *ibid.*
Lulofs (Mr.) son introduct. à la théorie du globe. 3
- - - - son opinion sur ses changemens 269. ses difficultés sur celles des autres. 264. &c.
Lune (la) sa lumière empruntée 3. ses montagnes, ses vallées, ses tâches, sa grandeur, son orbite, sa révolution 4. son diamètre apparent. centre de gravité de la lune & de notre terre, action reciproque de l'une sur l'autre. 5. sa gravitation & son action sur le soleil, 6. ses différens Phénomènes, ses Eclipses. 7.

M.

Mabli (l'Abbé de) observations sur les Romains. 57

Macquer élem. de chimie. 151
Magdeleine (fragmens du poëme de la) 430
Mailli, révolutions à Gènes. 55
* *Malouin*, chimie médicinale. 152
Marée, obſervations ſur ce Phénomène. 245 ſes cauſes 246. déterminées 247. ſa plus grande hauteur. 248. &c.
Marais divers. 252
Maſſacre de la St. Barth. 353
Mers combien il y en a, 17. propriété de ſes eaux 20 leurs couleurs 21. leurs mouvevens 250. leurs courants. 251
Menno Simons & *Mennonites*, ce que c'eſt. 370
Mine d'or comment découverte. 170
Monro, ſon opinion ſur le globe terreſtre. 269
Montagnes, leur hiſtoire phiſique, leur plus grande hauteur, 11. leurs volcans. 13.
* *Montargon*, Dictionaire Apoſtolique. 440
* *Montauban*, ſon Académ. ſes œuvres. 150
Mouſſe (la) ſes différens uſages. 175. & 336.
* *Muſæum* Cortonenſe. 432

N.

Newton juſtifié par Maupertuis, ſes deux loix combattues. 201
Nordenberg, ſur la Potache. 332

O.

Océan, ſon étendue 17. ſa profondeur, ſon fond 19. ſes plantes 20.
* *Odes* of pindare, &c. 437
Oeconomie, moyen de le faire valoir. 176

P.

Papes, ceux qui indiquèrent les 18. jubilés. 214
* *Patuzzi*, de futuro impiorum ſtatu. 147
* *Pelletier*, Dictionaire Bréton. 440
Plantes, leur néceſſité. 171. moyen de les multiplier. 173
* *Poëſies* ſacrées à Mesd. de France. 130
Potache, moyen de la faire. 333
* *Pozzo*, Dilucidazioni critic. &c.

Phy-

Physiq. œconomique, combien utile & désirable 180. &c.
* *Poras*, fables nouvelles. 305
Premonval, sa monogamie. 108
* *Programme* de l'Acad. de Bordeaux. 441

R.

* *Rabener*, Recueil de Satyres. 154
* *Renaudot*, Antiche relazioni dell' Indie, &c. 433
Règne, mineral 167. végétal 170. animal 177
Réformés de France 343. persécutés sous trois prétextes 346. calomniés 348. leur apologie 349. &c.
Riccioli, mesure de la lune. 4
Rivières, leurs sources 260. leurs pentes calculées 261. leurs fonds, leur rapidité 262. principales du globe 263.
Romains (observations sur les) par Mabli, extrait de cet ouvrage 57. Romulus jette les fondemens de Rome 59. ruïne de cet état, génie militaire des Romains 60. cause de la grandeur des Romains 62. leur discipline 63. leurs exercices 64. comment se formoient leurs légions 65. leurs chefs, leurs armées 66. leurs fatigues, leur armure 67. leur serment, leur recompense 68. leurs jeux, leurs chatimens 69. différences de nos milices avec celles-là 71. moyens d'assurer leurs triomphes 72.

S.

Salpêtre, son utilité. 168
* *Salvi*, differtat. sur l'usage de la Mythol. 145
* *Science* de la guerre, Turin 1746. 308
* *Scuback*, Comment. de jur. littoris. 444
Sel marin, son origine & son usage 20. sa nécessité 22.
* *Sforza*, vita di Giacopo Foscarini. 146
Sistème de l'univers (nouvelle vuë sur le) extrait de cet ouvrage 193. Sistème nouveau & singulier 203.
* *Smith* (Guill.) nouv. voy. de Guinée trad. 150

Stin-

Stinstra (M,) sa Lettre pastorale. 361. &c.

T.

Terre, son vrai cours annuel 5. son action sur la lune & le soleil 6. sa division en terre & eaux, en monde ancien & nouveau, en terres connues & inconnues. 8
- - - - ses richesses. 169
- - - - son demi-axe comparé au demi-diam. 338
- - - - opinions différentes sur ses changemens 263. celle de Leibnits 264. de Burnet 265. de Buffon, de Linnæus *ib.* de Woodward 266. de Monro 269. de Lulofs 211.

Ticho mesure de la lune. 4

Thé, moyen de le cultiver en Europe. 174

Tourbières, si elles sont terres ou plantes. 254

Tremblai, utilité de ses travaux. 26

V.

Vaisseaux, Machine proposée pour les mouvoir 272. impraticable. 402 &c.

* *Varak*, ses mémoires. 305

Vegece attribue à l'ordre les conquêtes des Romains. 62

* *Vie* de Socrate trad. 305

Volcans, combien de connus 13. leurs causes 15. leurs effets 16.

W.

* *Wincler*, Animadv. philol. & crit. 444

Whiston, mesure de la lune. 4

* *Woyt*, Gazophil. medico-physic. 444

Z.

Zinzendorf (le comte Nicolas de) chef des Hernhutes, son histoire. 363, &c.

Gior[illegible]nale

Giuli[illegible] à Dec

[illegible]

inches 4 3 2 1 0 | 0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 centimeters

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11 (A)	12	13	14	15
L*	39.12	65.43	49.87	44.26	55.56	70.82	63.51	39.92	52.24	97.06	92.02	87.34	82.14	72.06	62.15
a*	13.24	18.11	-4.34	-13.80	9.82	-33.43	34.26	11.81	48.55	-0.40	-0.60	-0.75	-1.06	-1.19	-1.07
b*	15.07	18.72	-22.29	22.85	-24.49	-0.35	59.60	-46.07	18.51	1.13	0.23	0.21	0.43	0.28	0.19
Density →										0.04	0.09	0.15	0.22	0.36	0.51

	16 (M)	17	18 (B)	19	20	21	22	23	24	25	26	27	28	29	30	
	49.25	38.62	28.86	16.19	8.29	3.44	31.41	72.46	72.95	29.37	54.91	43.96	82.74	52.79	50.87	L*
	-0.16	-0.18	0.54	-0.05	-0.81	-0.23	20.98	-24.45	16.83	13.06	-38.91	52.00	3.45	50.88	-27.17	a*
	0.01	-0.04	0.60	0.73	0.19	0.49	-19.43	55.93	68.80	-49.49	30.77	30.01	81.29	-12.72	-29.46	b*
Density	0.75	0.98	1.24	1.67	2.04	2.42										

D50 Illuminant, 2 degree observer

Golden Thread

Colors by Munsell Color Services Lab

Don Williams